49945|B

STOLL, M.

# MÉDECINE CLINIQUE.

# MÉDECINE CLINIQUE,

DE MAXIMILIEN STOLL,

DOCTEUR en Médecine, Professeur publie de Médecine Pratique, dans l'Hôpital Clinique de Vienne;

*OUVRAGE traduit du Latin, sur l'Édition plus exacte, mieux soignée, de Paris, et augmenté de beaucoup de Notes;*

Par MONSIEUR J. BOBE,

D. M., Professeur de l'École de Santé de Rochefort, Membre du Conseil de Salubrité Navale de ce Port, Associé Correspondant du Lycée des Sciences et des Arts de Poitiers.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ CROCHARD, Libraire, rue de l'École-de-Médecine, n° 36.

AN XII. (1804.)

318332

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

*M'ÉTANT apperçu que mon ouvrage ne déplaiſait pas aux perſonnes inſtruites, je projettai de publier ce troiſième tôme, qui contient la conſtitution de deux années, & ce que j'ai fait dans les deux hôpitaux confiés à mes ſoins, celui de la Trinité & celui deſtiné à l'étude de la Médecine Clinique.*

*Je préviens mes lecteurs d'une ſeule choſe, c'eſt qu'ils ne doivent pas s'attendre à trouver non plus, dans cette troiſième collection de mes obſervations, des choſes dont ils n'ayent jamais entendu parler, & qui n'ayent jamais été vues nulle part par perſonne; car ce n'eſt point là le but que je me ſuis propoſé, ni que j'ai penſé devoir atteindre. Certes, il eſt en médecine beaucoup de faits qu'il faut voir, revoir & obſerver très-ſouvent, avant de pouvoir les conſidérer comme des règles & des lois ſtables de l'art de guérir. Ce n'eſt qu'ainſi que, de la comparaiſon des données & des connaiſſances que nous avons, naîtront des vérités inconnues; j'ai d'autres raiſons pour penſer que mon travail ne ſera pas perdu, & qu'il ſera utile.*

*Car de même que nous n'exigeons pas de nos maîtres de morale, de nous dicter de nouvelles règles de conduite, & de nous indiquer de nouveaux devoirs, fondés sur les principes de l'honnêteté; & que nous pensons qu'ils ont bien rempli leur tâche, lorsqu'ils nous dévelopent, d'une manière persuasive, les préceptes les plus connus, & qu'ils étayent ceux des anciens par la force de nouveaux raisonnemens, de sorte que ce qui était déjà connu & conçu, mais qui n'était pas autant en usage qu'ils l'eussent desiré, puisse être plus utile, ainsi je ne pense pas m'être écarté de mon but, ni m'être occupé d'un travail tout-à-fait infructueux, si j'ai ajouté quelques choses nouvelles aux anciennes, peut-être connues depuis long-tems, & si je les ai enrichies d'observations qui n'avaient pas été faites.*

*Je prie seulement le lecteur, de considérer que je ne donne que quelques fragmens, & non des traités entiers, des maladies dont j'avais entrepris de parler, afin qu'il n'exige pas davantage de moi que je n'avais eu dessein d'en écrire.*

*On trouve, mêlées ensemble, dans mes journeaux des deux années 1778 & 1779, plusieurs choses que j'ai seulement un peu abrégées, mais telles que le hasard, & l'ordre des saisons me les ont fournies; celui qui connaît également*

*les méthodes de guérir* les plus uſitées, *& les hypothèſes médicinales*, (*ſouvent rangées avec trop de précipitation parmi les maximes, & élevées à la dignité des vérités pratiques, non certes, pour reculer les bornes de l'art ou pour le ſoulagement des malades*), *ſaura les claſſer, & quel eſt le but qui m'a déterminé à les répandre.*

*Ce que je dirai de la dyſſenterie, a été tiré & extrait de mes obſervations très-nombreuſes & très-exactes. D'autres rempliront, peut-être, les vides que laiſſe l'art, ſur cette maladie, ſi ſouvent épidémique & funeſte à un ſi grand nombre de malades, & ils feront que nous ne ſerons plus éloignés, que d'un point, du but que, juſqu'alors, l'on avait déſiré d'atteindre.*

*Ce n'eſt pas à moi, mais au lecteur juſte & éclairé, à juger de cet eſſai de mes travaux.*

# PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Ce troisième volume de *la Médecine Clinique*, qui confirme, par de nouvelles observations, la manière de Stoll, dans le traitement des maladies déjà connues par les deux premiers volumes, renferme des traités presqu'incomplets des rhumes, maladies si funestes, de la dyssenterie & de son analogie avec le rhumatisme, de la phrénésie, de l'ictère; des observations précieuses sur l'hydropisie pléthorique, la fièvre lente nerveuse, différentes maladies spasmodiques, la cataracte, sur l'usage varié des fleurs d'arnica.

On ne trouvera pas dans ce volume, comme dans les notes des deux premiers, des extraits d'Hippocrate, Gallien, Sennert, Sydenham, Baglivi, Morton, Ramazini, Boerhaave, Deventer, Flurant, Desault, Bell, Baudeloque & autres savans anciens & modernes dont les opinions confirment les préceptes de notre auteur ou les com-

battent quelquefois avec avantage. Le nombre des notes y eſt même beaucoup moins grand que dans les premiers volumes. Le lecteur s'en trouvera ſûrement dédommagé par l'addition que j'y ai faite d'un mémoire de plus de trente pages, ſur *la Vaccine*, dans lequel j'ai expoſé tout ce qu'il eſt utile de connaître pour la propager. Mes obſervations, déjà nombreuſes, commencées dès le mois de germinal, an VIII, m'ont fourni des matériaux précieux ; mais dans une matière auſſi neuve, j'ai dû conſulter tous les auteurs qui ont écrit ſur cette *maladie préſervative*. Je leur dois infiniment & principalement au D. Odier, rédacteur des articles de médecine de la *Bibliothèque Britannique*, recueil le plus complet (1) de ce qui eſt relatif à la *vaccine*; au D. Aubert & autres; j'ai ſouvent préféré d'employer dans ce mémoire les expreſſions même de ces médecins.

J'avais parlé, ſoit dans la préface du ſecond volume de la *Médecine Clinique*, ſoit

---

(1) Lettre du D. de Carro au D. Odier, *Bibl. Brit.*

dans mes notes, de la petite vérole, de l'empiriſme avec lequel on traite cette funeſte maladie, de ſon inoculation; j'ai dû faire connaître la préférence que la vaccination mérite ſur l'innoculation. Dans un ouvrage qui traite de toutes les maladies les plus familières, & qui doit être dans les mains de tous les praticiens, on lira avec plaiſir le mémoire que j'y ai ajouté ſur la *vaccine* (1).

Puiſſe-je, par ce nouveau moyen, contribuer encore à répandre une méthode préſervative auſſi ſalutaire.

---

(1) Le citoyen *Guillemardet*, préfet du département de la Charente-Inférieure, a fait tirer un grand nombre d'exemplaires de ce mémoire qu'il a répandu gratuitement.

# MÉMOIRE

## SUR

# LA VACCINE.

### § 1.

LES véſicules ſur le pis des vaches, nommées par les Anglais *Cow-pox*, *petite vérole des vaches*, ſemblent ſe développer chez ces animaux, par le toucher des perſonnes chargées de les traire, & auſſi de panſer la maladie des chevaux nommée *eaux aux jambes*. Fewſter a même vu une maladie ſemblable à la *petite vérole des vaches*, ſe développer ſur un domeſtique, qui, ayant la peau effleurée, avait panſé les *eaux aux jambes* (*a*).

Petite vérole des vaches.

Précis historique.

2. Très-fréquente en Angleterre, dans le Glouceſter-Shire, la *petite vérole des vaches* a

(*a*) On avait d'abord dit que la *vaccine* était cauſée par le *javart*, mais il paraît que le mot anglais *greaſſe* déſigne plutôt les *eaux aux jambes*.

*Le javart* & *les eaux* ſont des maladies des jambes des chevaux. La première eſt une ſorte de *clou*. La ſeconde commence par un ſuintement de ſéroſité.

été obſervée dans le Devonshire ; elle eſt connue en Allemagne, dans le Holſtein, ſous le nom de *Finnen*. Le D. Sacco l'a vue à Milan.

3. L'humeur encore limpide que contiennent ces véſicules, miſe en contact avec la peau dépouillée de ſon épiderme, produit, ſur un individu qui n'a pas eu la petite vérole, une ſorte de puſtule, pendant le développement de laquelle il s'opère, chez lui, un changement de mode des forces vitales qui le préſerve, pour toujours, de cette affreuſe & cruelle maladie.

Découverte du D. Jenner.

4. Cette vérité, tranſmiſe par la tradition, depuis un tems immémorial, dans quelques-uns des pays où la petite vérole des vaches eſt naturelle, frappa le D. Jenner. Sans ſavoir qu'on l'inférait quelquefois, avec ſuccès, dans le Holſtein, pour préſerver de la variole, il l'inocula dans le Glouceſter, en 1798, & fut aſſez heureux pour réuſſir.

5. Cette invention merveilleuſe, répandue par ſon immortel auteur, fut auſſi-tôt ſoumiſe, en Angleterre, aux expériences des médecins qui preſſentaient les grands avantages que l'humanité devait obtenir de cette découverte. Elles furent répétées à Vienne, (*a*) à Hanovre (*b*), à

---

(*a*) Par le D. Decarro.

(*b*) Le D. Stromeyer.

Genève (*a*), à Paris (*b*), à Rochefort (*c*), &c. Cette maladie, ſi l'on peut donner ce nom à cette légère efflorescence; ſes ſymptômes, ſes modifications différentes, ſes anomalies, les éruptions qui l'accompagnent, les cauſes de ces accidens, furent obſervés avec ſagacité, décrits avec exactitude; on indiqua les précautions à prendre pour conſerver au virus ſa propriété; la meilleure manière de l'inoculer. Voici l'extrait ſuccinct & méthodique de ce qu'il importe de ſavoir ſur cette *maladie préſervative*.

Vaccine.

1. On la déſigne par le mot *vaccine*. Le D. Odier a ſubſtitué cette dénomination à celle de *petite vérole des vaches*.

Vaccin

2. On nomme *vaccin* l'humeur albumineuſe, (*d*), claire, limpide & viſqueuſe (*e*), qu'on trouve dans la puſtule qui ſuit la vaccination.

Choix du vaccin.

3.° On ne doit employer dans l'inſertion, que le vaccin produit par l'affection primitive déterminée par cette opération; plus il eſt limpide plus

---

(*a*) Les D. D. Odier, Pêchier, &c.

(*b*) Les D. D. Pinel, Aubert, &c.

(*c*) Par nous en germinal, an VIII. (1)

(*d*) L'analyſe par les réactifs m'a démontré cette propriété. Elle n'altère point la couleur des violettes fraîches, ni celle de la pâte de tournesol.

(*e*) Sa viſcoſité ne m'a pas paru auſſi grande qu'à la plupart des vaccinateurs qui la diſent très-viſqueuſe.

ſon action eſt régulière. Il faut le rejetter dès qu'il a l'apparence du pus ou de la ſérosité mêlée au pus. Le pus qui ſe forme dans quelques pustules, après la vaccination, ne communique la vaccine qu'autant qu'il eſt mêlé au vaccin limpide. Le pus ſeul ne la produit jamais. L'inſertion de cette matière ne cauſe cependant aucun accident fâcheux. Le D. Odier l'a vue cauſer une ſorte de fauſſe vaccine.

Le vaccin expoſé à l'air ſe deſſeche au bout de quelques minutes ; ſec, il conſerve ſa diaphanéité ; il adhère avec force aux corps ſolides ſur leſquels on l'applique ; on a de la peine à l'en détacher. Les fils qui en ſont impregnés, ſemblent verniſſés ; quand on les coupe avec des ciſeaux, le vaccin ſe briſe en éclats.

Tems où on le recueille.

4. Le vaccin perd bientôt, dans la puſtule, la propriété de donner la vaccine. Quelques obſervations prouvent qu'il l'a communiquée après 17 jours, & même plus tard ; on doit le recueillir, le plus ſouvent, vers le 8.e ou 9.e, jamais après le 14.e jour.

Dans quel état on l'emploie.

5. On emploie le vaccin frais ou deſſéché. On l'inſère par une piqûre, par une inciſion, ou bien on l'applique ſur la peau dépouillée d'épiderme par un véficatoire.

Meilleur frais.

6.° On réuſſit mieux en vaccinant avec le vaccin frais & non délayé. On doit le préférer dans cet état.

7. C'eſt ſur du verre des lancettes ou des fils qu'on conſerve le vaccin deſſeché. Par la première manière, après s'être procuré des morceaux égaux & quarrés de deux centimètres de largeur, d'un verre dont les ſurfaces ſaient bien planes; on pique légèrement, ſur pluſieurs points, une puſtule intacte, à l'époque choiſie où elle fournit le vaccin propre à la vaccination; promenant alors un de ces verres ſur ſa ſuperficie, on l'y recueille. On le recouvre bientôt après avec un autre morceau de même grandeur, on en ſcelle exactement les bords avec de la cire légèrement chauffée.

Sec.

Comment on le conſerve.

Par la ſeconde, on recueille le vaccin ſur la pointe d'une lancette où il ſe deſſeche bientôt. Pour empêcher que le frottement de la lame contre la *châſſe* ou étui, ne l'en détache, on interpoſe un peu de papier entr'elles, vers la *baſe* ou *talon* de cet inſtrument. Cette humeur oxide dès le 2.e ou 3.e jour, quelques points de ſa ſurface, jamais toute celle qui en a été couverte. Cette oxidation ne s'oppoſe pas au ſuccès de la vaccination, lorſqu'on applique le virus avant qu'il ait perdu la propriété de produire la vaccine.

Pour impregner les fils, on en réunit deux ou trois brins qu'on applique ſur la puſtule, après qu'on la perçée ſur pluſieurs points; on les préſerve du contact de l'air, en les plaçant dans un flacon, dont on renverſe le gouleau bouché dans du mercure.

Comment on le délaie.

8. Lorſqu'on veut détacher le vaccin du verre pour l'inſérer, il faut le délayer très-longtems & avec beaucoup de précaution, dans la plus petite quantité poſſible d'eau froide & tâcher de l'y diſſoudre complétement.

Vaccination.

1. On peut inſérer le vaccin frais, le vaccin ſec délayé, celui deſſeché ſur les lancettes, par la piqûre ou par l'inciſion; les fils ne peuvent l'être que par ce dernier moyen & le véſicatoire.

Comment on vaccine.

2. Les vaccinateurs ſont partagés d'opinion ſur la préférence que mérite la piqûre ou l'inciſion. Les uns adoptent la premiere méthode; par elle, *la véſicule eſt parfaitement régulière, le diagnoſtic eſt plus aiſé*; les autres choiſiſſent l'inciſion qui produit ſouvent le même effet, *la véſicule ne ſe manifeſtant quelquefois pas dans toute ſa longueur mais à l'une de ſes extrémités ſeulement.*

Sur quelle partie.

3. Quelle que ſoit celui de ces deux moyens qu'on emploie, la diviſion de l'épiderme ſera légere, ſuperficielle, elle ne doit preſque pas fournir de ſang. Il ſera bien de la faire un peu plus profonde chez les adultes. On en fera une ou pluſieurs à chaque bras, vers l'enfoncement qu'on remarque à l'inſertion du ſous-acromio-huméral, (*deltoide*).

De bras à bras.

4. Lorſqu'on vaccine avec du virus frais, ce qu'on appèle *de bras à bras*, on perce, ſuperficiellement, avec la pointe d'une lancette, une véſicule de vaccine encore intacte. Bientôt après le

vaccin ſort ſous la forme d'une goutelette limpide, qui reſte ſuſpendue ſur la diviſion de cette petite tumeur; on l'y prend avec la pointe du même inſtrument, & on l'inſère auſſi-tôt.

5. Par la piqûre, on gliſſe ſuperficiellement la pointe de la lancette chargée de vaccin frais, de vaccin ſec délayé, ou de vaccin deſſèché ſur cet inſtrument, entre l'épiderme & la peau, & on l'eſſuie dans la petite plaie qu'il y fait. On l'enfonce moins quand on emploie le vaccin frais. Piqûre.

6. L'inciſion eſt préférable lorſqu'on inſère le vaccin deſſeché ſur la lancette; il eſt plus facile de le délayer dans la ſéroſité légèrement teinte de ſang qui exſude de la petite plaie, de le détacher, par des frottemens légers & réitérés, de l'inſtrument où il eſt très-adhérent. Inciſion.

7. Le D. Woodville veut qu'on tienne dans une direction perpendiculaire à la peau, la lancette avec laquelle on fait l'inciſion, & qu'au lieu de la faire tout d'un coup, on la faſſe par reprifes, par de ſimples égratignures répétées juſqu'à ce qu'il paraiſſe tant ſoit peu de ſang. Le D. Odier fait ſimplement une inciſion de la longueur de 2 à 3 millimètres, (1 ligne à 1 l. $\frac{1}{2}$), & tellement ſuperficielle qu'il n'en ſort que peu ou point de ſang. De quelque manière qu'on l'opère, on eſſuïe avec ſoin le vaccin dont la lancette eſt chargée, ſur les lèvres de cette légère plaie. Manière de la faire.

8. Il eſt plus facile de faire l'inciſion chez les enfans très-obſtinés, qui ſe refuſent opiniâtrement à la vaccination. L'inciſion eſt moins douloureuſe & s'opère plus promptement.

Par cette méthode & la piqûre on n'applique aucun appareil; on laiſſe deſſécher le vaccin & la ſérosité ſanguinolente ou le ſang qui s'y mêlent; on empêche ſeulement qu'ils ne ſaient eſſuyés.

Avec un fil.

9. Pour empêcher que le vaccin ne ſe briſe & ne ſe détache du fil qui en eſt impregné, on coupera ce fil avec un inſtrument très-tranchant, tel qu'un canif, & on en placera un morceau de la longueur de deux millimètres, ( 1 ligne ) entre les lèvres de la plaie, qu'on écarte avec le pouce & le doigt indice. Il eſt inutile de mouiller le fil pour délayer le vaccin, la ſérosité ſanguinolente qui exſude de la petite plaie, ſuffit pour l'humecter & en favoriſer l'abſorption.

Véſicatoire.

10. Quand on emploie le véſicatoire, on loge le fil impregné de vaccin, ou cette humeur deſsèchée, ſous l'épiderme ſoulevé par ce topique. On l'y maintient, ainſi que dans la précédente méthode, à l'aide d'une petite compreſſe ſoutenue par une bande. Il faut rejetter de cet appareil, toute ſubſtance graſſe, emplaſtique; le contact des corps gras empêche l'action du vaccin; il peut cauſer un éryſipèle.

Mais *quelque ſoin qu'on emploie à contenir*,

*ſous l'épiderme, le fil impregné de vaccin, il ſert à peine au bout de quelques jours à reproduire la vaccine.* On l'a cependant vu la communiquer après un mois. Avis ſur le vaccin.

Toutes les méthodes, excepté celle par laquelle on obtient une tumeur parfaitement réguliere, qui même ne mérite de préférence que ſous ce rapport, ſemblent également bonnes à quelques vaccinateurs. Cependant on accuſe le fil de déterminer ſouvent une irritation qui enchaîne l'action du vaccin, & de produire les fauſſes vaccines; ainſi, dit-on, un cauſtique appliqué ſur un chancre ſyphillitique, produit une inflammation vive & prompte, qui annule quelquefois le virus qui a fait naître cet ulcere. Inconvénient du fil.

L'application des cantharides produit quelquefois des éruptions qu'on pourrait attribuer à la vaccine; elle cauſe ſouvent des ulceres corroſifs dont la guériſon eſt lente & pénible. Il ne faut employer le véſicatoire que ſur les enfans qui ſe refuſent abſolument aux autres méthodes. Du véſicatoire.

1. Quelle que ſoit la méthode préférée, la puſtule vaccine commence ordinairement à ſe développer du quatrième au ſixième jour, rarement plus tard. On l'a vue ne ſe manifeſter que le vingt-deuxième jour. Le D. Aubert reconnaît le ſuccès de la vaccination dès la fin du troiſième jour, en paſſant le doigt ſur la piqûre, lorſqu'il Puſtule.

reſſent une élévation de la peau & comme un grain de millet qui ſerait engagé ſous l'épiderme ( 2 ).

Son développement

2. On remarque quelquefois, dès le lendemain de la vaccination, un peu de rougeur à l'endroit de l'inſertion. Lorſque cette inflammation ne prend pas d'accroiſſemens rapides, elle eſt le produit de l'irritation cauſée par l'inſtrument; elle continue quelquefois juſqu'à ce que celle déterminée par le vaccin commence à ſe développer, ou bien elle ſe deſſéche avant ce tems.

Sa forme.

3. Quand le vaccin ſe communique par une piqûre, on voit ſe former, du quatrieme au ſeptième jour, à l'endroit même où elle a été faite, un bouton rouge, évaſé à la baſe dont le ſommet, ordinairement pointu, m'a ſemblé cependant pluſieurs fois applati. Dès le lendemain, ſon centre paraît plus affaiſſé; les bords des levres de la piqûre peuvent lui donner alors une apparence véſiculaire, qui eſt évidente dès le cinquième jour, chez les vaccinés, lorſque le vaccin ſe développe avec promptitude. Bientôt le centre de la véſicule s'affaiſſe; on y remarque un enfoncement; ſes bords ſont déjà ſaillans & forment une ſorte de bourrelet rougeâtre, plus rouge à ſa baſe & dans ſon pourtour; il eſt plus pâle, plus diaphane, chez les vaccinés très-faibles, dans le marasme.

Variétés de ſa forme.

4. Soit qu'on ait introduit le vaccin par inciſion ou par une écorchure ſuperficielle, les ſignes de

l'infection ſont évidens après le même laps de tems, mais, au lieu d'un bouton pointu ou applati, on voit très-ordinairement un gonflement léger, accompagné de rougeur, occuper toute l'étendue de ces ſolutions de continuité ſuperficielles de l'épiderme ; bientôt on diſtingue le renflement de leurs lèvres; le bourrelet en occupe tout le pourtour; le centre de la puſtule eſt enfoncé, il ſemble l'être par la cicatrice de cette petite plaie.

5. Quelquefois chaque angle de la diviſion préſente les rudimens d'une puſtule, mais bientôt ils s'uniſſent pour n'en former qu'une ; communément il ne s'en développe qu'une ſeule à l'un des angles. Je n'ai vu, qu'une fois, une puſtule poindre à deux millimètres de l'angle ſupérieur de l'inciſion qu'elle embraſſa dans ſon développement.

6. Lorſque le vaccin eſt inſéré par deux piqûres au même bras, ou par une piqûre & une inciſion, ſi ces deux ſolutions de continuité ſont aſſez rapprochées, & que l'infection ſe communique par les deux en même tems, d'abord ſéparées les puſtules ſe confondent, & les bords renflés par leſquels elles ſe touchent s'éffacent ; un ſeul bourrelet irrégulier environne les deux, mais chacune conſerve l'enfoncement qui ſe remarquait à ſon centre.

7. Quelle que ſoit la forme que prend la pus-

Elle les doit à celles de la plaie.

tule, elle l'a doit le plus ſouvent à celle de la plaie faite par la vaccination; ſon pourtour, lorſqu'elle eſt développée, eſt toujours renflé par une ſorte de bourrelet, dont la couleur, la ſorte de diaphanéité & même la conſiſtance, ſe rapprochent aſſez de celles des larves qui vivent à l'abri de la lumière; ſa couleur eſt ordinairement d'un blanc jaune un peu moins blafarde, elle l'eſt rarement davantage & ſeulement chez les vaccinés appauvris de bonnes humeurs.

Son tiſſu.

8. Son tiſſu eſt célulaire. Si, en effet, on la perce, le vaccin n'en ſort que peu après; on ne hâte point, ou preſque point, ſa ſortie par la preſſion; de nouvelles piqûres, ſur différens points de ſa circonférence, même rapprochés, fourniſſent une même quantité d'humeur albumineuſe; cependant, en général, chaque puſtule m'a paru n'en contenir guères qu'un demi-decigramme, (un grain à-peu-près).

Variétés de la puſtule.

9. Chez quelques vaccinés, le bourrelet de la puſtule prend une teinte purulente, uniforme; chez d'autres, on ne diſtingue cette couleur que ſur quelques points. Dans le premier cas, le bourrelet eſt moins ſaillant, la croûte qui ſuccède à la puſtule, ſe détache bientôt, l'ulcère qu'elle laiſſe à découvert, eſt griſâtre; il verſe de la ſanie; une nouvelle croûte le recouvre auſſitôt pour s'en détacher encore, ſoit en entier

ſoit ſur un de ſes bords, & enfin entièrement. Cependant les malades ne reſſentent point de douleur, & l'ulcère guérit très-facilement ſans ſecours. Le D. Odier conſeille d'appliquer la pommade de Goulard ſur ces ulcères, j'en ai vu guérir un, ſans ce ſecours, qui avait deux centimètres, de diamètre & qui fut très-négligé; il s'était formé à la ſuite de la vaccinatiou par la piqûre. Dans le ſecond cas, on voit exſuder une ſanie du pourtour de la puſtule & de la croûte qui lui ſuccède, la couleur de cette ſanie deſſéchée eſt moins intenſe, elle ſe concréte & ſe détache par morceaux avant la chûte de la croûte; mais malgré cette ulcèration de la puſtule & ſa convertion en une croûte jaunâtre ſuppurante, *dès que la puſtule a paru, la vaccination eſt certaine.*

10.° Du treizième au quatorzième jour, le centre de la puſtule, qui s'était affaiſſé d'abord, ſe deſſèche, ſa couleur change du jaune au brun; elle acquiert plus d'intenſité; la deſſication ſe propage à la circonférence; la croûte ſe forme; le bourreler du pourtour ſe confond avec le centre; preſque toujours convexe, on y diſtingue cependant encore ordinairement la trace de l'enfoncement qu'on y remarquait dès les premiers jours; on l'y verra encore lorſqu'elle ſera entièrement deſſéchée.

La croûte durcit, s'élève, ſon centre eſt noirâtre, Croûte.

ſon pourtour jaune, elle devient par-tout d'un brun noir ou jaune, ſemble appliquée à la ſurface des tégumens, & ne ſe détache ſpontanément qu'après un mois & quelquefois même après un tems beaucoup plus long. Le deſſous de la croûte détachée eſt formé de lames minces, blanches, ſéches, ſcarieuſes.

Cicatrice. 11. L'aſpect de la cicatrice, qu'elle laiſſe, varie beaucoup; le plus ſouvent elle eſt irrégulièrement creuſée, liſſe, brillante, plus rouge que la peau voiſine, dont l'épiderme ſe détache en écailles furfuracées. Elle eſt légerement enfoncée, nous n'y avons point obſervé les facettes en rayon qu'y a remarquées le D. Aubert; nous y avons vu deux enfoncemens correſpondant aux rudimens des deux puſtules, qui ſe montrèrent à chaque angle, d'une inciſion; dans ce cas la croûte oblongue, était convexe, & paraiſſait n'appartenir qu'à une puſtule.

Signe eſſentiel. La puſtule eſt le ſeul ſigne eſſentiel, pathognomonique de la vaccine; dès qu'elle paraît, ne durât-elle qu'un jour, on peut être aſſuré du ſuccès de la vaccination; cette aſſertion du D. Woodville eſt confirmée par l'obſervation du D. Odier.

Lorſque la puſtule a préſenté des points blancs de ſuppuration, qui en déterminent ſouvent l'excoriation, la croûte qui lui ſuccède n'eſt point convèxe, elle eſt applatie, luiſante, comme verniſſée; ſi elle ne tombe pas ſpontanément,

elle eſt remplacée par un autre qui, d'abord d'un jaune pâle, ſe colore enſuite d'un jaune plus foncé; ſes bords froncés ſemblent pénétrer dans la peau; elle eſt quelquefois entourée, à ſa baſe, d'un rebord blanc, ſcarieux, formé par l'épiderme deſſèché. Cette ſeconde croûte ſe détache plus tard que n'aurait fait la première, ſi elle n'eut pas été enlevée.

1. Rarement dès le quatrième, plus ſouvent, du ſeptième au huitième jour après la vaccination, la fièvre ſurvient, mais ordinairement elle ne ſe manifeſte guères que par l'accélération du pouls; les vaccinés ne ſont ni moins gais ni moins vifs; cette fièvre eſt peu ſouvent accompagnée de mal de gorge; les vomiſſemens, les nauſées la précédent quelquefois, elle en eſt le plus ordinairement ſuivie. Je ne l'ai obſervée que très-rarement. Souvent on n'apperçoit aucune indiſpoſition. La pâleur, une tendance au ſommeil ou une inſomnie paſſagères, de vives démangeaiſons ſur les bras, des douleurs de ces membres, ſont les accidens qui ſe ſont, le plus ſouvent, préſentés dans ma pratique. Tous ces ſymptômes ſont légers & fugitifs. Fièvre.

2. L'irritation que cauſe le bouton, produit auſſi quelquefois la fièvre, dans une période avancée de la vaccine, & cauſe du mal-aiſe; elle eſt fugitive comme la précédente. Je l'ai vue Fièvre secondaire.

paraître au treizième jour, chez un enfant de six ans; l'auréole, qui était déjà pâle, devint d'un rouge vif; cette fièvre fut accompagnée de convulsions qui se répétèrent d'une manière inquiétante, trois fois pendant un jour. Je pensai que la fièvre pouvait être déterminée par la pustule, mais j'attribuai les convulsions aux vers que les évacuans & les anthelmintiques firent rejetter à cet enfant.

Un autre vacciné, âgé de 27 mois, qui avait eu la fièvre le 11.e jour après la vaccination, l'eut encore le 16.e jour; les taches d'un rouge foncé, qui suivirent chez lui la résolution de l'efflorescence devinrent d'un rouge violet, avec engorgement du tissu célulaire. Tous ces symptômes étaient dissipés le lendemain.

Douleurs sub-axillaires.

1. Du huitième au dixième jour, les vaccinés âgés de plus de 3 ans, ressentent communément une douleur assez vive sous les bras, si la vaccine se developpe sur les deux, ou seulement sous celui des deux qui est infecté. L'un des deux bras en est ordinairement affecté avant l'autre. Cette douleur qui est très-fugitive, n'est que très-rarement accompagnée de l'engorgement des glandes sub-axillaires qu'on a aussi observé quelquefois, mais qui n'est jamais dangereux.

Périphlogosie.

1. Le plus souvent du huitième au douzième jour, engorgement de la peau & du tissu célulaire

laire ſitués ſous la puſtule ; du neuvième au quatorzième, plus ordinairement pendant le onzième & bien plus tard, lorſque l'éruption de la puſtule a été plus lente, tumeur applatie, renittente, d'un rouge plus ou moins vif, quelquefois très-pâle; elle a de trois à huit centimètres de diamètre, ( 1 à 3 pouces ou environ ), rarement davantage. La puſtule s'élève de ſon centre. Preſque régulièrement circulaire chez un grand nombre de vaccinés, la *périphlogoſie* préſente chez d'autres des irradiations, de couleur rouge, différentes chez le même individu; de la circonférence de la puſtule, elles s'étendent à des diſtances inégales, jamais plus grandes que ſi la rougeur était uniforme.

Lorſque la puſtule eſt irrégulière, les irradiations qui s'élancent de ſes points les plus ſaillans, paraiſſent plus colorées, plus étendues; on les voit quelquefois précéder la rougeur circulaire ou lui ſuccéder lorſqu'elle s'affaiblit (3).

2. La couleur de la *périphlogoſie* diminue d'intenſité, elle paſſe par différentes nuances de rouge, prend celle du violet terne qu'on voit accompagner les clous ou furoncles près d'être guéris, ou celle plus ſombre des échimoſes qui ſe diſſipent. Elle a très rarement alors la couleur plombée qui la précéde quelquefois. Sa ſurface ſe dépouille de l'épiderme qui s'en détache par écailles.

Cependant la peau & le tiſſu célulaire engorgés, conſervent un peu de leur rénittence, qu'on reſſent encore chez quelques vaccinés, après le trentième jour. La *périphlogoſie* eſt alors violette, & quelquefois couverte d'une légère deſquammation furfuracée. On diſtingue, dans ſon centre, la cicatrice que laiſſe la croûte de la puſtule après ſa chûte, lorſqu'elle eſt déjà détachée à cette époque; &, dans ſon pourtour, les limites de la première deſquammation. La *périphlogoſie* eſt peu ſenſible quand la croûte tombe, ſi elle ſe détache ſans effort; il n'y a alors que peu ou point d'engorgement.

On a déſigné cette tumeur ſuperficielle, par les mots: auréole, (4) aréole, efflorescence. Je propoſe le nom de périphlogoſie, de *péri autour* & *phlogoſis inflammation*, il me ſemble plus convenable.

Frythêmèrie. 1. Auſſi-tôt que cette tumeur eſt parvenue à ſon plus grand degré d'accroiſſement, la partie du bras qui en eſt la plus voiſine, ſe colore ſouvent, mais d'une manière plus irrégulière, d'un rouge communément moins vif, & qui permet ordinairement de diſtinguer la périphlogoſie, ou ſeulement une partie de ſon diſque. Plus ou moins étendue chez les différens vaccinés, *l'érythémerie* ſe porte de préférence vers en bas. Le tiſſu célulaire qu'elle recouvre, eſt rarement engorgé: il n'y a preſque point de tuméfaction; le bras

n'eſt quelquefois marqueté que de taches rouges plus ou moins grandes, irrégulièrement éparſes ſur une petite ſurface ; leur couleur eſt ſouvent moins intenſe que ſi le bras en était uniformement teint. Cette rougeur augmente & une fluxion éryſipèlateuſe tuméfie le bras, & même la partie ſupérieure de l'avant-bras, chez un très-petit nombre de vaccinés; le tiſſu célulaire eſt engorgé ; mais lors même que cette fluxion eſt la plus forte, il eſt rarement néceſſaire d'employer l'eau tiède pour calmer la démangeaiſon, ſeule incommodité que les malades éprouvent. Nous n'avons jamais appliqué les cataplaſmes émoliens recommandés, dans ce cas, par quelques vaccinateurs.

2. Quelle que ſoit l'intenſité de *l'érythémérie* on l'a voit ſe diſſiper ſpontanément; elle ſe décolore de la circonférence au centre ; ſon pourtour qui conſerve quelquefois ſa première couleur, offre alors, à ſon bord interne le plus éloigné de la périphlogoſie, une zone plus pâle qui en ſuit toutes les anfractuoſités. Cette fluxion n'eſt point ſuivie de desquammation ; elle n'exiſte plus depuis longtems, & l'on diſtingue encore la périphlogoſie.

3. Le D. Aubert ne l'a jamais vue *ſur des enfans très-jeunes ; il ne l'a rencontrée que chez les adultes, ſur-tout parmi les domeſtiques femelles, dont la peau était dure, rouge, bril-*

*lante*, aſpect, dit ce médecin, qui fait craindre cet accident.

Je l'ai obſervée ici ſur des enfans très-jeunes, dont la peau était fine, & que j'avais vacciné avec des lancettes chargées de vaccin par ce médecin; je l'ai auſſi vue ſur le plus grand nombre, quel que fut l'état de leur peau, quoiqu'ils euſſent été vaccinés de *bras à bras*. Le docteur Stromeyer l'a obſervée très fréquemment; le D. Olier deux à trois fois ſur 100 (5).

On a déſigné ce ſymptôme par les noms: *inflammation éryſipélateuſe*, *inflammation du bras*, *efflorescence*, *éryſipèle-vaccin*; je propoſe de le nommer *érythémérie*, *d'ereuthos*, *rubor*, rougeur, & *émeros*, *manſuetus*, benin. Déjà le mot érythême eſt familier aux médecins.

Éryſipèle. 1. Il ſurvient cependant, mais très-rarement, dès le premier jour de la vaccination, un éryſipèle. Il ne s'oppoſe point à la marche de la vaccine Ce n'eſt, quelquefois, qu'après le développement de la périphlogoſe, qu'on le voit paraître. Jamais il n'eſt dangereux. On a accuſé la lancette, encore graſſe, de l'avoir produit une ou deux fois. Les réſolutifs légers & les purgatifs ſont les moyens qu'on y a oppoſés. Je n'ai jamais vu cette complication!

Rhodio-xelie. 1. Les vaccinateurs ont donné les noms *taches rouges*, *ſcarlatine*, *rash-vaccine*, *éruption ortiée*,

*rougeole-vaccine*, à deux ſortes d'éruptions qui diffèrent peu entr'elles ; les trois premiers noms ſervent à déſigner l'éruption formée de *taches rouges*, *de plaques d'un rouge plus foncé* ; & les deux autres, celles formées de petits points *élevés qui paraiſſent au milieu de taches rouges*, & *reſſemblent à des piqûres de puces*, elles ſe développent du neuvième au dixième jour, ordinairement dans le même tems que la *périphlogoſie* (6).

Je propoſe de nommer la première *rhodiokélie*, de *rhodios roſaceus*, roſacé, & *kélis macula*, tache. Si l'on n'appliquait pas ce nom à la ſeconde ſorte d'éruption, auſſi légère, auſſi *fugace* que l'autre, on l'a nommerait *ſtigmérytrie*, de *ſtigmé*, *punctum*, point, & *erytros*, *ruber*, rouge. Stigmérytrie.

1. Le développement de la vaccine eſt très-rarement accompagné d'éruption de boutons ; lorſqu'ils ſe montrent, *ils varient beaucoup ſoit dans leur aſpect*, *ſoit dans leur durée*. Ils reſſemblent quelquefois à ceux de la variole ; ils ont la même durée. Ils ſortent ordinairement vers le treizième après l'inſertion, & ſont ſouvent remplis d'une matière ſéreuſe, ils sèchent trois ou quatre jours après leur développement. Boutons.

2. *On a été forcé d'admettre qu'ils ſont excités*, *développés par la contagion variolique*. Ils ne ſont point dangereux ; je n'ai jamais vu la vaccine compliquée de cette éruption. On a obſervé

auſſi de gros boutons rouges, durs, mais peu élevés, qui ne contenaient ni pus, ni ſéroſité, ils ſuppurent peu, & n'étaient accompagnés d'aucune incommodité.

3. Le D. Woodville a obſervé que lorſque la puſtule ſe convertit en croûte ſuppurante, il ſurvient quelquefois des boutons épars, qui ne durent pas au-delà d'un ou deux jours, & que s'ils ſuppurent, ils ſe prolongent comme ceux de la variole, avec leſquels ils ont beaucoup d'analogie. Doit-on rapporter à cette ſorte, ceux de la maladie dont voici l'hiſtoire:

Hiſtoire. 1. Je vaccinai, le 12 pluvioſe, avec du vaccin pris ſur un enfant de 26 mois, chez qui la périphlogoſie était bien formée le onzième jour après la vaccination, une fille de 28 ans, que les grecs déſigneraient par l'épithète *Lagnou*. Le 13, demangeaiſon aux deux bras; le 14, rougeur, ſorte de ſuppuration; le 15, bouton au viſage avec rougeur, tenſion, mal à la tête, fièvre légère; quelques boutons ſemblables ſe développent de même ſur les bras, verſent une humeur qui ſe concrète en jaune diaphane & forme croûte. La fièvre ceſſe, le nombre des boutons diminue progreſſivement; on voyait encore un bouton ſur le viſage le 13 germinal, l'onguent dit *citrin* a détaché les croûtes & favoriſé leur deſſication. Cette malade a eu 10 à 12

de ces boutons ; la cicatrice qu'ils laiſſent n'eſt pas creuſe. Cette fille été vaccinée de nouveau.

2. Cependant le quatorzième jour après la vaccination de l'enfant, une des puſtules parut avoir été excoriée, elle verſait une humeur ſemblable à celle des boutons de cette bonne avec laquelle il couchait, il s'en développa de ſemblables ſur ſon viſage, ſur ſes mains ; ils étaient guéris le 13 ventoſe, il a été purgé une fois. Une ſœur de cet enfant qui était abſente & qui avait eu la variole, prit, à ſon arrivée, de ces boutons.

3. Pâle avant la vaccination, yeux abattus, cet enfant a repris, depuis, le teint fleuri & la vivacité du coup-d'œil qui appartiennent à ſon âge, à ſon tempérament, & qui annoncent la meilleure ſanté.

4. Cette éruption ne peut pas être confondue avec la *verrete* que le chirurgien de Plimouth, Richard Dunning, a vu compliquer la vaccine ; ni avec celle qu'a obſervée le D. Odier, & dont les boutons, qui ne durent que trois jours, ſe ſuccèdent les uns aux autres (*a*). Petite vérole volante.

1. La *vaccine bâtarde* qu'on a auſſi nommée *fauſſe vaccine*, & que je propoſe d'appeler *vacſpurie*, (*b*) ne s'eſt montrée que chez les individus Vacspurie.

(*a*) Ce médecin l'a conſidère comme une pſeudophlyctie, *fauſſe vaccine.*

(*b*) Du latin *ſpuria.*

vaccinés, après la petite vérole, & chez ceux auxquels on avait inféré le vaccin fourni par ceux-ci.

2. Le D. Odier qui l'a décrite, vit conſtamment les bords de l'inciſion d'abord rouges, dès le premier ou deuxième jour après l'inſertion, devenir durs & gris, la périphlogoſie avec un engorgement du tiſſu célulaire, ſe former le deuxième ou troiſième jour. Une fièvre irrégulière, le vomiſſement, les douleurs ſub-axillaires, accompagnaient quelquefois ſon développement & ceſſaient au plus tard dans quarante-huit heures. Une ſuppuration abondante ſuintait de deſſous une croûte épaiſſe, il n'y avait jamais de *puſtule*, mais une véſicule irrégulière, dont les bords ne ſont jamais en bourrelet. Après trois jours ce n'était plus qu'une croûte fort tenace, ſous laquelle on trouvait du pus juſqu'au huitième jour; elle ne laiſſait pas de cicatrice après ſa chûte. La vacſpurie eſt très-benigne Elle ne préſerve pas de la variole; Le D. Odier l'a vue guérir un enfant de l'inſomnie & de la diarrhée; je ne l'ai jamais obſervée.

Pseudo-phlyctie.

1. Le D. Huſſon a décrit avec ſoin la *fauſſe vaccine*, *vaccine incomplette*, *bâtarde*, que je propoſe de nommer *pſendophlyctie* (*a*). Il l'a attribuée

(*a*) De *pſendo falſus mendax* faux, & *phlyctis puſtula* puſtule.

d'abord à l'irritation déterminée par le fil ; il penſait que dans le cas où l'on n'employait pas ce moyen, on devait la rapporter à celle cauſée par le vaccin non délayé, ou à la pointe de la lancette qui ſe ſerait émouſſée pendant la vaccination ; que jamais on ne s'expoſait à donner une fauſſe *vaccine*, en vaccinant de bras à bras. Mais l'obſervation a prouvé que l'on pouvait auſſi ne produire qu'une fauſſe vaccine, en inſerant le virus frais, quand on le receuillait après neuf jours de vaccination. Il paraît qu'elle s'eſt développée ſous les yeux du D. Odier, à la ſuite de l'inſertion du pus plus épais qui ſe trouve ſous la croûte déja formée.

2.° La *pſendophlyctie* a lieu dès le lendemain ou le ſurlendemain de l'inſertion, quelquefois le jour même ; il ſe forme des tubercules qui ſe terminent par des boutons dont le centre contient une humeur puriforme jaunâtre, qui ſuinte auſſitôt ; le deuxième jour, rougeur moins vive, épiderme blanc ; le troiſième, pus opaque, jaune, croûte ; du cinquième au ſixième, chûte de la croûte, engorgement du tiſſu célulaire, accroiſſement de la périphlogoſie. La *pſendophlyctie* ſe diſſipe bientôt ; elle eſt toujours bénigne.

Éruptions anomales.

1. On a vu d'autres éruptions anomales accompagner la vaccine, mais elles ſe préſentent ſi

rarement que je n'ai pas crû devoir parler de toutes ; elles ne ſont d'ailleurs jamais inquiétantes.

1. Voici comment je claſſe la vaccine en ſuivant la méthode analytique du D. Pinel :

Claſſe XI. PHLEGMASIE.
Ordre V. CUTANÉE.
Genre XXXV. *Exanthème. Efflorescence.*
ESPECE *vaccine.*

CARACTÈRE.

Puſtule ordinairement arrondie, dépreſſion au centre, bourrelet circulaire, rouge d'abord, puis blanc ſale ou jaunâtre, luiſant, liſſe, renfermant une liqueur albumineuſe ; croûte brun noir ou jaunâtre, ne ſe détachant ſpontanément qu'après un mois ; cicatrice creuſe, permanente.

La puſtule, le plus ſouvent, accompagnée de périphlogoſie, quelquefois de fièvre, d'érythêmèrie, plus rarement de rhodiokélie, de douleurs ſub-axillaires ou d'autres éruptions anomales

Peu de danger de la vaccine.

Les ſymptômes les plus familiers à la vaccine, qui en ſont plutôt un effet qu'une ſuite néceſſaire, ſont très-légers ; cette efflorescence elle même, qui n'eſt jamais mortelle, bien loin d'être dangéreuſe, a guéri pluſieurs indiſpoſitions opiniâtres. Il eſt vrai que quelques vaccinés ſont morts pendant le cours de la vaccine, mais la mauvaiſe foi ſeule à attribuée à ce *préſervatif* ces accidens évidemment cauſés par d'autres maladies graves incidentes.

Tems de la vaccination.

1. L'âge plus ou moins avancé, la force ou la faibleſſe, les ſaiſons différentes, la température chaude ou froide, ſèche ou humide, ne s'oppoſent point à la vaccinarion. On peut vac-

ciner en tout tems ; les enfans dès le jour de leur naiſſance, (1) les hommes à tout âge.

Elle guérit quelques maladies.

1. La vaccination a guéri des enfans ſujets à beaucoup d'oppreſſion, au teint pâle & cadavereux. Élie Vinſon, de Rochefort, âgé de 16 mois, pâle, émacié, au ventre tuméfié ; dans le marasme ; dont le bras n'avait que 33 millimètres de diamètre, a pris beaucoup d'embonpoint pendant le cours de la vaccine, qui s'eſt bien développée ſur les deux bras ; il n'eſt plus reconnaiſſable, tant il eſt vigoureux.

Le D. Maunoir, de Genève, a vu des maux d'yeux rébelles guéris par la vaccine.

Elle ſemble favoriſer la dentition.

Jamais elle n'entraîne aucun mal à ſa ſuite.

Elle préſerve de la petite vérole.

1. Plus de 2000 vaccinés, auxquels on a inoculé la petite vérole, en Angleterre, à Vienne, à Hanovre, à Genève, à Boulogne-ſur-mer, à Paris, à Reims, à Rochefort, &c. ſans que cette épouvantable maladie ſe ſoit développée ſur aucun d'eux. Un nombre prodigieux de vaccinés plongés dans l'atmoſphère infectée des villes où la petite vérole était épidémique, & qui n'ont éprouvé aucune atteinte de ſon influence funeſte ; pluſieurs d'entr'eux que le D. Nowel a couchés avec des

(1). J'ai vacciné, avec ſuccès, ma fille unique, le 6.e jour après ſa naiſſance, je n'ai point apperçu aucun ſymptôme pendant le cours de la vaccine.

variolés ; d'autres logés par le cit. Auvyti, dans des salles d'hôpital garnies de petits vérolés ; sont des garants assez nombreux de la propriété merveilleuse qu'a la vaccine de préserver de la petite vérole. Mais, qui sait, dit-on, si la propriété préservative de la vaccine n'est pas limitée à un certain nombre d'années ? peut-être ne la conserve-t-elle que 5 à 6 ans ?

Répondons, avec Richard Dunning qui se fait cette objection, « la vaccine naturelle très-ancienne » a conservé sa propriété préservative pendant » toute la vie des individus qui en avaient été » atteints, même 40 ou 50 ans auparavant ». La variole suite de l'inoculation, préserve de la petite vérole naturelle, pourquoi la vaccine, suite de l'insertion, n'agirait-elle pas de même ?

Eh ! qu'importe, profitons de ces 5 ou 6 ans, pour rendre la vaccination générale, il n'en faut pas davantage pour exclure la petite vérole de l'europe.

Elle n'est pas contagieuse.

1. Plusieurs enfans vaccinés ici, successivement dans la même maison, ( notamment chez le citoyen Croizetière ), jouant, couchant ensemble, n'ont eu la vaccine qu'après l'insertion. Donc elle n'est pas contagieuse.

1. Après avoir fait connaître les avantages de la vaccination, dois-je dire tous les maux que cause la petite vérole ? Déroulerai je le tableau épouvantable de ceux qu'elle entraîne à sa suite ?

faut-il, en comptant le nombre de ſes victimes, rouvrir la ſource de tant de larmes amères ?

Danger de la petite vérole.

Plus de 60000 perſonnes dévorées tous les ans par elle, ſur le ſol de la République Françaiſe; 10 ſur 80, défigurées d'une manière hideuſe, ou ce qui eſt encore pire, reſtant ſourdes, aveugles, borgnes, avec des fiſtules lacrimales, &c. &c. Voilà ce que fait la petite vérole naturelle. Et celle inoculée qui tue de 3 à 5 individus ſur 1000, ne developpe-t-elle pas les diſpoſitions aux ſcrophules ? n'entraîne-t-elle pas après elle, des clous, des furoncles, des maux d'yeux, des maux d'oreilles, des dépôts & quelquefois les maux plus affreux encore que cauſe la petite vérole naturelle ?

O vous, tous amis de l'humanité ! & vous ſur-tout pères & mères qui jouiſſez encore des embraſſemens de vos enfans chéris, hâtez-vous d'adopter cette méthode préſervative; la dévorante petite vérole, qui ne ceſſe jamais ſes fureurs, eſt à vos portes; elle ſera demain chez vous. Voyez-là imprimer ſur le front de vos fils, ſes horribles ſtigmates..... elle creuſe leurs tombeaux,.... qui pourra vous conſoler d'avoir rejetté ce bienfait de la providence.

Repouſſez toutes les inſinuations de l'ignorance ou de la mauvaiſe foi, & ſi parmi les détracteurs de la vaccine, il ſe trouvait quel-

ques hommes qui, par état, devraient la propager ; dittes leur : « lorsque l'expérience a parlé, la » sageſſe rejette le doute qui n'eſt plus qu'une vaine obſtination ».

P. S. *Il arrive quelquefois que la vaccination n'eſt pas ſuivie de l'efflorescence deſirée, ni d'aucune autre éruption. On doit, alors, réitérer cette opération. Mais ſi la vaccine ſe développe ſur un des bras, c'en eſt aſſez, on ne doit plus craindre la petite vérole.*

*La vaccine m'a offert, depuis l'impreſſion de la première édition de ce mémoire, quelques anomalies que je dois indiquer.*

*Un enfant, qui avait été vacciné, mais ſans ſuccès, le fut de nouveau, quelques jours après. Une des piqûres préſenta, dès le lendemain, des ſignes d'inflammation, à laquelle ſuccéda bientôt une croûte ſuppurante. Les autres piqûres ſe comportèrent de même ſucceſſivement ; une ſeule offrit, au 8.e jour, l'apparence d'une veſicule, qu'une croûte ſemblable aux premières remplaça bientôt. On vit, pendant ſa formation, quelques ſignes de modification des forces vitales, tels qu'une fièvre légère & une bouffiſſure peu conſidérable & paſſagère du viſage & ſur-tout des paupières, ſymptômes que j'ai obſervés une ou deux autres fois ſur des vaccinés.*

*Un deuxième enfant auſſi vacciné, une première fois ſans ſuccès, a préſenté à-peu-près les mêmes phenomènes, mais il n'y a point eu d'apparence véſiculaire ni ſigne de modification des forces vitales.*

*Un troiſième, auſſi vacciné pour la deuxième fois, avec l'humeur exſudée d'un des boutons du précédent malade, fournit, dès le lendemain, un bouton qui ſe recouvrit d'une croûte ſuppurante, laquelle ſe détacha bientôt, ces deux enfans n'ont préſenté aucun ſigne d'indiſpoſition. Je penſe qu'ils ont eu une* pſeudophlyctie ; *mais je crois le premier bien vacciné.*

# NOTES.

( 1 ) Je dois, ici, rendre des actions de grâces publiques au célèbre *Pictet*, professeur de philosophie, à Genève. J'ai dû à sa bienveillance, les premiers fils que j'ai reçus dès le mois de germinal, an VIII; mais ils étaient impregnés de l'humeur que fournit *la vaccine bâtarde*, du C.te *Motet*, de Vienne, qu'on avait vacciné, quoiqu'il eut eu la petite vérole. J'ai reçu depuis de ce même professeur, de nouveau fils, impregnés du véritable vaccin. Je ne saurais trop louer l'empressement avec lequel ce citoyen répondit à ma demande, ni le zèle des médecins Genèvois, *Odier*, *Péchier*, & autres, qui lui fournirent les moyens d'y satisfaire.

Je dois aussi remercier le D. *Aubert*, qui m'a envoyé, à la demande du citoyen *Legrand*, jeune, des lancettes chargées du vaccin.

( 2 ) On pourrait être induit en erreur, sur ce signe, par la saillie quoique légère que forment à cette époque les bords de la piqûre, & par la présence de la férosité sanguinolente desséchée qui y adhère avec force. Cet indice & un peu de rougeur qui se montra le cinquième jour après la vaccination, me firent assurer le succès de cette opération chez un enfant de vingt mois; ces signes furent évidens pendant trois jours, & s'effacèrent ensuite sans développement de la vésicule; j'ai d'ailleurs observé que lorsque la piqûre est infinement petite, superficielle, on ne ressent point cette saillie quoique la rougeur annonce au quatrième jour, le succès de la vaccination.

( 3 ) J'ai vu ces irradiations d'un rouge très-foncé, comme bourgeonnées, accompagnées d'une renitence extraordinaire du tissu célulaire, chez une jolie enfant de 5 ans, douze jours après la vaccination. La périphlogosie avait été précédée d'une teinte plombée. Au 10.e jour, la pustule semblait avoir été écorchée; le bourrelet était plus blanc que de coutume, la pustule s'affaissa le même jour; la croûte tomba le lendemain, & aissa à découvert un ulcère de 18 mill mètres de diamètre, dont le fond était grisâtre, versait de la sanie; une nou-

velle croûte ſe forma. Le jour ſuivant tous les ſymptômes étaient moins graves, ſa croûte ſe détacha partiellement d'abord, puis complettement; la cire blanche ſeule a guéri cet ulcère.

(4) La périphlogoſie ne s'eſt préſentée que rarement à mes yeux avec l'aſpect d'une auréole.

(5) Il me ſemble que ce ſymptôme ſe préſente plus ſouvent pendant l'hyver que dans les ſaiſons plus tempérées.

(6) J'ai vu une fois, ſur la poitrine d'un enfant, ces taches rouges ſurmontées d'élévations ſemblables à la porcelaine. L'enfant les écorcha, elles verſèrent beaucoup de ſéroſité. Les puſtules vaccines ſe convertirent en croûtes ſuppurantes L'un des bras ſur lequel on voyait quelques boutons avant la vaccination ſe couvrit de véſicules analogues aux boutons que le D. W. a obſervés dans ce cas. Il s'en développa ſucceſſivement quelques-unes ſur d'autres parties, elles ſe couvraient d'une croûte jaunâtre & guériſſaient bientôt. Elles ne causèrent que de l'inquiétude à l'enfant. Ces boutons ſurvinrent une autre fois à un enfant, dont une ſeule puſtule ſe convertit en croûte ſuppurante, tandis que l'autre conſerva ſa marche ordinaire. J'en parle dans le mémoire.

# JOURNAL

# DE L'ANNÉE 1778.

## CHAPITRE PREMIER.

### JANVIER.

La constitution du mois de janvier 1778, fut douce, chaude.

Le froid des premiers jours de l'année 1778 fut très-humide; il tomba peu de neige qui se changea quelquefois en pluie.

Le 4, il tomba de la neige; le ciel fut obscurci par des nuages; le tems n'était pas très-froid; il fut le même pendant trois jours; la terre était couverte d'une légère couche de neige.

Depuis ce jour, jusqu'au 12, on vit des alternatives de neige, de brouillards, de pluies legères; il n'y avait de glaces presque nulle part; alors les vents tièdes du sud, qui furent ensuite accompagnés de pluie, fondirent les neiges qui restaient encore: d'après la chaleur continuelle, l'humidité, la pluie, la présence fréquente du

ſoleil, on eut dit que ce mois appartenait plutôt au printems qu'à l'hyver.

Le 26 & le 27 furent remarquables par la gelée blanche, & par le froid pénétrant qu'apporta le vent du nord, il ſe calma pendant les derniers jours du mois.

Depuis le 15 de ce mois, la neige fondit dans les champs, & enſuite ſur les collines & la cime dépouillée des montagnes voiſines.

L'élévation la plus grande du mercure dans le baromètre fut obſervée les 7, 8 & 31 janvier, elle était de 28 pouces 3 lignes, meſure de Vienne.

Le 15 janvier, jour de ſa plus grande dépreſſion, il ne s'éleva qu'à 27 pouces 3 lignes.

Le 27, jour du plus grand froid, le thermomètre indiqua — 6 dégrés, c'eſt-à-dire 6 degrés ſous O de cet inſtrument de Réaumur.

Le froid le moins fort ſe fit reſſentir le 24, il était de — 7 degrés ou 7 degrés au-deſſus O.

La chaleur moyenne fut + 1 $\frac{2}{3}$ de degrés.

La fièvre faburro-inflammatoire de l'année dernière ſe prolongea juſques dans celle ci.

La fièvre ſaburrale qui avait regné pendant l'été & une certaine partie de l'automne, ſembla ceſſer ſes ravages, pendant les derniers mois de l'année précédente; cependant j'ai obſervé qu'elle n'était pas tellement détruite, au commencement de cette année, qu'elle ne raſſemblât quelquefois, pour-ainſi-dire, de nouvelles forces, & qu'elle

n'attaquât, à l'improviſte, aſſez ſouvent ſeule ou aſſociée à l'inflammation; on ne rencontrait, certainement, aucune fièvre, pendant ce tems, qu'on eut pu dire être ſimple, eſſentiellement inflammatoire, & non compliquée d'affection ſaburrale & putride.

Je crains que cet hyver, trop mou, ne puiſſe entièrement détruire la ſaburre accumulée pendant l'été; ſi elle réſiſte au froid, elle agira encore avec plus d'énergie, fera, pendant l'été, des victimes, & ne diſparaîtra que quand elle ſera expulſée par un hyver froid.

Ces maladies, qui regnèrent pendant le mois de janvier, furent des pleuréſies & des péripneumonies *mixtes* ou ſaburro-inflammatoires, le nombre des malades fut un peu moins grand qu'à la fin de l'année précédente, mais il en mourut très-peu.

Pluſieurs pleuréſies & péripneumonies

On vit auſſi quelques fièvres ſcarlatines eſſentielles, &, en général, ſans être compliquées d'inflammation. Elles furent plus fréquentes chez les femmes; elles guérirent par l'uſage ſeul des délayants & des émétiques adminiſtrés plus tard. Par cette méthode, je n'éprouvai point la malignité que pluſieurs praticiens, qui employèrent, dans le même tems un autre traitement, obſervèrent, & j'ai penſé que cette ſorte d'exantème avait ſa ſource dans les premières voies, parce que ceux qui

Et des ſcarlatines

Je ne les trouvai point malignes.

avaient cette maladie, rejettaient, par le haut & par le bas, des matières bilieuſes, pituiteuſes & putrides, ce qui les ſoulageait beaucoup. Par ce moyen, je guériſſais les aphtes, je préſervais la gorge de la gangrène, & je prévenais l'hydropiſie qui ſuivait cette maladie.

On vit auſſi des aphtes.

Les inciſifs & les éméto-cathariques, qui évacuèrent les premières voies ſurchargées & diſtendues, ſoulagèrent, à l'inſtant, ceux qui n'avaient que des aphtes ou les amigdales tuméfiées & des angines. Je penſais que la maladie avait ſon ſiège dans le bas ventre, & qu'elle exerçait ſon action ſur les parties du corps, même les plus éloignées. Il fallait quelquefois tirer un peu de ſang & préparer la ſaburre, par les boiſſons inciſives abondantes, à être chaſſée par les médicamens évacuans.

Les fièvres quartes de l'année précédente, furent guéries pendant ce mois.

Je guéris, pendant ce mois, pluſieurs fièvres quartes, qui s'étaient développées l'année précédente, en faiſant prendre, d'abord, des ſels neutres & en donnant enſuite un émétique. Par ce traitement, les accès de la fièvre diminuaient d'une manière remarquable, &, ſi les malades étaient fatigués par des douleurs des hypocondres, par une reſpiration pénible & par une toux nocturne, un émétique les ſoulageait étonnamment. Je préferai ce remède à tous les autres fondans, altérans & béchiques; &

enfin, je guériſſais ſolidement les reſtes de cette fievre, avec les ſeules décoctions, très-chargées de racines de chiendent, ( *triticum repens* ) de piſſenlit ( *leontodon taraxacum* ) & de chicorée ( *cichorium intybus* ). Mais, lorſque la fievre avait jetté de trop profondes racines dans les viſcères, je donnais le quinquina ſeul, ou aiguiſé avec les fleurs de ſel ammoniac martiales, ( *muriate d'ammoniaque ferrugineux.* )

## FÉVRIER.

Si l'on excepte le troiſième jour de ce mois, qui fut couvert par des nuages épais, pendant la première quinzaine, le tems fut ſerein, ſec, froid. Le ſoleil parut preſque tous les jours, les aquillons ſouffllerent ſouvent, ils devinrent quelquefois furieux, il fit de la gelée blanche pendant la nuit.

Vers le 15, le tems ſe couvrit de nuages ſombres, le vent & le froid augmentèrent. Juſqu'alors on n'avait pas vu du tout de neige.

Le 16, il en tomba en abondance, & preſque ſans ceſſe durant huit jours. Pendant ce tems, les vents glacés du nord ſouffllèrent avec impétuoſité, les vents chauds qui s'élevèrent du ſud, le 22, fondirent tout-à coup ces neiges.

Les derniers jours du mois devinrent encore plus ſereins & plus ſecs.

La plus haute élévation du mercure dans le baromètre, fut de 28 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$; on l'obſerva les 3 & 4 février.

Les 16 & 17, jours de ſa plus grande dépreſſion, 27 pouces 1 ligne.

Le plus grand froid ſe fit reſſentir le 14. Le thermomètre indiquait. . . . . — 6 degrés.

Le 23, jour le plus chaud. . . . + 6 dégrés.

La chaleur moyenne. . . . . + 1 $\frac{1}{6}$.

Le 25, on vit une aurore boréale.

Le nombre des maladies ne s'accrut pas davantage pendant ce mois que pendant celui de janvier, leur caractère n'était pas non plus très-différent.

Les maladies de poitrine furent très communes, les pleuréſies, les fauſſes péripneumonies.

Pendant cette ſaiſon, la plupart des fièvres eurent, pour caractère particulier d'agir ſur la poitrine, comme les pleuréſies & les péripneumonies, quoiqu'elles attaquaſſent les malades avec beaucoup plus de douceur que la pleuréſie & la péripneumonie ne le font ordinairement, & qu'elles ne les miſſent pas en danger de perdre la vie, à moins qu'on ne leur appliquât un mauvais traitement.

Je ne vis aucune fièvre inflammatoire *eſſentielle*, & qui ne fût point compliquée d'autre altération; mais j'obſervai pluſieurs pleuréſies fauſſes, ou pituiteuſes, elles étaient ou *ſeules & eſſentielles*, ou compoſées, lorſque l'inflammation ſurvenait.

La plupart des malades avaient le pouls comme dans l'état de ſanté, & ils ne reſſentaient pas beaucoup plus de chaleur que de coutume. Leur deſcription.

L'urine était ou entièrement naturelle, ou elle s'éloignait peu de l'état de celle des perſonnes en ſanté; elle était un peu plus colorée.

La limpidité & la couleur de feu, ſignes qui diſtinguent les urines des malades attaqués d'inflammation, ne caractériſaient point du tout celle de ceux-ci.

L'état de la fièvre fut tel que les malades en éprouvèrent, le plus ſouvent, les accès plus longs & plus forts après-midi, ou ſur la fin du jour, que n'ont coutume de les reſſentir ceux qui ſont attaqués de fièvre *inflammatoire*, mais moindres que ceux qui accompagnent la fièvre ſaburrale. Ces accès n'étaient précédés d'aucun ou de preſque aucun friſſon.

Les débuts de cette maladie ne furent pas impétueux; elle n'attaqua pas les malades comme à l'improviſte. Une certaine peſanteur du corps, & principalement de la tête, le goût moins ſûr, la craſſe des dents, une ſaveur analogue à celle qu'aurait produit une pâte de farine inſipide, précéda cette maladie de pluſieurs jours. La maladie était prête à ſe montrer, lorſque le ventre commençait à être reſſerré, ou conſtipé, & qu'il

ne rempliſſait plus ſes fonctions depuis quelques jours. Je n'eus aucun malade dont le ventre n'eut été reſſerré, ſouvent pendant pluſieurs jours, un peu avant d'être atteint de cette maladie, ou pendant ſon commencement. La conſtipation fut, en général, plus grande chez tous les malades, qu'elle ne l'avait été dans aucune autre ſaiſon. La ſortie des excrémens étant interceptée, l'épigaſtre ſe tendait, devenait douloureux, l'appétit commençait à diminuer & la bouche devenait amère. Enfin, ces malades touſſaient pendant le jour, plus ſouvent durant la nuit, & la fièvre devenait plus évidente. La toux qu'on obſervait pendant les premiers jours, n'était point accompagnée de douleur de la poitrine & d'expectoration, mais elle l'était d'une ſenſation douloureuſe, de tout l'épigaſtre, qui augmentait beaucoup en touſſant, alors ils expectorèrent une petite quantité de matières glutineuſes; quelques-uns d'eux crachèrent du ſang pur, mais en petite quantité, dès le commencement du mois; mais le plus grand nombre de ceux qui furent malades, après ce tems, eurent des hémoptiſies conſidérables.

Hémoragies du poumon.

Les hémoragies fournies par les vaiſſeaux des poumons devinrent très fréquentes partout, non-ſeulement chez ceux qui étaient habitués à cette maladie, mais auſſi chez ceux dont l'organiſation

de la poitrine était plus forte, & d'ailleurs la moins favorable à cette maladie.

Il y avait oppreſſion de la poitrine dans quelques points, avant & pendant le crachement de ſang, la poitrine paraiſſait être ſoulagée, & les malades ſouffraient moins lorſqu'ils avaient rejettés une demi-livre ou une livre de ſang vermeil & écumeux. Ce n'était point la force de la toux qui déchirait, par ſa violence, les tuniques des vaiſſeaux du ſang, puiſqu'il fut très-ſouvent répandu avec profuſion, par des malades qui touſſaient ſans peine.

Quoique cette maladie ne fut pas fixée dans une claſſe du peuple, elle attaqua plus particuliérement quelques artiſans, de préférence à d'autres; les tiſſerans, les cordonniers & les tailleurs.

J'ai obſervé que, parmi ces ouvriers, les cordonniers jouiſſaient d'une très-mauvaiſe ſanté; & qu'ils avaient le poumon très-faible. Sur-tout les cordonniers.

Leur teint eſt d'un jaune noir comme la poix, ils reſpirent avec peine, touſſent ſouvent, & ſi, par haſard, ils ont été employés, dès leur tendre jeuneſſe, à ce métier, ils ont la poitrine étroite, & leur ſternum ne fait pas une légère ſaillie, comme chez les ſujets bien conformés, mais il eſt très-cave & rentré en dedans. Ils rendent, comme la furie de Catulle, des excrémens *plus*

*durs que la corne*: ils vont à peine dix fois à la ſelle par an, & leurs déjections ſont plus dures que des fèves & des pierres. Ils ont la circonférence du ventre, qui eſt trop reſſerrée, très-petite, mais les muſcles droits, (*ſterno pubiens*), ſont très-forts, & leur action, ſur les vicères qui y ſont ſoumis, eſt beaucoup trop forte.

On peut expliquer, par-là, pourquoi, chez les cordonniers ſur-tout, il ſe fait une inégale diſtribution des ſucs de bonne & de mauvaiſe qualité dans la région ombilicale & dans l'hypogaſtre, & pourquoi il s'en porte une plus grande quantité dans la poitrine où ils ſont chaſſés du bas ventre.

Différentes ſortes d'hémoptiſies obſervées par l'Auteur, pendant cette année & pendant les autres.

Les autres individus éprouvèrent d'autant mieux ces maladies, qu'ils ſe rapprochaient davantage de la diatèſe des cordonniers; je dirai, dans la ſuite, quelle a été ma manière de guérir, & quelle route j'ai ſuivie lorſque je rappelerai, ſuccinctement, pluſieurs ſortes d'hémoptiſies que j'ai obſervées dans d'autres ſaiſons & dans d'autres occaſions. J'eſpère que, par-là, je répandrai plus de lumières ſur ce que je dirai de leur traitement.

J'appèle *inflammatoire* la première ſorte d'hémoptiſie que j'ai obſervée, autrefois, pendant un hyver très-rude, en même tems que des pleuréſies dangéreuſes abattaient, dans la même ſaiſon, les hommes les plus robuſtes.

Je regardais cette hémoptisie *inflammatoire*, comme une maladie semblable à la pleurésie, puisque ces deux maladies paraissaient dans la même saison, avaient les mêmes sympômes, & qu'elles attaquaient les hommes du même tempéremment.

Souvent la pleurésie n'était accompagnée que d'une petite quantité de crachats saffranés, sanguinolens, &, tant que les malades n'expectoraient qu'une petite quantité de sang, on disait qu'ils avaient une pleurésie: mais, s'ils rejettaient en toussant, une plus grande quantité de sang, la maladie changeait de nom; on la désignait par celui d'hémoptisie, quoique, dans les deux cas, ce fut la même maladie, si l'on considère l'essence des choses.

Avertissement important pour la guérison de l'hémoptisie inflammatoire.

Je guérissais la pleurésie & l'hémoptisie par les mêmes moyens, par les saignées répétées, les émulsions nitrées, les lavemens émoliens réitérés, & par l'usage des anti-phlogistiques de toute sorte.

Je reservai, pour des circonstances plus favorables, & je proscrivis, dans ce cas, l'opium, l'extrait de jusquiame, (*hyosciamus niger*) les astringens, les boissons d'eau à la glace, remèdes qui, tous beaucoup vantés, sont souvent administrés dans quelque sorte d'hémoptisie que ce soit, sans qu'on ait fait même la plus légère recherche sur les causes de cette maladie.

Je reconnais l'exiſtence de la pleuréſie, cachée & chronique, chez tous ceux qui ont la poitrine étroite, le cou long & mince, le corps grêle, les omoplates (*ſcapulum*) étendues comme des ailes, le teint blanc & les joues rouges, & qui ſont plutôt diſgraciés que favoriſés par la force & la vivacité de leur eſprit, par la délicateſſe & l'irritabilité de leurs fibres.

Ceux qui ſont ainſi conformés, ont, le plus ſouvent, cette *hémoptiſie inflammatoire*, que jai vue devenir funeſte chez un jeune homme, par l'uſage du quinquina, (*cinchona officinalis*) & dégénérer très-promptement en phtiſie. Chez un autre, les ſaignées peu abondantes, mais très-ſouvent répétées, le régime entiérement anti-phlogiſtique, n'avaient pas guéri abſolument cette maladie, mais l'avaient rendue plus ſupportable, & avaient préſervé ce malade, pendant pluſieurs années, de la phtiſie pulmonaire qui le menaçait, juſqu'à ce que celui qui l'avait ſauvé, qui avait veillé juſqu'alors, avec ſoin & ſagacité, à la ſanté de ce malade, ayant été éloigné, on appela un autre médecin moins inſtruit ſur cette maladie, qui, ayant aſſuré qu'il fallait fortifier les poumons, vit, bientôt après, ce malade conſumé par une phtiſie incurable.

On nommait *pléthorique* cette autre ſorte d'hémoptiſie qui ſurvenait lorſque le ſang, ou trop

abondant pour être contenu & circuler aiſément dans les vaiſſeaux ſanguins, faiſait effort ſur les poumons d'une conſtitution peut-être trop faible, & après avoir briſé leurs vaiſſeaux, était rejetté, ou celle qui ſe montrait, lorſque ſans être effectivement trop abondant, le ſang devenu agité, par différens ſtimulans, raréfié, orgaſtique, par une trop grande agitation du corps ou de l'eſprit, cherchait cependant à s'échapper des poumons, par la même voie & par la même cauſe.

Cette dernière ſorte d'hémoptiſie était d'autant moins dangéreuſe que la premiere, que la ſurabondance d'un ſang, d'ailleurs de bonne qualité, eſt moins périlleuſe que l'état inflammatoire d'un viſcère important. La connaiſſance de la maladie & des ſes cauſes, indiquait le traitement qu'on devait lui oppoſer.

J'établiſſais une autre ſorte d'hémoptiſie *périodique*, lorſque le ſang menſtruel ſe portait ſur les poumons, & que, malheureuſement, il rempliſſait les fonctions de la matrice; ou lorſque celui qui s'échappait, autrefois, par des hémoroïdes ouvertes, ſe portait, celles-ci ne fluant plus, ſur la poitrine, & y agiſſait avec violence.

L'hémoptiſie produite par une matière corroſive, vénériene, pſorique, teigneuſe, dartreuſe, ſcorbutique, était guérie par le moyen qu'on oppoſe ordinairement aux hémoragies, & par les

ſpécifiques conſacrés à chacune de ces différentes acrimonies particulières.

L'hémoptiſie de ceux qui avaient des fièvres malignes, n'exigeait point d'autres ſecours, excepté ceux employés dans toute ſorte de perte de ſang trop abondante, que ceux que demandaient la diſſolution putride, des humeurs, l'inertie & le relâchement des ſolides, & une diſſolution prochaine, ſavoir: les anti-ſeptiques, énergiques, aſtringens, tels que le quinquina, (*cinchona officinalis*) le petit lait alumineux, (*avec la ſulfate d'alumine*), les ſucs aſtringens, l'uſage de l'eau à la glace & les eſprits acides minéraux, (*acides minéraux avec adition d'alkool ou d'eau*).

L'hémoptiſie *traumatique* était ſouvent produite par une toux violente, qui reconnaiſſait des cauſes très-différentes, dont le ſiège était auſſi différent, & qui bleſſait, pour-ainſi-dire, les poumons. Il eſt étonnant combien il fallut changer de méthode de guérir, en raiſon des différentes cauſes de cette toux, & du ſiège différent qu'elles occupaient. J'ai ſouvent guéri, par les ſaignées & par la méthode anti-phlogiſtique, l'hémoptiſie *vulnéraire*, cauſée par une chûte grave, ou par un coup porté ſur la poitrine. Je faiſais tous mes efforts pour rendre la plus douce & la plus légère poſſible, l'inflammation qui ſurvient

aux plaies, & pour empêcher une ſupuration dangéreuſe, ou pour la réprimer.

C'eſt avoir une opinion ridicule & dangéreuſe pour les malades, que de penſer qu'on peut conſolider les vaiſſeaux rompus, par un uſage interne des baumes ſtimulans; c'eſt vouloir éteindre un incendie avec de l'huile.

On trouve la cauſe de *l'hémoptiſie qui accompagne les fauſſes pleuréſies, ou les pleuréſies pituiteuſes*, en ce que les poumons étant moins libres & engorgés par une grande quantité de pituite, le ſang pouſſé avec violence, par le ventricule droit, rompait les vaiſſeaux pulmonaires. Je n'employai aucun autre moyen, pour arrêter cette hémoragie, que celui qui, précédé d'une légère ſaignée, débaraſſe la poitrine de l'excès de pituite. On vit aiſément, avec quelle grande promptitude, & quelle efficacité on peut produire cet effet. Je réuſſis très-ſouvent en donnant un émétique actif, lorſque j'avais auparavant fait ſaigner & donner un lavement. Lorſqu'il n'y avait point de danger à attendre, je faiſais précéder ce vomitif de l'uſage de boiſſons miellées & ſalines. Il ne paraiſſait pas la plus petite goutte de ſang pendant le vomiſſement, &, lorſqu'il était ceſſé, on n'en voyait que très-peu, juſqu'à ce que, peu de tems enſuite, on n'en découvrit preſque plus. J'achevais la guériſon

avec la décoction de racine de chiendent (*triticum repens*), de pissenlit (*leontodon taraxacum*), & de chicorée (*cichorium intybus*), & en entretenant, pendant long-tems, la liberté du ventre. Le crachement de sang, ou même une hémoragie abondante, accompagnaient quelquefois la pleurésie saburrale; j'ai observé quelquefois, qu'en général, les fièvres qui étaient causées par la saburre bilieuse, contenue dans l'estomac, étaient accompagnées d'hémoragies graves du nez, des poumons, ou de la matrice.

Il n'y a point de remède qui arrête plus certainement & plus efficacement, que les émétiques, cette sorte d'hémoptisie *saburrale* & gastrique, & toutes les hémoragies qui reconnaissent cette cause. Les remèdes qui fortifiaient les viscères abdominaux, sur-tout l'estomac & les intestins, & enfin, tout le corps, préservaient ces malades de rechûtes, qui étaient d'ailleurs faciles & dangéreuses. J'ai de nombreux exemples de cures heureuses faites par cette méthode: ce serait abuser de la patience des lecteurs, que de les mettre en avant comme autant de témoins. J'ai bien vu de légères hémoragies saburrales, calmées par un autre moyen, par les saignées abondantes & réitérées; mais ces maladies étaient suivies d'un long abattement, d'une faible constitution, & ces hémoragies se répétaient souvent, lorsque

la

la circulation du ſang était un peu augmentée par la cauſe même la plus légère; néanmoins, l'obſervation journalière apprend que, *le plus ſouvent*, ces hémorragies ſaburrales, bien loin d'être calmées par les ſaignées ſeules & par la méthode anti-phlogiſtique, deviennent plus abondantes; qu'elles jettent bientôt le principe vital dans le plus grand abattement; qu'elles produiſent un froid glacial qui accompagne une mort affreuſe. Je nommais perfide ce traitement des hémorragies ſaburales, par les ſaignées & les boiſſons anti-phlogiſtiques, parce qu'il épuiſait les forces, parce qu'il jettait, dans l'atonie, un viſcère qui avait ſouffert l'hémorragie; qu'il en diſpoſait le retour, & parce qu'il ne faiſait qu'affaiblir, pour très-peu de tems, le ſtimulus qui agaçait; (je veux dire la ſaburre bilieuſe), parce qu'il ne le détruiſait pas, & qu'ayant repris ſa première force, il agiſſait enſuite avec plus d'énergie ſur un corps affaibli.

J'ai connu pluſieurs malades qui avaient de très-légères fièvres ſaburrales, qui, après avoir pris des boiſſons anti-phlogiſtiques, & s'étant fait tirer beaucoup de ſang, affaiblirent en partie le ſtimulus ſaburral contenu dans l'eſtomac, & entraînèrent l'autre partie, dans preſque tout le ſyſtême vaſculaire; ils guérirent parce que cette matière était peu abondante, parce qu'elle

avait été délayée par des boiſſons copieuſes ; parce qu'elle s'était portée ſur pluſieurs parties, & que par-là elle était devenue plus benigne; mais enſuite leurs humeurs étaient moins pures, & leurs corps moins vigoureux. De-là vient cette grande tendance à la même fièvre, &, quand elle ſe developpe de nouveau, elle eſt plutôt écartée, repouſſée, que détruite par le même traitement, pour revenir encore plus dangereuſe.

Pluſieurs cauſes ſituées dans l'abdomen, déterminaient auſſi le crachement de ſang; elles gênaient la liberté de la circulation des humeurs dans cette partie ; elles en écartaient, par la preſſion, ou par toute autre choſe qui diminuait le diamètre des vaiſſeaux, la quantité d'humeurs qui s'y portait, & la forçaient à ſe diriger ſur les poumons déjà affaiblis. Je rangeais, parmi ces cauſes, les *ſpaſmes* de quelque part qu'ils vinſent; les tumeurs de tout genre, pourvu qu'elles fuſſent conſidérables, ſi ſur-tout elles avaient pris un prompt accroiſſement. D'après cela, on a coutume d'employer différens traitemens dans cette *hémoptiſie abdominale*, & je l'ai fait moi-même.

J'ai arrêté, ſur le champ, une hémoptiſie abondante, avec un lavement & par l'exibition d'une ſolution d'un ſel amer, qui relâcha le ventre depuis long-tems reſſerré. J'ai arrêté cette hémorragie,

chez d'autres malades, en faiſant vomir à l'aide d'un émétique. Des émeto-cathartiques réitérés, arrêtèrent, chez un malade attaqué de fievre ſaburrale, une hémorragie par le nez, qui l'avait beaucoup affaibli, & guérirent, en même tems, la maladie principale.

Lorſque des hémorragies dangereuſes du poumon ou du nez, ſemblaient devoir enlever quelques malades, plutôt que ne l'eut fait une hydropiſie incurable, j'éloignais quelquefois cet inſtant fatal, en évacuant la ſérolité, en faiſant la paracentèſe; par-là, l'hémorragie s'arrêtait & ne reparaiſſait que lorſque l'humeur s'était accumulée de nouveau. L'hémoptiſie qu'on croyait cauſée par des tubercules dont les poumons étaient farcis, & que j'ai obſervé quelquefois, était tres-difficile à guérir, ou même ne guériſſait pas. Je conſidérais alors, qu'il y avait deux choſes à faire, diminuer la maſſe du ſang, qui traverſe le poumon, de crainte qu'elle ne ſurpaſſât la capacité des vaiſſeaux pulmonaires; & débaraſſer enſuite les vaiſſeaux du ſang trop étroits ou comprimés dans ces poumons tuberculeux. Je diminuais, par la ſaignée, la maſſe des humeurs à évacuer, mais je n'atteignais que difficilement l'autre but. La plupart de ceux dans les cadavres deſquels je trouvais, en les diſſéquant, les poumons tuberculeux, avaient eu autrefois des toux ſtomacales, longues,

négligées, ou auxquelles on n'avait pas opposé le traitement qui leur convient ; ou bien des péripneumonies fausses, pituiteuses, qui avaient été changées en maladie tuberculeuse des poumons, par un mauvais traitement. Quant à ceux chez qui je croyais que l'hémoptisie avait été produite par des tubercules du poumon, & j'en guéris quelques-uns, je leur donnais, après leur avoir fait faire une legère saignée, des boissons incisives, composées avec la racine de chiendent, (*triticum repens*) de pissenlit (*leontodon taraxacum*) & de chicorée (*cichorium intybus*), aiguisées avec une petite quantité de sel, ou de légères doses de tartre émétique. Je veillais à ce que le ventre ne devint pas paresseux, & je donnais, de tems en tems, un émétique doux, surtout lorsque la toux, ou l'oppression de la poitrine commençait à se montrer. J'assure n'avoir obtenu aucun avantage des incisifs seuls, sur-tout dans les toux nocturnes, qui troublaient beaucoup le sommeil, & lorsque la respiration était laborieuse après les plus légers mouvemens. Mais un émétique doux, donné de tems en tems, débarassa la poitrine d'une manière merveilleuse. J'associai enfin les légers toniques aux incisifs; car il ne suffisait pas d'avoir fondu l'engorgement, mais il fallait empêcher qu'il ne s'en formât un nouveau. Je ne décrirai point les hémorragies

du poumon, dépendantes d'un vice du cœur, d'un anévriſme de l'aorte, ou de tout autre, parce que je n'ai pas l'intention de faire la deſcription des différentes ſortes d'hémoptiſies. J'ajouterai ſeulement, à ce que j'ai déjà dit, quelques choſes ſur l'hémoptiſie des hydropiques.

De l'hémoptiſie des hydropiques & quelque choſe ſur l'hydropiſie.

Des hommes laborieux, faiſant beaucoup d'exercice, des cochers, des forgerons, des charpentiers, &c., attaqués d'hydropiſie, ſans qu'on put reconnaître aucune des cauſes ordinaires de cette maladie, ſe confièrent à mes ſoins. Leur viſage, leur cou, leur poitrine, paraiſſaient d'abord ſe tuméfier de préférence; enfin, la tumeur s'étendit à tout le corps, & prit le caractère d'une maladie. Le pouls était vigoureux, lent & fort: ces malades paraiſſaient d'ailleurs ſains, leur guériſon fut lente & très-difficile. On l'opéra par les remèdes ſalins les plus doux, qui agiſſaient par les ſelles & les urines. Les ſels doux, le nitre, (*nitrate de potaſſe*) la terre foliée de tartre, (*acétite de potaſſe*) dans de la décoction de guimauve, (*althea officinalis*) de mauve, (*malva vulgaris*) & de réglisſe (*liquiritia glabra*), furent preſque ſeuls ſuffiſans; on pouvait cependant ajouter, vers la fin, l'oximel ſcillitique à ces médicamens. Il me fallut tirer un peu de ſang à un ou deux de ces malades: une douleur fixe de la poitrine, de la chaleur & leur urine couleur de feu, l'exigeaient.

De ce nombre, fut un cocher qui, indépendamment d'une leucophlegmatie générale, avait une tuméfaction particuliere & ſubite, tantôt du ſcrotum, tantôt d'une partie du ſternum ou du cou. Ces tumeurs étaient obrondes, dures, produites par l'eau & l'air; elles diſparaiſſaient dès que les ſueurs ſe montraient. Ce malade avait, de tems en tems, tout-à-coup, une oppreſſion de la poitrine, telle qu'il deſirait quelquefois la mort qui paraiſſait le ſuffoquer. Il vomit une grande quantité de ſang que le poumon fourniſſait, alors aucune partie de ſon corps ne me parut affectée de cette tumeur particulière, vague, aqueuſe, aérienne, de ſorte que je conclus de-là, que la matière de cette tumeur erratique, s'était portée ſur les poumons. D'après cela, je fis appliquer un véſicatoire ſur la poitrine de ce malade, & l'ayant fait bien couvrir, je lui donnai des boiſſons diaphorétiques. La ſueur qui ſurvint, arrêta l'hémorragie du poumon.

J'ai preſque toujours obſervé que les véſicatoires déterminent une abondante tranſpiration, & même des ſueurs copieuſes, ſi on emploie les autres moyens propres à provoquer cette excrétion. Voici une hémopiſie arrêtée par un véſicatoire.

J'ai quelquefois obſervé, dans les hydropiſies peu avancées des hommes, des hémorragies abondantes des narines, des accès d'épilepſie, &

la mort cauſée per l'apoplexie, tandis que des hydropiſies très-fâcheuſes des femmes, étaient guéries ſans danger.

Je vais maintenant dire, d'après les eſpèces d'hémoptiſies que j'ai citées, quelle fut celle que j'obſervaip endant ce mois; quels ſecours j'apportai aux malades, & quel fut le ſuccès que j'obtins.

Mais avant, il faut ſe reſſouvenir que j'ai parlé précédemment d'une hémoptiſie *inflammatoire*, & d'une autre qui accompagne la péripneumonie *fauſſe* ou *pituiteuſe*, & d'une troiſième, produite par la ſaburre bilieuſe contenue dans l'eſtomac, & par une conſtipation trop forte & trop opiniâtre.

Ces cauſes, dont chacune peut produire l'hémoptiſie, la détermineront encore bien plus évidemment, & le malade courra bien plus de riſques, lorſqu'elles réuniront leurs efforts.

J'ai obſervé pendant ce mois, ce concours de cauſes multipliées qui produit l'hémoptiſie, de ſorte, cependant, que ſouvent il était léger & donnait naiſſance à une ſorte d'inflammation ſuperficielle des poumons; elle était quelquefois plus grave, & était accompagnée d'une autre maladie principale, ſavoir la péripneumonie fauſſe: ajoutez encore que la plupart avaient en même tems de la ſaburre bilieuſe dans l'eſtomac, & qu'ils avaient été long-tems conſtipés.

Ces cauſes réunies nous donnent une con-

naiſſance exacte de l'hémoptiſie dont je traite ici, & démontrent ce que j'avais à faire.

Je relâchais auſſi-tôt le ventre par des lavemens réitérés. Par ce moyen, quoiqu'il ne paraiſſe pas important, les tournemens de tête, la chaleur & les accidens de la poitrine ſe calmèrent beaucoup. Je donnai enſuite, pour boiſſon, de l'eau avec l'oximel, & une ſolution de ſels neutres les plus doux. Le lendemain, je fis tirer quelques onces de ſang, par-là je ramenai le plus ſouvent une hémorragie du poumon à un léger crachement de ſang. Mais ſoit que l'hémoptiſie continuât, ſoit qu'elle diminuât par les moyens que j'ai indiqués, pourvu qu'elle fut très-légère ou qu'il n'y eut point d'inflammation, je preſcrivais un émétique. Le vomiſſement, les évacuations, par les ſelles, ſoulagèrent beaucoup les malades, arrêtèrent le ſang & rendirent ſurtout la reſpiration plus libre. Je ne donnai l'émétique, à quelques malades, qu'après pluſieurs jours, ce fut ſur-tout à ceux dont l'inflammation des poumons fut trop vive ou trop opiniâtre. Je ſaignai ces malades plus ſouvent & plus abondamment, & je les évacuai à l'aide d'eccoprotiques & de lavemens. Par cette méthode, j'employai les ſaignées, les eccoprotiques & les lavemens réitérés, juſqu'à ce que l'urine, qui, auparavant était couleur de feu & ſans dépôt, commençât à devenir

plus jaune, à rougir moins, à devenir trouble bientôt après ſon éjection, & à déposer un ſédiment couleur de brique, ſurfuracé, d'un blanc rougeâtre; je regardais ceci comme un ſigne de la diminution de l'inflammation, quoique la chaleur & l'embarras de la poitrine continuaſſent à ſe faire ſentir; je guériſſais promptement & ſûrement ces malades, en leur donnant un émétique.

Après l'effet de ce remède, ils buvaient une grande quantité de décoction de racine de chiendent (*triticum repens*), de piſſenlit (*leontodon taraxacum*) & de chicorée (*cichorium intybus*], dans laquelle on faiſait la ſolution d'un peu de ſel neutre ou de petites doſes de tartrite de potaſſe antimonié (*tartre ſtibié*).

Par ce moyen, la toux nocturne diminua de jour en jour, les crachats qui reſſemblaient à des blancs d'œufs frais, commencèrent à devenir moins abondans, le malade vomiſſait enſuite de la pituite, & allait plus ſouvent à la ſelle que de coutume; les amers ou les ſtomachiques achevèrent la guériſon.

Il ſuffit à quelques malades de les purger, en pluſieurs doſes, avec de la manne, les tamarins, (*tamarindus indica*), & un ſel neutre, ſans avoir employé l'émétique.

Le ſang fourni par les ſaignées, était le plus

ſouvent recouvert d'une croûte verdâtre, jaunâtre, étendue, épaiſſe & viſqueuſe.

Le ſeul aſpect de la croûte inflammatoire ne m'inquiéta pas aſſez pour me déterminer à réitérer les ſaignées ou les faire plus abondantes, à moins que d'autres ſignes d'une véritable inflammation & de la *prédominance* de ce ſymptôme, n'exigeaſſent des ſaignées plus copieuſes & réitérées.

Les maladies de poitrine qui regnèrent pendant ce mois, furent des pleuréſies inflammatoires-pituiteuſes, inflammatoires-ſaburrales, ou, lorſque l'inflammation dominait, pituiteuſes-inflammatoires & les hémoptiſies qui éprouvaient abſolument les mêmes complications, & qui ne différaient pas eſſentiellement des pleuréſies dont je viens de parler.

Je me reſſouvenais alors des pleuréſies obſervées par le célèbre Cleghorn, qu'on appellerait, avec raiſon, putrides-inflammatoires; lorſque les poumons ſont vraiment enflammés, & que l'abdomen réunit, en même tems, un foyer putride de ſaburre acrimonieuſe & incendiaire, qu'il faut auparavant délayer & affaiblir, & enſuite chaſſer par le vomiſſement ou par les purgatifs.

Au reſte, on obſerva, pendant tout le mois de février, que les émétiques produiſirent des vomiſſement plus fréquens & des déjections moins abondantes que pendant l'été précédent,

durant lequel, vers sa fin, pendant tout l'automne le ventre fut très-lâche naturellement, & beaucoup plus encore, lorsqu'on donna le plus léger eccoprotique; les malades vomissaient, le plus souvent, pendant cette saison, une petite quantité de pituite, le soulagement qu'ils éprouvaient, était de beaucoup supérieur à la quantité de cette matière.

Pendant ce mois, on rencontra par-tout *un peu de saburre bilieuse, beaucoup d'inflammation, & bien plus de pituite*, cette dernière matière domina pendant tout ce mois.

Quoique je n'aie eu à traiter aucune maladie vraiment inflammatoire, & que je n'en aie vu que de composée, comme je l'ai dit, cependant il y eut assez de fièvres produites par la pituite seule ou mêlée à la saburre bilieuse, de nature putride, sans que cependant la putridité fut forte ni dangéreuse.

## MARS.

Les premiers jours de mars furent remarquables par la sérénité de l'air & la pureté d'un ciel tempéré.

On ne vit de neige nulle part, excepté dans les endroits où les vents des jours précédents

l'avaient accumulée, de ſorte qu'elle ne put être fondue que plus tard.

Le 4, un vent tiède qui rendit la tête peſante, couvrit le ciel de nuages, & fit craindre la pluie; enſuite le ſoleil, les brouillards, les nuages, les pluies légères ſe ſuccédèrent comme tour-à-tour, la chaleur humide continua toujours de ſe faire reſſentir juſqu'à ce que le froid ſuccéda, le 9, à l'humidité.

Le vent de nord très-froid qui s'éleva le 12, deſſécha l'atmoſphère. Le ſoleil, la gelée, la neige qui tomba de tems en tems, la grêle très-petite, les vents de nord regnèrent alternativement.

Le vent de ſud, très-violent, ſuccéda tout-à-coup le 19, au vent de nord qui avait ſoufflé juſqu'alors, & fondit en pluie les nuages qui s'étaient accumulés dans l'après-dînée.

Depuis cette époque, le ciel fut très-variable, obſcur, ſoumis à l'influence du vent de ſud, il tomba, de tems en tems, des pluies légères. Le penultième jour, fut entièrement pluvieux. Pendant le dernier, le ciel fut couvert de nuages, le vent de ſud jettait le corps & l'eſprit dans l'abattement.

Le 12 & le 13, le mercure s'éleva dans le thermomètre à 28 pouces 4 lignes, ce fut le point de ſa plus grande élévation.

Le 4 & le 5, jour de ſa moindre élévation, il ſe fixa à 27 pouces 2 lignes.

Le 13, jour du plus grand froid, le thermomètre indiqua — 4 degrés.

Le 30, jour où l'on reſſentit le plus grand chaud + 12 degrés.

La chaleur moyenne + 2 $\frac{2}{3}$ degrés.

Il y eut beaucoup de malades pendant ce mois, mais les maladies furent moins graves, elles parcoururent un tems plus long que pendant les mois précédens, & elles attaquèrent les femmes plutôt que les hommes, mais il y eut peu de mortalité.

Beaucoup de rhumatismes.

Vers la fin de février, & pendant le mois de mars, on obſerva beaucoup de lumbago de douleurs ſciatiques qu'on guérit par un long uſage des purgatifs les plus doux; les perſonnes qui étaient, pour ainſi dire, accoutumées à reſſentir cette maladie tous les ans une ou deux fois, en furent débaraſſés plus tard & de manière que de légères douleurs, qui ſe reproduiſaient de tems en tems, une peſanteur inſolite des membres, ou une ſtupeur de ces mêmes parties, la leur rappellaient; il y eut quelques-uns de ces malades dont les bras ou les jambes malades s'émacièrent beaucoup.

Qui mal traités produiſent l'atrophie des membres.

Ceux-là furent principalement ſujets à l'atrophie des membres malades qui n'employèrent pas, dans les *rhumatiſmes gaſtriques*, tous les moyens pour évacuer l'eſtomac ſouillé d'une grande quantité

de saburre, & pour le rétablir & lui rendre ses fonctions digestives, mais qui portèrent dans les plus petits vaisseaux, par les saignées, les scarifications, les boissons abondantes, tièdes, sudorifiques & relâchantes, la matière morbifique qui y étant profondément enracinée, ne pouvait plus en être extirpée.

Ce mois produisit beaucoup de pituite, moins d'inflammation.

En effet, *l'inflammation* des mois de janvier & février, qui fut rarement la même pendant leur durée, ou qui ne fut jamais seule ou sans complication, ou avec la même intensité, s'adoucit très-évidemment pendant ce mois, & se changea en un état *pituiteux* de tout le corps & principalement de l'abdomen & des poumons.

Leur nature. Tel fut le caractère des rhumatismes que soit qu'ils occupassent les lombes, les cuisses ou les autres parties, ils fatiguèrent plus les malades le soir & pendant la nuit, & que le plus souvent ils ne se firent pas ressentir pendant le jour, ou ils furent seuls ou compliqués de rhume ou de péripneumonie fausse.

Et leur siège. Si quelqu'un avait quelque partie auparavant affectée ou faible, le rhumatisme s'y fixait, ainsi, lorsque par hazard il s'était heurté un membre ou qu'un brin de paille, un grain de sable ou tout autre corps pulvérulent, porté dans l'œil y

avait causé de l'irritation, peu de jours après une fièvre peu sensible se faisait ressentir, ses nuits étaient agitées, il suait, avait l'estomac pesant, & commençait à avoir des nausées; enfin la partie qui avait auparavant été fatiguée, soit que ce fut un œil ou un membre, était plus gravement vexée par une douleur déchirante qui se faisait ressentir le soir & pendant la nuit.

L'action du corps étranger soit sur l'œil, soit sur une autre partie, semblait avoir déterminé ce rhumatisme gastrique.

Ces ophtalmies étaient aussi-tôt suivies de l'opacité de la cornée transparente qui prenait une couleur cendrée.

Et son traitement

Je considérais deux choses dans le traitement de cette maladie, la guérison de la légère fièvre rhumatismale, &, lorsqu'elle était achevée, & que j'avais épuisé sa source qui était dans l'estomac, & la cure de l'autre maladie topique qui avait son siège sur un œil ou sur un membre.

J'ai dit plus haut que cette fièvre rhumatismale avait le plus souvent été dissipée fort heureusement par l'usage des délayans, des émétiques, des éméto-cathartiques, ou seulement par celui des seuls eccoprotiques long-tems continués, & enfin par celui des fortifians.

Un véficatoire, l'application d'une emplâtre rubéfiante ou des frictions aromatiques, enlevèrent

cette indiſpoſition locale que j'ai dit avoir ſouvent réſiſte à la fièvre rhumatiſmale, déjà parfaitement guérie.

L'obſervation m'apprit que les métaſtaſes cauſées par les fièvres de cette ſaiſon, ſe guériſſaient beaucoup plus difficilement & plus tard que celles qui ſont la ſuite des fièvres d'été n'ont coutume de le faire, & en général les dépôts qui ſe forment pendant l'hyver, le printems, l'automne, quoique la fièvre qui les a produits ſoit déjà guérie, réſiſtent le plus ſouvent plus longtems, & forment une maladie particulière, à laquelle il faut auſſi oppoſer un traitement particulier; au contraire toutes les affections locales qui ſont cauſées par la fièvre d'été ſont entièrement guéries par le même traitement qui convient à la fièvre principale, avec laquelle elles s'accroiſſent ou ſe diſſipent.

La péripneumonie *fauſſe ou pituiteuſe* ſe montra pendant cette ſaiſon, elle était ſeule ou aſſociée à une véritable inflammation des poumons, quoique le plus ſouvent légère & bientôt détruite: peu de malades furent abattus par l'inflammation plus grave & dangéreuſe des poumons, & ce fut de préférence ceux qui avaient éprouvé des fatigues ou des jeunes gens.

La plupart reſſentaient, des deux côtés de la poitrine, une douleur déchirante qui occupait une grande

grande ſurface, & s'étendait des épaules juſqu'aux hanches ; chez quelques uns de ces malades, les membres du côté affecté étaient agacés, comme par une ſorte de ſérosité âcre qui s'y ſerait répandue, ils ne pouvaient point auſſi ſe coucher ſur la partie douloureuſe.

Description des fausses péripneumonies & des fauſſes pleuréſies qui regnèrent pendant ce mois.

L'hémoptiſie compliqua, plus rarement, pendant ce mois, la péripneumonie & la pleuréſie fauſſe quoique preſque tous les malades euſſent un léger crachement de ſang.

Tous expectorèrent, dans le commencement, une petite quantité de matières ſemblables à du blanc d'œuf, & en rendirent enſuite davantage.

Les crachats de quelques-uns qui étaient gluans, glutineux, étaient teints d'une couleur herbacée. Ces malades avaient des anxiétés très-grandes, ils reſſentaient de la cardialgie, ſurtout après qu'ils avaient bu ; la fièvre était légère, elle ſe montrait le ſoir, on y obſervait ſouvent des exacerbations peu ſenſibles.

Une expectoration abondante ne guérit point la maladie ; d'après cela, je ne la ſollicitais pas. Il était plus avantageux de préparer la matière morbifique par les ſalins inciſifs, de ſorte qu'après s'être précautionné contre l'inflammation, par une ou quelquefois deux ſaignées, cette matière put être chaſſée par un émétique. Auſſi-tôt après la toux fatiguante ſe calmait, & le plus ſouvent l'expecto-

ration diminuait ce qui ſoulageait beuacoup.

L'uſage continué des eccoprotiques fut avantageux dans les fauſſes péripneumonies légères, il s'en fallut de beaucoup qu'il le fut dans celles qui étaient plus graves.

Après avoir donné un émétique, qu'il était quelquefois néceſſaire de réitérer après quelques jours, je faiſais boire de la décoction de piſſenlit ( *leontodon taraxacum* ) ou une ſolution d'une petite quantité d'un ſel neutre ou de très-légères doſes de tartrite de potaſſe antimonié, ( *tartre ſtibié* ) juſqu'à ce que, à la fatigue générale près, toutes les fonctions s'opéraſſent comme dans l'état de ſanté; je congédiais les malades lorſque je les avois fortifiés avec la décoction de racine de chicorée ( *cicorium intybus* ), & de lichen d'Iſlande ( *lichen Iſlandicus* ).

Quelques maladies qui furent comme des ſatellites de la maladie principale.

Il y eut, pendant cette ſaiſon, quelques maladies qui accompagnèrent les fauſſes péripneumonies, à ſavoir l'aſthme, les rhumes, les avortemnes fréquens & les ménoragies qui ſuivirent l'avortement ou qui arrivèrent dans le tems des règles.

Le même traitement, employé dans toutes ces maladies & avec le même ſuccès, démontra que, quoique ces maladies ſe montraſſent ſous un aſpect différent, elles avaient la même origine, & étaient entretenues par le même foyer.

J'ignore par quelle raiſon la même matière morbifique produiſit un rhume chez un malade, l'avortement chez un autre & chez celle-là des règles trop abondantes; je peux aſſurer que j'ai guéri, par la même méthode, les maladies fébrilles les plus variées mais qui étaient nées de la même ſaiſon, ſans qu'il fut ſurvenu d'autre cauſe accidentelle, & que cette manière de guérir, choiſie d'après la conſtitution de l'année, me paraît meilleure & plus courte que tout autre.

La convalescence des maladies épidémiques regnantes est l'boussole & le guide dans la connaissance des autres affections innombrables qui regnent en même temps.

Certes, celui-là s'abuſe lui-même, l'art qu'il cultive & les malades confiés à ſes ſoins, qui veut guérir les maladies fébrilles, ſans être conduit pour ainſi dire, par la main, par ce fidèle guide de la véritable route, *l'examen fidèle de l'état du tems.*

Le port différent des épidémies produites par la même cauſe, leur biſarerie ſe joueront de celui qui ne connait pas l'influence des tems.

Celui qui n'aura pas la connaiſſance eſſentielle des tems, ne pourra ſurveiller la ſanté des armées malades, ni du grand nombre de malades du peuple des villes qui ſe rend dans les hôpitaux,

Je regarderai certainement comme verſatille & ſans fondement, comme inutile & déſtroire la médecine, qui n'emploie aucuns moyens importans ou héroiques, & je compterai au nombre des empoiſonneurs les plus diffamés, ceux

qui, ſans baſe ſtable, abuſent des remèdes forts & énergiques; ils déſolent davantage le pays qu'ils habitent, que ne le ferait l'épidémie la plus féroce.

Oh! comme aucontraire, celui-là mérite le titre de fauveur & de génie tutélaire, qui a recherché, avec ſoin, la nature de l'épidémie, & qui, ſans être diſtrait par aucune variété accidentelle, ſaiſit & combat la maladie.

Je guériſſais par la même méthode que j'ai déjà expoſée ci-devant, par les délayans & les émétocathartiques, les fauſſes péripneumonies, les rhumes, l'aſthme & les hémorragies; il n'y eut certainement aucune différence dans le traitement, excepté qu'on employa une ou pluſieurs ſaignées qui étaient quelquefois néceſſaires au commencement des fauſſes péripneumonies, & qu'il fallait les faire précéder le vomiſſement. Les rhumes cédèrent quelquefois à l'uſage des inciſifs ſalins, & le plus ſouvent à ces remèdes, dont on faiſait ſuivre plus tard l'exhibition de celle d'un vomitif. On employa, pour les aſthmatiques, les mêmes remèdes que pour ceux qui étaient enrhumés, mais on leur donna plus ſouvent les émétiques

Quelque chose néceſſaire à ſavoir relativement aux rhumes.

On s'eſt par-tout beaucoup plaint de ce que les rhumes, que j'ai dit plus haut avoir été communs pendant ce mois, avaient été, plus opiniâtres que de coutume, & qu'ils s'étaient ſouvent changés en fièvre de nature maligne qu'on nomma

à cauſe de cela, catharrale maligne. Je ne rencontrais aucune malignité, la méthode que j'ai indiquée plus haut, la prévenait heureuſement.

Je vois que, dans le traitement des rhumes, on commet beaucoup d'erreurs, lorſqu'on ſe contente de conſidérer cette maladie ſeulement ſous ſon aſpect extérieur, qui eſt preſque toujours le même, quoique ces maladies, différentes dans les différens pays, prennent le port même du rhume; on ne cherche pas à connaître l'état des viſcères.

D'après cela, on appèle rhume la toux aſſez forte, ſurtout le ſoir & pendant la nuit, pour qu'aucun autre ſymptôme remarquable ne fixe l'attention de celui qui ignore la médecine, on lui aſſigne principalement ce nom, ſi la gorge eſt continuellement agacée, & ſi les malades croient éprouver, dans cette partie, la ſenſation de l'écoulement d'une matière âcre.

Je vais dire, en peu de mots, quelles ſont les ſortes de rhume que j'ai vus & guéris dans les différentes ſaiſons, & par quels ſignes je les ai diſtingnés les unes & les autres.

Je ne croirai pas mon travail entièrement inutile, ſi je déſigne, avec plus d'exactitude, le caractère de ces maladies, toutes très-fréquentes, qui paraiſſent d'abord avoir toutes la même ſource, & qui, par cette raiſon, ont coutume

d'être confondues & traitées de la même manière. D'où cette multitude de maux qui font l'opbre de l'art.

Catharre fere x, fièvre catharrale bénigne.

Nous obſervâmes fréquemment les rhumes benins & *la fièvre catharrale benigne*, qui ſurvinrent après des coryſa, des laſſitudes dans les membres, des enrouemens & des ophtalmies féreuſes, ſurtout dans les ſaiſons où l'air très-chaud détermine des ſueurs abondantes qui ſont aſſez ſouvent ſupprimées par le ſouffle d'un vent de nord trop froid. Ceux auſſi qui s'échauffent en marchant, ou par un exercice quelconque trop violent, qui excite la ſueur & qui s'expoſent tout-à-coup à découvert à l'action d'un air trop froid ou qui le reçoivent dans leur poumons en reſpirant, s'enrhument par cela ſeul.

Je rappelais la tranſpiration ſupprimée qui ſe portait auſſi-tôt ſur les poumons, & je la dirigeais ſur le ventre, les reins, la veſſie comme les couloirs les plus convenables.

La manne, le nitrate de potaſſe, (*ſel de nître*) la racine de guimauve, (*althea vulgaris*) l'opium, étaient néceſſaires dans ces maladies, & ſuffiſaient preſque ſeuls.

Rhume inflammatoire.

J'ai déſigné une autre ſorte de rhume par l'épithète *inflammatoire*, & je la regardais comme le germe de la pleuréſie ou de la péripneumonie,

ou le commencement d'un autre maladie quelconque.

Ces rhumes *inflammatoires* précédent les épidémies des véritables inflammations du poumon, & préludent, pour ainsi dire, par des escarmouches, à un mal plus grand qui sera épidémique.

Quelquefois aussi lorsque la force de l'épidémie se fait ressentir, cette sorte de rhume règne encore & ferme la marche de toutes ces maladies. Lorsque la constitution pleurétique est dans sa force, beaucoup de personnes sont bien portantes, ou sont seulement enrhumées, ce sont surtout celles qui ont moins de dispositions à la maladie épidémique.

Le traitement anti-phlogistique soulageait ces malades comme les pleurétiques mêmes.

On entend souvent prononcer le nom *fièvre catharrale maligne*, mais je n'apperçois pas qu'on désigne partout absolument la même maladie par ce nom.

Le plus souvent le rhume précéde, accompagne ou suit la fausse péripneumonie que j'ai décrite plus haut, à laquelle on donne le nom de *maligne*, parce que le traitement des rhumes benins, la manne, le nitrate de potasse, les émoliens & les somniferes donnés le soir, lui sont absolument contraires, & que les saignées surtout réitérées, la font dégénérer en fièvre maligne, mais il ne fallait pas distinguer ce rhume

Le rhume accompagne la fausse péripneumonie.

de la fauſſe péripneumonie dont il n'eſt que le degré le plus bas, on devait les traiter de la même manière.

Rhumes gaſtriques bilieux.

Il arrive quelquefois que ſi l'on néglige les fièvres ſaburrales d'été & d'automne, elles portent leur action ſur les poumons, lorſqu'on les traite par un régime échauffant ou qu'on les aggrave par pluſieurs ſaignées ſans avoir détruit la ſaburre bilieuſe; on dit alors que ces fievres ſont catharrales malignes, & l'on attend les exanthèmes qui doivent terminer la maladie.

Putrides malins.

La fièvre ſaburrale ſe porte quelquefois tout-à-coup ſur les poumons, & précéde, chez quelques malades, la pleuréſie ou la péripneumonie; chez d'autres, la fievre eſt plus légère, le mal de poitrine moins grave, de ſorte que les malades croient n'être qu'enrhumés.

Celui qui entreprend le traitement de rhumes de cette ſorte, ſe trompe groſſièrement, s'il ne ſe repréſente pas que leur ſource eſt dans l'eſtomac, & s'il ne ſait pas qu'ils ſont des efforts ou comme les préludes de la péripneumonie ou de de la pleuréſie ſaburrale, ou ſeulement une certaine modification ou un jeu de la fievre ſaburrale moins grave.

Ces ſortes de rhumes ſaburraux exigent abſolument le même traitement que j'ai décrit ailleurs très-au-long, c'eſt-à-dire *l'anti-ſaburral;*

le vomiſſement ſollicité par les émétiques en eſt la baſe.

Les convaleſcens de fièvres malignes ont ſouvent une toux comme catarrhale qui les fatigue ſurtout pendant la nuit, quoique quelquefois ils ne s'en ſaient pas reſſentis au commencement ou pendant la durée de ces maladies. Rhumes des convalescens de fièvres malignes.

J'obſervais preſque toujours ces rhumes chez les convaleſcens de fièvre maligne, lorſque ces malades étaient confiés à mes ſoins, quand la maladie avait déjà fait de grand progrès, qu'elle avait été négligée, & que l'abdomen n'avait pas été débarraſſé de la ſaburre bilieuſe.

Il ne m'arriva preſque jamais d'obſerver cette toux chez les autres malades qui me furent livrés à temps, ſur-tout depuis que j'ai mieux reconnu les excellens moyens que fournit l'art pour détourner la malignité, non d'après des hipothèſes ou une aveugle prédilection pour un ſyſtême imaginaire, mais par des expériences multipliées, conſtantes & très-claires, & depuis que je connais mieux les vertus admirables des émétiques, tant dans ces fièvres que dans pluſieurs autres maladies.

Lorſque l'on avait adminiſtré, d'après les règles de l'art, & avec promptitude, les remèdes que la maladie exigeait, dans ſon début, & que la convaleſcence commençait, le temps & les remèdes for-

tifians, ſtomachiques guériſſaient le plus ſouvent la toux nocturne & la légère ſurdité.

Je n'obtenais aucun fruit, mais beaucoup de déſavantage au contraire, des boiſſons tièdes, émolientes, pectorales.

Lorſque la toux continua de ſorte qu'elle augmentait chaque nuit ou ſe reproduiſait avec la même force, je ne penſai pas devoir abandonner la maladie, au tems ſeul, ou à un régime fortifiant ou nouriſſant.

Je jugeais alors qu'une nouvelle ſaburre ſurchargeait l'eſtomac affaibli du malade, qu'elle s'y était accumulée de nouveau pendant les derniers jours de la maladie, & qu'elle y était en trop grande maſſe pour pouvoir y être ſoumiſe & digérée; je la chaſſais par un émétique ou un purgatif, & pour en empêcher une nouveell accumulation, je ſollicitais les forces digeſtives.

Rhume qui ſuccéda à la rougeole pendant l'été de 1777.

Pendant l'été de l'année précédente, le rhume ſuccéda à la rougeole, je ne pus le dompter tant que je ne découvris pas ſa ſource qui était dans l'eſtomac.

Différentes ſortes de rhumes gaſtriques.

Je ne parlerai point d'autres toux très-fréquentes, ſur-tout chez les enfans voraces, d'un tempérament pituiteux, qui ont des vers, qui digèrent mal, qui ont des crudités, puiſqu'elles connues de tout le monde.

Une toux catharrale tua des chiens pendant l'été de 1777, & pendant celui de l'année précédente, ces animaux avaient auſſi un coryſa, leurs narines verſaient une grande quantité de mucus verdâtre, ils avaient les yeux chaſſieux & ſalles, ils étaient dégoûtés, touſſaient avec peine, vomiſſaient ſpontanément. Les matières qu'ils rejettaient, étaient *putrilagineuſes*, leur maigreur était extrême, leurs membres ſemblaient demi-paralyſés, ils mouraient. Toux & coryſa des chiens.

J'ai guéri un petit chien, attaqué de cette maladie, en lui faiſant prendre une ſolution de tartrite de potaſſe antimonié, (*tartre ſtibié*), qui lui fit vomir une grande quantité de ſaburre très-fétide, mais quelques ſemaines enſuite, cet animal, très-vorace, s'étant encore farci le ventre de viande, que ſa maîtreſſe, trop bonne, lui donnait avec profuſion, il rechûta; on lui fit prendre, d'après l'avis d'une femme, de l'huile d'amandes douces & de la graiſſe de chien, de préférence à un émétique, il mourut dans les convulſions.

Pendant les épidémies de toux, ſoit des enfans, ſoit des adultes, j'ai recherché, avec le plus grand ſoin que j'ai pu, leur diagnoſtic dans la nature & le caractère de la fièvre aiguë qui dominait alors; car quelle que ſoit la cauſe des catharres, ils ne préſente, le plus ſouvent, aucun D'où on tira le diagnoſtic des rhumes

ſigne certain de leur caractère particulier, mais il eſt ambigu & commun à toutes ces maladies ſi différentes; on doit, d'après cela, les nommer maladies ſeulement *ébauchées* & non encore ſi parfaites qu'on puiſſe toujours & ſurement les diſtinguer les unes des autres; mais la fièvre aiguë qui domine, & ſous l'empire de laquelle la conſtitution catharrale ſe développe, ayant, le plus ſouvent, un caractère très-évident & rien moins que douteux, fait connaître les cauſes morbifiques, le ſiège de ces cauſes, le traitement méthodique qui leur convient, & en développant ainſi ſon caractère propre, ne laiſſe pas de doute ſur la nature du rhume, ſon congénère.

J'avais auſſi l'habitude de rechercher quelle était la fièvre aiguë dans laquelle les rhumes épidémiques ſe convertiſſent, quelquefois, d'eux-mêmes, ou lorſqu'ils ſont irrités par un traitement fâcheux. J'ai vu, en effet, des rhumes inflammatoires dégénérer en véritables inflammations des poumons, & ceux cauſés par la ſaburre, dégénérer en péripneumonies & pleuréſies fauſſes ſaburrales.

Après avoir examiné, avec ſoin, le changement des rhumes, ſur la nature deſquels je méditais en moi-même, en une maladie aiguë qui m'était connue d'ailleurs auparavant, ayant, d'après cela, la connaiſſance de leurs rapports,

je parvenais à ſavoir quelle était la ſorte de rhume que j'avais à guérir, & le traitement qui lui convenait.

Quelques perſonnes s'étonneront, peut-être, de ce que je m'arrête avec tant de ſcrupule, à la recherche d'une maladie ſi légère, ſi connue partout & de tout tems, & de ce que j'en parle en détail & avec autant de ſoin, mais je crains bien que, dans ce cas, la rencontre même, trop fréquente, de cette maladie, ne nous en impoſe, de ſorte que nous croyons à tort en connaître la nature, tandis que nous n'en connaiſſons que la ſuperficie; mais qui ignore que les rhumes ſont eux-mêmes quelquefois des maladies très-graves, & qu'ils ſont la cauſe de maladies plus graves? & qui peut confondre impunément les diverſes ſortes de catharres?

## AVRIL.

Un vent impétueux & des pluies chaudes, amenées par le vent de ſud qui regna à la fin du mois de mars, ſe firent reſſentir encore les premiers jours d'avril.

Le ciel, auparavant agité, ſe calma, il devint très-calme, la chaleur étouffante, & le ſoleil très-ardent.

La nuit du 5 fut épouvantable par une tem-

pête accompagnée d'éclairs, de coups de tonnère répétés, & enfin d'une pluie d'orage; le jour ſuivant fut ſerein & tranquille, le calme & la chaleur étaient les mêmes.

Le 9, le tems ſe brouilla, des nuages voilèrent de tems en tems le ſoleil, la chaleur diminua un peu, enfin la pluie commença le 12.

Vinrent enſuite le froid, le vent & une humidité ſombre en général; il n'y eut aucun jour juſqu'au 17, pendant lequel il ne plut ou il n'y eut à craindre la plaie; mais le printems qui reparut avec ſes charmes, embellit le ciel pendant le reſte du mois; cependant on vit le 28 des éclairs accompagnés de pluie; la chaleur produite par le vent de ſud était plus forte, & elle ſe montra plutôt en raiſon de la ſaiſon, de ſorte que la végétation fut beaucoup plus précoce que dans les autres années.

La plus grande élévation du mercure, dans le baromètre, remarquée le 8 fut 28 pouces 2 lignes.

La moindre obſervée le 28. 27 pouces $3\frac{1}{2}$ lign.
La chaleur la plus forte ſe fit reſſentir le $5 + 16\frac{1}{2}$ deg.
La moins vive le 16 . . . . . $+ 2\frac{1}{2}$ deg.
La chaleur moyenne de tout le mois .. $+ 12\frac{2}{3}$ deg.

On vit beaucoup de ménorrhagies & d'avortemens.

Le cours des règles n'était pas borné, comme de coutume, à quelques jours, mais elles fluèrent beaucoup plus long-tems, & même pendant plusieurs semaines. Chez les femmes enceintes, dans le tems qui répondait à celui où elles avaient ordinairement leurs règles avant leur grossesse, le sang s'échapa pendant la fièvre, au milieu d'efforts semblables à ceux de l'accouchement, & l'avortement survint.

Hémorragie par l'utérus épidémique.

Avortemens épidémiques.

Le repos & la saignée furent utiles, & le vomissement, sollicité avec la racine d'ipécacuanha, précédé de la saignée, fut avantageux à celles qui avaient des rapports de matières saburrales.

Ainsi nous employâmes, avec succès, contre ces flux utérins, les moyens qui ont coutume de les solliciter, mais dans d'autres saisons, & lorsqu'ils sont déterminés par d'autres causes.

Suffocation causée par l'inflammation de la poitrine.

On vit aussi, pendant ce mois, plusieurs pleurésies saburrales inflammatoires, quelques-uns des malades attaqués de cette maladie de côté, qu'ils avaient négligée chez eux, périrent suffoqués; ils avaient l'un des deux poumons très-enflammé, charnu, bruissant sous le scalpel, très-pesant & d'un volume si considérable que le viscère congénère, quoique très-sain, ne pouvait remplir ses fonctions, parce qu'il était opprimé par le poids & le volume du poumon malade.

Les morts plus fréquentes pendant le printems.

On vit plus de morts pendant ce mois & le précédent, que pendant l'hyver.

Je vais rapporter deux exemples d'inflammation de la poitrine, & de la mort qui en fut la suite.

Exemple de malades suffoqués par la pleurésie & la péripneumonie.

Un homme, âgé de 55 ans, ayant la fibre serrée, le tein brun, & s'étant toujours bien porté, d'après son rapport, vint d'Italie, ici, dix jours avant cette maladie.

Après avoir beaucoup travaillé, le 21 avril, & avoir trop mangé de jambon, il ressentit une douleur du côté droit, qui s'étendait, de la crête de l'os des îles (*os coxal*), jusqu'à la mamelle; il n'avait pas du tout d'appétit, sa bouche était amère, il avait des vertiges.

La douleur de côté qui était auparavant aigüe & pongitive, devint sourde; le 23 il survint aussitôt une oppression de poitrine énorme, sa respiration était pénible, semblable à celle des asthmatiques, il expectorait, en toussant, des crachats jaunes & légèrement muqueux, il avait grand chaud, soif. Il était plus mal pendant la nuit, & suait abondamment.

Il rendait, trois ou quatre fois par jour, par les selles, une petite quantité de matières fétides, liquides.

On l'apporta à l'hôpital le 28 avril; sa respiration était très-courte, très-pénible, stertoreuse, il

il expectorait, en touſſant, des matières d'un verd jaune, viſqueuſes & très-fœtides, l'épigaſtre était douloureux lorſqu'on le touchait, ce malade avait les extrémités froides, ſon pouls n'était guères plus vîte que dans l'état naturel, il n'était pas abattu, mais ſes forces muſculaires étaient anéanties, il dit qu'il n'avait pris que du thé.

Admis dans l'hôpital, à peine eut-on examiné ſa maladie, qu'il mourut tout-à-coup, ayant encore l'eſprit très-préſent.

Le poumon droit, qui était très-enflammé, oppoſa au ſcalpel la réſiſtance de la chair, il était d'un jaune ærugineux.

Une très-petite portion de ce viſcère, du côté du diaphragme, était exempte d'inflammation, la plèvre était très-enflammée, ainſi que le diaphragme; ce muſcle l'était davantage.

Le poumon gauche était ſain, mais reſſerré dans un eſpace très-étroit, où il avait été repouſſé par le viſcère voiſin.

Les vaiſſeaux du cœur étaient très-dilatés, l'eſtomac très-vaſte, & le pilore très-dilaté & ouvert; le duodenum était auſſi très-large. Le jejunum & l'ileum étaient enflammés, ils contenaient pluſieurs vers.

L'autre malade était un ouvrier âgé de 42 ans, il ſe portait bien depuis longtems. Le 19 avril, vers le ſoir, il eut mal à la tête, chaud pendant

la nuit, il ſua. Le lendemain il éprouva de la chaleur, dans l'intervale d'horripillations vagues. Une douleur pongitive ſe fit reſſentir des deux côtés, depuis les hypocondres juſqu'aux mamelles, elle était accompagnée de toux ſéche. Les accidents ne diminuèrent point le troiſième & le quatrième jour de la maladie; il ſurvint des ſyncopes & une expectoration de matières glutineuſes. Ce malade vint à l'hôpital le cinquième jour, à pied; on le ſaigna le même jour, il fit uſage d'anti-phlogiſtiques; à peine reſſentait-il de douleur de côté, & ſon pouls était preſque ſemblable à celui des perſonnes en ſanté; il en était ainſi de la chaleur, qui augmentait un peu le ſoir & pendant la nuit.

Le huitième jour de la maladie, le pouls, qui était d'ailleurs naturel, devint intermittent. Ce malade ſe plaignait d'une légère oppreſſion de la poitrine, qu'il diſait n'avoir pas reſſentie depuis quelques jours, quoique de tems en tems il reſpirât avec peine. Il avait quelque ſentiment de douleurs pongitives; ſa toux n'était pas fatigante. Il paſſa la nuit la plus cruelle, dans la crainte d'être ſuffoqué, en touſſant, il expectorait des matières glutineuſes, ſanguinolentes, ſa reſpiration était accompagnée de ſifflement, de bouillonnement, ſon pouls était inégal, il mourut le 29 avril, vers le ſoir.

Les urines furent toujours ſaffranées & les ſelles peu abondantes. La fièvre paraiſſait être légère, le pouls & la chaleur preſque naturels; mais la reſpiration était courte, entre-coupée, vîte, ſon viſage très-amaigri. Ses phraſes étaient très-entre-coupées, par la néceſſité où il était de prendre haleine très-ſouvent. Il paſſa les premiers jours de ſa maladie ſans garder le lit, il se promenait & ſe livrait à ſon travail ordinaire.

Lorſqu'on ouvrit la poitrine, on trouva que le poumon droit offrait un volume énorme, il était tout enflammé & dur. Lorſqu'on le coupa, on vit que ſa ſubſtance était d'un blanc verdâtre. Le poumon gauche était ſain, mais ces deux viſcères étaient attachés à la plèvre par d'anciennes adhérences très-intimes. La plevre était tout-à-fait ſaine. Le péricarde contenait quatre onces de ſéroſité jaunâtre. Les inteſtins jejunum & ileum étaient très-enflammés, la véſicule du fiel était diſtendue par une grande quantité de bille viſqueuſe.

J'ai ſouvent obſervé que le pouls & la chaleur étaient preſque naturels dans la péripneumonie mortelle, *& que le bruit qu'on entend dans la poitrine, lorſque les péripneumoniques ſe couchent & qu'ils veulent ſe mettre ſur leur ſéant*, eſt un ſigne d'une mort certaine.

différentes terminaisons de l'inflammation du poumon, savoir :

Je vais dire ici, en faveur de ceux qui voudraient un jour faire l'hiſtoire plus complete des maladies de la poitrine, ce qui, certes, eſt difficile, quelles sont les terminaiſons de l'inflammation de la poitrine, que j'ai obſervées le plus ordinairement.

Pluſieurs pleuréſies ſe ſont terminées *doucement*, *par la réſolution*, un petit nombre *par les crachats*, mais j'en ai vu très-peu ſe terminer par ſuppuration. Je ne dirai rien de ces différens modes de terminaiſon des pleuréſies & des péripneumonies, ils ſont connus, & on en a ſuffiſamment parlé. Je raconterai d'abord les terminaiſons funeſtes & leurs différences dans l'inflammation de la poitrine ; enſuite les différentes maladies chroniques de ceux qui ne ſont pas morts de pleuréſie ou de péripneumonie, car le traitement de ces deux maladies eſt le même.

Suffocation cauſée par le volume du poumon enflammé & qui ne pouvait plus donner paſſage au ſang.

Pluſieurs malades ſont morts *ſuffoqués*, dans la force de la maladie, abſolument de la même manière que les deux malades dont je racontais l'hiſtoire il n'y a qu'un moment. Le poumon enflammé, qui ne peut plus donner paſſage au ſang & qui oblitère, par ſon volume, le viſcère ſon congénère, cauſe la mort. Ces malades ont la reſpiration très-courte, la poitrine preſqu'immobile, bruyante, faiſant entendre une ſorte de bouillonnement lorſqu'il font des efforts, le plus

ſouvent impuiſſans pour ſe relever, s'aſſeoir, & aſſez ſouvent, lorſqu'ils retombent ſur le dos. Le pouls & la chaleur ſont à peine différens de l'état naturel, ces malades ont quelquefois l'eſprit préſent, ils délirent le plus ordinairement.

Ils font, par fois, des efforts pour ſe lever de leur lit, &, lorſqu'ils ſont debout, leur reſpiration eſt moins bruyante, ou même elle ne l'eſt pas du tout; j'ai obſervé que le bruit ſe faiſait plutôt entendre dans l'étendue du larinx & de la gorge que dans la poitrine, le danger ne s'accroît pas tout-à-coup, mais peu-à-peu.

Ou par l'épanchement ſubit dans la poitrine d'une lymphe coagulable

Quelques malades ſont ſuffoqués pendant l'inflammation de poitrine, par une autre cauſe. Chez ceux-ci, l'inflammation ceſſe ſubitement, lorſqu'une lymphe coagulable, qui exſude du viſcère inflammé, s'épanche, tout-à-coup & en maſſe, dans la cavité de la poitrine ou dans le péricarde.

Cette métaſtaſe funeſte, de la lymphe enflammée, s'eſt ſouvent opérée, tout-à-coup, chez des malades qui n'avaient pas été négligés, ou qui eſpéraient même de guérir. Je penſais qu'elle ſe faiſait lorſqu'un malade, ayant une inflammation de poitrine, n'étant pas très-mal, & ayant été traité avec ſoin, avait ſubitement la reſpiration très-gênée, très-prompte, lorſqu'il ne pouvait reſpirer qu'étant debout ou aſſis, & le corps penché en avant; lorſque cet état était accompagné

d'un pouls vîte & très-petit, que les extrémités étaient froides & la face hipocratique. Ces malades meurent bientôt après ſuffoqués, par ce faux empiême; ils pourraient peut-être guérir ſi on leur faiſait auſſitôt la paracenthèſe de la poitrine, & qu'on évacuât cette lymphe avant qu'elle fut coagulée.

Hydropiſie de poitrine, de ceux qui ont des inflammations, de ſes parties & ſes effets

L'hydropiſie de poitrine ou du péricarde, cauſèrent la mort à d'autres malades, quoiqu'ils euſſent été guéris de la maladie inflammatoire de la poitrine. L'obſervation a en effet ſouvent démontré, qu'il s'épanchait de la ſéroſité dans les cavités de la poitrine, ou du péricarde, lorſque le poumon était enflammé, & que les parties les plus tenues de cette liqueur, étaient abſorbées peut-être par les poumons guéris, ou par les vaiſſeaux abſorbans des autres parties voiſines, pour être reportées de nouveau dans le torrent de la circulation; mais la plus grande partie de cet épanchement, produira une hydropiſie de poitrine qui ſuffoquera, tout-à-coup, ou dont la durée ſera longue.

On verra, plus bas, l'exemple d'une hydropiſie de poitrine, jointe à une péripneumonie, dans laquelle on chaſſa la ſéroſité qui cauſait la ſuffocation, par l'opération de l'empiême.

Membranes fauſſes des poumons,

Pluſieurs maladies chroniques ſuivent auſſi l'inflammation de la poitrine, elles ſont différentes,

& la plupart incurables. Souvent le poumon contracte des adhérences avec la plèvre; j'ai trouvé, à l'ouverture des cadavres, pluſieurs membranes de cette ſorte, les unes plus lâches, les autres plus ſerrées, ſans que les malades ſe fuſſent plaints de leur reſpiration durant leur vie; quelques-uns paraiſſaient cependant avoir ſouffert de ces adhérences des poumons avec les parties voiſines; peut-être etaient-elles nouvelles, ils n'y étaient pas encore accoutumés. On trouve, plus ſouvent, le poumon entourré d'une ſorte de ſac coriace, épais & comme formé de différentes membranes, appliquées les unes ſur les autres. Ce viſcère eſt quelquefois reſſerré dans un eſpace étroit. Ce ſac était tantôt attaché à la plèvre, tantôt au poumon, de ſorte qu'il était difficile de les ſéparer de l'un ou de l'autre. Il avait quelquefois l'épaiſſeur d'un pouce & même davantage, ſa ſubſtance était viſqueuſe, corriace, quelquefois preſque cartilagineuſe, on crut aſſez ſouvent que c'était la plèvre épaiſſie. On voyait des vaiſſeaux ſanguins s'étendre du poumon voiſin, ou de la plèvre, dans la ſubſtance même de ce ſac. Je penſe que cette membrane était formée par la lymphe coagulable qui tranſude, de la manière que j'ai déjà expliquée, mais dont la quantité épanchée n'avait pas été aſſez conſidérable pour ſuffoquer le malade.

adhérence de ces viſcères & autres accidens, ſuite de l'inflammation.

Les membranes qui étaient appliquées les unes ſur les autres, n'avaient pas la même conſiſtance, les intérieures étaient plus ſolides, les extérieures l'étaient moins, & celles qui avaient été formées par la dernière maladie, étaient encore gélatineuſes. On eut, pour ainſi dire, pu établir le nombre des pleuréſies précédentes, d'après celui de ces couches. Ce ſac membraneux ne pouvait que gêner beaucoup la reſpiration, lorſque, ſur-tout, on faiſait de grandes inſpirations. De-là venait ce ſentiment de gêne & de reſſerrement, dans les deux côtés de la poitrine, accompagné d'une douleur obtuſe de tout le côté, lorſque ces malades augmentaient le mouvement de leurs humeurs, par un exercice du corps plus violent, ou lorſqu'ils avaient la fièvre. De-là, tout mouvement fébrile, chez un homme ainſi diſpoſé, commence par une douleur de ce côté; de-là, cette tendance d'autant plus grande, de ce côté, à la pleuréſie, que le poumon qui y eſt contenu, eſt moins propre à la circulation, & qu'il peut moins ſe développer.

Je conſeillais aux perſonnes ainſi diſpoſées, le régime anti-phlogiſtique, même lorſqu'elles étaient bien portantes, afin de ſe préſerver d'une maladie qui ſe reproduiſait ſi ſouvent à l'improviſte; je faiſais ſaigner lorſqu'elle commençait à paraître.

J'ai dit plus haut que l'hydropiſie de poitrine accompagnait les inflammations de ces parties, qu'elle cauſait quelquefois la mort, mais que, cependant, elle ſe diſſipait le plus ſouvent, peu-à-peu, lorſque l'inflammation était guérie. J'ai néanmoins vu cette maladie durer très-longtems, & s'annoncer par les ſignes ordinaires, qui indiquent la collection de l'eau dans la poitrine.

Poumons tuberculeux après l'inflammation eſt une ſuite de cette diſpoſition.

J'ai diſſéqué pluſieurs poumons tuberculeux. Les tubercules étaient très-petits, ſemblables à des grains de mil blanc; ils avaient la conſiſtance de lard, ou d'un cartilage trop mou; ils étaient quelquefois creuſés, & ils renfermaient une très-petite quantité de ſéroſité, on les trouvait très-abondamment diſſéminés dans toute la ſubſtance du poumon & preſque contigus. Les poumons étaient plus peſans, on les coupait avec peine, ils faiſaient du bruit ſous le ſcalpel. De toutes les altérations du poumon, celle-ci était la plus commune, elle était l'indice d'une pleuréſie & d'une péripneumonie, qui avaient été précédemment mal jugées.

Voilà l'idée que je me ſuis faite de la formation de ces tubercules. La lymphe coagulable ne s'était pas épanchée en abondance dans la cavité de la poitrine, comme je diſais tout-à-l'heure, que cela arrivait quelquefois, mais étant ſortie de ſes vaiſſeaux, elle avait été diſtribuée par toute la ſubſtance

du poumon, de ſorte qu'elle avait formé une quantité innombrable de globules de liqueur coagulable, dont chacun s'était enſuite transformé en un corps ſolide aſſez ſemblable à un grain de millet, par la même raiſon que la lymphe, plus abondante, épanchée dans la cavité de la poitrine, a coutume de s'y coaguler. Ces perſonnes touſſaient beaucoup, étaient aſthmatiques & très-diſpoſées à de nouvelles inflammations. Ceux dont les poumons étaient dans cet état d'altération, n'éprouvaient de ſoulagement, que du traitement anti-phlogiſtique.

## MAI.

On reſſentit, pendant les premiers jours de mai, une chaleur agréable qui fut, de tems en tems, diminuée par de légères pluies, & enſuite par le vent. La pluie qui tomba, pendant la nuit du 18, diſſipa la chaleur étouffante qu'on éprouvait. Le ciel devint de nouveau ſec, ſérein, la chaleur n'était pas forte. Le 23, jour pendant lequel il avait plu, fut ſuivi d'une nuit auſſi très-pluvieuſe & très-froide; le tems fut enſuite variable & déſagréable, à cauſe du vent & des pluies froides, juſqu'au dernier jour, qui fut embelli par la préſence du ſoleil, quoique le tems fut froid le ſoir & le matin.

Le 20, le mercure s'éleva le plus dans le baromètre 28 pouces 2 lignes.
Le 1, il s'éleva le moins. . . . . 27 p. 4 $\frac{1}{4}$ lig.
La chaleur la plus forte se fit ressentir le 18 . . . . . + 21 $\frac{1}{2}$ dégrés.
Elle fut la plus faible le 2, 8, 23, 24, 29, + 9 dég.
La chaleur moyenne de tout le mois + 15 $\frac{1}{5}$ deg.

On vit aussi, pendant ce mois, des avortemens & des régles trop abondantes; ces accidens furent cependant beaucoup plus rares que durant les semaines précédentes.

A la fin d'avril & au commencement de ce mois, on observa plusieurs fluxions sur la gorge, les lombes, les articulations & les cuisses. Elles n'étaient pas rébelles; quelquefois elles étaient accompagnées d'une légère inflammation, mais elles avaient, le plus souvent, leur source dans l'estomac. Les fluxions très-fréquentes

Il y eut quelques scarlatines *inflammatorio-gastriques* & peu de pleurésies *inflammatorio-saburrales*; mais il y eut beaucoup de catharres, que plusieurs médecins guérirent difficilement, mais que je guéris avec facilité. Quelques scarlatines les pleurésies rares.

Pendant tout ce mois, on vit plusieurs fièvres tierces dont le commencement devait être rapporté au 15 d'avril. Beaucoup de fièvres intermittentes.

## J U I N.

Les premiers jours de ce mois furent chauds, le ciel très-calme, on ne reſſentit, que de tems en tems, le léger ſouffle du vent brûlant du ſud; on avait la tête peſante, de la faibleſſe. Le 5 après-midi, une pluie abondante, très-chaude, venant du ſud, abattit la pouſſière qui s'élevait en nuage de la terre deſſéchée, tant en ville qu'à la campagne circonvoiſine. Le tems fut ſec, & le ſoleil ſe montra continuellement ſur l'horiſon juſqu'au 17, exceptés les 11 & 12, qui furent plus froids, le ſoleil ſe cachant par intervale. Le tonnerre gronda le 10. Le tems étant tout-à-fait changé, vers la fin du mois, il plut preſque tous les jours, & l'intempérie d'un ciel rigoureux incommoda beaucoup. Les deux derniers jours furent ſéreins, le vent ſouffla, il tonna.

La plus grande élévation du mercure dans le baromètre, s'obſerva le 9, 28 pouc. 2 $\frac{1}{2}$ lignes.
La moindre le 16 & le 30, 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes.
Le 8, la chaleur fut plus grande que pendant le reſte du mois, + 22 dégrés.
Le 17 & le 21, moins + 9 dégrés.
La chaleur moyenne + 17 $\frac{3}{10}$ dégrés.

J'eus à traiter pluſieurs ſcarlatines qui n'étaient pas malignes. Il y en eut quelques-unes ſabur-

rales ou ſimples, ou accompagnées d'exanthême éryſipellateux, pétéchial, ou avec rhumatiſme des extrémités. Les fièvres intermittentes furent plus nombreuſes, & un peu plus opiniâtres, pendant ce mois, il ne fallut cependant pas recourir au quinquina pour les guérir. Les fièvres tierces qui avaient été ſimples, juſqu'à ce jour, devinrent doubles tierces. Elles furent guéries par les délayans ſeuls & les vomitifs; il ne fut pas néceſſaire d'employer l'écorce du Perou. En général, il n'y eut pas beaucoup de maladies, & elles reſſemblaient à celles des autres étés. *La plupart n'étaient que des diſpoſitions à la maladie.* Les ſynoques putrides furent très-rares, ſporadiques, leur cours était lent. On ne vit qu'un cholera & une ſeule dyſſenterie.

Le nombre, opiniâtreté & les accès des fièvres intermittentes augmentèrent

## JUILLET.

La terre ayant été, pendant deux jours, abreuvée de pluie, la chaleur de l'été commença à ſe faire ſentir. Le 12, le ſoleil ſe couvrit, il plut enſuite un peu, & le tems ſe raffraîchit. Le calme & la chaleur qui ſe faiſaient reſſentir, augmentèrent de jour en jour, & cauſaient, de tems en tems, un abattement, que le ſouffle léger du vent du midi ne diſſipait pas. La pluie abon-

dante qui tomba le 18, agita l'air, la chaleur fut un peu diminuée. Le pénultième jour il plut en même tems que le tonnerre gronda, le dernier fut assez chaud.

Le 6 & le 13, le mercure s'éleva davantage dans le baromètre 28 pouces 1 ligne.

Le 20 son élévation fut la moins grande 27 p. $\frac{81}{2}$ lig.

La chaleur la plus grande se fit ressentir les 25, 26, 28. . . . . + 27 dégrés.

La moins vive le 12. . . . . + 13 $\frac{1}{2}$ dég.

La chaleur moyenne. . . . . + 21 $\frac{1}{10}$ dég.

Fièvres remittentes & intermittentes, accompagnées de vomissement & de céphalalgie périodique.

On vit quelques fièvres remittentes accompagnées d'exanthême semblable à des piqaures d'orties, & qui devinrent intermittentes quelques jours après. J'eus aussi à traiter, pendant ce mois, plusieurs fievres intermittentes tierces. Quelques-unes étaient remarquables par un vomissement qui se reproduisait, tous les trois jours, à la place d'un acces. D'autres par un très-grand mal de tête qui avait le même type. Les délayans, suivis de l'émétique, guérissaient la plupart de ces fièvres; quelques-unes d'elles, dont l'intensité avait été diminuée par cette méthode, nécessitèrent cependant l'emploi du quinquina. Il y eut peu de scarlatines qui ne furent pas dangereuses pour les malades confiés à mes soins. On vit, de tems

Rougeole irrégulière

tems, des rougeoles souvent anomales, à cause de leur complication avec la fièvre d'été, elles n'étaient

pas mortelles, elles guériſſaient aiſément par un traitement convenable.

Les diſſenteries qu'on rencontra quelquefois, furent juſqu'alors bénignes, les cholera furent rares, très-aiſés à guérir, ils ſe calmaient pour ainſi dire d'eux-mêmes. Je regardais le cholera comme l'antidote de la plupart des maladies d'été les plus graves, & comme *l'éméto-cathartique de la nature bienfaiſante*.

Quelques préludes de la dyſſenterie & du cholera, qui guérirent les autres maladies d'été

Après les premiers jours du mois, on vit quelques fièvres *ſaburrales*, *ſimples*, *demi-aiguës*.

Je guéris, dans ce tems, pluſieurs coliques des *plombiers*, compliquées de la maladie épidémique de l'été. D'après cela, j'eus rarement beſoin d'employer l'opium; mais il me fallut, plus fréquemment, donner les émétiques ou les purgatifs, & le plus ſouvent ces deux remèdes étaient néceſſaires; après leur effet, on donnait les narcotiques. En général, le nombre des malades ne fut pas grand pendant ce mois.

La colique des plombiers fut commune pendant ce mois, elle néceſſita le plus ſouvent l'uſage des évacuans.

## AOUT.

Le premier jour de ce mois, pluvieux & froid, fut ſuivi de pluſieurs autres, obſcurcis par des nuages, & déſagréables à cauſe d'un vent violent & froid. Ce tems dura juſqu'au

6, enſuite un ſoleil ſans nuage deſſécha la terre qui, de jour en jour, devenait plus aride, & qui n'était humectée que rarement & très-légèrement par de petites pluies apportées par le vent de ſud. Vinrent enſuite le calme, les peſanteurs de tête, cauſées par le ſouffle très-chaud & affaibliſſant du vent du midi, qui ſe fit reſſentir de tems en tems, quoique légèrement. Par-tout la ſéchereſſe était extrême. Le tems s'adoucit depuis le 16, la chaleur fut d'abord appaiſée par le vent. Elle devint enſuite plus forte, la ſéchereſſe continuait, l'heure du midi fut de nouveau très-chaude après le 21, tandis qu'on reſſentait un froid très-aigu le matin & le ſoir.

La terre deſſéchée par le long défaut de pluie, était par-tout couverte de crévaſſes. Les quatre derniers jours furent obſcurcis par des nuages, & durant leur matinée, un vent froid ſe fit reſſentir; ils furent ſuivis de pluies & de brouillards humides. Il s'opéra de grandes variations dans l'atmoſphère pendant ce mois; la chaleur qui était énorme & accompagnée d'une très-grande ſéchereſſe, ſe changea en un froid d'abord ſec, & enſuite pluvieux.

Le 18 & le 19, jours où le mercure s'éleva le plus, il atteignit 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes.
Le 31, il n'atteignit que 27 pouces 8 lignes.
Le 14 & le 15, la plus grande chaleur, fut + 26 dégrés.

La

La plus petite le 29. . . . . + 10 dégrés.
La chaleur moyenne. . . . . + 19 $\frac{1}{2}$ dég.

La dyſſenterie étend ſes ravages.

On vit un peu plus de cholera & de dyſſenteries au commencement de ce mois, que pendant les dernieres ſemaines du précédent; en général, ces maladies n'étaient pas très-abondantes, mais les envies d'aller à la ſelle que déterminaient ces deux maladies, étaient plus fréquentes. Après les premiers jours d'août, la dyſſenterie commença à devenir plus grave &, vers la fin du mois, beaucoup d'individus furent très-mal de cette maladie. On obſerva, dans la même ſaiſon, des tranchées ſéches, qui étaient accompagnées d'autant de dangers que la dyſſenterie. Je ferai connaître, plus bas, la nature de cette maladie.

Deſcription de la fièvre qui regna pendant ce mois.

Je traitai, dans cette ſaiſon, pluſieurs fièvres inflammatoires-putrides. La plupart traînèrent en longueur & fatiguèrent les malades par le flux de ventre; elles étaient plutôt continues que rémittentes; leur remiſſion était difficile à appercevoir & de courte durée; ceux qui avaient ces fièvres rejettèrent, par l'effet des émétiques, avec beaucoup plus de peine & moins davantage, une plus petite quantité de matieres plus pituiteuſes. Leurs ſens étaient plus hébêtés, leur pouls & leur chaleur ne différaient pas beaucoup de ceux des perſonnes en ſanté, & cependant beaucoup moins que dans les fièvres des mois précédens, ſi l'on

en jugeait par le toucher, quoique les malades affuraſſent qu'ils avaient très-grand chaud, qu'ils étaient brûlans; leurs forces étaient très-abattues, leurs langues brûlantes, contractées, noires, dures comme le bois, tremblantes, ils ne pouvaient l'allonger, leurs dents, leurs gencives, leurs lévres étaient recouvertes d'une mucoſité noirâtre & glaireuſe; ils reſſentaient de la douleur ou de la tenſion, ou un poids dans tout l'abdomen; leurs urines étaient aqueuſes, glaireuſes, elles formaient un dépôt conſidérable de matières muqueuſes; la peau était ſéche & ne permettait pas à la tranſpiration de s'échapper. Il y avait un beaucoup plus grand nombre d'hommes que de femmes ateints de cette maladie, ils en guériſſaient plus difficilement.

Vers les derniers jours du mois, quelques parties du corps étaient plus particulièrement affectées, c'était de préférence le poumon, de ſorte que les malades commençaient à être pleuro-péripneumoniques; c'étaient enſuite les glandes ſous-maxilaires, thyroide, parotides, enfin les bras & les mains; quelquefois la douleur fut très-vive & accompagnée de tumeur, des fomentations d'abord émolientes la calmèrent, elles furent diſſipées par les diſcuſſifs.

Vers la fin du mois, les femmes, en nombre à-peu-près égal à celui des hommes, furent attaquées de la même maladie, qui n'était pas moins dangereuſe pour elles.

Il se développa plusieurs fièvres intermittentes, vers le 15 de ce mois, sur-tout des fièvres tierces simples & des doubles tierces ; leurs accès se prolongeaient considérablement, elles se portaient, surtout, vers le cerveau, elles étaient apoplectiques, épileptiques, phrénétiques. Il fallait opposer à ces *fièvres intermittentes*, les délayans, les anti-phlogistiques, & même la saignée, si elles commençaient à devenir rémittentes, ou même continues, ce qui arrivait souvent, ou si elles attaquaient des malades très-forts. Mais enfin il fallut, le plus souvent, associer le quinquina à ces moyens, & beaucoup plus fréquemment dans cette saison, que dans tous les étés des années précédentes.

Nature des fièvres intermittentes de cette saison.

Quoique les émétiques fussent indiqués, les malades en obtinrent moins de soulagement pendant cette année.

## SEPTEMBRE.

Les nuages, les pluies, les vents froids, les brouillards qui se convertissaient en pluie, rendaient le ciel triste. Le 13, il commença enfin à s'éclaircir & à devenir sec ; cependant le vent, le froid & un leger brouillard continuaient encore. Après le 20, le ciel fut plus serein & le soleil plus chaud. Le mois finit comme il avait commencé.

Le froid, amené par les vents de nord, regnait de ſorte que la plupart de ceux qui, cette année, étaient reſtés pendant l'été à la campagne, revinrent plutôt à la ville dans leurs quartiers d'hiver.

L'élévation du mercure fut plus grande les 20, 21. . . . . 28 pouces 4 $\frac{1}{2}$ ligne.
Plus petite le 8 & le 27. . . . 27 pouces 6 $\frac{1}{2}$ lig.
Le 27, chaleur plus forte. . . + 27 $\frac{1}{2}$ dégrés.
Le 30, moins vive. . . . . + 8 dégrés.
Chaleur moyenne. . . . . + 14 $\frac{3}{10}$ lignes.
Aurore boréale le 15 & le 21.

On obſervait, pendant ce mois, abſolument les mêmes maladies qu'on avait vues vers le milieu du mois d'août & à ſa fin, ſi ce n'eſt qu'elles étaient un peu plus inflammatoires, dans le mois de ſeptembre que pendant les ſemaines précédentes

Comparaiſon de l'été de l'année précédente avec celui de cette année.

Il y eut, pendant cette année, un plus grand nombre de dyſſenteries. Elles étaient plus fâcheuſes, mais les diarrhées étaient plus fréquentes, l'année précédente; de ſorte qu'il n'y eut preſque point de fièvre qui ne fut accompagnée de ce ſymptôme.

Pendant cette année, la tête était plus ſouvent affectée, & avec beaucoup plus de danger pour les fiévreux, d'où vinrent des fièvres ſoporeuſes, accompagnées de délire furieux, les fièvres *apoplectiques* & *cataleptiques*. Mais le poumon fut plus fréquem-

ment affecté que dans l'été précédent, d'où il arriva qu'on vit, chez quelques fièvreux, des toux ſemblables à celles des péripneumoniques, & des phtiſies fréquentes. Les malades ſupportèrent plus plus aiſément la ſaignée, non ſeulement dans les fièvres continues & rémittentes, mais auſſi dans les intermittentes, elle fut même néceſſaire; l'émétique le fut moins, il fallait l'adminiſtrer plus tard, il calmait la maladie & ne la détruiſait pas.

Il y eut peu de fièvres continues pendant ce mois & le précédent, mais on vit pluſieurs *rémittentes*, *quotidiennes*, *tierces*, le plus ſouvent l'accès ne commençait pas par le friſſon, & ne ſe terminait pas par les ſueurs. Tout l'accès ſe paſſait ſouvent en ſueurs. Les fièvres rémittentes ſe changeaient plus rarement en intermittentes, & même, lorſqu'elles éprouvaient ce changement, elles guériſſaient cependant difficilement. Le traitement des autres fièvres intermittentes me donna plus de peine que pendant les autres années, & elles furent plus rarement détruites ſans le ſecours du fébrifuge ſpécifique; mais cependant, quoique la plupart des intermittentes réclamaſſent le quinquina, elles ne cédaient que tard & avec peine, à ce remède, de ſorte que je ne pus guérir une fièvre ſoporeuſe, quotidienne & une tierce cataleptique, quoique j'euſſe donné les plus fortes doſes de quinquina, & les malades périrent pen-

dant l'accès. L'un était une femme groſſe de huit mois, & l'autre un jardinier. Après l'uſage du quinquina, la fièvre intermittente redevint, chez quelques malades, rémittente, & enfin continue; il fallut la traiter par les inciſifs, les émétiques & l'infuſo-décoction de racine d'arnica, (*arnica montana*); les accès des fièvres rémittentes & intermittentes, étaient cachées par un ſymptome étranger & périodique; elles étaient *maſquées* de différentes manières, *régulières*, *irrégulières*, *rhumatiſmales*, *dyſſenteriques*, *ophtalmiques*, *colériques*, *ſoporeuſes*, *apoplectiques*, *frénétiques*, &c.

Je diſais plus haut que la tête & les parties voiſines étaient plus particulièrement affectées. D'après cela, on vit différentes ſortes de parotides, *inflammatoires*, *eryſipellateuſes*, *édémateuſes* ou *aqueuſes*, qui conſervaient l'impreſſion du doigt qui les avait preſſées. Elles ſe terminaient plus difficilement par réſolution, & plus ſouvent par ſuppuration. Elles verſaient une grande quantité de ſanie tenue & verdâtre qui tachait les linges, d'une couleur noire comme de l'encre, lorſqu'on les laiſſait longtems expoſés à ſon action. Les tumeurs des joues, des glandes ſous maxillaires, les éryſipèles des paupières, les ophtalmies, les migraines, les douleurs de l'arrière bouche, de la nuque, de la gorge, &c., furent plus fréquentes pendant cette année.

Dans cette saison, si contraire à la tête, on fit l'opération de la cataracte, à deux malades seulement, dans les mois d'août & de septembre; ceux qu'on avait bien opérés pendant les mois de juin & de juillet, n'eurent ensuite aucun mal aux yeux, tandis que les autres, quoiqu'ils eussent été bien opérés dans les premiers mois, eurent des fluxions longues & difficiles à guérir; quelques-uns eurent mêmes des tumeurs des joues, la migraine, des ophtalmies, la fièvre, & ils perdirent de nouveau la vue, qu'ils avaient entièrement recouvrée depuis longtems, l'iris jauniſſait, la pupile se resserrait, la cornée s'opaciait, comme si la fièvre qui survenait, s'était plus particulièrement fixée sur l'œil encore affaibli par l'opération qu'il avait subie.

Les anthrax furent beaucoup moins fréquens pendant cette année que la précédente.

La croûte qui recouvrait le sang qu'on avait tiré par la saignée, était bleue, gélatineuse, mais vers la fin du mois, elle était contractée, visqueuse, frangée; elle offrait les signes qu'elle présente dans les pleurésies. A la fin du mois, il ne parut que quelques dyssenteries.

Cet été fut tellement fâcheux par le nombre des morts, suite sur-tout de la variole, que tout calcul fait, un dixème dut être rapporté à cette maladie. Pendant l'été précédent, au contraire,

il mourut peu de malades; ceux qui périrent, succombèrent à des maladies anciennes & qui sont de toutes les saisons.

## OCTOBRE.

Le premier jour de ce mois fut férein, le soir devint plus froid, les nuages s'amoncelèrent, la pluie fut accompagnée de tonnerre. Le 5, le soleil parût à la suite de nuages, de pluies & de vents continuels; il embellit le ciel des jours suivans, vers midi, après avoir dissipé le brouillard du matin.

Le 9, fut très-échauffé par le vent chaud du midi, il tomba, pendant deux jours, une petite quantité de pluie tiéde. On ressentit le 12, un froid sec, aigu, produit par le vent de nord; il dura jusqu'au 21, alors le vent tiède & pesant du sud souffla alternativement avec celui du nord-est, le tems devint humide, il plut ensuite. Le 27 & le 28, il y eut un léger brouillard, accompagné de gelée blanche. Les derniers jours du mois furent remarquables par beaucoup d'humidité froide.

Le tems humide domina pendant ce mois, quoique l'humidité ne fut pas trop grande & que le plus souvent le ciel fut légèrement froid. Il se

comporta de telle manière que l'humidité, la ſéchereſſe, le froid, la chaleur, ſe ſuccédèrent, & ſe tempérèrent réciproquement. Il n'y eut point de changemens ſubits ni très-grands.

Cependant d'après le rapport général de ces variations, une humidité froide parût avoir regné de préférence.

Le mercure s'éleva le plus dans le baromètre.

Le 30 & le 31. . . . . 28 pouces 1 ligne.

Le 25, jour de ſa moindre élévation . . . 27 pouces 3 lignes.

Le 8, jour de la plus grande chaleur, $+$ 14 deg.

Les 17, 18 & 28, jours les moins chauds, $+$ 1 $\frac{1}{2}$ degrés.

La chaleur moyenne, $+$ 9 $\frac{2}{3}$ degrés.

Au commencement & vers le milieu du mois, il y eut beaucoup de fièvres quartes, & une ou deux quintes; nous eûmes auſſi quelques fièvres tierces qui s'étaient développées après les premiers jours de ſeptembre. Les putrides inflammatoires regnèrent auſſi chez les femmes; elles n'étaient cependant pas nombreuſes ni fort dangéreuſes, elles ſe portaient d'ailleurs moins ſouvent à la tête, & l'affectaient moins douloureuſement que durant le mois précédent.

Il y eut beaucoup de fièvres quartes & quelques quintes.

On vit pluſieurs coliques produites par une ſaburre inflammatoire, & des tranchées ſèches, lorſque vers la fin d'octobre, les flux de ventre

ceſſèrent; à la fin du mois, il n'y eut preſque point de maladies aiguës; elles ne furent point dangéreuſes. La température fut principalement froide pendant ces deux mois d'automne; le tems fut d'abord ſec & enſuite un peu humide, il n'y eut point de variations ſubites; on eut peu de malades, très-peu de fièvres aiguës, il mourut peu de perſonnes. Preſque toutes les maladies que j'obſervai, étaient des triples, doubles ou ſimples quartes.

## NOVEMBRE.

Le temps fut ſec & légèrement froid pendant ſix jours entiers; le 7, il plut abondemment, ſurvint enſuite un léger froid, des pluies légères, le ſoleil & le beau temps ſe ſuccédèrent alternativement, juſqu'au 15 novembre; depuis cette époque, des nuages épais, gras, qui ſe changeaient en pluie, obſcurcirent preſqu'entièrement le ciel.

Le ſoleil ſe montra de nouveau le 25, & amena le beau tems; le ciel continua d'être ſérein & le tems chaud; le brouillard ſe condenſa en pluie le dernier jour du mois.

Le 2, le mercure s'éleva davantage dans le baromètre. . . . . 28 pouces 4 lignes.

Le 12, il fut plus abaiſſé. . . . 27 pou. 2 lig.

Le 26, la chaleur fut la plus forte, + 11 degrés.

Le froid le plus vif ſe fit reſſentir le 22 & le 23, — 1 degrés.

La chaleur moyenne, + 6 degrés.

Pleuréſies du mois de novembre.

Je traitai quelques pleuréſies, au commencement de ce mois; les crachats étaient ſanguinolens, la douleur qui occupait, au commencement, un très-petit point, s'étendit enſuite ſur une plus grande ſurface; les crachats étaient viſqueux, abondans, ſtriés de ſang, ils devenaient enſuite verdâtres, poracés; le ſang qu'on tirait par la ſaignée, ſe recouvrait d'une croûte épaiſſe, viſqueuſe, verdâtre, jaune, étendue, ſans être frangée; tous les malades avaient la bouche amère, ils vomiſſaient ſpontanément des matières bilieuſes, & les alimens qu'ils avaient pris; ils étaient conſtipés, leur langue était ſalle, blanchâtre; leur bouche remplie d'une écume ſemblable à celle que produit la ſolution de ſavon agitée, la fièvre était forte & remarquable par un accès journalier; leur chaleur brûlait les doigts de ceux qui les touchaient; dès le commencement de la maladie, leurs urines laiſſaient déposer un ſédiment, furfuracé, couleur de brique.

Ces pleuréſies étaient eſſentielles, inflammatoires, mais légèrement compliquées de la préſence de la ſaburre bilieuſe; les ſaignées, l'em-

ploi des émoliens, ſoulagèrent les malades, reprimèrent la maladie ; le vomiſſement, déterminé par les remèdes, produiſit un mieux étonnant, mais il fallut le ſolliciter tard, lorſque la maladie était avancée, l'inflammation étant détruite, & lorſque la ſaburre commençait à exercer ſes ravages.

Quelques-unes de ces pleuréſies, ainſi traitées, ſe changèrent en fièvre intermittente ; quelques malades qui ne furent confiés à nos ſoins que le quatorzième jour de cette maladie pleurétique, ſans avoir encore fait aucun remède, expectoraient beaucoup de matières épaiſſes, purulentes, ils n'avaient déjà preſque plus de fièvre qui était preſque diſſipée, leur bouche était amère, ils vomiſſaient enſuite, ſpontanément, des matières ſaburrales ils éprouvaient, pendant la nuit, une toux fatigante & une ſueur légère ; ils étaient menacés de phtiſie.

Une petite ſaignée, aidée de boiſſons émolientes nitrées, légèrement acides, & enfin un émétique plus doux, à moins que par haſard ils euſſent vomi ſpontanément, furent utiles à ces malades ; je leur donnais, enfin, ou la décoction de polygala, ( *polygala amara* ), de lichen d'islande, ( *lichen iſlandicus* ) ou celle de quinquina ; ils entrèrent bientôt en convaleſcence, excepté une vieille laveuſe, maigre, décharnée,

qui crachait, pendant la nuit, une très-grande quantité de crachats purulens, qui occasionnèrent sa mort.

Fièvres continues de quelques chlorotiques.

Quelque femmes, celles surtout qui étaient chlorotiques, eurent, pendant ce mois, une fièvre continue, elles entendaient avec peine, étaient stupides, immobiles, taciturnes, comme si elles se fussent réveillées; leur pouls & leurs urines n'étaient pas du tout changés ou ne l'étaient que très-peu; elles avaient les joues rouges ou seulement l'une des deux l'était, & l'autre verdâtre; ces deux états changeaient souvent; le pourtour du nez était verdâtre; elles avaient la langue humide, souvent rouge, rarement sèche, jamais dure; ces fièvres étaient continues, sans paroxismes; lorsqu'on nous amena ces malades, elles répandaient toutes une odeur de vinaigre le plus fort, qui frappait l'odorat de tous ceux qui étaient présens.

Je ne pouvais appercevoir comment & par quelle crise, elles étaient jugées.

A la fin de la maladie, elles eurent, pendant la nuit, une toux sèche, sans douleur & sans gêne pour la respiration; elles entrèrent toutes en convalescence entre 14 & 20 jours. Les stimulans ne convenaient pas à cette fièvre, ils ne purent être employés que de tems en tems plus tard, il fallait choisir les plus légers; j'ai

quelquefois fait faire, avec circonſpection, de petites ſaignées, ſurtout lorſque je me ſuis apperçu que le ſang ne circulait pas aiſément dans les poumons; je donnai, le plus ſouvent, une ſeule fois, l'ipécacuanha.

Je remédiais aux ſymptômes les plus fâcheux, & la fièvre était tellement modérée, qu'elle ſe diſſipait enfin d'elle-même; la décoction de fleurs d'arnica ſoulagea un grand nombre de malade.

Exanthêmes qui reſſemblent à la gale.

Trois femmes ſe plaignaient d'une fièvre vague ou qu'elles reſſentaient le ſoir, d'avoir la bouche amère & d'avoir perdu l'appétit, elles parurent ſoulagées par l'éruption d'un exanthême ſemblable à la gale. L'émétique, qu'on leur adminiſtra, leur fit rejetter des matières bilieuſes; la fièvre ſe diſſipa entièrement, & l'exanthême ſe deſſécha.

Vers le milieu du mois, on vit quelques angines & des rhumatiſmes ſur les bras; vers la fin du mois de novembre, les poumons étaient fatigués par une toux fréquente qui chaſſait des crachats glutineux; vinrent enſuite des fièvres putrides, continues, quoiqu'elles furent peu nombreuſes dans cette ſaiſon; les fièvres rémittentes & intermittentes furent auſſi compliquées, tôt-ou-tard, d'une toux qui était de longue durée, même chez les convaleſcens, & qui donnait de vaines craintes de phtiſie; cette toux attaqua, principalement, ceux dont le poumon était plus

lâche, des femmes, des laveuſes, qui avaient été autrefois hémoptoiques, elle leur devint par la ſuite funeſte; vers la fin de ce mois, les rhumes, les péripneumonies fauſſes, les aſthmes, les phtiſies pituiteuſes, furent plus fréquentes; ces malades paſſaient des nuits fâcheuſes, en touſſant.

Il y eut pluſieurs rhumatiſmes dont les douleurs ſe faiſaient reſſentir le ſoir, pendant la nuit, comme celles qui occompagnent la vérole; ils étaient de longue durée, difficiles à guérir, les angines avaient le même caractère que les rhumatiſmes; après qu'on avait employé la ſaignée, les légers purgatifs & aſſez ſouvent les émétiques, ſoulagèrent ces malales.

Les conſerves de plantes anti-ſcorbutiques guérirent quelques-uns de ces malades, ſur leſquels ces remèdes, & beaucoup d'autres, avaient été inutiles; le bras attaqué de rhumatiſme abſceda chez un ou deux de ceux qui avaient la fièvre, il s'y forma beaucoup de pus très-liquide, verdâtre, ils guérirent; quelques-uns ont expectoré, pendant long-tems, des matières tenues, verdâtres, c'était une ſorte de phtiſie commençante que guériſſait le lichen d'iſlande, (*lichen iſlandicus*); en général, il n'y avait pas beaucoup de maladies, elles n'étaient pas mortelles, quelques hommes, qui étaient phtiſiques, auparavant & depuis long-tems, ſuccombèrent.

# DÉCEMBRE.

Les quatre premiers jours furent froids & nébuleux, il neiga durant tout le cinquième; une douce humidité fondit la neige, deux jours apres, un froid sec & modéré continua jusqu'au 18, qui fut obscurci par un brouillard & la pluie.

Depuis ce tems, un froid léger, sec & serein, accompagné de vent, continua pendant tout le reste du mois, le 24 & le 30, il tomba un peu de neige.

Le 25, le mercure s'éleva davantage dans le baromètre. . . . . 28 pouces 7 lig.

Le 30, il fut plus déprimé. . . . . 27 pouces 3 lig.

La plus grand chaleur se fit ressentir le 10, $+$ 11 degrés.

Le plus grand froid le 4 & le 25, $-\frac{1}{2}$ degré.

La chaleur moyenne, $+$ 5 degrés.

On vit, de tems en tems, les mêmes maladies qui regnaient vers la fin de novembre, elles furent en petit nombre & rarement fâcheuses; à peine vit-on aucunes fièvres continues, elles étaient un peu inflammatoires, mais on observa plusieurs rhumatismes dont quelques-uns étaient excessivement rebelles, & qui guérirent, après

Rhumatisme fréquent & opiniâtres.

après beaucoup de tems, lorſque la ſaiſon fut changée, plutôt que par les ſecours de l'art. Il y eut beaucoup d'eryſipèles.

On eut à guérir pluſieurs chlorotiques, ces malades vomiſſaient de la pituite acide, ainſi que leur alimens, elles furent plus mal pendant ce mois, elles avaient une légère fièvre, de la cardialgie, des palpitations de cœur, elles reſpiraient difficilement lorſqu'elles faiſaient quelques mouvemens. Chloroſes.

On leur donnait des remèdes délayans, ſalins, puis enſuite l'ipécacuanha (*pſicotria emetica*), & enfin la conſerve de tréfle d'eau, (*menianthes trifoliata*), de cochlearia, (*cochlearia officinalis*), avec un peu de rhubarbe, (*rehum palmatum*), de racine de gentiane, (*gentiana lutea*), & des fleurs de ſel ammoniac martialles, (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*). Ces remèdes changèrent la paleur des filles chlorotiques.

Pluſieurs malades, qui avaient des fièvres quartes, depuis la fin de l'été, ou le commencement de l'automne, ne ſe confièrent à nos ſoins que pendant ce mois, ils ne purent ſupporter du tout le quinquina, (*cinchona officinalis*) que très-tard, qu'après qu'on leur avait adminiſtré beaucoup d'inciſifs, & les émétiques; on put enfin donner cette écorce, à quelques-uns d'eux, Fièvres quartes.

mais il fallut ceſſer ſon uſage lorſque l'accès eut manqué, à cauſe de la tuméfaction de l'épigaſtre, de la toux, & reprendre l'uſage des apéritifs & des inciſifs, chez quelques-uns, la fièvre quarte devint continue après qu'ils eurent pris du quinquina. Il fallait détruire lentement la fièvre avec un électoire, compoſé de conſerve de creſſon aquatique, (*ſiſymbrium naſturtium*), de trefle d'eau, (*menianthes trifoliata*), de ſel ammoniac, (*muriate d'ammoniaque*), ou de fleurs de ſel ammoniac martiales, (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*) & l'extrait d'abſinthe, (*artemiſia abſinthium*). Il eut été mieux de donner des fleurs d'arnica, (*arnica montana*); mais je ne les emplóyais pas encore cette année contre la fièvre quatre.

Commencement de phtiſie.

Nous eumes pluſieurs phtiſies qui n'étaient pas encore à leur plus haut degré, elles provenaient de rhumes, d'été ou d'automne, qui avaient été négligés.

Quelques malades devinrent hémoptoiques à la ſuite de long rhumes de cette ſorte.

Il fallut d'abord ſaigner, une ou deux fois, ces maſades, & leur preſcrire un long uſage des délayans & des émoliens; la plupart guérirent par ces ſeuls moyens. Un doux émétique qu'on employa, très-tard, chez un petit nombre d'entr'eux, après qu'on avoit détruit l'inflammation des

poumons & diviſé & atténué la ſaburre qui s'était accumulée pendant l'automne, guérit la toux & l'hémoptiſie ; on empêchait les rechûtes avec le lichen d'iſlande & le polygala, (*polygala amara*).

# ÉPHÉMÉRIDES DE L'ANNEE 1779.

## CHAPITRE SECOND.

### JANVIER.

LA neige qui tomba, le premier de ce mois, ne ſe fondit pas auſſi-tôt, & celle qui tomba enſuite, en augmenta le volume ; la gelée fut, pendant tout le mois, très-forte, le tems ſec & le ciel le plus ſouvent ſerein, cependant les derniers jours du mois, furent obſcurcis par des brouillards & des nuages.

Le 23, jour de la plus grande élévation du mercure . . . . . 28 pouces 7 lignes.

Le 1.er, jour de ſa ſtation la plus baſſe . . . . 27 pouces 2 lignes.

Le 9 & le 24, jours les plus froids, — 10 deg.

Le 1 & le 21, jours les plus chauds, + 3 degrés.

Chaleur moyenne, — 2 degrés.

Quelques malades furent reçus à l'hôpital avec des fièvres quartes qu'on n'avait pas pu détruire. Ayant fouvent fait uſage de conſerve de creſſon aquatique, (*ſyſimbrium naſturtium*), & de tréfle d'eau, (*menianthes trifoliata*), de chaque deux onces, avec la poudre de racine de gentianne, (*gentiana lutea*), & de fleurs de ſel ammoniac, (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*), de chaque deux gros, ſans que ces fièvres euſſent été guéries, ni par le quinquina, ni par ſes conſerves; je donnai, d'après cela, les pilules ſuivantes: ℞ ſavon de veniſe, une demi-once; gomme ammoniac, trois gros; pilules de ruffus, demi-gros; elixir de propriété, ſuffiſante quantité pour faire des pilules, de trois grains dont le malade prenait trois, quatre fois par jour. Je me déterminai à employer, ſurtout chez les femmes, la méthode que Haen mit en uſage dans preſque toutes les maladies des femmes, ſurtout dans celles qu'on devait rapporter à un mouvement trop languiſſant des humeurs, & à leur épaiſſiſſement, (eh! combien n'y a t-il pas de maladies de ce ſexe qu'on ne doive pas rapporter à cette cauſe!) Ce médecin qui montra une ſagacité admirable dans la recherche des

cauſes des maladies chroniques, & qui fut plus heureux dans leur traitement que dans celui des maladies aiguës, employa ces remèdes avec ſuccès. J'ai quelquefois obſervé, pendant ce mois, combien l'état de la reſpiration eſt important pour juger du ſalut ou de la mort, & combien une juſte connaiſſance de cette fonction, fournit un pronoſtic certain. Une reſpiration courte, célère & telle que les inſpirations & les expirations ſaient petites & ſe ſuccèdent promptement, eſt la plus dangéreuſe de toutes, lors même que les autres ſymptômes paraiſſaient être favorables. Toutes les fois que je ne rencontre pas une reſpiration ſemblable, ſoit dans les fièvres putrides & malignes, & même dans les maladies inflammatoires de la poitrine, je ne déſeſpère pas : mais je n'ai jamais vu guérir ceux ſur leſquels je l'ai obſervée. Lorſque la reſpiration eſt courte & célère, quoique le pouls ſoit bon, & à peine plus vîte que le naturel, on ne doit pas avoir d'eſpérance.

Si, dans la péripneumonie ou la pleuréſie inflammatoire, ou même dans l'inflammation de quelques viſcères que ce ſoit, la reſpiration devient, tout-à-coup, courte & célère, ( & alors le pouls s'améliore ordinairement beaucoup, il eſt moins vîte & reprend ſa molleſſe naturelle ), *la mort eſt prochaine.*

On trouve l'inflammation, en grande partie, diſſipée dans les cadavres de ces malades, & la ſérosité épanchée en *abondance* & *ſubitement*, dans quelque cavité ou de la poitrine ou du péricarde ou de l'abdomen. Ce changement ſubit de la pleuréſie eſt la métamorphoſe funeſte de la pleuréſie en péripneumonie, elle cauſe la mort en ſuffoquant.

J'ai vu une jeune fille de la campagne, qui avait une fièvre maligne, elle fut preſque ſans pouls pendant deux jours, mais elle reſpirait avec facilité, elle fut guérie par les véſicatoires & de grandes doſes de camphre.

Un jeune tabletier, qui était couché au n.° 12, eut, pendant trois jours, un froid glacial de tous les membres, ſon viſage abattu était vraiment hipocratique; on ne reſſentait, que de tems en tems, de très-legers battemens des artères, qui ceſſaient auſſi-tôt; les mouvemens du cœur étaient très-languiſſans, quelquefois il ſe levait pour aller à la ſelle, d'autrefois il faiſait ſous lui, il reſpirait ſans peine, comme dans l'état de ſanté; ſa langue très-ſèche, très-petite, reſſemblait à un morceau de bois rond, tant elle était rappetiſſée & ridée. Il entendait on ne peut plus difficilement; cependant il reprit, peu-à-peu, quoique tard, ſa faculté & ſes forces par l'uſage du vin, des véſicatoires, du camphre, de l'angélique, (*ange-*

*lica archangelica*). Je n'ai jamais vu guérir perſonne qui eut été auſſi près de mourir.

Pleuréſies rhumatio-inflammatoires.

Vers le 15 janvier, pluſieurs pleurétiques, vinrent à l'hôpital, les pleuréſies n'étaient pas très-intenſes, elles étaient rhumatico-inflammatoires, la douleur occupait une ſurface très-grande du côté, elle était ſouvent réunie à une douleur des membres, & principalement des bras ou des jambes, qui répondaient au côté malade, les crachats étaient très-rarement ſanguinolens, la ſolution de la maladie n'était pas difficile, on employait les émoliens, la ſaignée.

Faibleſſe trompeuſe du pouls dans la pleuréſie.

J'ai quelquefois obſervé que le pouls était très-petit, dans cette ſorte de pleuréſie, & qu'il devenait plus fort, après la ſaignée, en raiſon de la diminution de la douleur, je craignais d'employer la ſaignée chez quelques femmes d'un tempéremment lâche, preſque chloretiques, dont les règles étaient trop fréquentes & trop abondantes, lorſqu'elles étaient atteintes d'une pareille douleur pleurétique, & que leur pouls était très-mou, très-faible; alors je ne tirai d'abord que très-peu de ſang, & en héſitant, pour voir comment elles ſe trouveraient; devenu enſuite plus hardi, j'en tirai davantage, après la ſaignée le pouls devenait plus fort, & auſſi-tôt elles étaient ſoulagées.

Ces pleuréſies étaient jugées par toutes les voies, par les ſueurs, les urines & les ſelles, rarement par les crachats, le plus ſouvent par des ſueurs ſpontanées, & qui ſe développaient fort tard. Il me parut auſſi, ce qui eſt contraire aux obſervations que j'avais faites, pendant les autres années, que les femmes étaient plus particulièrement ſujetes, que les hommes, à cette pleuréſie.

La pleuréſie plus commune chez les femmes.

J'ai vu certainement cette pleuréſie attaquer pluſieurs femmes des plus faibles, des plus délicates, épuiſées par des pertes de ſang, je veux dire par des règles trop abondantes, & qui ſe montraient avant le tems preſcrit: elles étaient guéries par les ſaignées, les émoliens, leur ſang était enflammé.

La force vitale des hommes ou le tempérement des femmes bien conſtituées, parut juſqu'alors réſiſter à la rigueur du froid de l'hyver, à l'action du quel les fibres plus délicates & plus irritables, étaient malheureuſement plus diſpoſées, ces malades avaient la langue muqueuſe, quelques-uns même l'avaient ſeche, & trouvaient leurs alimens mauvais. Des boiſſons émolientes l'humectaient, & en affaibliſſant l'action des matières putrides, s'il en exiſtait, en les délayant, elles rétabliſſaient le ſens du goût. La plupart de ceux qui, dans cette ſaiſon, avaient des maladies inflammatoires, vomirent ſpontanément, au commen-

cement de la maladie, & quelquefois même pendant ſon progrès, des matieres bilieuſes, pituiteuſes, ce qui les ſoulagea.

Les pleurétiques crachaient très-rarement du ſang, mais ils avaient une toux ſeche, très-fréquente, qui détachait, à la longue, un peu de mucoſité; ils ſe couchaient un peu plus facilement ſur le côté ſain, mais jamais ſur le côté malade, on obſervait ſouvent que le pouls était plus petit, plus faible & toujours plus ſerré, de ce dernier côté, & lorſqu'on employait quelques remèdes, la douleur ne ſe fixait ni long-tems, ni opiniâtrement ſur un point, mais elle ſe portait ſur les parties ſupérieures ou inférieures où elle avait ſouvent pris naiſſance dès le commencement. La croûte qui recouvrait le ſang qu'on avait tiré, était, le plus ſouvent, un peu pâle, de différentes couleurs, jaune, verte, griſe, livide ou tachetée; ſouvent auſſi elle n'était pas contractée, mais elle reſtait étendue & très viſqueuſe, on ſoulageait le point de côté par des fomentations, ou même par des vésicatoires, qu'on faiſait précéder de la ſaignée; j'ai quelquefois vu les fomentations émollientes appeler tellement les douleurs à l'extérieur, que le malade ne pouvait ſupporter qu'on le touchât; la fièvre continua pendant pluſieurs jours, chez quelques malades, dont les douleurs avaient été très-bien & promptement diſſipées, par des fo-

mentations ou des véſicatoires, juſqu'à ce que la maladie ſe calmât, peu-à-peu, après qu'on avait ſollicité les ſelles, les urines ou les ſueurs.

On ne devait jamais exciter les excrétions, mais il fallait les aider lorſqu'elles commençaient d'elles-mêmes; cette maladie devint putride chez quelques malades, auprès deſquels on avait employé, avec trop de facilité, le traitement antiphlogiſtique; ſurtout lorſqu'on avait trop répandu de ſang; toutes les fièvres exigeaient preſque ce traitement de la pleuréſie, par les nîtreux, les émoliens, pris en abondance, les ſaignées legères, & lorſque même la maladie paraiſſait être plus longue & plus opiniâtre, il ne fallait pas agir avec trop d'impétuoſité, ni trop ſe preſſer; le médecin devait ſe dire ſans ceſſe, *hâtons-nous lentement*. Cette obſervation eſt très-importante pour les traitemens des phtiſiques, puiſqu'il faut les ſoigner un peu différemment pendant l'hyver, ſurtout lorſqu'il eſt froid & ſec, que pendant l'été & l'automne.

Traitement des phtiſiques pendant ce mois.

La maladie reparut, tout-à-coup, accompagnée de fièvre & de douleur pleurétique chez quelques malades qui avaient éprouvé beaucoup de ſoulagement de l'uſage qu'ils avaient fait, pendant l'été & l'automne, du quinquina, du lichen & de la racine de polygala.

La plupart en moururent, & on trouva, dans leurs cadavres, des abcès dans leurs poumons, ils étaient grands, petits, ouverts, fermés & entremêlés d'une ſubſtance ſemblable à de la chair ſolide, qui était très-enflammée; l'inflammation fut bientôt diſſipée chez d'autres malades, dont la phtiſie n'était que commençante, & qui avaient paru, alors, éprouver de bons effets du lichen, du polygala, du quinquina, & auxquels ces remèdes ſemblaient enſuite nuire, il échapèrent à ce danger, mais leur maladie fut très-longue; je fis tirer du ſang à ces malades, avec modération, & je calmai l'irritation de la trachée artère, & le point de côté, par des boiſſons émolientes, préparées avec la racine d'althéa, (*althea officinalis*); j'ajoutai quelquefois un peu de gomme arabique, à cette boiſſon, ce qui parut ſoulager beaucoup ces malades.

Cette maladie était ſouvent accompagnée d'inflammation.

Le ſang ſe recouvrait toujours d'une couenne inflammatoire, qui, chez ces malades comme chez tous ceux qui le furent durant cette ſaiſon, était de différentes couleurs, plombée, jaune, verte, quelquefois cependant épaiſſe, contractée, frangée, la partie rouge était auſſi viſqueuſe.

Les odontalgies furent très-fréquentes pendant ce mois; celles qui étaient d'abord continues, devinrent enſuite rémittentes; de manière qu'elles

Odontalgies périodiques & autres rhumatiſmes

auſſi périodiques guéris par le quinquina

ſe faiſaient à peine reſſentir, de tems en tems, & très-légèrement, pendant le jour, & qu'elles vexaient cruellement les malades, pendant la nuit, juſqu'à l'aurore; alors elles ſe calmaient de nouveau. Rien ne put appaiſer ces douleurs que le quinquina qu'on faiſait précéder des délayans ſalins; cet anti-périodique calma plutôt ces odontalgies & à plus petites doſes qu'il ne guérit les fièvres intermittentes.

J'ai auſſi obſervé, pendant ce mois, des douleurs nocturnes des bras, qu'on ne pouvait guérir que par le quinquina qu'on faiſait précéder de l'uſage de ſels & d'antimoine diaphorétique non lavé, (*oxide d'antimoine par le nître de potaſſe non lavé*), quelquefois ces derniers remèdes ſuffirent ſeuls; je donnais cette écorce plus tard, à petites doſes, pendant peu de tems, & cependant les malades ne rechûtaient pas.

Quelquefois les douleurs vénériennes ſont plus vives pendant le jour & moins fortes pendant la nuit, quoique le contraire arrive ſouvent.

Une jeune fille eut une douleur de colique, accompagnée d'une légère fièvre avec friſſon, mais ſurtout de chaleur ſuivie de ſueur, cette fièvre durait tous les jours, depuis trois heures après-midi juſqu'à ſix, elle réſiſta à tous les moyens. Penſant que c'était un fièvre cachée, je donnai envain & pendant long-tems, de fortes doſes de quinquina; cette malade m'ayant enfin montré une tumeur qu'elle portait à la lèvre droite de la vulve, & qui était très-douloureuſe pen-

dant la nuit, je lui donnai du mercure ſublimé, (*muriate de mercure ſur-oxigèné*), elle fut guérie bientôt après.

J'ai auſſi vu d'autres douleurs vénériennes qui duraient conſtamment pendant la journée, & qui ſe calmaient preſqu'entièrement pendant la nuit.

J'appris combien il fallait, même dans les maladies chroniques (je parle de celles qu'on obſerve dans toutes les ſaiſons), avoir égard à la conſtitution de l'année, & apprendre, de cette obſervation, ce qu'il convient de faire dans un cas douteux.

J'eus à guérir, vers la fin du mois, pluſieurs pleuréſies qui étaient plus inflammatoires, il n'y en eut cependant aucune de mortelle, mais toutes ſe terminèrent heureuſement & doucement, par l'uſage des boiſſons abondantes, émolientes, nitrées & tièdes, par l'application d'un cataplaſme, de même propriété, ſur le côté, & par une, deux ou trois ſaignées; je guéris une dyſſentrie par des boiſſons émolientes, mucilagineuſes ſeules, par des fomentations tièdes ſur le ventre & la ſaignée.

Il y eut peu de fièvres putrides pendant cette ſaiſon, quoique la plupart fuſſent inflammatoires, celles qui n'étaient pas accompagnées d'inflammation ou qui ne l'étaient que d'inflammation locale, paraiſſaient ſur-tout être *putrides*; en effet, Fièvres inflammatoires de ce mois.

le mauvais goût, l'état de la langue, la malpropreté des dents, les nauſées, les vomiturítions, les vomiſſemens, les diarrhées ſpontanées & la nature des urines, étaient ſemblables à ceux qu'on obſerve dans les fievres putrides; cependant l'inflammation était générale, il y avait un épaiſſiſſement inflammatoire qu'il fallait détruire par les ſaignées & les boiſſons émolientes nîtrées.

Elles reſſemblaient le plus ſouvent à des fièvres putrides.

Ceux qui avaient heureuſement traité ces fièvres, par cette méthode, croyaient avoir guéri des *fièvres* putrides, par les anti-phlogiſtiques ſeuls, je penſais qu'ils avaient bien fait la médecine, mais qu'ils avaient mal raiſonné, & donné, à cette maladie, un nom qui ne lui convenait pas. Ils avaient en effet guéri des fièvres inflammatoires, non putrides, qui étaient cependant ſouillées d'une ſorte de teinte putride, que les boiſſons anti-phlogiſtiques, & les évacuations alvines plus abondantes avaient diſſipées aiſément; d'autres indices me diſaient qu'il en était ainſi; cette fièvre n'attaqua point en effet les hommes très-forts, athlétiques, plus diſpoſés, dans d'autres tems, aux maladies inflammatoires, mais de préférence les hommes les plus faibles, & les femmes plutôt que les hommes.

Ces malades ne ſupportèrent pas, ſans danger, les ſaignées les plus abondantes, & un traite-

ment plus anti-phlogiſtique, que ne l'exigeait leur maladie.

Je penſais que cette fièvre était ſalutaire, que c'était un moyen que la nature employait, dans ce changement de ſaiſons, pour modifier la manière d'être des humeurs qui exerçent leur empire pendant l'été & l'automne; mais il fallait faire rentrer, dans ſes bornes, cette fièvre ſalutaire, lorſqu'elle les franchiſſait. Pourquoi.

Il y eut des médecins qui employèrent, contre cette fièvre, *qui avait quelque apparence de putridité* & qui était *en effet* inflammatoire, la méthode anti-putride & ſtimulante, les vomitifs, le quinquina, les véſicatoires, le camphre, le muſc, &c; ils diſaient que cette fièvre était beaucoup plus maligne qu'ils n'en avaient vu pendant l'été; les malades qui leur étaient confiés, périſſaient. Les erreurs dans le diagnoſtic ſont pernicieuſes aux malades, tant il eſt important, dans la connaiſſance des maladies, de ne point ſe laiſſer tromper par des ſymptômes ſuperficiels, mais de chercher à connaître l'état des viſcères. Et quelle fut la ſuite.

---

## FÉVRIER.

Le temps devint plus doux, dans les premiers joursde ce mois, des brouillards épais le rendirent

humide, dissipèrent le froid rigoureux de l'hyver, ils hâtèrent la fonte de la neige, qui, bientôt dissoute par une pluie légère, apportée par le vent de sud, fut entièrement dissipée.

On éprouva, depuis le 8 jusqu'à la fin du mois, la douce chaleur & les charmes du printems, de sorte que la végétation prit, depuis le 15, de grands développemens.

Les 17, 18, 27, 28, l'élévation la plus grande du mercure, 28 pouces 6 lignes.

La plus grande dépression le 7, 27 pouces 11 lignes.

Le 1.er & le 2, le plus grand froid, — $3\frac{1}{2}$ deg.

Les 25 & 28, plus grand chaud, + 10 deg.

Aurore boréale, les 9, 12 & 13.

Chaleur moyenne + $5\frac{3}{7}$ degrés.

Fluxions épidémiques. On vit, pendant ce mois, beaucoup de rhumatismes, de sorte que tous les jours il venait un très-grand nombre de malades, à l'hôpital. Il y eut de très-grandes variétés, de grandes différences entre ces fluxions, elles dépendaient principalement de la fièvre & de la partie malade.

Différentes. La fievre ne fut pas souvent très-forte, surtout pendant le jour; après avoir été précédée d'un frisson, elle était plus forte le soir & durant la nuit, jusqu'à ce qu'elle se dissipât, enfin, peu-à-peu, après un petit nombre de jours, qui n'était pas réglé; la plupart se plaignirent d'avoir la

la bouche fale, ſur-tout pâteuſe, fade; quelques-uns l'avaient auſſi amère. Il y en eut qui n'éprouvèrent aucun ſymptôme de fièvre, ils reſſentaient des douleurs déchirantes, qui augmentaient le ſoir & pendant la nuit, qui ſe calmaient ou ceſſaient pendant le jour. Les genoux & les mains de quelques-uns de ces malades ſe tuméfièrent, le gonflement était trés-douloureux, il n'était pas ſtable, il ſe diſſipait dans vingt-quatre heures, lorſqu'une autre tumeur ou une douleur ſe développait, les douleurs nocturnes des articulations, ou des parties intermédiaires, continuaient quelquefois très-longuement, quoique la fièvre eut ceſſé depuis longtems. Les changemens de la douleur par rapport aux lieux qu'occupa le rhumatiſme, furent étonnans, il y eut des céphalalgies qu'on reſſentait le ſoir vers l'occiput, le ſinciput, d'un côté de la tête; des ophtalmies, des fluxions ſur les dents, la gorge, &c.

Une jeune femme, dans la vigueur de l'âge, réclama mes ſoins, elle avait des glandes maxillaires & parotides tuméfiées, elle ſouffrait une vive douleur lorſqu'on touchait les parties malades, elle avait un rhumatiſme entre les épaules, une petite fièvre; le troiſième jour de la maladie, elle avalait avec peine, reſſentait un obſtacle au-deſſus du ſternum, reſpirait difficilement à cauſe d'une douleur qu'elle éprouvait

au larinx & dans toute la trachée artère, jusqu'à la partie ſupérieure du poumon, cette douleur était pongitive, & plus forte lorſqu'elle reſpirait, elle ſouffrait davantage lorſqu'on lui touchait le cou.

La reſpiration fut on ne peut plus embaraſſée au commencement de la nuit du quatrième jour de la maladie, à cauſe d'une douleur pongitive de toute la gorge, accompagnée de danger de ſuffoquer; elle réclama mes ſoins le cinquième jour; les cauſes que j'ai rapportées rendaient ſa reſpiration douloureuſe & on ne peut plus pénible; elle avait les glandes parotides & maxillaires tuméfiées, elle glougoutait, de tems en tems, comme un coq d'inde en colère; on ne voyait rien d'extraordinaire dans ſa gorge; elle reſſentait des douleurs de rhumatiſme dans tous ſes membres, juſqu'au bout des doigts; le pouls était naturel, elle avait eu juſqu'alors des friſſons continuels; cette maladie fut bientôt guérie par le moyen d'une ſaignée, de gargariſmes & des fomentions émolientes ſur les parties malades, par l'uſage des boiſſons émolientes, tièdes & nîtrées, & enfin par celui de l'oxide d'antimoine, par le nîtrate de potaſſe non lavé, (*antimoine diaphorétique non lavé*).

Quelques malades avaient des coliques continuelles, lorſque les douleurs des membres avaient ceſſé, ou même ils éprouvaient ces deux maux

en même tems ; j'attribuai ces coliques à l'action du rhumatiſme qui s'était portée ſur les inteſtins.

Dyſſenterie du printems.

Ceux qui avaient ces coliques, avaient, en même tems, la diarrhée ; les matières qu'ils rendaient, étaient muqueuſes, viſqueuſes, comme du frai de grenouilles, ou bien elle s'étendait en filamens, comme l'urine des calculeux, ils allaient fréquemment à la ſelle avec tranchées teneſmes, ils avaient ſouvent envie d'y aller, quelquefois, cette matière muqueuſe était teinte de ſang. Cette maladie ſe rapprochait de la dyſſenterie, je la guéris cependant, comme un rhumatiſme inflammatoire des inteſtins, par des ſaignées qui verſaient un ſang *couenneux*, des cataplames & des fomentations émolientes ſur le ventre, des boiſſons tièdes, mucilagineuſes, le mucilage de la gomme arabique ſurtout. Lorſque la douleur était entièrement diſſipée, on pouvait avec ſureté, il fallait même néceſſairement chaſſer, par le vomiſſement, la ſaburre qui était accumulée, & dont le volume était augmenté. L'infuſo-décoction de racine d'arnica, (*arnica montana*) les amers, pendant l'uſage deſquels on donna quelquefois des parégoriques, le vin vieux rouge, guérirent les reſtes de diarrhée, qui étaient entretenus par l'humidité des inteſtins. Quelques malades urinaient avec peine & avec chaleur, cette maladie ſurvint quelquefois, tout-à-coup, à la ſuite, des

fluxions douloureuſes ſur quelques parties, elle ne ſurvenaient quelquefois que lorſqu'elles étaient diſſipées ; j'appelai cette maladie rhumatiſme de la veſſie, des boiſſons tièdes & émolientes, & des cataplaſmes de même propriété, appliqués ſur le pubis & le périnée, furent très-utiles.

## MARS.

Le tems fut auſſi doux, au commencement de ce mois, qu'il l'avait été pendant une grande partie de février, mais à peine trois jours furent-ils écoulés que nous eumes à regretter ce beau tems, qu'avait chaſſé le vent du nord, très-fort & très-froid. Du 15 au 25, le froid commença à changer par le retour agréable du printems & des zéphirs, une végétation précoce, qu'un ciel trop rigoureux avait ſuſpendu, reprit de nouveaux développemens, juſqu'à ce qu'une nouvelle gelée refroidit les derniers jours de mars.

Le mercure s'éleva à 28 pouces 6 lignes, le 5, jour de ſa plus grande aſſenſion.

Il s'abaiſſa à 27 pouces 9 lignes, les 15, 18 & 19, jours de ſa plus grand dépreſſion.

Le 6, jour le plus froid, . . . . $\frac{-}{1}$ 21 $\frac{1}{2}$ deg.

Les 26 & 8, jours les plus chauds, $\frac{+}{1}$ 13 deg.

Chaleur moyenne, $\frac{+}{1}$ 8 $\frac{2}{3}$ degrés.

On vit, au commencement de ce mois, ſurtout parmi les hommes, une ſorte de fièvre putride, dont l'invaſion reſſemblait à la péripneumonie, elle n'attaqua qu'un petit nombre de perſonnes; le ſang ſe recouvrait d'une croûte gélatineuſe, étendue, cendrée; de petites ſaignées répétées furent utiles, dès le commencement, pour détruire l'inflammation locale des poumons; les malades furent enſuite ſoulagés par des boiſſons abondantes de décoctions de chiendent, &c. avec l'oximel & des ſyrops acides; l'émétique fut rarement utile, & quelquefois ſeulement, lorſque la maladie était plus avancée. Fièvre putride particulière.

L'état contre-nature & inconnu, qu'on déſigne par le nom de putridité, paraiſſait s'être développé, primitivement, dans les ſecondes voies par quelque cauſe que ce fut, & n'y avoir pas été tranſmis des premières; la fièvre continuait d'un ſeul trait, ſans ſymptômes violens, ſans exacerbations, excepté de legères, pendant la nuit.

La ſomnolence était continuelle, la langue muqueuſe, la bouche rarement mauvaiſe; on ne devait employer, ni le quinquina, ni l'arnica, ni les aromatiques, ni aucune ſorte de ſtimulans, les antiphlogiſtiques étaient utiles, la durée de la maladie incertaine, il n'y avait aucune criſe manifeſte.

Un froid ſec & apporté par le vent de nord, s'étant fait reſſentir le quatrième jour de ce mois,

il y eut beaucoup de pleurétiques, la douleur était très-forte; on fit pluſieurs ſaignées, la croûte qui recouvrait le ſang était épaiſſe, étendue, ſans être contractée, le ſang était ſemblable à celui qu'on a coutume d'obſerver dans le rhumatiſme inflammatoire.

On employa les boiſſons tièdes, les cataplasmes émoliens, ſur le côté douloureux; ces maladies étaient eſſentiellement & très-inflammatoires, cependant l'émétique fut utile, chez quelques malades; mais il ne le fut que tard, après que l'inflammation fut diſſipée, lorſque la maladie inflammatoire paraiſſait ſe changer en ſaburrale.

Ceux qui étaient ſujets aux hémoroides s'en plaignirent dans cette ſaiſon, ils furent quelquefois plus malades, ils avaient le ténèſme, des coliques, une fièvre inflammatoire; le traitement anti-phlogiſtique fut utile, c'eſt-à-dire la ſaignée, les boiſſons analogues, les ſangſues & enfin les eccoprotiques.

Craintes d'avortemens épidémiques.

Pendant ce mois, pluſieurs femmes enceintes, furent menacées d'avortement, au quatrième & ſeptième mois, elles éprouvaient les douleurs de l'enfantement, elles avaient la fièvre. On preſcrivit la ſaignée, les émulſions nîtreés, le repos; une de ces femmes, ayant fait uſage de ces moyens, qui calmaient les douleurs ſans les détruire, vomit d'abord ſpontanément des ma-

tières pituiteuſes, cette évacuation ayant enſuite été ſollicitée par l'art, (1) la malade en obtint un

---

(1) Il eſt utile ici de combattre, en s'étayant de l'exemple de Stoll, le préjugé qui s'oppoſe à ce qu'on faſſe vomir les femmes enceintes dans les maladies qui leur ſurviennent.

Hyppocrate a proſcrit l'uſage des émétiques pendant les premiers & les derniers mois de la groſſeſſe; mais il eſt ſouvent utile, pour ſauver la mère & l'enfant, d'adminiſtrer ces remèdes dans les intervalles compris entre ces deux tems. Je puis aſſurer que j'ai gueri, ſans accident, pluſieurs femmes enceintes, par l'uſage même réitéré de ces remèdes énergiques.

L'obſervation ſuivante prouvera que, dans les maladies graves, on ne doit pas attribuer légèrement à l'action des émétiques, l'avortement qui ſurviendrait.

Je fus appelé dernièrement pour donner mes ſoins à une femme pauvre, qui était enceinte depuis ſix mois, elle preſentait tous les ſymptômes d'une pleuréſie ſaburrale qui, ayant été négligée, laiſſait préjuger qu'elle dégénérerait bientôt en putride. Je preſcrivis de l'ipécacuanha à prendre de ſuite, il ne fut point donné; le mari de cette femme, qui était crocheteur, de qui j'ai ſu depuis qu'il traitait des tumeurs cancéreuſes, la vérole &c., s'y était oppoſé.

Le lendemain cet homme s'applaudiſſait beaucoup de n'avoir pas adminiſtré la racine émétique, & me félicitait de ce qu'il m'avait ainſi épargné une atteinte fâcheuſe à ma réputation, cette femme était accouchée pendant la nuit. Les lochies coulaient abondamment, l'état ſaburral prédominait davantage, le beſoin d'évacuation était encore plus preſſant. Je preſcrivis de nouveau cet émétique, qui ne fut point encore donné. La perte du ſang accéléra l'effet funeſte de la ſaburre putride, &

ſi bon effet que, les douleurs des lombes, du ventre & les efforts pour accoucher, furent entièrement détruits.

Les ſangſues calmèrent les douleurs & les efforts pour accoucher chez un autre malade qui avait eu auparavant un flux hémoroidal, & qui craignait l'avortement.

On vit plus de èvres putrides après le 15 mars & d'autres différens accidens.

Après le 15 mars, il y eut une ſorte de fièvre putride qui fut très-fréquente, tous ceux qui en furent attaqués, avaient un très-grand mal de tête, leurs idées étaient confuſes, ils étaient ſtupides, ils avaient les ſens affaiblis, une ſomnolence particulière, & enfin un délire taciturne, ſurtout pendant la nuit; ils offraient pluſieurs indices de la préſence de ſaburre, & lorſqu'on leur avait adminiſtré un remède, ſoit qu'il ſollicitât le vomiſſement ou les ſelles, il n'apportait aucun, ou du moins qu'un très-léger ſoulagement, qui n'était pas même durable; la langue ſe deſſéchait après

---

cette malade périt le lendemain. Elle n'avait pris l'ipécacuanha que le jour de ſa mort. Je ne doute pas que cette femme n'eut guéri, ſi elle avait vomi le jour que je l'avais preſcrit; & quand même elle eut accouché pendant l'effet de l'émétique, ma conſcience m'aurait tranquiliſé ſur les bruits qu'on eut pu répandre. Cette exemple & mille autres ſemblables, doivent plutôt encourager l'uſage de ce remède, dans les maladies qui ſurviennent aux femmes enceintes, & qui exigent ce médicament, qu'il ne doit détourner de le leur donner.

un petit nombre de jours, la tendance au ſommeil, était plus forte, plus conſtante, les malades étaient dans un état comateux; un très-grand nombre avait la bouche noire; ſouvent, pendant le ſommeil, leurs yeux étaient entr'ouverts contre leur coutume; j'augurais que les malades étaient en grand danger, lorſque leurs yeux restaient inégalement entr'ouverts; je n'ai jamais vu, pendant cette année, ni dans les précédentes, aucun malade qui fut guéri lorſque dans une fièvre aiguë, qui ne paraiſſait pas dangereuſe, mais qui était même ſalutaire, il avait l'un des yeux plus ouvert que l'autre.

Elle était ſouvent accompagnée de pétéchie ſemblable à la rougeole.

Souvent on voyait ſe développer, pendant des jours indéterminés, des exanthèmes, qui n'augmentaient ni ne diminuaient la maladie, ils reſſemblaient exactement à la rougeole, par leur grandeur & leur forme, ils étaient couleur de roſe, quelquefois cendrés, ou d'un léger jaune; je les nommais pétéchies morbilleuſes, les lenticulaires furent plus rares. Le pouls était plein, fort, dur & un peu plus vîte que dans l'état naturel; la dureté & les vibrations du pouls parurent s'accroître, quelquefois, après des ſaignées répétées; le ſang coulait auſſi quelquefois des narines ſans procurer un ſoulagement évident; le ſang, fourni par les ſaignées était recouvert d'une croûte roſée, ſans ſéroſité, & préſentait

un caillot très-glutineux ; l'urine était plus rouge que dans l'état naturel, dorée, jamais elle n'était couleur de feu, ni eſſentiellement inflammatoire ; cette fièvre avait, au commencement, & tous les jours, une légère remiſſion & une exacerbation, auſſi légère, qui était précédée d'une faible horripilation ; on ne remarquait plus enſuite aucune rémiſſion, ni aucun accès ; la fièvre était continue, la durée de la maladie varia de deux à trois ſemaines ; les criſes furent différentes, il n'y en eut aucune d'évidentes, de grandes ou précédées d'agitations ; la plupart de ces fièvres paraiſſaient ſe calmer peu-à-peu ſans criſes. Tous les malades eurent une affection péripneumonique ou même pleurétique, plus ou moins grave, la plupart, & en très-grand nombre, guérirent.

Les anti-phlogiſtiques ſeuls produiſirent un bon effet, les ſaignées réitérées, les décoctions de chiendent, de piſſenlit avec le nître & l'oximel ; il fut auſſi avantageux d'entretenir le ventre libre par des lavemens, ſouvent répétés.

Obſervation très-importante dans le traitement de cette fièvre.

Il était très-important de ſortir ces malades du lit, de les tenir aſſis, afin de les arracher, par-là, au ſommeil ; perſonne, à moins qu'il n'en ait fait l'expérience, ne peut connaître combien le ſommeil augmente la fièvre, & combien les veilles & la privation forcée du ſommeil, la dimi-

nuent & préſervent du délire. Ni les émétiques, ni les purgatifs ne furent utiles *qu'alors que l'inflammation était diſſipée, quand la maladie etait très-avancée*, lorſqu'elle n'était plus telle qu'elle avait été juſqu'alors, mais quand elle était *changée* en fièvre putride *ſaburrale*; les véſicatoires, le camphre, la ſerpentaire de virginie, (*ariſtolochia ſerpentaria*), (1) le contra yerva, (*dorſtenia*

---

(1) Tant que l'étude de l'hiſtoire naturelle & de la botanique, ne furent pas auſſi ſuivies qu'elles le ſont maintenant par ceux qui cultivent l'art de guérir, les dénominations qu'on impoſa, aux différentes ſubſtances médicamenteuſes, différèrent ſouvent dans les divers pays, chez les auteurs différens; ce n'eſt qu'à l'aide de ces deux ſciences que les caractères étant devenus plus faciles à ſaiſir, la nomenclature a auſſi été perfectionnée.

Linneus, Geoffroi, tous les naturaliſtes & pharmacologiſtes s'accordent à dire que la racine de ſerpentaire de virginie, appartient à une eſpèce d'ariſtoloche, que le premier de ces auteurs a déſignè ainſi, *ariſtolochia ſerpentaria*. Sp. Pl. Gynand Hexand.

Malgré des témoignages auſſi univoques, j'ai imprimé, dans les deux premiers volumes de la traduction du *Ratio Medendi*, de Stoll, que cette racine appartenait au genre des *ſaturaia didynam gymnosp*; & à l'eſpèce que je déſignais par l'épithète *virginiaca*; j'avais été entraîné à commettre cette faute, parce que je croyais très-bien me reſſouvenir, avoir entendu un célèbre profeſſeur de Botanique, de Paris, indiquer, dans ſes cours, que cette racine appartenait à ce dernier genre; je trouvais même, ſur mes cahiers

*contra yerva*), &c. dont les malades avaient fait uſage, avant de venir à l'hôpital, produiſirent un mauvais effet.

Fièvre putride ſanguine.

L'ouverture des cadavres montra quelques inflammations cachées, ſurtout dans la poitrine, quelquefois même dans le ventre, je nommais *putride ſanguine*, cette fièvre exanthémateuſe, pour la diſtinguer de la putride ſaburrale, telle

---

de botanique, une note qui l'affirmait. On ſait aſſez que par les progrès que les ſciences naturelles ont fait de nos jours, on a rectifié beaucoup d'erreurs commiſes par d'illuſtres auteurs plus anciens, & il eut été très-poſſible que ce cas fournit un exemple de cette correction. J'étais cependant encore incertain, lorſque le haſard mit ſous mes mains une grande quantité de racine de ſerpentaire de virginie, qui était encore fixée à ſa tige; n'y découvrant aucun des caractères propres au labiées, je réſolus d'en envoyer à Paris pour avoir l'opinion du profeſſeur, de qui je me perſuadais tenir l'opinion que j'avais énoncée, je ne fus pas bien ſervi.

De nouvelles recherches me firent trouver, parmi la ſerpentaire que j'avais à ma diſpoſition, des plantes entières, chargées de fleurs & de fruit; il fut aiſé d'y démontrer que ces racines appartenaient vraiment à l'eſpèce d'ariſtoloche, déſigné par Linneus, par les noms *d'ariſtolochia ſerpentaria*. Il m'a paru d'autant plus néceſſaire de relever cette erreur que dans deux ouvrages, imprimés en même tems, l'un fait par un profeſſeur d'un très-grand mérite, le D. PINEL, ont lit que cette racine eſt celle du *polygala ſenega*. L. Noſogr. Phil., T. 1 p. 105, & que je l'attribue au *ſatureia* dans les premiers volumes de la Médecine Clinique.

que la ſaburre, qui paſſe du ſyſtême gaſtrique dans le ſang, a coutume de la produire, mais, dans notre fièvre *putride ſanguine*, le vice paraiſſait s'être développé poſitivement dans le ſyſtême ſanguin; cette fièvre putride ſanguine avait, en même tems, le caractère *inflammatoire*.

Voilà des pétéchies *eſſentielles* qui s'étaient formées ſpontanément, voilà auſſi une ſorte de fièvre pétéchialle, une *ſorte* de fièvre putride, à laquelle les méthodes *échauffantes* & *éméto-carhartique*, ou anti-ſaburales étaient également contraires, & qui demandaient uniquement les *refrigérans* & les *anti-phlogiſtiques*.

Pétéchies eſſentielles.

Si l'on voulait traiter, par les raffraîchiſſans & les anti-phlogiſtiques, *toutes* ou du moins la *plupart* des fièvres putrides, qui, quoique compriſes ſous le même nom, préſentent beaucoup de différences eſſentielles, & ſi l'on voulait proſcrire les autres méthodes de guérir ces fièvres de caractère différent, on s'écarterait beaucoup de la vérité & de l'obſervation de tous les ſiecles.

Le même traitement n'eſt pas applicable aux fièvres putrides en général & en particulier.

Cette fièvre *putride-inflammatoire* paraît préférer les hyvers moins froids & pendant leſquels le vent du ſud ſouffle d'avantage, & le printems, lorſque la conſtitution inflammatoire d'un hyver froid, eſt prête à ſe diſſiper; quelquefois on voit des maladies inflammatoires ſe développer à la fin de l'automne.

# AVRIL.

Au commencement de ce mois on reſſentit un froid rude, mais la chaleur ſe developpa depuis le 4 juſqu'au 17, alors un vent froid diminua pendant quatre jours, cette chaleur printanière; le ciel fut cependant toujours ſerein, & la ſéchereſſe continua; le 21 la chaleur fut telle qu'elle paraiſſait plutôt appartenir à l'été qu'au printems; le lendemain il fit très-grand chaud & le tonnère gronda, une pluie qu'une longue ſéchereſſe avait beaucoup fait deſirer, & pour laquelle on invoquait le ciel, depuis long-tems, tomba le 23.

Les derniers jours de ce mois, furent modéremment chaud, ils versèrent une pluie légère & ſalutaire.

L'élévation du mercure fut la plus grande, le 2, . . . . . 28 pouc. 6 lig.
Sa dépreſſion la plus forte, le 9, 27 pouc. 8 lig.
Le 15 & le 16, furent les jours les plus chauds, . . . . . + 19 $\frac{1}{2}$ degrés.
Le 17 & le 18, les moins chauds, . + 4 degrés.
La chaleur moyenne, . . . . . + 14 $\frac{3}{10}$ degrés.

Il y eut pluſieurs péripneumonies, ſurtout parmi les hommes, au commencement de ce

mois ; la douleur occupait une large ſurface ; la fièvre était très-forte ; le ſang entièrement enflammé, de ſorte qu'on n'obſervait qu'un peu de partie rouge ; il fallait employer des ſaignées copieuſes & des cataplaſmes émoliens ſur la poitrine.

Quelques-uns n'avaient qu'une inflammation du foie, ſeule ou acccompagnée de pleuréſie, l'inflammation occupait, chez quelques autres, toute la ſurface des hypocondres, elle était ſeule ou compliquée de celle de la poitrine ; cette inflammation du foie, était, chez quelques malades, accompagnée d'ictère, la maladie était alors on ne peut plus dangereuſe ; on obſervait, en outre, de ces maladies inflammatoires, beaucoup de fièvres putrides ſanguines.

La plupart des péripneumoniques & des pleurétiques avaient quelque complication de ſaburre & de bile, alors la diarrhée était utile, il fallait cependant qu'elle fut modérée ; l'uſage des vomitifs ne fut pas ſûr, à moins qu'on ne les employât très-tard, lorſque la fièvre était appaiſée, ou entièrement ceſſée, & ſi la douleur continuait ou ſi elle ſe développait de nouveau.

Il mourut beaucoup de monde par-tout.

Les excrémens étaient d'un verd foncé, chez la plupart des malades, tous ceux qui réclamèrent mes ſoins, vers le 15 avril, étaient cou-

verts de pétéchies, leur ſaburre avait quelque choſe de particulier, elle était *ærugineuſe* ſans être *épaiſſe*, mais *délayée*, *liquide & en petite quantité*; elle avait une odeur acide, auſtère, douce, comme le vinaigre dans lequel on a mis un peu de litharge, telle était l'odeur, ſurtout, de l'haleine de ces malades, de leur ſueur, de leur transpiration inſenſible, & principalement celle de la ſabure qu'ils rejettaient en vomiſſant; il fallait ſouvent employer les émétiques, cependant ils ne ſoulagèrent pas autant que dans les autres maladies ſaburrales, à cauſe de l'inflammation locale de quelques parties & ſurtout du poumon; il fallait faire une ou pluſieurs ſaignées, principalement aux hommes; les anti-phlogiſtiques ſeuls, avant & après l'émétique, leur furent auſſi ſalutaires; j'employais, plus tard, chez d'autres malades, & ſurtout chez les femmes, à cauſe de leur faibleſſe ou d'un flux de ventre fatiguant, l'infuſo-décoction de racine d'arnica.

Vers la fin d'avril, j'eus à traiter pluſieurs fièvres quotidiennes, ou plutôt pluſieurs doubles-tierces, qui ſuivirent les continues.

Ces fièvres intermittentes ne guériſſaient point par l'uſage continué des délayans, mais par celui du quinquina & des amers.

MAI

## M A I.

Le commencement du mois fut chaud & ſuffocant; le 5, le tonnère gronda, un vent violent, qui ſouffla, le ſoir, amena un froid vif & ſubit; le tems fut ſerein & chaud, le 6 & le 7; le 8, il tomba un peu de pluie douce qui fut ſuivie de chaleur, juſqu'au 20, alors le tems ſe rafraîchit un peu, on le ſupporta avec plus de plaiſir, après d'auſſi grandes chaleurs, & une auſſi grande alternative de froid & de chaud. La ſèchereſſe continua.

Le 23, ſtation du mercure la plus haute, . . . . . 28 pouc. 4 lig.
Les 3, 4 & 13, depreſſion la plus grande, . . . . . 27 pouc. 7 lig. $\frac{1}{2}$.
Le 11, chaleur plus intenſe, . . . + 23 degrés.
Le 5, la moins forte, . . . . . + 6 degrés.
Chaleur moyenne, . . . . . $+\frac{1}{1}$ 16 $\frac{1}{2}$ deg.

On eut, au commencement de mai, pluſieurs fièvres tierces, qui s'étaient développées à la fin d'avril; elles furent d'abord tierces, & devinrent enſuite doubles tierces; je les guériſſais par l'uſage de la décoction de chien-dent, de piſſenlit, de chicorée avec un ſel neutre, & enſuite avec l'émétique; les accès étant diſſipés, par ce traite-

ment, pour empêcher les rechûtes, je donnais, à la plupart des malades, l'électuaire fébrifuge de la pharmacopée de Vienne.

Angines vernales.

Après les premiers jours de mai, j'eus à traiter en outre des fièvres tierces, des angines; les amigdales très-tuméfiées & qui se touchaient, fermaient l'arrière bouche, ces angines étaient inflammatoires saburrales. Il fallait employer la saignée, lorsque le sang qu'on tirait, était inflammatoire, mais elle procurait peu de soulagement, on en obtenait beaucoup plus de l'émétique administré un peu plus tard; la déglutition qui ne pouvait se faire, était rétablie, aussi-tôt après le vomissement; on donnait ensuite des eccoprotiques, des gargarismes, avec le muriate d'ammoniaque. Ni les vésicatoires, ni les cataplasmes qui entouraient le cou, ni les fomentations émollientes, sur toute cette partie, ne furent point utiles, comme dans l'angine rhumatismale.

Indépendemment de ces angines, & de ces fièvres tierces, on vit encore des pleuréfies & des péripneumonies, elles avaient le même caractère des angines, car d'abord il y avait une inflammation qui demandait la saignée, (mais qui n'exigeait pas qu'elle fut souvent répétée), des boissons abondantes, & plus tard enfin les émétiques & les eccoprotiques. La maladie qui chez quelques malades, s'était portée sur la gorge, se dirigea, chez d'au-

tres, ſur les poumons; cette même maladie, qui ne différait que par la ſiège qu'elle occupait, exigeait le même traitement, la ſièvre appartenait aux rémittentes.

Vers le 15 mai, il nous vint pluſieurs ſièvres ſaburrales ſimples. Après l'uſage des délayans & de l'émétique, les fleurs de ſel ammoniac martialles (1), (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*), données dans un véhicule amer, furent utiles contre les ſièvres tierces.

Les ſièvres ſaburrales eſſentielles parurent

---

(1) Stoll emploie ſouvent dans ſa pratique les fleurs de ſel ammoniac martialles, (*muriate d'ammoniaque ferrugineux*); ſi l'on conſidère ce médicament ſous ſes rapports chimiques, on voit qu'il n'y a point de combinaiſon entre le fer & le muriate d'ammoniaque qui le compoſent, que ce n'eſt qu'un mêlange d'une petite quantité d'oxide de fer, avec ce ſel; c'eſt d'après ces conſidérations, ſans doute qu'on a ſouvent déclamé, depuis le renouvellement de la chimie, contre ce remède; mais l'expérience prouve, ſans ceſſe, les bons effets de l'uſage du muriate d'ammoniaque, & des oxides de fer, donnés ſans être unis enſemble. Pourquoi revoquer, en doute, l'utilité du mêlange de deux médicamens auſſi énergiques? l'obſervation de Stoll & celle de pluſieurs autres médecins, s'oppoſent à ce qu'on rejette ce remède. Tout en reconnaiſſant, dans les combinaiſons chimiques, une grande action médicamenteuſe, on ne peut cependant la refuſer au mêlange de médicamens auſſi actifs que ceux qui compoſent le muriate d'ammoniaque ferrugineux.

vers le 15 mai, la ſaburre bilieuſe était plus jaune, plus abondante, mais cette fièvre préſentait pluſieurs variétés; le ſang offrit rarement de croûte inflammatoire; cependant je fis précéder l'émétique d'une ou deux ſaignées, ſurtout chez les hommes; quelques-unes de ces fièvres étaient plutôt putrides.

## JUIN.

Preſque tout ce mois fut plus froid & plus déſagréable, qu'il n'a coutume de l'être, dans la plupart des autres années, les vents étaient fréquens, les pluies rares & peu abondantes, les derniers jours furent ſereins & chauds.

Élévation plus grande du mercure, les 21, 22, 29, 30, . . . . . 28 pouces.
Plus grande dépreſſion, le 12, .... 27 pouc. 6 lig.
Le 12, chaleur plus forte, . . . . + 23 degrés.
Le 21, chaleur moins vive, .... + 7 $\frac{1}{2}$ degrés.
Chaleur moyenne. . . . . + 16 $\frac{1}{6}$ degrés.

Après les premiers jours du mois, on vit pluſieurs fièvres rhumatiſmales, la ſaburre & l'inflammation exerçaient enſemble leurs ravages, la matière rhumatiſmale abandonna les membres, tout-à-coup, & ſans qu'on s'y attendit, ſurvin-

rent alors la dyſpnée, l'orthopnée, une toux violente, l'oppreſſion & quelquefois des crachats ſanguinolens; une jeune fille reſſentit, pour ainſi dire ſubitement, un froid glacial, à la ſuite duquel le rhumatiſme ſe porta, des membres ſur les poumons; ſurvinrent orthopnée, ſueurs froides ramaſſées en gouttes, pouls inſenſible à l'avant-bras; le cœur battait très-vîte & très-irrégulièrement; on rappela les forces par les véſicatoires, le camphre, les épiſpaſtiques, les frictions, les fomentations ſur les membres. Lorſque chez les autres malades, l'humeur s'était portée ſur la poitrine, & que le pouls était fort, la ſaignée & les véſicatoires, aidés de boiſſons tièdes, furent très-utiles, le ſang ſe couvrit de nouveau de croûte inflammatoire, il y eut des éryſipèles phlégmoneux, les convaleſcens même éprouvèrent l'influence du tems, plus froid, ils eurent des rhumes inflammatoires.

Apres le 15, lorſque le tems fut devenu plus froid, pluſieurs perſonnes eurent des fièvres rhumatiſmales, cette fièvre était inflammatoire ſaburrale, ils avaient des tumeurs des genoux & des mains, vagues & très-douloureuſes, la ſaignée & les légers purgatifs furent utiles, ce mois ayant été plus froid & ſec en général, la ſaburre, qui, dans les derniers jours de mai, paraiſſait donner naiſſance aux

maladies, fut de nouveau réprimée, ou commença à s'associer à l'inflammation.

## JUILLET.

Il plut très-abondamment pendant les premiers jours de ce mois, depuis lors, jusqu'au 16, le tems varia sans cesse, subitement & souvent, plusieurs fois dans le même jour, il fut chaud & froid, sec & humide, serein & sombre, le 16 & le 17 furent sereins & chauds, il y eut ensuite alternative de grandes chaleurs & de pluies, de sorte que l'on éprouva des changemens extraordinaires & très-grands, tantôt en chaud & en pluie, en vent & en froid,

Le 15, jour de la plus grande ascension du mercure, . . . . . 28 pouc. 3 lig.
Les 5 & 7, jours de sa plus grande dépression, . . . . . 27 pouc. 7 lig.
Les 21 & 31, jours les plus chauds .... + 23 deg.
Les 13, 14, jours les moins chauds.... + 11 deg.
Chaleur moyenne. . . . . + 17 ½ deg.

Dyssenterie inflammatoire, presqu'inflammatoires & autres mala-

Après les premiers jours de juillet, il y eut par-tout des dyssenteries, elles étaient bilioso-inflammatoires, comme la plupart des fièvres qui regnaient dans cette saison. Une douleur

continuelle détermina à employer la saignée & les émoliens tièdes, tant en topiques qu'intérieurement, chez les jeunes gens & les personnes robustes. On n'employa pas toujours, chez tous les malades, les éméto-cathartiques ou seulement les purgatifs & les eccoprotiques, on les administra très-tard lorsqu'on les prescrivit. Des fomentations émolientes, sur le ventre, des boissons tièdes, & la saignée seule, guérirent une grande quantité de malades; néanmoins je parlerai plus bas & plus au long de cette dyssenterie, & de celle qui regna pendant quelques autres années.

dies de la même famille.

On eut des fièvres rhumatismales, biliosoinflammatoires, plusieurs fièvres érysipélateuses, l'érysipèle attaquait principalement le visage, les gencives & toute la partie interne de la bouche, lorsque les gencives versaient une matière ichoreuse.

On observa plusieurs fièvres saburrales simples, des fievres biliosо-putrides, avec pétéchies lenticulaires; la même sorte de fièvre, mais avec des pétéchies qui ressemblaient à la rougeole; on rencontrait très-souvent ces pétéchies, pendant l'été & l'automne de cette année. Les intermittentes tierces, furent plus rares, on vit quelques coliques inflammatorio-saburrales, beaucoup de fluxions différentes, de sorte que, pres-

que toutes les maladies, que j'ai dit avoir obſervées pendant cette année, tenaient quelques choſes du rhumatiſme, ou de fluxion ſaburrale inflammatoire, ſeptique, ou étaient compliquées de pluſieurs de ces affections en même tems, preſque toutes ces maladies étaient *alliées*, de la même famille, c'était la même matière qui les produiſait, elles différaient par la forme, la matière était *ſaburrale*, *bilieſo-putride*, mais preſque toujours aſſociée à un peu d'inflammation. La ſaiſon produiſait la matière, le genre de vie, la diſpoſition, &c. la forme.

Il fallut employer, preſque toujours, au commencement, la méthode anti-phlogiſtique, ſoit parce que l'inflammation exiſtait déjà, ſoit parce qu'elle menaçait, lorſqu'on ne s'était pas précautionné par la ſaignée & les anti-phlogiſtiques. Mais l'émétique était utile, par la ſuite, lorſque la bile ſe développait; les boiſſons anti-phlogiſtiques ſeules, affaiblirent la ſaburre lorſqu'on n'employa pas l'émétique.

## AOUT.

Le tems fut auſſi on ne peut plus variable, pendant ce mois, il pleuvait abondamment &

ſans qu'on s'y attendit ; il fut plus humide, ſurtout vers le 15, à cette époque le tems devint moins variable & plus ſec ; mais peu de jours après, il y eut des alternatives étonnantes & peu ordinaires de pluie, de froid & de chaud, les ſoirées furent très-froides juſqu'à la fin du mois.

Le 28, plus grande élévation du mercure, . . . . . 28 pouc. 2 ½ lig.
Le 11, plus grande dépreſſion.... 27 pouc. 8 lig.
Plus grande chaleur, le 7 . . . . . + 23 degrés.
Chaleur moins forte, le 27. . . . + 11 degrés.
Chaleur moyenne. . . . . + 18 degrés.

Regne de la dyſſenterie & de beaucoup de rhumatiſmes.

Il y eut pluſieurs dyſſenteries, ſouvent dangéreuſes, communément mortelles, elles ne firent exception ni du ſexe ni de l'âge, elles furent plus fatales aux vieillards & aux enfans. Les fièvres *rhumatiſmales-putrides*, *éryſipélateuſes-putrides*, *pétéchiales-putrides*, furent épidémiques, ſurtout au milieu du mois, les pétéchies reſſemblaient à la rougeole, étaient lenticulaires, enſuite, & pendant qu'il y avait encore beaucoup de dyſſenteries très-abondantes & dangéreuſes, pluſieurs pleuréſies, tant *rhumatiſmales* que *rhumatico-ſaburrales* ſe montrèrent, elles avaient le même caractère *de la dyſſenterie*, dont elles ne différaient que par la *forme ſeule*.

Pendant tout le reſte du mois, on vit un nombre incalculable de rhumatiſmes féroces, opiniâ-

tres, qui se jettaient sur presque toutes les parties, les articulations, les poumons, les muscles de la poitrine, les intestins, ce qui produisit un grand nombre de dyssenteries, dont quelques-unes furent fâcheuses, &c.

On eut à traiter des toux serrines, fatigantes, qui, à longue, détachaient des crachats puriformes, déchiraient le poumon, elles étaient presqu'inflammatoires, péripneumoniques, pleurétiques; des rhumatismes très-douloureux des muscles tuméfiés de la poitrine, sur lesquels l'application de cataplasmes émoliens ne produisit rien ou presque rien; quelquefois il se formait du pus dans ces tumeurs rhumatismales, & elles abscédaient; il fallait se vêtir avec soin & prendre garde d'être saisi, pendant la sueur, par un air trop froid, dont l'influence, dans cette saison, était plus dangéreuse, septique.

Les dyssenteries regnèrent aussi pendant les derniers jours du mois, elles étaient *plus souvent* accompagnées d'une inflammation assez vive du ventre; le sang qu'on tirait semblait à celui des pleurétiques, je fis faire *quelquefois plusieurs* saignées, qui procurèrent beaucoup de soulagement; j'ordonnai des boissons tièdes, abondantes.

Dans le même tems que la dyssenterie regnait, on observa quelques *coliques* & des difficultés d'uriner, quoique le ventre fut dans son

état naturel; j'oppoſai, avec ſuccès, à ces maladies, le même traitement qu'aux dyſſenteries; un petit nombre de malades allaient cinq ou ſix fois ſeulement à la ſelle, pendant vingt-quatre heures, les matières qu'ils rejettaient, étaient cependant dyſſenteriques, très-ſanguinolentes, muqueuſes, ils avaient des tranchées.

La variété des maladies fut vraiment étonnante & prothéiforme, ſi on conſidère les parties malades; quoique la *matière morbifique* fut la même, & le même traitement avantageux. La méthode la plus utile était l'antiphlogiſtique, non celle qui prodigue le ſang, mais celle qui le verſe avec économie, qui ſoulage, par les boiſſons tièdes, abondantes & par l'application continuelle de fomentations ſur les parties malades, lorſque l'inflammation, dont presque toutes les maladies de cet été étaient compliquées, fut entièrement détruite, où le malade guérit, la ſaburre bilieuſe avait été noyée, lorſqu'elle était en petite quantité, ou lorſque le malade ne guériſſait pas, la maladie devenait plus ſimple, de ſorte que celle qui, auparavant, était, en même tems inflammatoire, devenait, lorſque l'inflammation était détruite, eſſentiellement ſaburrale, il fallait la guérir par les évacuans, pendant cette année; les guériſons de ces maladies n'étaient pas promptes, comme

nous avions eu occaſion de le voir, avec étonnement, & de l'admirer, pendant les années où regnait la conſtitution *bilieuſe*, ſans complication d'inflammation ; il fallait connaître que la lenteur de ces guériſons, était propre à cette année pour ne pas donner des remèdes trop actifs, dans des maladies qu'il fallait faire traîner en longueur, en employant une méthode plus douce.

Il fut ſouvent avantageux de rompre la violence de la maladie, d'en prolonger la durée, pour lui appliquer un traitement approprié, & la guérir en différent; j'ai obſervé qu'on devait ſuivre ſurtout cette méthode dans le traitement de quelques dyſſenteries plus graves.

## SEPTEMBRE.

Les cinq premiers jours de ce mois furent très-chauds, on éprouva enſuite, tout-à-coup, du froid, accompagné de vent, la ſéchereſſe était grande par-tout ; le 12, une chaleur agréable, qui ne ſollicitait point la ſueur, commença à ſe faire ſentir juſqu'au 16, il ſurvint une pluie très-abondante, elle fut ſuivie d'un vent impétueux, qui regna pendant pluſieurs jours ; les alternatives de chaud & de froid, furent telles,

enſuite, que deux jours très-froids ſuccédaient à deux jours plus chauds.

Le 17 & le 18, le mercure s'éleva à 28 pouc. 2 lignes.

Le 5 & le 20, jours de la moindre élévation, il ne monta qu'à 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

La chaleur la plus forte ſe fit reſſentir le 4, . . . . . + 21 degrés.
On éprouva la moins vive, le 21.... + 8 dégrés.
La chaleur moyenne . . . . . + 15 $\frac{2}{3}$ degrés.

Le règne des dyſſenteries continuait encore, mais elles étaient inflammatoires, preſqu'inflammatoires, les malades qui en étaient attaqués n'éprouvèrent de ſoulagement, des émétiques, que peu, rarement & plus tard, ou même point du tout. Les cataplaſmes, les boiſſons tièdes, émolientes, les émulſions, les ſaignées furent avantageuſes; les dyſſenteries étaient beaucoup plus rares. Vers la fin du mois, il y eut beaucoup de rhumatiſmes différens.

Les deux jambes d'une jeune fille devinrent, tour-à-tour, éryſipélateuſes, ces tumeurs diſparurent ſpontanément, quelques jours après, il lui ſurvint, *tout-à-coup*, une hydropiſie conſidérable de l'articulation du genou droit, la fluctuation était évidente; je lui adminiſtrai des eccoprotiques ſalins; j'appliquai, ſur la tumeur, du vin aromatique, avec le ſel ammoniac, (*muriate d'am-*

*moniaque*); elle fut bientôt guérie, mais elle eut enſuite une fièvre lente, nerveuſe, qui fut jugée par une miliaire; elle fut guérie par l'uſage de la décoction des fleurs d'arnica, [ *arnica montana* ].

Vers le milieu de ſeptembre, j'ai vu des malades attaqués de douleurs de ventre, qui étaient *abſolument ſemblables* à celles qu'on obſervait chez les dyſſenteriques; quoique les ſelles furent réglées, ou même que les malades fuſſent conſtipés, je nommais ces douleurs, *dyſſenteries ſèches* ou *embarras ſec des inteſtins*; je les guériſſais avec les émoliens tièdes, les ſaignées, les cataplaſmes, l'émétique donné plus tard, &c.

A-peu-près dans le même tems, les malades qui avaient des fièvres ſaburrales & même putrides, eurent ſouvent quelques ſymptômes de péripneumonie, qu'il fallait guérir par une ou deux ſaignées; ces fièvres n'étaient pas ſaburrales vraies, ni ſimplement putrides, mais elles étaient en même tems inflammatoires. La ſaignée fut ſouvent plus néceſſaire dans toute maladie quelconque, l'uſage des émétiques était rarement utile. Les pleuréſies légères, les péripneumonies inflammatoires, preſqu'inflammatoires, putrides, compliquées, rhumatiſmales regnaient.

Après les quinze premiers jours de ſeptembre, les rhumatiſmes qui avaient ſouvent le caractère

inflammatoire, faiſoient des ravages dans une grande étendue de pays; c'étaient preſque les ſeules maladies qui regnaient alors, les dyſſenteries devinrent beaucoup plus rares; ces rhumatiſmes avaient leur ſiège dans la poitrine, le cou, la tête, dans les membres & rarement dans le ventre, & comme les rhumatiſmes dominaient auſſi pendant la conſtitution dyſſenterique, & que les rhumatiſmes devinrent épidémiques, quand celle-ci ceſſa ſes ravages; je fus confirmé dans l'opinion que j'avais, qu'il y a une certaine affinité, une ſorte d'origine commune, entre le rhumatiſme & la dyſſenterie; car les maladies qui regnent dans la même ſaiſon, & en égal nombre, & qui exerçent leur action ſur les hommes, comme en réuniſſant leurs forces, atteſtent qu'elles ſont de la même famille, & qu'elles ont le même caractère. Vers les derniers jours du mois, les maladies abandonnèrent, preſqu'entièrement, le ſiège qu'elles occupaient & ſe dirigèrent ſur la poitrine & la tête, la température de ce mois était analogue à celle du printems, lorſqu'il eſt un peu froid; on obſervait auſſi, partout, des maladies ſemblables à celles qu'on voit durant le printems; la conſtitution était inflammatoire & la même que pendant l'été précédent, & ſemblable à celle des trois derniers automnes. Le nombre des malades fut très-grand, & tel

Affinité entre la dyſſenterie & le rhumatiſme.

qu'il s'en préſentait, tous les jours, beaucoup plus, à l'hôpital, qu'on ne pouvait y en recevoir, il n'y eut cependant que peu de morts, la guériſon des maladies était difficile, elle ne s'opérait que partiellement & lentement, les convaleſcences étaient longues, les rechûtes faciles.

Le type de ces fièvres était tel que l'accès revenait principalement le ſoir, accompagné de friſſons, elles étaient continues, rémittentes. On vit peu de fièvres intermittentes pendant l'été & au commencement de l'automne; la matière morbifique était compoſée, pendant ce mois, des vices phlogiſtiques, muqueux, ſaburaux, âcres, c'était tantôt l'un, tantôt l'autre, qui dominait; quoique, pendant les derniers jours du mois, les fièvres fuſſent accompagnées d'inflammation aſſez grave, en commençant; cependant dans leur progrès, elles étaient ſouvent putrides, je vis même, vers la fin de ſeptembre, pluſieurs fièvres *rhumatico-putrides*, ſurtout chez les femmes, pendant le développement de ces maladies, il ſe fit des éruptions *lenticulaires*, ſemblables à la *rougeole*, celles-ci étaient *jaunes*, *brunes*, *roſées*, les lenticulaires étaient d'un *rouge obſcur*, *couleur maron*, *livides*, *roſes*.

Quelques malades moururent avec des pétéchies livides, d'un rouge ſombre, quoiqu'elles euſſent pris une énorme quantité d'acides minéraux,

raux ; les autres guérirent par le traitement, d'abord anti-phlogiſtitique, & par des *ſaignées peu abondantes*, [ le ſang qu'on tirait, ſe couvrait d'une croûte inflammatoire, la ſéroſité était verdâtre ], & enſuite par les délayans, tels que la décoction de chiendent, [ *triticum repens* ], de piſſenlit, (*leontodon taraxacum*), de chicorée, ( *cichorium intybus* ), avec le ſirop de groſeille, (*ribes rubra*). J'adminiſtrais l'émétique plus tard, lorſque l'inflammation était diſſipée, & je ne le donnais pas à tous les malades. Mais lorſque la ſomnolence, la ſtupeur & le pouls preſque naturel, accompagnaient cette maladie, j'ajoutais, à ces décoctions, celle de fleurs d'arnica, ( *arnica montana* ), je n'adminiſtrais plus enſuite à ces malades, les acides minéraux.

Ils ſortaient ſouvent du lit ; ces fièvres étaient de longue durée, elles n'étaient pas jugées par une criſe manifeſte, mais elles ſe diſſipaient lentement & inſenſiblement. Je n'employais pas, dans cette maladie, le quinquina ni les autres anti-ſeptiques, recommandés d'ailleurs dans les fièvres putrides, je n'y oppoſais point auſſi les véſicatoires, le camphre. J'étais étonné de ce que ces malades entraient dans une convaleſcence auſſi parfaite, lorſque l'on ſavait eſtimer avec ſagacité, leurs forces, lorſqu'elles étaient trop élevées, il fallait les reprimer un peu, ſi au contraire elles

étaient déprimées, il fallait les exciter *doucement*, *ſans tumulte*, ſans employer de ſtimulans trop actifs; on ne devait ni *ſupprimer* les excrétions, ni les *rendre trop abondantes*; lorſque les forces étaient aſſez élevées, & qu'elles étaient modérées, de ſorte qu'elles puſſent vaincre la maladie, il falloit donner une boiſſon appropriée, préparée avec le chiendent, le piſſenlit, la chicorée, le ſirop de groſeille, &c. la méthode anti-phlogiſtique, mitigée, fut donc préférable lors même que cette maladie était accompagnée de pétéchies *livides*; j'ai vu cet exanthême en même tems que l'inflammation.

Le nombre des hommes malades était moins grand, leurs maladies étaient plus légères, ils n'avaient point de pétéchies, ils étaient bientôt guéris par une ſaignée, & enſuite par les boiſſons anti-phlogiſtiques; le nombre des femmes malades fut beaucoup plus grand, leurs maladies furent beaucoup plus longues, leurs fièvres étaient putrides, accompagnées de diverſes ſortes d'exanthêmes, elles guérirent plus tard.

Je rapporterai quelques exemples les plus ſaillans des fluxions qui regnèrent pendant cette ſaiſon; lorſqu'elles ſe portèrent ſur les yeux, elle produiſirent *l'ophtalmie* féreuſe, qui fut fréquente durant les derniers jours de ce mois. Quelquefois la matière rhumatiſmale s'interpoſait

entre les lames de la cornée & la rendait épaiſſe, blanche & imperméable à la lumière, la matière ſéreuſe augmenta tellement, chez une jeune fille, le volume de l'humeur aqueuſe, que la cornée protubérait comme ſi cette malade avait eu un ſtaphylôme, les deux yeux verſaient continuellement une grande quantité de larmes acrimonieuſes, elle avait un coryſa; j'adminiſtrai les remèdes que je croyais propres à guérir le rhumatiſme, & je diſſipai la protubérance de la cornée; quelquefois il fallut l'ouvrir pour qu'elle s'affaiſât, des colyres compoſés avec les préparations de plomb, pour s'oppoſer à une nouvelle protubérance de cette partie, les mêmes remèdes fortifians ne produiſirent aucun effet. J'ai vu des cataractes produites par le rhumatiſme qui occupait le criſtallin, j'ai vu auſſi la chambre antérieure remplie d'une matière puriforme, produite par une fluxion.

Maladies des yeux cauſées par fluxions.

Une jeune fille éprouvait des douleurs déchirantes de preſque toute la tête, & une légère fièvre vers le ſoir; ſa vue s'obſcurcit de l'œil droit, l'œil gauche était un peu de travers & louche, elle voyait les objets doubles, je lui donnai une potion ſaline, qui lui procura quelques ſelles. Je lui fis enſuite appliquer un véſicatoire à la nuque, & je lui adminiſtrai l'antimoine diaphorétique non lavé, (*oxide blanc d'antimoine*

*par le nîtrate de potaſſe non lavé*), & le rob de ſureau, (*ſambucus nigra*), elle guérit peu après.

J'ai obſervé, chez une autre femme, cette vue double, produite par la même cauſe & guérie par le même traitement.

Et différentes autres fluxions.

Un malade fut attaqué d'une ſciatique du côté droit, peu de jours après, le teſticule du côté droit ſe tuméfia de manière à occuper le volume de deux poings, de ſorte que le malade y reſſentait une douleur de tenſion, & que cette tumeur paraiſſait, à tous ceux qui la touchaient, produite par de la ſéroſité accumulée entre les tuniques du teſticule; ayant appliqué des diſcuſſifs & donné les remèdes qui ſollicitent les ſelles, les urines & la tranſpiration, la douleur ſciatique fut guérie, mais il fallut vider la tumeur du teſticule avec un trois-car.

Le genou d'une autre jeune fille ſe tuméfia, de telle ſorte, pendant une nuit, que le lendemain on y reſſentait une fluctuation manifeſte, elle fut bientôt guérie par la ſaignée, les eccoprotiques, les fomentations vineuſes dans leſquelles on faiſait la ſolution d'une petite quantité de ſel ammoniac (*muriate d'ammoniaque*). Elle eut, en même tems, une légère fièvre rhumatiſmale.

Apoplexie rhumatiſmale.

Un homme qui avait, depuis quatorze jours, une fièvre rhumatiſmale, délira tout-à-coup,

il eut enſuite un ſommeil apoplectique, & mourut peu de jours après. On trouva beaucoup de ſérosité entre les deux meninges, (la méninge & la la méningine), & dans les ventricules latéraux, & une matière aqueuſe, ſanguinolente, ſous la tente du cervelet.

Une femme ayant eu froid, après avoir eu chaud, eut un coryſa conſidérable, cette maladie ſe diſſipa peu d'heures après, ſa reſpiration devint auſſi-tôt aſthmatique; elle eut les ſymptômes d'hydropiſie de poitrine, après la ſaignée, les remèdes, qui lâchent doucement le ventre & ſollicitent un peu le cours des urines, furent très-avantageux, les gommes réſines le furent de même, elle guérit tard.

Ces fluxions ſur les viſcères principaux furent rares, mais celles qui attaquèrent les membres & les lombes furent beaucoup plus fréquentes.

## OCTOBRE.

Les alternatives de froid & de chaud furent moins fréquentes pendant ce mois, le tems ne fut pas auſſi variable, quel que fut l'état de l'athmoſphère, ſon intenſité était moins forte, les changemens moins ſubits & leur ceſſation moins

rapide, ainſi le ſec & l'humide, le froid & le chaud étaient modérés & tellement réglés qu'aucun d'eux ne domina. Le tems était un peu froid & en général conforme à l'époque de l'année. Le vent ne ſe fit point reſſentir pendant ce mois.

Plus grande élévation du mercure, le 24, . . . . . 28 pouc. 4 lig.
Moindre élévation, le 29 & le 30 . . . . . 27 pouc. 9 lignes.
Plus grand degré de chaleur, le 2 . . . . . + 16 deg.
Moindre dégré de chaleur, le 27 . . . . . + 2 deg.
Chaleur moyenne. . . . . + 11 $\frac{1}{2}$ deg.

Les dyſſenteries étaient très-rares, inflammatoires, preſqu'inflammatoires, le ténesme termina plus fréquemment les dyſſenteries de ce mois, & celles qu'on vit à la fin de ſeptembre; il fut plus opiniâtre qu'il ne l'avait été dans les dyſſenteries des mois précédens.

On vit une ſorte de fièvre putride parmi les femmes

Une ſorte de fièvre putride regna fréquemment parmi les femmes, ſon début avait quelque choſe d'inflammatoire, elle devint enſuite putride; mais les ſtimulans, trop actifs, ne lui convenaient pas; lorſque la maladie fut avancée, ces malades ſe trouvèrent très-bien de la décoction de fleurs d'arnica, (*arnica montana*), de racine de chiendent, de piſſenlit, de chicorée; la langue de la plupart d'entr'elles, était deſſechée, leur pouls n'était point auſſi alarmant que les au-

tres ſymptômes, ſurtout la proſtration de force, la ſtupeur des ſens.

Ces malades n'avaient point de ſoif, ou elle était légère, elles étaient d'une indifférence étonnante, ne s'inquiétaient de rien, comme ſi elles euſſent été à moitié endormies, & dans l'état de ceux qui ſont près de s'endormir après avoir pris de l'opium. La chaleur de quelques-unes de ces malades était naturelle, leur pouls était auſſi naturel, en force & en vîteſſe, quoiqu'elles rendiſſent leurs excrémens ſans s'en appercevoir; chez quelques-unes, la toux & l'oppreſſion de la poitrine ſe montrèrent ou au commencement de la maladie ou ſeulement lorſqu'elle était avancée, ces fièvres étaient jugées après quatorze jours, à-peu-près, & même plus tard, les malades reſtaient couchées, ſans changer de place, irrégulièrement, leur délire n'était pas furieux mais tranquille, elles balbutiaient des choſes déſordonnées, ſoit en dormant, ſoit en veillant; elles avaient les urines des perſonnes en ſanté, elles étaient quelquefois ſaffranées, chez quelques autres, ſemblables à celles des ictériques.

J'ai vu, plus ſouvent, pendant ce mois & les précédens, des éruptions de pétéchies, ſans que, pour cela, les malades s'en trouvaſſent mieux; cependant les puſtules miliaires, qui ſe développaient pendant des ſueurs abondantes, délivè-

Pétéchies non critiques.

rent entièrement les malades de la fièvre, de ſorte que cette criſe fut complette & parfaite, quoiqu'elle ſe montra chez le malade dans des tems indéterminés.

Cependant les miliaires qui ſe développèrent ſpontanément, ſans remède, pendant des ſueurs copieuſes, furent critiques.

Une parotide œdemateuſe, & cependant douloureuſe, ſe développa des deux côtés, le cou était énormément tuméfié, chez une malade dont la fièvre ceſſa inſenſiblement & ſans aucune excrétion manifeſte; elle avalait cependant & alongeait la langue, lorſqu'on lui demandait de le faire, je lui adminiſtrai un purgatif, compoſé avec la manne & ſel, je lui fis appliquer un véſicatoire à la nuque.

Parotide mortelle.

Les tumeurs diminuèrent un peu & enſuite davantage, je donnai la décoction de fleurs d'arnica, qui ne cauſa point de cardialgie, les parotides prenant encore de l'accroiſſement, j'appliquai un véſicatoire entre les épaules, elle mourut.

Fluxions indomptables de ce mois.

La férocité porta auſſi partout ces ravages pendant ce mois, & ſurtout au comencement, ſans qu'on put les arrêter; elle exerçait ſes fureurs, tout-à-coup, ſur l'eſtomac, la plèvre, &c. de ſorte qu'elle arrachait des cris aux malades; les boiſſons tièdes, les fomentations, les véſicatoires, l'oxide blanc d'antimoine, par le nitrate de potaſſe non lavé, calmèrent lentement & maîtrisèrent cette matière dangereuſe, d'un caractère féroce & changeant, qui paraiſſait être en petite quantité. Vers le milieu d'octobre, on vit des gaſtrites très-intenſes & pluſieurs pleurétiſies

avec fièvre légère, mais qui étaient accompagnées de douleurs intolérables, les malades ne pouvaient pas supporter le plus léger toucher, le sang fourni par les saignées, était très-inflammatoire, les fomentations calmaient la douleur, elle ne se dissipait que très-tard, & avec beaucoup de peine, la matière rhumatismale se porta du ventre sur la poitrine & devint plus inflammatoire; on ne vit de saburre pendant ce mois que très-rarement, elle n'était point bilieuse, mais pituiteuse & en petite quantité; d'après cela, il ne fallut que rarement employer les émétiques, mais des saignées légères au commencement. Les émoliens tièdes, les diapnoiques, &c. (1) furent souvent utiles.

Cause de mort par une parotide.

On trouva, en disséquant le cadavre de cette femme, qui mourut à la suite d'une parotide, comme je l'ai dit plus haut, une grande quantité de sérosité sanguinolente, entre les enveloppes membraneuses du cerveau, dans les ventricules de ce viscère, & sous la calotte osseuse qui le renferme; on observa aussi, en écartant, avec la plus grande précaution, les lobes du cerveau, une fente, longue de trois travers de doigt, qui pénétrait dans le ventricule droit, peut-être avait-elle été produite par l'irruption de cette sérosité, dans le ventricule qu'elle avait ainsi divisé, par

[1] Remèdes qui excitent la transpiration insensible.

force, le corps frié de ce côté était comprimé & applati.

Ces épanchemens de sérosité, de sérosité sanguinolente, se faisaient tout-à-coup sur le cerveau ou la poitrine dans les fièvres putrides, & dans la sorte de fièvre putride, que quelques-uns appelent *lente nerveuse*, les autres *lymphatique*, ceux-ci *catarrhale maligne*, & ceux-là *rhumatismale maligne*. Lorsque la métastase s'en faisait sur le cerveau, il y avait d'abord délire & ensuite stupeur, accompagnés d'un grognement fréquent, le pouls était vibrant, dur, plein, les malades pétissaient apopleétiques, avec les yeux entr'ouverts.

Ceux qui avaient des *parotides*, pendant cette fièvre, me paraissaient en danger de mourir, parce que la matière morbifique était portée, par le même effort, vers le cerveau voisin, & donnait la mort. La respiration péripneumonique, qui survenait subitement, lorsque cette fièvre traînait en longueur, annonçait qu'il s'était fait une métastase de sérosité aqueuse ou sanguinolente dans la cavité de la poitrine.

Comment on peut prevenir quelquefois le danger de mort évident.

On peut, le plus souvent, prévenir ces métastases funestes, en entretenant le ventre un peu lâche, pendant tout le tems de la maladie, non par les lavemens seuls qui ne nétoyent que le rectum, mais par des laxatifs pris par la bou-

che, qui puiſſent s'ouvrir un paſſage facile, & déterminer, vers l'anus, le cloaque commun, toutes les ſortes d'humeurs; je ne veux pas qu'on les y pouſſe avec trop d'impétuoſité, comme le fait un purgatif, (quoique cela ſoit néceſſaire dans les fièvres putrides dépendantes de la préſence de la ſaburre dans les inteſtins), mais il faut diriger conſtamment & ſans effort, les humeurs vers le ventre.

La ſaignée guérit quelquefois la métaſtaſe, ſoit qu'on l'oppère avec la lancette ou avec les ſangſues, appliquées aux tempes, ou par des ſacrifications à la nuque; il faut enſuite purger & faire révulſion de la férosité par les véſicatoires. On peut appeler les fièvres de ce mois, que j'ai décrites, *lentes nerveuſes*. Ainſi que la plupart des fièvres d'été ſont produites par la *ſaburre bilieuſe*, de même celles d'automne le ſont par la pituite ou une matière *muqueuſe abondante*; le plus ſouvent ces fièvres muqueuſes ſurviennent entre la conſtitution d'été & celle d'hyver, pourvu que ces ſaiſons conſervent leur manière d'être ordinaire, de ſorte qu'elles touchent d'un côté aux ſaburrales bilieuſes de l'été, & de l'autre aux inflammations de l'hyver; il eſt ſûr que ſi chaque ſaiſon conſerve ſon port ordinaire, la pituite du *printems*, ſi féconde en maladies, ſuccède à l'inflammation de l'hyver, juſqu'à ce

ou l'éloigner lorsqu'il eſt évident.

Période annuelle la plus commune des conſtitutions fébriles.

qu'elle ſoit enfin ſubjuguée par l'influence des ſaiſons ou qu'elle ſe développe par l'action de la chaleur brûlante de l'été, & ſe porte, en abondance, dans l'épigaſtre. Cette pituite n'eſt plus alors inerte, mais elle produit une nouvelle humeur mordicante qui agit avec tumulte, n'a plus de frein; elle tire ſon nom de la bile. Lorſque le froid de l'automne ſurvient, la bile s'adoucit, change de caractère après que la pituite s'eſt produite de nouveau, peut-être que cette dernière humeur eſt extraite de tout le ſyſtême des vaiſſeaux, delà les nombreux aſpects des fièvres pituiteuſes, que nous obſervâmes ſouvent, pendant ce mois.

On vit pluſieurs rhumes, & quelques angines avec la dyſſenterie qui ſe montra encore de tems en tems. Après le 15 de ce mois, la fièvre que j'ai décrite plus haut, agiſſait plus ſouvent & plus fortement, ſur la poitrine, à la manière des péripneumonies. La toux était forte, les crachats peu nombreux, ils étaient enſuite plus abondans, viſqueux, diaphanes, ſemblables à du blanc d'œuf, il fallut ſaigner, plus ſouvent, au commencement de cette fièvre, les boiſſons tièdes, émolientes, ſans ſtimulans quelconques, furent évidemment ſalutaires. Voici la différence qu'il y avait entre la fièvre pituiteuſe & la bilieuſe:

Matière de la fièvre pituiteuſe.

dans les fièvres pituiteuſes, une humeur pituiteuſe inſipide, était très-abondante, inondait la

bouche & la gorge, quelquefois elle était évacuée par les crachats, elle ne se portait vers l'épigastre qu'à *la longue*, & seulement *en partie*; la pituite paraissait en effet être répandue partout le corps, tandis que la bile était plus abondante, & renfermée d'abord dans les premières voies. Son siège.

Une diarrhée trop forte, fut moins utile à ceux qui avaient des fièvres pituiteuses, qu'elle n'avait paru l'être dans la fièvre saburrale. Cependant les malades étaient très-soulagés lorsqu'il allaient à la selle trois ou quatre fois dans vingt-quatre heures. Ceux qui furent constipés, pendant toute la durée de la maladie, eurent la tête entreprise, ou furent oppressés, ce qui mettait leur vie en danger; les émétiques, administrés au commencement de la maladie, ne soulageaient point; lorsqu'on les donnait trop tard, le bien qu'ils produisaient, était léger, jamais ils ne jugeaient la maladie, tandis que les vomissemens, excités de bonne heure dans les fièvres saburiales bilieuses, les guérissent souvent tout-à-coup. Les sueurs spontannées qui se developpaient, lorsque la maladie était avancée, étaient avantageuses. Quand la maladie traînait en longueur, & que la peau était sèche, depuis longtems, c'était un mauvais symptôme. On ne pouvait exciter les crachats, sans craindre une flasc inflammatoire, que par les boissons tièdes & Crise qui la terminait.

émolientes, cette fièvre était ſouvent jugée, ſans qu'on put rien craindre, par l'éruption ſpontanée de miliaires blancs, qui ſe faiſait au milieu de ſueurs abondantes, ſpontannées. Dans les fièvres faburrales, au contraire, l'éruption miliaire n'eſt pas le plus ſouvent naturelle, elle eſt dangereuſe, elle vient de ce qu'on a négligé, dans le commencement, de donner les éméto-cathartiques, ou bien elle eſt déterminée par un régime chaud.

Source différente des miliaires, ce qui les produit, leur danger.

Les ſymptômes des fièvres *pituiteuſes* ſont, en apparence, plus doux, leur cours eſt plus lent, moins tumultueux, quelques-unes des fonctions s'éloignent moins de leur manière d'être dans l'état de ſanté, le pouls, la chaleur & les urines ſont en effet peu changés, tandis que la fièvre faburrale bilieuſe eſt plus vive, plus tumultueuſe, & qu'elle trouble évidemment preſque toutes les fonctions. Les fonctions animales ſurtout ſont plus léſées, & le ſont plus dangéreuſement, ſous l'apparence d'une fauſſe bénignité, les perceptions ſont difficiles, il y a ſtupeur, ſomnolence, délire tranquille, taciturne, accompagné de murmure, ſurdité affaibliſſement des perceptions, engourdiſſement.

Différence de la fièvre pituiteuſe & faburrale.

Dans la fièvre faburrale, affections de la tête plus vives, ſurdité, céphalalgie cruelle, agitation, délire, ſouvent furieux, les fièvres pituiteuſes ſont continues, la plupart des faburrales rémittentes.

On obſerve également pluſieurs bizarreries étonnantes, & des variétés accidentelles, innombrables, dans les fièvres pituiteuſes & ſaburrales, ſelon que telle ou telle autre partie eſt plus *particulièrement* affectée; d'après cela, les différentes léſions des fonctions ne ſe préſenteront pas ſous le même aſpect, quoique ce ſoit la même matière qui les produiſe.

Variétés des fièvres pituiteuſes

C'eſt ce qui fait donner différens noms à cette fièvre, tels que fièvre rhumatiſmale, arthritique, lente nerveuſe, phrénéſie, angine, catharre ſimple, fauſſe péripneumonie, catharre ſuffoquant, aſthme, toux convulſive, ſciatique, lumbago, &c.

Et ſes complications.

La fièvre pituiteuſe eſt ou ſimple & eſſentielle, ou elle eſt compliquée avec quelqu'autre fièvre *ſaburrale* ou *inflammatoire*, ſelon que le malade eſt plus ſoumis à l'empire de la ſaburre ou de l'inflammation, ou que la conſtitution *ſaburrale* ou inflammatoire eſt plus prête à s'éloigner.

Son intenſité.

Il faut obſerver que les fièvres *pituiteuſes* ont pluſieurs degrés différens, quelques-unes ſont accompagnées de malignité, & quittant le nom de pituiteuſes, ſont appelées *lentes*, *nerveuſes*, quelques autres ſont plus benignes; quelquefois cette fièvre n'eſt pas encore développée, parfaite, ce n'eſt qu'une diſpoſition à la fièvre, le germe prêt à ſe développer, d'une fièvre pituiteuſe. J'ob-

ſervai les mêmes différences, dans les fièvres ſaburrales.

Quelques différences de traitement dans la fièvre ſaburrale & pituiteuſe.

Comme, dans la fièvre *pituiteuſe*, la matière fébrille eſt extraite de tout le corps, quoiqu'il y en ait une aſſez grande portion dans les premières voies, il eſt évident que l'action des remèdes, ſur cette matière, eſt indirecte, & qu'on ne peut expulſer directement & efficacement que la partie qui eſt renfermée dans l'eſtomac & les inteſtins, mais toutes les parties de cette matière, qui adhérent dans les cavités intérieures, doivent être dégagées, ſubjuguées, détruites de différentes manières & non ſans peine par les autres humeurs.

Toutes ces opérations ſont du reſſort de la nature dont il faut diriger le pouvoir curatif d'après la force de la maladie, & la maſſe de matière, à détruire, en l'excitant, le contenant, le détournant, & en écartant tous les obſtacles qu'on voit s'oppoſer à ces efforts ſalutaires; l'action des remèdes eſt plus puiſſante, plus ſure, & plus directe ſur la matière morbifique, dans les fièvres ſaburrales, puiſqu'on peut l'évacuer par les éméto-cathartiques.

Prognoſtic différent.

Une méthode indirecte trompe ſouvent, puiſqu'elle n'atteint qu'indirectement la cauſe de la fièvre; d'après cela, le traitement des fièvres pituiteuſes eſt plus difficile, plus lent, le pronoſtic plus

plus incertain. Les écarts des criſes dangereux ; les criſes ſont plus familières dans cette fièvre que dans la ſaburrale.

Les remèdes appéritifs, réſolutifs, altérans, un peu émétiques, ſont merveilleux dans la fièvre pituiteuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt avancée, quand il n'y a pas d'inflammation ; les fleurs d'arnica fournirent cette ſorte de médicament, comme je le dirai plus bas avec plus de développement.

Vers la fin du mois, on vit beaucoup d'angines inflammatorio-rhumatiſmales, des aſthmes, des péripneumonies, pendant leſquelles la reſpiration reſſemblait à celle des aſtmatiques.

Des orthopnées pendant la nuit, des rhumes opiniâtres qui furent ſouvent un peu inflammatoires, des toux convulſives des enfans ; les rhumatiſmes ſur les membres, furent plus rébelles & de plus longue durée que dans les premieres ſemaines, ils étaient quelquefois accompagnés de convulſions de tout le corps ou de la mâchoire, qui duraient peu, & quelquefois de phrénéſie, ſelon que cette fluxion erratique fatiguait telle ou telle partie.

Le nombre des fluxions, leur opiniâtreté & leur différence augmenterent de jour en jour.

Une tumeur douloureuſe ſe développait, peu-à-peu dans l'aîne droite & ſe diſſipait inſenſiblement, chez une jeune fille, qui avait depuis long-tems un rhumatiſme opiniâtre, dont les

douleurs vagues ſe faiſaient reſſentir pendant la nuit; je ſoupçonnai la préſence du virus ſyphilitique, je donnai le mercure qui ne fut pas utile; je m'apperçus trop tard que ce rhumatiſme appartenait à ceux qui déterminent des tumeurs ſur quelques parties, le lieu qu'occupait la tumeur & l'intenſité des douleurs nocturnes me trompèrent.

Une jeune fille, âgée de 20 ans, fut apportée le 10 octobre, à l'hôpital, elle était au neuvième jour de ſa maladie, elle préſentait les ſymptômes d'une fièvre *compoſée*, *lente nerveuſe*, *ſaburrale* & *inflammatoire*, elle avait quelques legers ſymptômes d'une pleuroperipneumonie légère du côté gauche, on lui donna des émoliens tièdes, le ſang fourni par les différentes ſaignées, préſentait la couenne pleurétique. Lorſque l'inflammation fut appaiſée, elle vomit auſſi des matières ſemblables à des fèces d'huile; elle était très-bien & paraiſſait entrer en convaleſcence; le 20 octobre, le pouls devint plus vîte, elle commença à avoir une toux très-forte & continuelle, elle rendit beaucoup de crachats gluans, enfin les crachats ſe ſupprimèrent quoique la toux continuât. Les vibrations du pouls ſe firent enſuite reſſentir, elle eut de la ſtupeur, des grougnemens, pendant tout ce tems le ventre était pareſſeux, il fallut ſolliciter les ſelles par des lavemens, la peau était

rude, ſèche & imperméable à la tranſpiration, cette malade diſait qu'elle reſpirait librement, ce qui paraiſſait vrai, ſa reſpiration était cependant un peu célère, enfin la ſtupeur s'accrut, elle perdit la raiſon; les grougnemens étaient continuels, ainſi qu'une toux ſèche & fatigante; les urines ne furent jamais couleur de feu, le plus ſouvent elles étaient naturelles, enſuite troubles, en petite quantité, elle mourut le 24 octobre.

La conſtipation & la ſèchereſſe de la peau que j'obſervai pendant preſque tout le cours de la maladie, en même tems, que les urines étaient peu abondantes, me firent porter un prognoſtic fâcheux, quoique cette malade parut, au commencement, bien ſe porter & entrer en convaleſcence; j'avais vu autrefois les humeurs ſe diriger ſur la tête & la poitrine, lorſque les ſelles, les ſueurs & les urines étaient auſſi rares que dans cette obſervation.

Une ſéroſité jaunâtre & de l'odeur la plus déſagréable, coulait des narines du cadavre de cette malade. Après qu'on eut ſcié le crâne, on trouva que les vaiſſeaux du cerveau étaient engorgés, par le ſang; les ventricules vides, mais on trouva, ſous la tente du cervelet, trois onces de ſéroſité d'un verd léger & jaunâtre.

Pluſieurs jeunes filles, atteintes de cette maladie, furent guéries par cette méthode, c'eſt-à-

dire par les émoliens tièdes, les ſaignées répétées, mais légères; ces malades rendirent beaucoup de crachats muqueux, viſqueux, ſans qu'on eut employé aucun anacathartique, ces remèdes ne convenaient pas du tout à ces malades.

Vers le milieu du mois, on revit quelques dyſſenteries, la matière rhumatiſmale qui, juſqu'alors, s'était portée vers les parties ſupérieures & principalement vers la poitrine, ſe dirigeait ſur le ventre, qu'elle avait abandonné.

Une fille, âgée de 16 ans, qui avait été guérie d'une chloroſe, le printems précédent, par l'uſage des préparations de fer & par les amers, fut attaquée d'une légère fièvre dans le mois de ſeptembre, elle ne prit aucun remède, elle fit ſeulement diette. Elle me fit appeler le 13 octobre, & me dit que depuis ſept jours elle avait des tranchées, qu'elle rendait des matières ſanguinolentes, & allait à la ſelle juſqu'à quatorze fois dans vingt-quatre heures, qu'elle avait une fièvre légère, ſoif, & que cependant elle avait faim; les tranchées étaient moins vives, elle ne les reſſentait qu'un peu, avant & pendant les dejections; je lui fis appliquer, ſur le ventre, un cataplaſme fait avec les fleurs de ſureau, (*ſambucus nigra*), de camomille, (*anthemis nobilis*) & le lait; je lui donnai la potion ſuivante: ℞ eau de camomille cinq onces, huile d'amandes

douces une once, firops de guimauve & diacode de chacun une once & demie, mêlés. L'état du ventre fut tout à-fait changé dans vingt-quatre heures, elle fut rarement à la felle, fans tranchées, & rendit des matières jaunes, femblables à de la bouillie, elle guérit.

Après le 15 de ce mois, les dyffenteries parurent fe reproduire; alors il faifait très-grand chaud à midi, & l'on reffentait, le matin & le foir, un vent froid & piquant; les émétiques & les cathartiques, quelle que fut leur compofition, n'étaient pas favorables; l'opium était fi contraire à ces maladies, même lorfqu'elles étaient avancées, que les malades auxquels on l'adminiftrait, étaient auffi-tôt attaqués d'une forte d'afthme, & qu'ils difaient, le matin du jour qui fuivait celui où ils avaient pris ce remède, dans la foirée, que peu s'en était fallu qu'ils n'euffent été fuffoqués, pendant la nuit, il n'y eut que le traitement anti-phlogiftique, c'eft-à-dire les émulfions tièdes & les fomentations fur le ventre, qui furent utiles.

## NOVEMBRE.

L'air fut ferein, fec & légèrement froid, au commencement de ce mois, mais, depuis le fixième jour, il plut continuellement, la neige fuccéda

à la pluie vers le 15; elle fondit deux jours après, le ciel fut enſuite froid; il tomba de la neige & fit du brouillard juſqu'à la fin du mois.

Le 1.er, jour, plus grande élévation du mercure. . . . . 28 pou. 3 lig.
Les 21 & 29, jours de ſa plus grande dépreſſion. . . . . 27 pouc. 2 lig.
Le 29, chaleur plus vive. . . . . + 12 degrés.
Les 24 & 26, plus grand froid. . . . — 1 ½ degré.
Chaleur moyenne. . . . . + 5 $\frac{1}{10}$ dégré.

Caractère des fièvres rhumatiſmales de ce mois.

Il y eut peu de mortalité pendant ce mois, ceux qui ſuccombèrent, moururent de conſomption, à la ſuite de maladies chroniques; après une pluie abondante & continuelle, qui tomba le 6, pluſieurs malades vinrent à l'hôpital avec les deux genoux & les deux poignets tuméfiés & très-douloureux, de ſorte qu'ils étaient forcés de reſter couchés, comme le haſard les plaçait, ſans ſe remuer, tant ils ſouffraient lorſqu'ils faiſaient le plus léger mouvement, ils ſouffraient moins lorſqu'ils étaient en repos, ils paſſaient de mauvaiſes nuits, ils avaient la fièvre accompagnée de ſueurs abondantes, ſans friſſon; lorſque la douleur commença à ſe calmer, les tumeurs conſervaient l'impreſſion du doigt qui les avait preſſées; ce n'était pas la même matière qui produiſait ces fièvres rhumatiſmales, elles étaient toujours compliquées d'inflammation qui néceſſitait l'emploi

de la ſaignée & des émoliens tièdes, mais lorſque les pluies devinrent preſque continuelles, pendant ce mois, on vit des ſignes plus évidens de la ſaburre bilieuſe, que dans les mois précédens, qui avaient été secs; il fallut de nouveau faire plus d'uſage des émétiques, que pendant les derniers mois, où ces remèdes étaient rarement néceſſaires; je penſai que cette ſaiſon humide & froide était contraire aux fonctions de la peau, & que la matière de la tranſpiration, qui devait être chaſſée par la ſurface du corps, avait été retenue & repercutée par le froid humide; chez quelques malades, elle ſe fixa ſur les membres; chez d'autres, elle ſe porta de la ſurface des inteſtins dans la région précordiale, inonda le ſyſtême gaſtrique. La bile en changea le nom, la couleur & la ſaveur.

Un aſthmatique, qui fut confié à mes ſoins, avait la fièvre, ſoif, le pouls un peu dur, je lui fis faire pluſieurs ſaignées, parce qu'il éprouva du ſoulagement de la première, & que le ſang ſe couvrit d'une croûte inflammatoire, il eut auſſi pluſieurs ſymptômes qui me parurent déſigner une hydrothorax; je lui donnai d'abord les remèdes anti-phlogiſtiques, & enſuite les appéritifs doux, les jambes & les cuiſſes commençèrent à ſe tuméfier, le ventre groſſit auſſi un peu, il mourut d'un aſthme; je trouvai les poumons

et des aſthmes auſſi.

très-ſains; ayant changé de méthode, pluſieurs autres malades, qui étaient oppreſſés & dont la reſpiration ſe faiſait avec peine & ſifflement, furent plus heureux.

Je fis ſaigner ceux-ci, je leur donnai enſuite un émétique qui changea de ſuite leur reſpiration aſthmatique.

L'ictère était fréquent.

On vit, vers le milieu de novembre, pluſieurs ictériques, dont le tein était d'un jaune verd; la ſolution de gomme ammoniaque, dans le vinaigre, & les ſels neutres, furent utiles.

Toux convulſive.

Les toux convulſives regnaient dans la ville; je n'ai rien à dire de leur traitement, ſi ce n'eſt que les enfans guérirent plutôt; & que ceux qui vomirent, en touſſant, furent moins malades. Un de mes amis m'a dit que le ſel ammoniac, (*muriate d'ammoniaque*), avait été utile à quelques-uns des malades attaqués de toux convulſives, que la gomme ammoniac l'avait été à d'autres, & que le ſavon de Veniſe (1) avait auſſi été avantageux; que quelques-uns guérirent lorſqu'on leur eut donné, tous les deux jours, l'hydromel purgatif du dispenſaire de Vienne; il diſait auſſi que tous les remèdes ayant été inutile-

---

[1] Voyez une note relative, dans le premier volume, de cette traduction, pag. 83.

ment employés, la décoction de fleurs d'arnica, & celle de plantes & de racines émolientes, auxquelles on avait ajouté un sel neutre, avaient été très-avantageuses; que l'opium avait causé la perte de quelques malades, & qu'il avait vu sur des cadavres, les bronches remplies de gluten.

Opération de l'empième suite d'un abscès.

Pendant ce mois, une jeune fille se plaignait d'un point de côté semblable à celui des pleurétiques; la douleur occupait tout le côté, je nommai cette maladie rhumatico-inflammatoire; elle fut reçue à l'hôpital le troisième jour de la maladie, (21 octobre 1779), après plusieurs jours, la douleur commença à se mitiger, elle cessa enfin entièrement, & la malade parut guérie par l'expectoration de crachats cuits; après les premiers jours de novembre, elle respirait plus difficilement, sans douleur, mais elle croyait ressentir un poids; elle avait, pendant le jour, le pouls fébrile, le soir & pendant la nuit, il était dur & plus vîte que pendant la journée, elle suait abondamment, sur-tout vers le cou, les clavicules & la poitrine, la toux du soir & de la nuit avait été d'abord accompagnée de crachats, mais elle devint sèche, quand la maladie fit des progrès; cette malade respirait plus facilement lorsqu'elle était assise & penchée en avant, plus difficilement quand elle était sur le dos, elle ne le pouvait pas du tout lorsqu'elle était couchée

ſur le côté gauche, de crainte d'être ſuffoquée, l'épaule droite paraiſſait plus élevée quand cette malade était aſſiſe, cela dépendait, peut-être, de ce que, la cavité droite de la poitrine étant plus peſante, le centre de gravité ſe dirigeait plus à gauche.

La partie poſtérieure du côté, qui forme la partie latérale droite du dos, ſemblait plus convexe & protubérante, le côté droit s'élevait à peine dans l'acte de la reſpiration, parce que tout le travail de cette fonction, s'opérait par le poumon gauche; le côté droit ne s'élevait que très-peu & très-légèrement, & ſeulement à cauſe de ſa connexion avec le côté gauche; on pouvait obſerver l'inégalité de l'élèvation des deux côtés de la poitrine, par la vue ſeule, & en appliquant, en même tems, chacune des deux mains ſur chaque côté de la poitrine.

Vers le 8 novembre, il lui ſurvint, tout-à-coup, une tumeur dure & douloureuſe ſur le bras gauche, elle ſe ramollit un peu par l'application d'un cataplaſme émolient; ayant été ouverte, par la ſuite, elle fournit une petite quantité de pus de bonne qualité; pendant la nuit du 12 novembre, la mamelle droite ſe tuméfia, tout-à-coup, la tumeur était rouge, livide & très-douloureuſe, on avait obſervé, pendant quelques jours auparavant, que les joues devenaient

alternativement rouges, une tumeur œdemateuſe ſur l'œil droit, ſur le poignet du même côté, & la lividité des oncles & des lèvres. Le côté droit, touché, ſuivant la méthode d'Auenbrugger (1), ne fournit point le ſon que rendent ordinairement les cavités de la poitrine, lorſqu'elles ſont ſaines, & qu'on les frappe par cette méthode; je ne recherchai point ſi la chaleur du côté de la poitrine, qui était remplie de pus, était plus grande, & ſi le liquide qu'on aurait appliqué ſur le côté malade, s'y ſerait plutôt deſſeché.

Le 15 novembre, je fis faire l'opération de l'empième, à cette malade, entre la quatrième & cinquième vraie côte, (*côte ſternale*) un peu plus près du ſternum que de l'épine du dos, (*rachis*), (cette partie avait été le centre & le foyer des

---

[1] Voyez la nouvelle manière de découvrir, d'une manière certaine, par le toucher, la percuſſion de la poitrine, les maladies internes les plus cachées de ces cavités, par *Leopold Auenbrugger*, docteur en médecine, &c à Vienne, chez Trattner, 1763.

*Inventum novum ex percuſſione thoracis humani, ut ſigno abſtruſas interni pectoris morbos detegendi* Auenbrugger *médicinæ doctoris, &c Viennæ, apud Trattner, 1763.*

Il eſt difficile de trouver un médecin qui ait fait faire autant d'opérations de l'empième, cauſé par la ſuppuration; cette découverte mérite, à cet auteur célèbre, les plus grands éloges.

douleurs), un pus liquide, ſanguinolent & fétide s'échappa avec une grande force; on appliqua un bandage, quoiqu'il reſtât encore une grande quantité de pus, qui ſe fit jour à travers les bandes; la malade parut ſoulagée; elle mourut cependant le ſoir du jour où on lui avait fait cette opération.

A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva le poumon gauche très-ſain, mais le poumon droit comprimé, occupait l'eſpace le plus petit & était recouvert d'une membrane épaiſſe, fibreuſe & ancienne, il était d'ailleurs ſain; la plèvre était auſſi tapiſſée d'une ſorte de membrane ſemblable, formée de pluſieurs membranes appliquées les unes ſur les autres, & très-adhérentes entr'elles; il paraiſſait que l'abcès s'était formé entre la plèvre & le poumon, de ſorte que je ne puis dire s'il appartenait plutôt à la plèvre qu'à ce viscère; on vit un peu de pus entre les muſcles intercoſtaux du côté gauche, il était facile de voir qu'il y avait été porté, qu'il ne s'y était point formé.

Le foie était très-mou, d'un jaune pâle & très-friable, d'après Auenbrugger, le ſeul de tous les médecins qui ait guéri, par l'opération, pluſieurs empièmes formés par le pus, les pleuréſies rhumatico-inflammatoires ſe changent plutôt en empième qui exige ce moyen; il aſſure que la plupart de ces

malades guériſſent ſix ſemaines après l'opération; il dit qu'il en a cependant vu quelques-uns mourir peu de tems après, mais qu'il étaient morts péripneumoniques, que leur maladie avait été cauſée par l'aflux, trop abondant, du ſang dans le poumon, auparavant comprimé, & qui n'éprouvait plus de gêne; d'après cela, il ne retirait pas le pus d'une ſeule fois, mais après que l'inciſion était faite, une petite quantité de pus s'étant écoulée, il faisait appliquer le bandage. Ainſi le pus qui s'échappe enſuite en petite quantité, & à travers le bandage, ne permet au poumon de ſe développer que peu-à-peu, lentement, & retarde ainſi le retour du ſang.

Dans le cadavre de la malade, ſujet de cette obſervation, le poumon n'était pas entièrement développé, il n'était cependant pas rempli de ſang.

Ne pourrait-on pas rapporter la mort qui ſuit l'opération de l'empième, lorſqu'on retire tout le pus, au trouble & à la confuſion ſubite des fonctions du cœur, car le cœur comprimé & déplacé, par une grande maſſe de pus, ne peut pas être débarraſſé ſans danger, de ce poids. Je penſe que la mort de cette malade doit être rapportée, à cette cauſe, plus probable & plus conforme à la raiſon.

C'eſt par cette raiſon qu'Hyppocrate veut qu'on ne chaſſe qu'une petite quantité d'eau, lorſqu'on

fait l'empième dans l'hydropiſie de poitrine, L. II. Des Maladies. Suivant cet oracle de Cos, on pourrait auſſi préſager la mort, d'après la nature de la maladie, ceux-là guériſſent lorsqu'ayant été opérés, ſoit par le fer, ſoit par le feu, le pus qui coule eſt blanc, ils périſſent s'il eſt ſanguinolent, bourbeux & fétide. Aphor. 44 ſection 7.

Après le 15 de ce mois, on reçut à l'hôpital pluſieurs malades, des femmes ſur-tout, qui ſouffraient des douleurs très-vives dans les articulations, elles étaient ſouvent vagues & plus fortes le ſoir que pendant la nuit; quelques-unes avaient la fièvre plus forte, de ſorte qu'il fallut les ſaigner pluſieurs fois, leur ſang avait tous les caractères de celui des pleurétiques.

Quoique la maladie eut commencée par une légère fièvre, la plupart n'en avaient pas; j'employai les antimoniaux, les véſicatoires, la décoction de tiges de douce-amère, (*ſolanum dulcamara*), de bardane, (*arctium lappa*), de piſſenlit, (*leontodon taraxum*), de patience, (*lapathum obtuſiſolium*), de regliſſe, (*liquiritia glabra*), l'infuſion de flammula jovis, (*clematis recta*), & d'extrait d'aconit, (*aconitum napellus*), un petit nombre de ces malades furent bientôt guéris par l'uſage d'une décoction eccoprotique ſaturée d'une grande quantité de crême de tartre,

( *tartrite acidule de potaſſe* ) , ce furent ſur-tout ceux qui avaient la bouche amère ; les autres guérirent fort lentement , quels que furent les moyens qu'on employa ; la décoction des fleurs d'arnica guérit des douleurs très-vives des membres , chez des malades qui n'avaient pas de fièvre. Je ne puis paſſer ſous ſilence ce que mes expériences & mes obſervations m'ont appris , cette année , ſur les fleurs d'arnica , ( *arnica montana* ).

Ce que j'ai obſervé ſur les fleurs d'arnica.

Je ne rapporte ce que je vais dire , qu'en penſant qu'un remède , qui , à ma grande ſatisfaction , a été ſi utile à des malades qui avaient ſouvent été abandonnés & qui avaient inutilement employé d'autres moyens , peut auſſi être avantageux à d'autres malades ; ce n'eſt point par amour de la nouveauté , je le dis ſans eſpérance , ſans crainte , ſans paſſion , ſans partialité , je rejette loin de moi toutes ces déterminations , je penſe qu'il ne me ſuffit pas d'aſſurer que les fleurs d'arnica ont été éminement utiles dans la fièvre putride , puiſque les notions qu'on a de cette maladie , ſont vagues & indéterminées , & qu'on ne peut pas lui oppoſer un traitement ſtable & invariable , qu'il eſt néceſſaire de le diriger d'après un cas particulier , qui s'eſt préſenté d'abord , & que , le plus ſouvent , il faut ſe déterminer au lit du malade.

Dans quels cas les fleurs d'arnica ſont utiles dans la fièvre putride.

J'adminiſtrais les fleurs d'arnica dans la fièvre putride; 1.° lorſqu'il n'y avait inflammation d'aucuns viſcères ou lorſqu'elle était déja détruite. 2.° lorſque le pouls était naturel ou preſque naturel & que le malade était cependant très-abattu que ſes fonctions animales étaient affaiblies. 3.° lorſque la langue était sèche ou recouverte d'une grande quantité de mucoſité & de malpropreté. 4.° lorſque le malade était d'abord ſtupide, lent, lorſqu'il entendait avec peine, quand il avait de la tendance au ſommeil, qu'il murmurait & avait un délire ſourd; 5.° dans la fièvre *putride-pituiteuſe*, lente nerveuſe, ou ſes analogues; dans les putrides du printems & de l'automne, ſaiſons dans leſquelles les humeurs ſont plus épaiſſes, le cours des fièvres putrides moins vîte & moins tumultueux que dans celles qu'on obſerve pendant l'été, & qui ſont produites par la dégénération des fièvres ſaburrales en putrides, quoique ces fleurs ſeules ou aſſociées à la racine de cette plante, guériſſent ſouvent ces maladies ſans danger. 6.° Après avoir évacué les premières voies, par le haut & par le bas, lorſque la matiere peccante paraiſſait ſe porter vers l'une ou l'autre de ces parties, ce qui arrive le plus ſouvent, & auſſi lorſqu'un exanthème pétéchial, miliaire ou de toute autre ſorte ſe préſentait & même lorſqu'on n'en voyait aucun. Voilà, à-peu-

à-peu-près les changemens que j'ai obſervés être produits par ce remède.

1.° Pluſieurs malades avaient des douleurs plus ou moins vives de l'eſtomac, ou ils étaient fatigués par des vents & des borborygmes; ceux dont les ſens étaient affaiblis, qui étaient dans la ſtupeur, ou qui avaient des affections ſoporeuſes, ſupportaient des doſes plus fortes, de ce remède, &, à meſure qu'ils devenaient plus vifs & qu'ils étaient mieux, ils ſe plaignaient de l'eſtomac, & avaient coutume d'accuſer ces fleurs de ce mal; mais ils étaient déjà échappés au danger; les cardialgies les plus fortes ſe calmaient ou ceſſaient entièrement, lorſque l'on donnait à ces malades des doſes *plus petites*, mais plus ſouvent *répétées*, de ces parties de cette plante, alors ils prenaient dans vingt-quatre heures, en pluſieurs doſes, toute la quantité de dédoction ſaturée; j'ajoutais ſouvent à ce moyen les carminatifs. La cardialgie la plus douloureuſe, produite par ce remède, & telle que je l'euſſe autant redoutée, ſi elle avait été cauſée par un autre médicament, que ſi on eut dû la rapporter à l'inflammation, n'occaſionna pas d'autre mal à ces malades, que cette douleur fatigante; ces fleurs me parurent toujours exercer leur action *ſpécifique*, ſur l'eſtomac, & peut-être eſt-ce ainſi qu'elles guériſſaient ſi efficacement, la fièvre putride, qui tire le plus ſouvent ſon origine du ſyſtême gaſtrique.

2.° Quelques malades vomirent, après avoir pris cette décoction ; leurs vomiſſemens étaient peu abondans, ils ne fatiguaient point & ſe reproduiſaient après de longs intervales, au moins au commencement, juſqu'à ce que l'eſtomac y fut accoutumé. Beaucoup de malades répugnent à la ſaveur déſagréable de cette décoction, ils ont des nauſées continuelles, quoiqu'ils ne vomiſſent pas ; je n'arrêtai point ces vomiſſemens, ils n'étaient point dangéreux, ils étaient même ſalutaires.

3.° Il n'y avait qu'un petit nombre de ceux qui prenaient ce remède, qui eut le ventre lâche, tous allaient cependant un peu plus ſouvent à la ſelle que dans l'état naturel.

4.° Preſque toutes mes expériences m'ont démontré que la vertu de ces fleurs était altérante, très-réſolutive & un peu émétique.

5.° La plupart guérirent peu-à-peu & ſans criſe manifeſte, je voyais que l'état des malades s'était amélioré lorſqu'ils répondaient plutôt & plus promptement aux demandes qu'on leur faiſait.

6.° J'ai obſervé, chez beaucoup de malades, que l'éjection d'urine, couleur de ſaffran, presqu'ictérique, procurait du ſoulagement.

7.° Quelques malades étaient légèrement ictériques, la couleur propre à cette maladie était

plutôt répandue ſur la conjonctive que ſur le reſte du corps. Je vais dire, à préſent, ſous quelle forme, & à quelle doſe, j'adminiſtrais ce remède. Je faiſais bouillir, dans une ſuffiſante quantité d'eau, le plus ſouvent une demi-once, quelquefois une once, plus rarement une once & demie de fleurs d'arnica, (une ſeule fois ſeulement, j'en portai la doſe à deux onces), je réduiſais la décoction à deux livres, j'y ajoutais un ſyrop convenable, j'en faiſais boire un petit verre toutes les deux heures, ceux qui ne pouvaient pas ſupporter cette doſe, en prenaient toutes les heures la moitié. Je fis rarement ajouter le quinquina à la décoction de ces fleurs, & ſeulement dans le cas où, par la longueur de la maladie, ou après des ſaignées abondantes, le ſyſtême des ſolides commençait à ſe relâcher, à s'affaiblir, ou lorſque la fièvre, qui avait été juſqu'alors continue, devenait rémittente & avait des périodes régulières d'accroiſſement & de diminution; je n'y ajoutai que très-rarement la racine de cette plante, & ſeulement lorſque le malade était fatigué par un flux de ventre, qui, loin de le ſoulager, l'affaibliſſait & l'énervait; alors j'ajoutais une once ou une once & demie de racine d'arnica, vers la fin de la décoction des fleurs de cette plante, & je l'y laiſſais bouillir un moment, ayant le ſoin de

tenir le vaſe fermé, je laiſſais repoſer juſqu'à ce que la décoction fut refroidie.

Il ne faut faire ſubir qu'une très-légère décoction à la racine d'arnica, tandis que les fleurs de cette plante exigent une plus longue ébulition, de ſorte que l'on ne doit rien eſpérer de la décoction de cette racine ou de ſon extrait, cependant ces préparations des fleurs ſont avantageuſes. Je crois avoir peu fait en démontrant qu'un médicament a été utile, lorſque nous ſommes plutôt embarraſſés par la quantité que par la diſette des remèdes, à moins que je ne prouve qu'il eſt plus efficace, & qu'il a mieux répondu, que tout autre, aux indications curatives; j'ai en effet eſſayé, preſque toutes les méthodes & les modifications de toutes les méthodes vantées, pour trouver un traitement ſûr & invariable des fièvres putrides, ſoit parce que le plus grand nombre de malades confiés à mes ſoins, eſt atteint de cette maladie, ſoit parce qu'il eſt difficile de concilier la différence des opinions ſur cette maladie & celle des traitemens qu'on lui oppoſe; je n'eus point le ſort qu'ont éprouvé pluſieurs praticiens illuſtres, en employant telle ou telle méthode, il me ſembla que j'avais découvert pluſieurs choſes qui ayant été précairement conſidérées comme vraies, quoiqu'elles fuſſent fauſſes, avaient donné naiſſance à pluſieurs

faux jugemens, d'où étaient dérivées des méthodes analogues. Lorſque des obſervations nouvelles auront confirmé l'opinion que je me ſuis faite de la nature & du traitement des fièvres putrides, je la publierai; je ne veux pas expoſer mes lecteurs au déſagrément d'un travail indigeſte & qui ne ſoit pas parfait; en attendant, je conviens, que je me ſuis ſervi des fleurs d'arnica avec beaucoup plus d'avantage que de tout autre remède, mais il fallait connaître les tems & l'état de cette maladie où ce remède était convenable; je crois les avoir fait connaître, juſqu'à préſent avec détail; ſans cette connaiſſance, tout traitement eſt mauvais, non par rapport à l'inſuffiſance des remèdes, mais par l'ignorance du médecin.

## DÉCEMBRE.

L'empire du vent de ſud s'étendit ſur-tout ce mois, qui fut mou, tiède & pendant lequel on vit des pluies ou des brouillards continuels & une grande humidité; la gelée fut très-rare, légère pendant la nuit, il n'y eut que l'eau des rues qui gela; il tomba de la neige le 7, elle ne dura qu'un jour; il neiga encore le 10 & le

11, mais beaucoup plus abondamment, ce tems n'eut pas plus de durée; le 15, un vent impétueux chaſſa les nuages. Après le calme qui ſurvint le lendemain, il tomba encore beaucoup de neige, mais un vent de ſud, la fondit auſſi-tôt.

Le 3, plus grande aſſenſion du mercure, . . . . . 28 pouc. 5 lig. $\frac{1}{2}$.
Le 22, plus grande dépreſſion . . . . . 27 pouces.
Le 31, froid plus vif, . . . . . — 4 degrés.
Le 3, chaleur plus forte, . . . . . + 13 degrés.
Chaleur moyenne. . . . . + 4 $\frac{2}{3}$ degrés.

On vit une plus grande quantité de fluxions qu'on n'en avait encore obſervée leur opiniâtreté & l'intenſité des douleurs étaient égales.

On vit une très-grande quantité de douleurs arthritiques & de rhumatiſmes, pendant ce mois; elle était telle que je n'ai jamais vu ni entendu dire que ces maladies ayent été plus fréquentes & épidémiques, ou plus graves & d'un caractère plus opiniâtre; la ſaignée & l'uſage des émoliens tièdes étaient utiles contre la fièvre qui accompagnait ces douleurs, chez quelques malades. Les véſicatoires furent, en général, avantageux lorſqu'on les appliqua tard; quelle que fut la méthode qu'on employa, les malades n'éprouvèrent de ſoulagement qu'à la longue, ils guérirent cependant plus vîte que ceux dont les douleurs n'étaient pas accompagnées de fièvre.

Les différences des ſymptômes étaient étonnantes, quelques malades éprouvaient, tout-à-

coup, une douleur de poitrine ſemb'able à celle que produit la pleuréſie, ou bien leur reſpiration reſſemblait à celle des aſthmatiques, ou ils avaient un bras paralyſé, le tetanos, l'emproſthotonos, des cholera qu'on n'avait pas prévus, des tranchées, des difficultés d'uriner, des lumbago, des douleurs ſciatiques & un nombre prodigieux d'autres maladies produites par ce rhumatiſme vague & furieux, qui ſe portait tantôt ſur une partie, tantôt ſur l'autre.

Il n'y eut que peu de malades qui furent ſoulagés par l'uſage des évacuans, des altérans, tirés de l'antimoine, de doſes légères d'ipécacuanha, (*pſycotria émética*), de la bardane, (*arctium lappa*), des tiges de douce amère, (*ſolanum dulca-mara*), de l'aconit, (*aconitum napellus*), du flammula jovis, (*clematis recta*), remèdes qui avaient été très-utiles dans d'autres tems. Ils n'obtinrent aucun ſoulagement de l'uſage du mercure.

On n'appliqua point de véſicatoires pluſieurs fois ſur la même partie.

J'eus occaſion d'éprouver, dans cette ſaiſon, combien un homme peut prendre d'extrait d'aconit, (*aconitum napellus*); je commençai par une très-petite doſe, & je l'augmentai tous les jours de telle manière, que le malade put en

prendre ſept ſcrupules dans vingt-quatre heures, en différentes doſes, ſans en être incommodé.

Fièvres quartes rebelles à l'action du quinquina.

Je traitai quelques fièvres quartes au commencement, par les décoctions de chiendent, de piſſenlit, & par les ſels neutres, mais, comme elles devenaient plus intenſes, & que l'hydropiſie était à craindre, j'arrêtai le cours de la fièvre par le quinquina; mais elle reparaiſſait quinze jours après, ſi ces malades ne prenaient pas tous les jours & pendant longtems, de fortes doſes de cette écorce; quelques malades eurent des fièvres continues inflammatorio-putrides qui ſe développèrent pendant l'uſage continuel qu'ils firent de cet anti-périodique.

Elles guérirent enfin par l'uſage des fleurs d'arnica.

Je réſolus d'employer un autre traitement dans la guériſon des fièvres quartes, doubles & triples quartes qui me furent confiées plus tard; voilà le réſultat de mes obſervations.

Je fis faire, avec le ſyrop d'écorce d'orange, & la poudre de fleurs d'arnica, (*arnica montana*), un électuaire ſolide & j'en faiſais prendre, tous les jours, à mes malades, quatre doſes de la groſſeur d'une noix muſcade, ceux qui prenaient cette quantité, avaient une cardialgie venteuſe qui était cependant ſupportable, mais ceux qui en prenaient de plus fortes doſes, ſouffraient beaucoup de l'eſtomac; peu de tems après, ils avaient des ſueurs froides, abondantes, graſſes,

viſqueuſes; le pouls grand, plein & très-lent; ils étaient très-conſtipés & n'allaient à la ſelle qu'à l'aide de lavemens. On calmait auſſitôt & avec ſureté, cette cardialgie avec les lavemens, les différens carminatifs, & ſur-tout avec l'opium; par ce traitement, les triples quartes furent changées en doubles quartes, celles-ci en quartes ſimples dans très-peu de jours, & enfin elles furent entièrement guéries, ſans crainte de rechûtes, ainſi que tous les maux qui accompagnent ces ſortes de fièvres; ceux qui prirent de plus grandes doſes de ces fleurs, ſouffraient davantage de l'eſtomac, mais ils guériſſaient beaucoup plutôt de la fièvre, comme ſi cette affection douloureuſe de l'eſtomac, cauſée par les fleurs d'arnica, eut détruit les paroxiſmes fébriles, de ſorte qu'on ne pouvait guérir cette fièvre opiniâtre, très-forte, à moins que les remèdes n'agiſſent ſur les nerfs précordiaux, avec une énergie relative à l'intenſité de la maladie.

Il n'était pas indifférent d'adminiſtrer les fleurs d'arnica en ſubſtance ou ſeulement leur décoction; j'aimais mieux donner la décoction dans les fièvres putrides, & la fleur elle-même dans les intermittentes; la décoction de ces fleurs excitait *plus ſouvent* le vomiſſement *& plus rarement* la douleur d'eſtomac, alors elle était légère. Ceux qui faiſaient uſage de la décoction, avaient

le ventre lâche, ceux qui prenaient les fleurs, n'allaient à la selle que rarement & avec peine. On peut expliquer l'action des fleurs d'arnica sur les nerfs gastriques, par la guérison d'une toux convulsive qui avait résisté à tous les remèdes qu'on avait employés auparavant. Celui qui rechercherait avec soin, quelles sont les propriétés énergiques de cette fleur, leur vertu cardialgique, qui réside particulièrement dans cette partie de cette plante, qui lui appartient spécifiquement; celui qui connaîtrait les maladies auxquelles on peut l'opposer, comme remède assuré, n'aurait pas à regretter le tems employé à ces recherches.

Ne pourrait-on pas essayer les propriétés de ce remède cardialgique, dans des affections très-graves des nerfs, l'épilepsie, le tetanos, & autres, contre lesquelles la médecine n'offre que des moyens insuffisans?

Quelques affections scorbutiques.

Plusieurs malades vinrent à l'hôpital, pendant ce mois, avec un commencement de scorbut, ils avaient les gencives rongées, principalement à la mâchoire inférieure, leurs dents étaient noires & décharnées, ils avaient l'haleine puante, des douleurs vagues plus fortes le soir & pendant la nuit. Une jeune fille seule était plus affectée que les autres, depuis longtems elle avait la fièvre intermittente, elle était bouffie & pâle, depuis trois mois, elle avait des taches larges & livides, diffé-

minées sur les jambes, les cuisses, & des pétéchies scorbutiques, rondes, rouges, tres-abondantes, & de la largeur d'un gros pois, éparses sur les bras & le tronc, elle pissait du sang, ses gencives étaient très-pâles & rongées, son haleine avait une puanteur particulière, elle fut guérie vers la fin du mois, par l'usage du petit lait, préparé avec la crême de tartre, & celui des conserves de plantes anti-scorbutiques; cette affection scorbutique semblait, en quelque sorte, être épidémique, à cause de l'humidité continuelle de l'athmosphrère.

Phtisie commençante guérie par les anti-phlogistiques seuls.

Je guéris un tisserand d'une phtisie *commençante*, par les saignées répétées mais légères, par le régime végétal, les boissons tièdes & émolientes; je distinguai cette sorte de phtisie de toutes les autres sortes, c'était plutôt en effet ou une pleurésie chronique & cachée, ou une péripneumonie prête à suppurer, ou peut-être changée en un ulcère superficiel, qui suppurait déjà. Je guéris par les anti-phlogistiques, & j'ai su que d'autres avaient guéri, par les mêmes moyens, cette sorte d'inflammation de la poitrine qu'on appele *phtisie commençante*.

Quelle idée je m'étais formée de cette sorte de phtisie.

J'eus à guérir, pendant ce mois, un petit nombre de fièvres inflammatorio-putrides, longues, sourdes, qui n'étaient pas tumultueuses, dans lesquels le pouls était à peine changé, toute la peau & la langue étaient sèches, une légère toux

les accompagnait, elles étaient preſque péripneumoniques & jugées ſans criſes. Les ſaignées répétées, peu abondantes, les émoliens tièdes, relâchans, la poſition du corps ſur le ſéant, & enfin les fleurs d'arnica, furent utiles.

## CHAPITRE III.

### *De la cauſe & du ſiège de la phrenéſie.*

Deſcription de la phrenéſie que j'eus à traiter.

On apporta à l'hôpital pluſieurs malades qui avaient un délire furieux, la plupart n'avaient pas une fièvre très-forte, ſi on jugeait de ſon intenſité par le pouls qui était obſcur, chez les uns, peu élevé chez d'autres; tous avaient cependant la fièvre, mais avec une intenſité différente; quelques-uns avaient la langue & la bouche comme les perſonnes bien portantes; chez un petit nombre, il n'y avait pas une grande différence entre l'état naturel de ces parties, la langue était très-légèrement blanche ou jaunâtre.

Tant que ces malades eurent l'eſprit ſain, on obſerva, chez tous, que la maladie commença par un friſſon vague, qui n'agiſſait qu'à la ſuperficie de la peau, & alternativement; il était quelquefois entremêlé d'une chaleur inſolite, de laſſitude des membres & de diminution d'appetit;

ces malades l'étaient un peu plus le ſoir & pendant la nuit ; ils ſe promenaient cependant & vaquaient tous à leurs affaires ; ils commençaient enfin à avoir l'eſprit affecté, mais de différente manière ; les uns entraient tout-à-coup en un délire furieux, ceux-là déliraient après avoir eu des convulſions épileptiques ou une lipotyhtymie dangereuſe, ou après que les convulſions étaient ceſſées, ou à la ſuite d'une faibleſſe. Quelques-uns déliraient, peu-à-peu, & par intervalles, le délire furieux ſurvint inopinément & avec violence, chez le plus grand nombre ; j'ai obſervé que ces malades ne déliraient pas avec la même intenſité, pendant le jour & la nuit, mais que leur fureur avait quelques rémiſſions, qui, le plus ſouvent n'avaient point de périodes régulières, ces rémiſſions ſe reproduiſaient cependant quelquefois, dans des tems déterminés, de ſorte que le délire était moins violent vers midi, plus grave le ſoir, & plus féroce encore pendant la nuit ; il était accompagné de cris, d'une force des muſcles athlétiques, de grincemens de dents, ils avaient des convulſions générales ou des mâchoires ſeulement ; la plupart d'entr'eux étaient couverts de ſueurs, ils avaient tous des ſoubreſaults ou des tremblemens des tendons, la répugnance la plus opiniâtre pour tout ce qu'on leur préſentait à la bouche, ils

étaient conſtipés, urinaient peu & rarement, & le peu d'urine qu'on put ramaſſer, était couleur de ſaffran, & ſemblable à celle des ictériques.

Leur pouls était plus ou moins accéléré, j'en trouvai chez trois de ces malades, les battemens ſemblables aux vibrations d'une corde.

Hiſtoire de quelques phrénétiques.

Je vais raconter l'hiſtoire de quelques phrénétiques, non pour déterminer moi-même la nature & le ſiège de cette maladie, & leur manière d'être ordinaire, mais pour indiquer ſes différentes terminaiſons & auſſi les différens traitemens que j'ai employés; je ne parlerai ſeulement ici que de la phrénéſie.

Il y a trois ans, qu'on confia à mes ſoins, une jeune fille dont les règles avaient toujours été peu abondantes, elles ſe montraient plus tard, & étaient plus aqueuſes que de coutume. Elle avait, depuis quelques jours, une fièvre légère, elle était de mauvais humeur, contre ſon ordinaire, elle faiſait beaucoup de choſes ridicules, elle avait moins d'appetit, des laſſitudes; quelques praticiens regardaient cette maladie comme une fièvre intermittente; voilà quels en furent les préludes, cette fille marchait, mais avec peine; enfin elle extravagua plus ouvertement, ſa fièvre devint plus évidente, & elle fut confiée à mes ſoins.

C'eſt de mémoire que je raconte le réſultat de cette maladie, & ce qui ſe paſſa chaque jour;

diſtrait, alors, par beaucoup d'occupations, je ne l'inſcrivis pas ſur mon journal, mais la terminaiſon funeſte de cette maladie, que je n'avais pas pu guérir, m'en a laiſſé un fidèle ſouvenir. Cette fille avait la fièvre & un léger délire, lorſqu'elle fut confiée à mes ſoins; je lui fis faire deux ſaignées, & lui donnai, en pluſieurs doſes, des remèdes propres à lâcher le ventre & à l'entretenir libre; le délire devint furieux, la fièvre n'était pas très-forte au commencement, il n'en paraiſſait plus alors, & ſi quelque ſymptôme la démontrait, je l'attribuai, ſans peine, aux veilles continues, aux lamentations, aux cris & à l'irritation que toutes ces choſes portaient dans la circulation. Voyant que cette malade était ſans fièvre, le délire féroce & continuel ſe prolongeant pendant pluſieurs ſemaines, j'adminiſtrai, en grande quantité, la plupart des remedes qu'on a obſervé ſoulager la manie, exceptés les éméto-cathartiques. Je ſavais que cette malade avait longtems fait uſage des purgatifs, ſans en obtenir de ſoulagement, & même que ſon délire, d'abord benin, était devenu furieux pendant leur uſage. Je n'eſpérai donc rien de l'émétique, je craignais, au contraire beaucoup, de l'employer chez cette malade, dont l'eſprit avait été entraîné dans un délire auſſi furieux par un purgatif bien plus doux; elle paſſa ainſi neuf ſe-

maines dans un délire féroce, juſqu'à ce qu'on la tranſporta dans l'hoſpice deſtiné aux maniaques. J'ai ſu qu'elle y avait été guérie, j'ignore par quelle méthode; d'après ce qu'on m'a dit, je conjecture qu'elle le fut par l'uſage de la gratiole, (*gratiola officinalis*). Mais paſſons à d'autres cas ſemblables.

Pendant l'été de 1776, on apporta, à l'hôpital, une autre jeune fille qui était auſſi dans le délire, mais ſans fureur, on me raconta qu'elle ſe plaignait, depuis quelques jours, de légers friſſons & de chaleur alternative, d'être ſans appetit & d'avoir la bouche amère; de ce que ſa fièvre, qui était légère, augmentait tous les ſoirs, de deux jours un, & d'avoir paſſé pluſieurs nuits, ſans ſe coucher, auprès d'une maîtreſſe de mauvaiſe humeur, & qui était ſouvent malade. Elle avait l'eſprit chancelant & des aberrations de la raiſon, pendant les accès; le médecin qui fut appelé, regarda cette maladie comme une fièvre ſaburrale, & adminiſtra, à cette malade, un ſcrupule d'ipécacuanha en poudre; elle vomit un peu de matières pituiteuſes, mais rien ne fut changé. Lorſqu'on me l'a confia elle parlait beaucoup & ſans ordre, elle n'avait cependant pas de fureur, la fièvre qui était continue, augmentait dans des tems indéterminés, le délire était plus fort pendant ces exacerbations, je la fis

ſaigner

ſaigner pluſieurs fois, ſoit au pied, au bras ou à la jugulaire. Le ſang qu'on obtint fut tantôt de bonne qualité, tantôt il était recouvert d'une couenne inflammatoire ; on lui appliqua des ſangſues, ( *hirudo médicinalis* ), aux tempes, des véſicatoires à la nuque, de l'oxicrat ſur la tête. Pendant l'uſage de ces moyens, ſon délire devint furieux, la fièvre forte, elle eut des ſoubreſaults des tendons, un grincement de dents ſurvenait de tems en tems. N'ayant rien pu obtenir de ces moyens, je voulus détourner les humeurs de la tête, par l'uſage des purgatifs doux ; mais ce moyen ne fut point avantageux, le délire continua d'être auſſi feroce. Elle eut cependant moins de fièvre, mais la faibleſſe du pouls indiquait la proſtration des forces. Changeant alors d'opinion, j'eus recours aux remédes nervins & au camphre, donnés à grandes doſes ; l'obſervation de médecins illuſtres, aſſurait l'efficacité de ces remèdes dans des maladies ſemblables. Après un long uſage de ces moyens, le délire féroce ſe calma, & il laiſſa des intervalles de repos ; enfin la malade parla convenablement, à propos, mais avec un bavardage tel que, ſi on la laiſſait s'y livrer, elle commençait à perdre la raiſon & à divaguer. Cette malade ſe promenait cependant, & toutes ſes actions étaient conformes à la modeſtie, elle reſta ainſi longtems, l'eſprit tantôt

ſain, tantôt égaré. Elle prit enſuite du quinquina & des feuilles d'oranger, (*citrus aurantium*). Après trois mois, elle retourna chez elle, guérie. Un œdême des jambes, qui lui était ſurvenu, dans les derniers tems de ſa maladie, était diſſipé, mais je ne peux aſſurer ſi l'on doit rapporter la guériſon de cette malade, à la médecine ou à la nature.

Je vais encore raconter trois hiſtoires, quoique j'en aie pluſieurs relatives que je n'écrirai pas, par cette raiſon; les nombreuſes obſervations que j'ai raſſemblées, dont l'iſſue a été différente dans une même maladie, jetteront, peut-être, un peu de jour ſur la frénéſie, on pourra plus aiſément connaître cette maladie; ainſi, dans la ſuite, il nous ſera poſſible de ſuivre, avec plus de ſécurité, une route, juſqu'à préſent très obſcure.

Le ſerrurier qui était couché au n.° 11, fournit une obſervation intéreſſante, ſur cette maladie; il avait 44 ans, il était bien muſclé, d'une petite taille, mais groſſe; il vint à l'hôpital le 13 juin 1778, il dit que, depuis ſix jours, il avait des laſſitudes, que ſon appetit était diminué, que, vers le ſoir, il avait, de tems en tems, de légers friſſons, & qu'un médecin l'avait fait ſaigner au bras, trois jours avant, à cauſe de cette indiſpoſition; qu'il n'avait point été du tout ſoulagé, & qu'au contraire, auſſi-tôt après

la ſaignée, il avait eu un tremblement général, ( il tremblait encore, en me diſant cela, comme pendant le friſſon de la fièvre ), il ajoutait qu'il n'était pas reſté plus longtems couché que de coutume, & qu'il avait continué ſon métier, mais avec un peu plus de peine. Son pouls ne différait gueres de celui de l'homme en ſanté, il laiſſait reſſentir quelquefois des vibrations, il était peu vîte, ce malade n'avait aucun mauvais goût, ſa langue était légérement blanche, vers la racine; ſon eſprit n'était point égaré, il parlait vîte, il était prompt, il obſervait que, pendant ces jours d'indiſpoſition, il avait eu une propenſion plus grande au ſommeil, & que ſes urines étaient un peu plus colorées que de coutume.

Je dis à ceux qui m'accompagnaient que c'était une fièvre légère, l'ébauche d'une fièvre ſaburrale, qu'on pourrait probablement la guérir avec les remèdes légérement ſalins, qui ſollicitent doucement les ſelles, par les boiſſons aqueuſes, miellées, l'oxicrat; il paſſa la journée dans l'état que j'ai décrit, juſques bien avant dans la nuit.

Le lendemain, 14 juin, en me rendant au lit des malades, j'entendis, de loin, des cris, j'apperçus un homme dans les tranſports de la fureur, qu'on pouvait à peine retenir attaché, tant il était fort. Les infirmières dirent qu'il avait commencé à entrer en fureur, vers minuit,

& qu'il avait troublé le repos des malades, pendant le reſte de la nuit, par des cris continuels, qu'il avait quelquefois briſé des liens aſſez forts, qu'il n'avait pu être retenu, qu'avec peine, par la force réunie de pluſieurs bras; qu'elles n'avaient pas vu, depuis longtems, un homme auſſi fort & emporté par un délire auſſi furieux. Tout ſon corps était inondé de ſueurs continuelles, ſon pouls avait des vibrations. Je ne peux dire quel était l'érat des urines, le malade les lâchait dans le lit. Je lui preſcrivis auſſi-tôt une potion, dans laquelle il y avait huit grains de tartre ſtibié, (*tartrite de potaſſe antimonié*), dont il devait prendre de ſuite la moitié; il devait prendre l'autre une demi-heure après, ſi la première doſe ne répondait pas à l'eſpérance. Une infirmière lui préſente la potion, que le malade but avec tant d'avidité, en diſant que c'était du vin, qu'appréciation faite, il prit ſept grains de ce ſel émétique, dans une ſeule doſe. Cette femme, à qui j'avais ordonné de diviſer cette potion, voulut profiter de la bonne volonté de boire qu'avait le malade, & elle lui donna plus de ce remède qu'on ne lui avait preſcrit de le faire, mais, comme cela arrive ſouvent, dans pluſieurs circonſtances, un ignorant fait plus de bien que quelqu'un de prudent. Ainſi, dans ce cas, cette erreur fut avantageuſe, car ce malade vomit

trois fois des matières tabulaires bilieuſes, il alla trois fois a la ſelle; la ſueur coulait avec autant d'abondance. Auſſitôt la fureur ſe calma, il délira enſuite doucement & en marmotant. Vers le ſoir, il eut, de tems en tems, & pendant la moitié de la nuit, un ſommeil tranquille. Il ſe réveilla à la pointe du jour du 15 juin, ayant l'eſprit calme & entierement ſain; alors je lui preſcrivis la décoction de tamarins, (*tamarindus indica*), de racines de chiendent, de piſſenlit, de chicorée avec de la crême de tartre, (*tartrite acidule de potaſſe*), & peu de jours après, il retourna chez lui bien portant, j'ai ſu qu'il avait continué de jouir d'une bonne ſanté.

On reçut à l'hôpital, pendant l'automne de 1778, le domeſtique du comte de B***, il n'avait pas l'eſprit à lui, il était furieux. Ayant eu beaucoup de chaud, quatre ou cinq jours avant, en faiſant différentes courſes, & apres avoir bu une grande quantité de bierre, pour calmer ſa ſoif, il eut auſſi-tôt le mal de tête, & de tems en tems des friſſons inſolites, il eut auſſi un point de côté, ſur le côté droit de la poitrine, vers les fauſſes côtes (côtes aſternales). La douleur n'était pas intenſe, & n'était pas accompagnée de toux, il ne ſe mit point au lit. Une ſaignée qui fournit un ſang couenneux, ne le ſoulagea pas, le goût & la langue étaient na-

turels, le ſoir du jour où on le ſaigna, il ceſſa d'avoir l'eſprit préſent, il délira, il avait l'air menaçant, il tournait, avec vîteſſe, ſes yeux, qui paraiſſaient proéminer, il jettait des cris comme s'il eut été enragé, tout ſon corps était inondé de ſueurs. Le pouls était à peine plus vîte, cependant on y reſſentait des vibrations, on fit le ſoir une autre ſaignée qui fournit un ſang, en apparence de bonne qualité, mais le malade ne fut pas ſoulagé. Il paſſa la nuit dans un délire furieux, ſon délire avait été plus calme, pendant le jour. Ce malade fut confié à mes ſoins, à midi, le lendemain du jour de ſon délire. Pendant le chemin, ſon eſprit reprit un peu ſon état naturel, de ſorte que, lorſqu'il fut arrivé, il parlait à propos & racontait exactement tout ce qui lui était arrivé depuis le commencement de ſa maladie, juſqu'à l'époque à laquelle il avait perdu la raiſon; il n'y avait pas une heure qu'il était à l'hôpital, lorſqu'il entra de nouveau en fureur, ſon pouls était fort, plein, avec des vibrations, mais à peine plus vîte que dans l'état naturel, il avait des ſoubreſauts continuels des tendons, il était couvert de ſueurs abondantes. Je lui fis tirer peu de ſang, pendant la nuit, pour voir comment il ſupporterait la ſaignée, & quel ſerait l'état du ſang. Il était d'un beau rouge & ſans couenne inflammatoire.

Je lui fis boire ſouvent, & en grande quantité, de l'eau miellée & de l'oxicrat, auxquels j'ajoutai un ſel neutre doux, je ſollicitais les ſelles par des lavemens réitérés. Ayant vu que le délire, bien loin de ſe calmer, à l'heure à laquelle il avait été moins fort, la veille vers midi, devenait au contraire plus violent, je lui fis prendre une ſolution de cinq grains de tartrite de potaſſe antimonié dans cinq onces d'eau; ce remède le fit vomir trois fois, il alla ſix fois à la ſelle, la ſaburre bilieuſe qu'il rejetta était jaune & ſemblable à des fèces d'huile, mais en petite quantité; il rendit auſſi, par les ſelles, beaucoup de cette ſaburre qui était la ſource & le foyer de cette maladie, auſſitôt il fut mieux & plus traitable, il dormit enfin, le ſommeil du ſoir ſe prolongea bien avant dans la nuit, il n'eut, pendant ce tems, & que rarement, de très-legers mouvemens irréguliers des tendons & des doigts; il ſe réveilla, après, la moitié de la nuit, ayant l'eſprit très-préſent, & ſe poſſédant très-bien. Depuis ce tems, ſon eſprit fut on ne peut plus ſain, ſes ſueurs diminuèrent & ceſſèrent enfin entièrement. Il prit la décoction de racines de chiendent, de piſſenlit, de pulpe de tamarins, &, enfin, après peu de tems, il retourna chez lui. Maintenant que j'extrais cette obſervation de mon journal, il eſt encore bien portant.

Je dois ajouter que cet homme avait été frappé, quelques années avant, d'une grande frayeur, qu'il eut alors des convulsions, & qu'avant cet événement & depuis, il s'était toujours fort bien porté.

Un domestique, du baron de P***, âgé de 37 ans, ressentit des lassitudes le matin du 17 décembre 1778, il eut mal à la tête & des frissons, il vomit spontanement des matières pituiteuses, & ressentit, de tems en tems, une chaleur passagère. Ces accidens se reproduisaient tous les jours, jusqu'au 21 décembre. On appela le médecin de la maison, qui prescrivit une poudre composée avec la rhubarbe & un sel neutre, à prendre en plusieurs doses. Le 23 décembre, le même médecin fut appelé, à midi, auprès de ce malade, qui avait un tremblement de tous les membres, soif, beaucoup de mal de tête, le pouls dur, plein & accéléré, la rhubarbe & le sel avaient procuré quelques selles, la bouche n'était point du tout amère, le malade n'avait point de nausées; aussi-tôt il le fit saigner, le sang se couvrit d'une couenne inflammatoire; il prescrivit un remède rafraîchissant nîtré. La maladie s'accroissant évidemment, vers le soir, on le fit saigner une autre fois pendant la nuit, le sang se couvrit encore d'une couenne inflammatoire, on fit boire beaucoup de limonade, le malade passa la nuit sans dormir, &

dans le délire. Le 24 décembre, au matin, il eut des convulsions, on lui appliqua des véficatoires aux jambes, & on lui donna une potion compoſée avec un gros d'eſprit de mendérérus, (*acetite d'ammoniaque*), le ſyrop diacode, & une eau diſtillée convenable; il délira, continuellement, avec fureur, excepté lorſqu'il voyait ſa maîtreſſe qui lui faiſait des remontrances où le grondait, alors il ſe calmait; il paſſa la nuit ſans dormir & dans un délire furieux.

On l'apporta à l'hôpital, le 25 décembre, à midi; interrogé ſur ſa maladie, il répondit, à propos & exactement, & raconta tout ce qui lui était arrivé juſqu'à l'époque à laquelle ſon eſprit ſe troubla, il ajouta (il tremblait alors) qu'il avait eu un tremblement général pendant tout le tems de la maladie; & que maintenant il lui ſemblait ſouvent, qu'il était près de tomber, comme s'il avait les jarrets coupés. Sa langue & ſa bouche étaient comme dans l'état naturel, mais il avait le pouls fort, plein, il vibrait avec une ſorte de vélacité, il ſuait abondamment.

Quoiqu'il rapporta tout ceci avec ordre & méthode, & comme cela s'était paſſé, cependant on voyait à ſon aſpect, à la promptitude inſolite avec laquelle il parlait, qu'il y avait quelque choſe qui indiquait qu'il n'avait pas l'eſprit ſain, il avait auſſi l'air étonné, & de s'embarraſſer peu

de ſes affaires. Lorſqu'il eut achevé, en peu de mots, l'hiſtoire de ſa maladie, je voulais encore lui faire des queſtions plus exactes, il entra alors dans un délire furieux, qui devint encore plus violent le ſoir & pendant la nuit. Lorſqu'on l'apporta à l'hôpital, j'eus ſoin de lui faire ôter les véſicatoires.

Le 26 décembre, je trouvai ce malade dans un délire furieux, continuel, mais moins violent. Il buvait, ce qu'il avait refuſé de faire auparavant ; il alla à la ſelle, deux fois, pendant la nuit, ſes urines, qu'on fit ramaſſer avec ſoin & conſerver, laiſſaient dépoſer un ſédiment couleur de brique, ou plutôt de cinnâbre, (*ſulfure de mercure ſublimé*). Le pouls & les ſueurs étaient ſemblables à ceux de la veille ; je lui fis prendre, dans une ſeule doſe, le matin, une ſolution de cinq grains de tartre ſtibié, (*tartrite de potaſſe antimonié*), dans quatre onces d'eau, ce qui lui fit vomir, ſix fois, un peu de pituite & de bile ; il rendit une grande quantité de bile dans ſix ſelles. Après le vomiſſement, ſon délire fut moins violent & plus taciturne, il donna quelques ſignes du retour prochain de ſon eſprit, il avait lâché, juſqu'alors, ſes excrémens dans ſon lit, il demanda le baſſin & l'urinal ; ſes urines étaient quelquefois troubles, quelquefois elles étaient preſque naturelles, ou ne différaient de cet

état, que parce qu'elles étaient un peu plus jaunes; ſa langue ſe deſſechait quelquefois, le pouls & les ſueurs n'avaient point encore éprouvé de changement; il but beaucoup d'eau avec l'oximel, & paſſa la nuit dans un léger délire, ſans dormir.

Le 27 décembre, au matin, il eut des vomiturítions & vomit un peu de pituite, il devint plus calme, & ſon délire fut tel qu'on put débarraſſer ſes mains des liens qui les fixaient: il répondit enſuite à propos, quoique le délire ſe montra de tems en tems, le pouls & les urines étaient les mêmes, on continua auſſi les mêmes boiſſons médicamenteuſes, auxquelles on ajouta du nître, (*nitrate de potaſſe*); & de la crême de tartre, (*tartrite acidule de potaſſe*). Comme il devint plus agité le ſoir, & même furieux, & que ſon pouls était très plein, avec des vibrations, je lui fis tirer onze onces de ſang, qui ſe recouvrit d'une couenne plombée, légère, un peu contractée; il contenait beaucoup de ſérosité d'un verd bleu. Chaque fois qu'il prit des boiſſons rafraîchiſſantes, pendant cette nuit, il vomit beaucoup de pituite légérement verdâtre, il ne dormit point, parla toujours ſans ſuite, mais ſans fureur.

Il dormit, le 28 décembre, au matin, on lui ôta ſes liens, il avait l'eſprit préſent, il ſe plaignit d'être très-fatigué, d'avoir ſoif, & la bouche

mauvaise, il paraissait délirer, de tems en tems, comme s'il eut encore dû délirer. Vers le midi de ce jour, je lui administrai encore un émétique composé avec deux scrupules de racine d'ipécacuanha, (*psichotria emetica*), & un grain de tartrite de potasse antimonié, il vomit dix fois, beaucoup de bile, son esprit fut ensuite parfaitement sain, à peine avait-il de la fièvre, un léger tremblement des membres, des sueurs peu abondantes.

Le 29 décembre, il n'avait plus de fièvre, son esprit était parfaitement sain, il ne ressentait aucune douleur nulle part, sa langue était humectée, légèrement blanche, ses urines safranées. On lui donna, en boisson, de la décoction de chiendent, de pissenlit, de pulpe de tamarins, avec le suc de citrons, (*citrus medica*), & le sucre. Le 30 décembre, il passa une bonne nuit, l'apyréxie était entière, il continua les mêmes remèdes, il sortit quelquefois de son lit.

On a certes beaucoup parlé du siège de la phrenésie & du traitement, toujours le même qu'on y oppose.

Quelques médecins placent, en effet, le siège de la phrénésie dans le cerveau enflammé, tandis qu'on a souvent trouvé le cerveau dans cet état, sur des cadavres, quoique, pendant leur vivant, les malades n'eussent point délire; souvent on ne trouva rien, sous le crâne, à quoi l'on put

imputer le délire, quoique les malades fuſſent morts de la phrénéſie, ou du moins on ne rencontra rien qu'on n'eut ſouvent vu, ſans que la phrénéſie eut précédé.

Il y a pluſieurs ſortes de fièvres phrénétiques ou de phrénéſies, ce que l'exemple prouve

Je penſe que la phrénéſie n'eſt pas toujours la même, dans tous les cas; c'eſt-à-dire que la cauſe de la phrénéſie & le ſiège de cette cauſe, ne ſont pas toujours identiques; je crois que les fièvres phrénétiques diffèrent, entr'elles, comme les fièvres *ophtalmiques*, *angineuſes*, *pleurétiques*, *péripneumoniques* & autres. J'ai dit ailleurs, très au-long, combien elles diffèrent, par leur ſource & leur traitement; je voudrais ſavoir ſi, en voyant une ophtalmie, la rougeur de l'œil, accompagnée de douleur & de fièvre, on ne dira pas partout que c'eſt une même maladie? cette fièvre ophtalmique, (ſi on peut la nommer ainſi), ne peut-elle pas reconnaître pluſieurs cauſes, & exiger parconſéquent un traitement différent; la fièvre ophtalmique eſt ordinairement *inflammatoire*, elle eſt *ſéreuſe*, *rhumatiſmale*, *gaſtrique* ou *ſaburrale*, chez quelques-uns, & d'une autre ſorte chez les autres; il en eſt de même de la phrénéſie; cette maladie eſt ſouvent différente. S'il ſe préſente une fièvre accompagnée de phrénéſie, c'eſt à tort qu'on ne conſidère que le délire, comme ſi c'était la maladie principale, plutôt qu'un accident néces-

ſaire, d'une fièvre quelconque. Je crois pouvoir juger, d'après l'événement, que les fievres des phrénétiques, que j'ai obſervées, étaient *ſaburrales* ou *inflammatorio-ſaburrales*, & que cette ſorte de phrénéſie eſt, par cela même, beaucoup plus fréquente, parce que cette fièvre dominante, je veux dire la fievre gaſtrique, eſt beaucoup plus commune tous les ans, & par-tout, que les autres ſortes de fièvres. Lorſque je dis que la cauſe de la phrénéſie, dont j'ai donné des exemples, (car je ne parle que celle-ci), doit être rapportée à la ſaburre abdominale, je ne dis pas, pour cela, que je connais comment cette ſaburre peut porter le trouble dans le cerveau; car il ne ſe porte peut-être aucune mollécule de la matière morbique vers cet organe, mais il eſt auſſi affecté par une ſorte de ſympathie qu'on ne peut expliquer, lorſque l'eſtomac eſt malade. Peut-être ſe paſſe-t-il la même choſe, qu'on voit ſouvent arriver dans l'ophtalmie ſaburrale, & qui ſe paſſe auſſi dans l'éryſipèle, maladie qui eſt produite par la ſaburre abdominale. Dans ces deux maladies, qui ont leur ſource dans le ventre, quelques légères émanations de matière ſaburrale, ſe portent du ventre ſur les yeux, ou ſur la partie affectée d'un éryſipèle. On voit, en effet, les yeux très-rouges, inondés de larmes âcres, l'aſpect de l'éryſipele

indique auſſi qu'une matiere étrangère eſt fixée ſur le lieu malade.

On pourrait donc, ſpeut-être, ſuppoſer que la phrénéſie a deux ſièges, l'un dans la région précordiale, ſurchargée d'une ſaburre bilieuſe putride, ou de toute autre ſorte, l'autre dans le cerveau lui-même, qui, pour me ſervir des expreſſions des anciens, a attiré quelques particules de la matière qui cauſe la démence. On pourra voir, en effet, dans les cerveaux des cadavres, des vaiſſeaux engorgés, des rougeurs contre nature, & autres humeurs, quoique la maladie eut ſa ſource, ſon foyer, dans le ventre. Le feu ſacré & l'ophtalmie ſaburrale en fourniſſent des exemples. Un émétique donné à-propos, lorſqu'on l'a fait précéder des moyens convenables, chaſſera la ſaburre du ventre, empêchera une nouvelle métaſtaſe, ou que celle qui exiſte déja ſoit entretenue; il pourra détacher la matiere qui, du ventre, s'eſt portée ſur une autre partie, & qui y adhère avec force, par une ſecouſſe ſalutaire de tout le corps, ou par les ſueurs abondantes, qui coulent à flots après le vomiſſement.

D'après quoi l'on doit établir la diviſion de la phrénéſie.

Quelles que ſaient les explications qu'exige cette maladie, on doit regarder comme une règle qu'on ne pourra pas abandonner impunément, *qu'il faut rechercher, dans le caractere des fièvres, s'il eſt*

*néceſſaire de les combattre directement, ſans avoir égard à un ſymptôme qui ne ſoit pas eſſentiel.*

Je penſe que cela n'eſt ſeulement pas néceſſaire dans les fièvres phrénétiques, mais auſſi dans toute autre fièvre, accompagnée d'une affection locale très-vive, *d'angine*, *de pleuréſie*, &c. La force de quelque ſymptôme ſaillant, détourne ſouvent, par malheur, le médecin d'examiner la nature de la fièvre, il y porte entièrement ſon attention, comme s'il n'était frappé que de ce ſymptôme extraordinaire; ainſi dans la phrénéſie, qui eſt, en *apparence*, toujours la même, nous ſoumettrons des maladies bien différentes au même traitement, incertain, ſouvent inconvenant, & tel qu'on l'emploirait ſi on n'était conduit, par aucune connaiſſance déterminée de la maladie. Je n'ai pas ſuivi la même méthode dans le traitement des cinq phrénétiques, quoique je l'euſſe dû, car, dans ces cinq cas, la maladie était la même.

Des phrenéſies dont j'ai fait l'hiſtoire ci-deſſus.

Chez la première malade, j'ai fait un uſage longtems continué des purgatifs doux; je penſais que je produirais le même effet, & avec plus de ſureté, par des purgatifs réitérés que par l'émétique. J'ai vu des maladies évidemment ſaburrales, s'aggraver, devenir plus intenſes, par l'uſage des purgatifs, même anti-phlogiſtiques, qu'un émétique aurait auſſi-tôt guéries, ſi l'on eut

eut jugé d'après un très-grand nombre de cas ſemblables. J'ai cependant, auſſi, obſervé que quelques autres fièvres, cauſées par la ſaburre contenue dans le bas ventre, avaient été guéries par l'uſage de doux purgatifs qui entretenaient le ventre lâche pendant pluſieurs jours. Je penſe, d'apres cela, qu'il n'eſt pas indifférent d'employer les émétiques ou les purgatifs dans la fièvre ſaburrale, & que les uns ne peuvent pas être, le plus ſouvent, ſuccédanés des autres; il faut bien examiner ſi la matière peccante ſe dirige vers le haut ou vers le bas.

Dans le traitement de cette jeune fille, j'aurais dû, dès le commencement de la maladie, ſans avoir égard au délire, chercher à connaître ſi elle était ſaburrale, & la combattre de front. En effet, la règle qui ſuit ne peut être commentée, elle ne s'éloigne point des decrets des anciens: *il faut attaquer directement la maladie, ſans détour, mais il eſt néceſſaire d'agir avec prudence, d'en bien connaître l'etat afin de ne pas regarder un ſymptôme éloigné, comme la maladie principale* (1).

---

[1] Il faut ſaiſir la maladie à la gorge, ſans détour, mais on doit avoir beaucoup de précaution, beaucoup d'attention, & ne point prendre le pied ou la main pour la gorge.

Lorſque la fièvre de cette malade fut calmée, ſa phrénéſie ſe changea en manie, le délire était ſans fièvre.

Changement de la phrénéſie en manie.

Un médecin qui a, autrefois, guéri beaucoup de maniaques, m'a raconté pluſieurs hiſtoires, d'où j'ai conclu, que la plupart de ces malades avaient été phrénétiques dès le commencement de leur maladie, quoique la fièvre fut peu ſenſible, (ſi l'on ne juge des ſignes de la fièvre que par le pouls), quoiqu'on eut vu dès le commencement qu'ils étaient maniaques, & qu'ils n'avaient pas de fièvre.

Ce médecin m'aſſurait auſſi, qu'il avait guéri un grand nombre de manies récentes, ou preſque toutes ces maladies, par l'uſage abondant de boiſſons délayantes, une ou pluſieurs ſaignées, & en chaſſant la ſaburre, contenue dans l'eſtomac, qui cauſait cette maladie; il ſuivait, en cela, la coutume des anciens, ils donnaient, en effet, dans la manie, l'hellébore, (*veratrum album*).

Une autre jeune fille avait une fièvre évidemment ſaburrale, ſoit qu'on en juge d'après l'aſſertion du médecin, très-exercé, qui donna le premier des ſoins à cette malade, ſoit que l'on conſidère que cette fièvre augmentait à des époques régulières & ſe calmait enſuite. On ceſſera d'être étonné de ceque le vomiſſement, que ce mé-

decin avait excité, n'eut pas ſuffi, lorſqu'on ſaura qu'il fut peu abondant, qu'il fut déterminé par une doſe d'émétique plus petite, qu'une maladie auſſi grande ne l'exigeait, & que cette malade n'avait pas été préparée.

On la traita, à l'hôpital, d'une manière dangéreuſe; on délayait, en effet, la ſaburre, par une boiſſon abondante & apropriée, mais on n'employa aucun moyen pour l'expulſer, par la voie la plus courte & la plus ſûre. Les ſaignées abondantes ayant diminué la maſſe du ſang, cette humeur étrangère, qui paſſait dans la circulation, parcourait tout le corps, juſqu'à ce qu'elle fut dirigée vers les différens couloirs, ou juſqu'à ce que, chaſſée par les ſtimulans que fournit la médecine, ou par les reſſources de la nature bienfaiſante, elle ſe chercha différentes iſſues, & s'échappa. Cela n'arrivait que tard & avec peine, & jamais ſans danger pour le malade.

Voilà une criſe difficile, ſouvent inſuffiſante, & compliquée de mille dangers.

Le traitement prompt, & l'événement indiquent de quelle ſorte de phrénéſie, les trois autres malades étaient attaqués. Il paraît ſeulement difficile de déterminer, avec ſoin, ſi la phrénéſie eſt eſſentielle ou inflammatoire, ſi elle eſt ſympathique, ou ſi elle provient d'une autre cauſe.

Car, quoiqu'on donne des distinctions exactes de la phrénésie dans les écoles de médecine, il est souvent difficile d'en établir le diagnostic, au lit des malades.

Les signes de l'inflammation du cerveau sont incertains.

On a souvent été trompé par plusieurs symptômes qui semblaient indiquer la présence de l'inflammation du cerveau; pour commencer par le pouls, on l'a souvent trouvé dur, accompagné de vibrations, quoiqu'il n'y ait eu aucune inflammation; d'autrefois il était faible & mou, quoique le cerveau fut très-enflammé. Tout le monde sait que l'âge adulte, l'usage des échauffans, indiquent que la phrénésie est inflammatoire, lorsqu'elle se montre avec la fièvre; tous nos malades étaient dans la fleur de l'âge, & l'un d'eux abusait de la bière forte & du vin, cependant aucun d'eux n'avait le cerveau enflammé.

On assure que de grandes céphalalgies précédent la vraie phrénésie; quoique je ne nie pas que cela arrive souvent, l'expérience m'a appris que cela n'arrivait pas toujours. La céphalalgie gastrique qui accompagne les fièvres saburrales, putrides, malignes, est souvent plus grave que les autres, & je reconnais souvent, d'après l'intensité de la douleur, le caractère & la cause de ce symptôme, qui n'est pas du tout inflammatoire.

Les veilles immodérées, que Bœrhaave range parmi les cauſes de la *vraie* phrénéſie, n'ont produit deux fois, à ma connaiſſance, que la phrénéſie fauſſe. La rougeur & l'enflûre du viſage, la rougeur de la conjonctive annonçent ſouvent l'inflammation & la pléthore, mais j'aſſure que j'ai très-ſouvent vu les mêmes ſymptômes, dans un très-grand nombre de fièvres ſaburrales, putrides, malignes. Ajoutez encore que tous les ſignes qui annoncent la préſence d'une ſaburre âcre & corrompue, dans les premières voies, n'exiſtent ſouvent pas.

Je n'avance cependant pas cela, pour engager à négliger ces accidens, lorſqu'on veut déterminer le caractère de la phrénéſie, mais ſeulement de crainte qu'en établiſſant ſon diagnoſtic, ce qui eſt très-difficile, on ne s'en rapporte qu'à eux ſeuls. La ſaiſon, les maladies congénères, la connaiſſance exacte de ce qui a précédé le délire, la rémiſſion de la maladie, des notions ſur les choſes qui ſont utiles & ſur celles qui ſont nuiſibles, la ſcience des choſes & des maladies qui viennent enſemble & plus fréquemment que les autres, une certaine faculté très-délicate, de diſcerner, qui ne s'acquière que par l'uſage, & qu'on ne peut décrire, inſtruiront mieux le médecin, que les leçons données dans les écoles.

Si l'on peut faire une diviſion pratique, de la phrénéſie, & comment ?

De même que nous n'avons & ne pouvons avoir aucune diviſion complete des fièvres, je crois qu'on ne peut pas faire aucune diviſion exacte de la phrénéſie, qui embraſſe toutes les ſortes de délire. Car parmi un auſſi grand nombre de cauſes de fièvres, qui correſpondent par la manière d'être des humeurs & des ſolides altérés, & qui produiſent chacune une fievre particulière; il ſera non ſeulement néceſſaire que les fièvres ſaient innombrables, mais encore qu'elles diffèrent beaucoup les unes des autres; je penſe qu'on ne peut citer aucune fièvre qui n'affecte quelquefois la tête d'une manière quelconque, ou par une douleur particulière, ou par des léſions différentes des fonctions de cette partie. Il n'y a preſque pas une ſorte de fièvre, qui n'affecte quelquefois le cerveau, de telle manière, que le malade ne paraiſſe phrénétique.

La phrénéſie eſt donc un ſymptôme commun à pluſieurs fièvres, quoiqu'elles diffèrent beaucoup entr'elles; comme nous le diſons de la chaleur, du froid, de la céphalalgie, de la ſoif, de la ſueur, & de quelques autres accidens ordinaires des fièvres, qui ne ſont pas eſſentiels.

Ainſi donc que nous n'embraſſons pas toutes les fièvres, dans la diviſion que nous faiſons de ces maladies, & que nous ne pouvons pas les embraſſer par la raiſon que j'ai alléguée, mais

que nous en déterminons ſeulement *quelques-unes principales & premières*, & ramenons, à celles-ci, celles que nous ne déſignons pas dans la diviſion, lorſqu'elles ont quelqu'analogie par rapport à la cauſe qui les a produites, à leur marche, & ſur-tout à leur traitement; de même, l'on doit, à mon avis, en agir ainſi dans la diviſion des phrénéſies.

Je ne dis point cela pour donner ici une diviſion des phrénéſies, mais pour montrer ce qui la rend difficile à faire, ou ce qu'il faut obſerver en la fixant.

Diviſions incomplettes de la phrénéſie de pluſieurs auteurs.

D'après cela, ceux qui ne cherchèrent la cauſe de la phrénéſie que dans le cerveau enflammé, circonſcrivirent, dans des limites trop étroites, une maladie qui s'étend bien plus au loin, il en eſt de même de ceux qui la placèrent dans l'épigaſtre, en diſant que le cerveau était ſain. Mais ceux-ci n'embraſſerent pas, non plus, toute l'étendue de cette maladie, qui n'admirent que ces deux ſortes de phrénéſie, ſans en vouloir reconnaître d'autre, puiſque la matière qui cauſe cette maladie, peut être contenue dans beaucoup d'autres endroits que dans la tête, & dans le ventre, & qu'elle peut être d'un caractère très-différent, & affecter l'eſprit de manières très-variées. Les phrénéſies doivent donc différer, en raiſon du lieu qu'occupe la matière qui produit cette ma-

ladie, de ſon caractère & de ſa manière d'agir. Parce qu'on a négligé ces différences des phrénéſies, & qu'on a penſé que cette maladie était toujours la même, toutes les fois qu'un fiévreux avait longtems le délire, il eſt arrivé que les auteurs ont eu des idées différentes ſur le ſiège, les cauſes, les accidens & le traitement de cette maladie; qu'ils ont avancé les choſes les plus contradictoires, en s'appuyant chacun de leurs obſervations, & quelquefois des ouvertures des cadavres.

J'accorderai volontiers, que la plupart de ces médecins n'ont avancé que des faits & non des choſes controuvées; mais je crois qu'ils ſe ſont trompés en rapportant, à la plupart de ceux qu'ils avaient vu, dans le délire, ou même à tous, ce qu'ils n'avaient obſervé que chez un petit nombre. On s'eſt auſſi trompé dans la définition de la phrénéſie, puiſque, ne connaiſſant pas la cauſe & le ſiège de cette maladie, il eut été plus facile de tirer les inductions des caractères qui frappent toujours les ſens chez tous les phrénétiques; mais la plupart ont mieux aimé définir cette maladie, d'après une hypothèſe préférée, ou d'après des obſervations très-rares. On doit nommer la phrénéſie *une fièvre aiguë accompagnée de délire.*

Quelle que ſoit la fièvre qui accompagne la phrénéſie, peu importe; l'hiſtoire de cette maladie,

apprend qu'elle n'eſt pas toujours maligne, quoique je ſache que pluſieurs médecins adoptent avec plaiſir, l'opinion contraire; on ne doit point dire, non plus, que dans la phrénéſie, la fièvre eſt toujours *inflammatoire*, & que le cerveau eſt enflammé. J'ai à peine vu une ſeule fièvre aiguë, qui ne fut accompagnée de délire. Quelques malades qui avaient ſeulement la poitrine, le ventre ou les inteſtins enflammés, devinrent phrénétiques, quoique le cerveau ne préſenta pas le plus leger degré d'inflammation. J'ai obſervé que le délire accompagnait l'inflammation du cerveau, & j'ai vu auſſi ce viscère enflammé, ſans avoir vu de délire. Je peux confirmer ces aſſertions par l'hiſtoire des ouvertures de cadavre. Pour dire qu'il y a phrénéſie, je n'exige pas que le délire ſoit ni aſſidu, ni furieux, ni qu'il commence avec la maladie. Si les choſes étaient ainſi, tout le monde conviendrait de l'exiſtence de la phrénéſie. Ce n'eſt pas d'après les différens dégrés de force d'une maladie, qu'on peut dire qu'elle exiſte ou non, on peut, ſeulement affirmer qu'elle a plus ou moins d'action, d'intenſité & de rémiſſion. Les fièvres aiguës ſe rapprochent plus ou moins de l'état dont la préſence conſtitue la *phrénéſie*, quelque fièvres ſeront donc *plus ou moins phrénétiques*, *légèrement phrénétiques*, ou *paraphré-*

*nétiques*, ou enfin *phrénétiques par excellence*. Peu importe que le délire ſoit accompagné de cris, que le malade épuiſe ſes forces par ſes mouvemens, ou ſeulement, qu'étant tranquille, il parle ſans ſuite, ou en murmurant; on ne pourra même pas dire qu'il n'y a pas phrénéſie, parce que le délire ſurvient lorſque la maladie eſt avancée.

Mais quoique ces diſtinctions puiſſent être utiles, pour établir ſon prognoſtic, & qu'elles puiſſent faire connaître le danger, elles ne peuvent cependant pas faire diſtinguer, des autres eſpèces, cette maladie lorſqu'elle eſt guérie.

Etendue de la phrénéſie.

La connaiſſance de la phrénéſie eſt donc très-étendue; elle l'eſt autant que celle même des fièvres aiguës; & comme la fièvre aiguë eſt différente, que la marche de la même fièvre aiguë l'eſt auſſi, & que le traitement doit être différent, dans les différens états de la même maladie aiguë, il y aura autant de différences dans les différentes ſortes de phrénéſie & dans leur traitement; c'eſt pourquoi il faudra le choiſir d'après celui des fièvres.

Caelius Aurelianus, dit que la phrénéſie eſt une *aliénation de l'eſprit accompagnée de fièvre aiguë, d'un pouls petit, vîte, de carphologie & de crocidiſme.*

Mais il eſt évident que l'état du pouls eſt quelquefois différent dans la phrénéſie, & qu'on ne peut faire entrer dans la définition de la phrénéſie, des mouvemens individuels des phrénétiques, qui ne ſont pas eſſentiels, comme la *carphologie*, ou l'action par laquelle ces malades ſemblent ramaſſer des brins de paille, & le *crocidiſme*, ou celle par laquelle ces malades tirent des flocons de laine de leur couverture.

Cet auteur indique cependant, en très-mauvais latin, & ſouvent injurieux, pour ceux de qui il rapporte les opinions, preſque tous les ſymptômes de la phrénéſie, & les opinions des anciens ſur le ſiège de cette maladie, de manière à fatiguer la patience de ſes lecteurs. Mais j'aime mieux raconter d'autres hiſtoires de phrénéſie, que de m'arrêter à refuter les opinions des autres.

J'ai obſervé le délire & une fièvre aiguë, chez pluſieurs perſonnes qui s'étaient frappées la tête, en tombant de très-haut; le ſang que fourniſſaient les ſaignées, ſe recouvrait d'une croûte inflammatoire. A l'ouverture des crânes des cadavres des morts, à la ſuite de ces accidens, on trouva le cerveau très-échimôſé, dans beaucoup d'endroits. J'ai guéri des phrénéſies, chez pluſieurs autres blessés à la tête, par les ſaignées & la méthode anti-phlogiſtique, c'eſt-à-dire par le même traitement que j'oppoſerais à une forte

contuſion, d'une autre partie, ſi elle était ſuivie d'une inflammation dangereuſe.

Phrénéſie cauſée par de la férocité épanchée dans le crâne, à la ſuite d'une chûte faite de très-haut.

Le 9 avril 1779, un domeſtique, âgé de 37 ans, tomba de la hauteur de huit marches d'un eſcalier, la tête ſur le pavé; il perdit connaiſſance pendant quelques minutes, étant revenu, peu après, il garda la maiſon pendant deux jours entiers, il avait un léger mal de tête, il ſe plaignit d'avoir une petite plaie à la tête, qui avait verſé beaucoup de ſang, elle était de la longueur d'un pouce & répondait au centre de l'os pariétal. Le troiſième jour de la maladie, ce bleſſé eut un tremblement très-vif des membres, (il tremblait depuis pluſieurs années, ayant été jadis peintre, il avait travaillé pluſieurs préparations de plomb). il éprouvait une chaleur continuelle, il avait la fièvre & délirait; on l'apporta à l'hôpital, il était dans un délire furieux; on ſonda ſa plaie, elle ne pénétrait pas juſqu'à l'os. On le ſaigna deux fois, le ſang qu'on retira ſe recouvrit d'une croûte épaiſe, viſqueuſe, jaunâtre; on ſollicita les ſelles, & l'on donna de l'émulſion dans laquelle on avait fait une ſolution de manne & de ſulfate de magnéſie.

Le pouls était fort, dur, accéléré, la chaleur fébrile; un délire féroce & la fièvre, ayant encore pris des accroiſſemens, le quatrième jour on fit des inciſions profondes, ſur la plaie,

jusqu'à la superficie de l'os, qui était légèrement fendu, on appliqua le trépan sur le lieu où la lame externe était fendue, la fente ne pénétrait pas au-delà du diploë; on ne trouva aucun épanchement, ce malade eut la fièvre & un délire furieux pendant la nuit.

Le 5, on appliqua encore le trépan, pour donner plus d'étendue à la plaie de l'os, on ne trouva rien d'étranger, le délire était continnel, furieux & accompagnéde fièvre. Le 6, au matin, ce malade reprit ses sens, répondit à propos, il n'avait que peu de fièvre.

Le 7 & le 8, son esprit était présent, il n'avait presque point de fièvre; pendant ces jours, des lavemens réitérés, lui tinrent le ventre lâche; le 9, la chaleur, le délire & la fièvre, se montrèrent de nouveau, le sang qu'on tira se recouvrit d'une croûte inflammatoire, le malade ne fut pas soulagé, & mourut le jour suivant. Après qu'on eut enlevé la partie supérieure du crâne, on trouva une très-grande quantité de sérosité épanchée, dans une grande étendue, entre la dure & la pie mère, (*méninge & méningine*), les autres parties étaient saines, il n'y avait, nulle part, aucune échimôse du cerveau que j'ai cependant, si souvent, trouvée dans des cadavres d'autres personnes mortes à la suite de coups à la tête. On eut pu, peut-être,

eſpérer de guérir ce malade, ſi, dès le commencement, on avait fait une inciſion cruciale à la dure mere, (*méninge*), les eaux n'auraient pas pu s'épancher, ou ſi l'épanchement s'était fait, il aurait trouvé une iſſue.

Si le caractère pathognomonique de la phrénéſie eſt qu'un malade, qui a une fievre aiguë, ait un délire preſque continuel; quelle que ſoit la cauſe de ce délire fébrile, je penſe qu'on ne ſera pas étonné de ce que je range, dans la claſſe des phrénéſies, le délire & la fièvre, qui ſont la ſuite de coups violens, portés ſur la tête.

Phrénéſie cauſée par l'hémôſe du cerveau à la ſuite d'une chûte de très-haut.

Un vieillard, âgé de plus de 70 ans, vigoureux, & qui avait une vieilleſſe verte, tomba de la hauteur de douze eſcaliers; il délira auſſitôt après ſa chûte, il avait une plaie des tégumens qui recouvrent l'occipital un peu au-deſſous de la future lambdoide & à gauche, elle avait un pouce de long, l'os était découvert, le ſang coulait en petite quantité par l'oreille gauche & par le nez; il reſta chez lui, pendant cette journée, dans le délire, & ſans ſecours; on l'apporta à l'hôpital, le lendemain; il délirait, jettait des cris, il était tres-agité, ſon pouls était plein, fort, dur, il vibrait, mais il n'était pas beaucoup plus vîte que dans l'état de ſanté; il eut plus de chaud qu'à ſa coutume, il était très-agité, ſortait ſouvent du lit.

A l'examen de la plaie, on ne vit d'abord aucune léſion du crâne, on tira, de tems en tems, du ſang à ce bleſſé; on ſollicita les ſelles par des lavemens & un purgatif anti-phlogiſtique, mais ces remèdes ne produiſirent que peu de ſelles, que le malade fit avec peine; loin de diminuer, pendant ce jour & le ſuivant, le mal empira, la fièvre augmenta; on agrandit la plaie par une inciſion, on découvrit une fente du crâne; le malade mourut. La fente du crâne commençait un peu au-deſſous du bord ſupérieur de l'os occipital, elle gliſſait, du côté gauche, juſqu'au trou occipital, qui était lui-même fendu; on trouva, entre le crâne & la dure mère, (*méninge*), le long du trajet de la fente, un peu de ſang coagulé, qui reſſemblait à une petite bandelette; on trouva une plus grande quantité de ſang, non coagulé, dans le trou occipital même.

Les vaiſſeaux du ſang qui rampaient ſur la ſurface du cervelet, étaient engorgés & dilatés par un ſang noir. Lorſqu'on écartait les anfractuoſités de ce viſcère, on y voyait un épanchement de ſang noir, coagulé, qui était tellement diſpoſé entre la ſubſtance du cervelet & la pie mère, (*méningine*), qu'il formait une couche uniforme; répandue dans toutes les anfractuoſités de ce viſcère; il reſſemblait plutôt à une grande échimôſe de la pie mère, (*méningine*), & de la

ſurface du cervelet. L'hémiſphère gauche du cerveau était tout taché de grandes échimôſes noirâtres, & de vaiſſeaux remplis de ſang; le lobe antérieur de cet hémiſphère préſentait une échimôſe beaucoup plus conſidérable que celle de toutes les autres parties; on voyait, en écartant toutes les anfractuoſités de cet hémiſphère, un ſang épanché & coagulé, qui adhérait à la ſubſtance du cerveau, ſous la pie mère, (méningine) & qui les rempliſſait,

La partie de l'hémiſphère droit, qui répondait au ſommet du cerveau, offrait une ſurface orbiculaire, large d'un pouce, noire & échimôſée, il y avait auſſi un épanchement de ſang noirâtre, entre les anfractuoſités du cerveau.

Phrénéſie qui était peut-être ſympatique à la ſuite d'une chûte.

Un domeſtique, âgé d'environ 40 ans, fut trouver un médecin, il ſe plaignait d'avoir, depuis quelques jours, des laſſitudes & moins d'appetit, il lui conſeilla de ſe purger avec du ſel d'epſum, (*ſulfate de magnéſie*), il ſe trouva mieux. Ce malade retourna huit jours après & lui dit qu'il avait encore perdu de ſon appetit, qu'il vomiſſait quelquefois, ſpontanément, un peu de bile, qu'il avait des laſſitudes comme s'il eut beaucoup travaillé; on lui donna une potion ſaline, il vomit plus ſouvent; en retournant des latrines à ſon lit, il tomba ſur le ſeuil de la porte, s'étant frappé la tête ſur une ſerrure tranchante, il ſe fit, ſur la

la région temporale gauche, une plaie, de la longueur d'un doigt, qui semblait avoir été faite avec un couteau, & qui ne pénétrait pas au-delà des tégumens; on trouva, après la mort de ce malade, toutes les parties au-dessous & aux environs de cette plaie, dans un état sain. Ce blessé resta quelques instans à terre sans connaissance, il vomissait un peu de bile verte, sa plaie versait beaucoup de sang. Le médecin qui fut appelé, le premier, arrêta le vomissement avec une potion, le malade reprit ses sens bientôt après; on pansa sa plaie, on le saigna, il parut bien le soir, il disait qu'il se portait bien, qu'il reprendrait le lendemain ses fonctions, lorsqu'il eut des convulsions générales; on lui fit une saignée abondante, & on lui donna un lavement. Après la convulsion, il entra dans un délire furieux, il faisait des efforts continuels & violens, pour sortir de son lit. On le saigna encore, avant minuit, la fureur & l'agitation étaient les mêmes. On l'apporta le lendemain, à midi, à l'hôpital, (il y avait, a-peu-près douze jours, qu'il s'était plaint au médecin, pour la première fois, de n'avoir pas d'appetit). Après vingt-quatre heures, pendant lesquelles il eut un délire furieux & la fièvre, il eut des convulsions & mourut, enfin, dans des frissons. Lorsqu'on sçia le crâne de son cadavre, il s'écoula un peu

de ſérosité, qu'on pensa avoir été contenue entre la méninge & la méningine, qui avaient été léſées par la ſcie; le crâne enlevé, on ne trouva rien d'altéré, ſi non que les gros vaiſſeaux des membranes du cerveau, étaient un peu plus engorgés de ſang que dans l'état naturel, & que les petits vaiſſeaux étaient rouges, comme ſi on y eut injecté une matière colorée; on trouva un peu de ſérosité dans les ventricules du cerveau.

La poitrine était dans l'état naturel. A l'ouverture de l'abdomen, on vit que le foie était très-jaune, ſa ſurface était légèrement inégale, & moins polie qu'elle n'a coutume de l'être; lorſqu'on le touchait on le trouvait plus dur, comme s'il eut été cuit; une bile ſemblable à des feces d'huile, rempliſſait la véſicule du fiel. L'eſtomac était très-ample, toute la ſurface des inteſtins était colorée d'un jaune foncé, leur ſurface interne était auſſi colorée par une grande quantité de bile viſqueuſe de la même couleur. Toutes les autres parties étaient dans l'état naturel; l'altération du ſyſtême bilifère, qu'on obſerva dans le foie du cadavre de cet ivrogne, était ancienne. Ceux qui l'avaient connu, aſſuraient qu'il ſe livrait depuis long-tems à la boiſſon; il paraît qu'on devait attribuer les premières affections de l'eſtomac à une ſaburre bilieuſe, viſqueuſe, que l'uſage des ſels amers avait un peu corrigée.

Je regardai cette phrénésie, plutôt comme sympatique, que comme essentielle. En effet, la saburre bilieuse, dont la présence s'était fait ressentir, depuis longtems, s'étant accrue & étant devenue encore plus active, par la chûte, dirigea ses efforts sur la tête, qui était affaiblie par le coup, & plus disposée à la maladie. J'ai vu, en effet, ces affections de la tête, les céphalalgies, les délires, &c. se montrer le plus souvent, plus tard, & seulement avec la fièvre quelques jours après les chûtes, tandis que ces affections essentielles à la tête, se montraient aussi-tôt après l'accident; j'ai quelquefois observé que le contraire arrive, & j'ai aussi trouvé ce fait consigné dans les auteurs.

Empire de la bile, après les lésions de la tête, observé par Hyppocrate.

Cette action de l'humeur bilieuse, n'a point échappé à la perspicacité d'Hippocrate; il atteste dans son livre des blessures de la tête: « *que s'il* » *survient une tumeur rouge & éryspélateuse à la* » *face, aux deux yeux, ou seulement à l'un des* » *deux, à la suite du trépan, ou sans qu'on* » *ait employé ce moyen, l'os étant seulement* » *dénudé; que si la tumeur est douloureuse au* » *toucher, que le malade ait des frissons & la* » *fièvre, que la plaie, des chairs & de l'os, soit* » *en bon état, à la tumeur de la face* » *près, que si enfin on n'a commis aucune er-* » *reur dans le régime, il faut donner un pur-*

» *gatif. Après l'effet de ce remède, la fièvre* » *s'apaiſe, la tumeur s'évanouit, & la ſanté* » *ſe rétablit* ». L'expérience & le témoignage d'Hippocrate, nous ont appris que, dans les léſions de la tête, la bile devient plus acrimonieuſe, qu'elle ſe porte ſur les yeux, ſur le viſage, où elle produit des éryſipèles; que par ſon influence, ſur la tête, après les bleſſures de cette partie, elle peut produire, chez les uns, des phrénéſies graves ou des léthargies, chez les autres des apoplexies, ou toute ſorte de convulſions. Perſonne de ceux qui connaiſſent le caractère changeant de cette humeur, & qu'elle eſt, en général, l'agent principal dans les maladies même très-différentes, ne niera pas, je penſe, qu'il faille oppoſer, à tous ces maux, qui ſortent de *la même ſource, les mêmes remèdes, les évacuans, qui chaſſent la bile.*

Digreſſion ſur les léſions de la tête.

Ceſſant de parler, pour un moment, de ce que je m'étais propoſé de dire de la phrénéſie, pour le reprendre dans peu, je vais raconter quelques exemples de léſions de la tête, malgré qu'ils n'appartiennent pas à ce ſujet, ſi on les compare avec ce que j'ai dit plus haut, & avec les obſervations d'autres auteurs, ils répandront, peut-être, quelque lumière, ſur un ſujet encore ſi peu éclairé.

## PREMIER CAS.

Un homme de 38 ans, d'une bonne conſtitution & ſe portant parfaitement bien, tomba le 25 janvier, d'une grande élévation, du ſecond étage d'un édifice très-élevé; ſa tête porta ſur une grue, avec un telle force, qu'elle briſa, dans ſon milieu, l'axe de cette machine, qui était aſſez fort.

On voyait l'os découvert, mais ſain, à travers les lèvres d'une plaie longue de deux pouces, qui était ſituée à la partie ſupérieure droite de la tête, près la future ſagittale; il fut ſans connaiſſance, pendant pluſieurs heures, on le ſaigna au bras. On l'apporta le lendemain à l'hôpital; il avait une affection ſoporeuſe, mais il répondait très-à-propos, lorſqu'on lui parlait fort; il éprouvait une douleur des lombes, accompagnée de tenſion, le genou droit était auſſi douloureux, il ne pouvait le remuer, & l'on ne pouvait le toucher ſans que la douleur augmentât; on ne découvrait cependant aucune apparence de léſion; ce malade ſe plaignait peu de la tête; il avait une chaleur fébrile, ſon pouls était d'une force étonnante, dur, plein, à peine était-il plus vîte que dans l'état naturel; on lui fit une ſaignée du bras, très-copieuſe, le ſang ſe couvrit d'une croûte inflammatoire. On lui donna beaucoup

de boiſſons anti-phlogiſtiques nitrées; il demeura dans cet état ſoporeux, juſqu'aux cinquième jours; les douleurs des lombes & du dos, étaient d'abord plus vives, elles diminuèrent enſuite & s'étendirent à la nuque & aux épaules; la douleur & la fièvre commencèrent à ſe diſſiper, à-peu-près huit jours après la chûte, par l'uſage des boiſſons anti-phlogiſtiques, eccoprotiques & des lavemens. On faiſait des fomentations diſcuſſives ſur le genou, on panſait l'os dénudé avec l'eau vulnéraire du diſpenſaire de Vienne, à laquelle on ajouta enſuite de l'alkool de maſtic, (*eſprit de maſtic*), & les lèvres de la plaie avec l'onguent d'arçeus, (*baume d'arçeus*), on n'apperçut point d'exfoliations, la plaie ſe réunit bientôt, & ce bleſſé ſortit de l'hôpital, après les premiers jours de mars.

## SECOND CAS.

Un tailleur, âgé de 53 ans, & très-adonné au vin, s'était bleſſé la tête en tombant, il y avait un an; il était guéri, mais, depuis ce tems, il avait, après de longs intervalles, un délire doux & ſans fièvre.

Le 7 février 1778, ayant bu, le ſoir, du vin plus fort qu'à ſa coutume, il roula de la hauteur de douze marches d'un eſcalier; s'étant frappé la tête, il perdit beaucoup de ſang par la bouche

& par le nez, rendu chez lui, il ſe plaignit de douleurs de tête, & ſur-tout de l'hypocondre droit, il avait l'eſprit préſent. Le 8 février, l'hypocondre était plus douloureux, il lui ſurvint une oppreſſion de la poitrine. Il avait ſoif, ſe plaignait, il dormit pendant la nuit, mais il ſemblait tirer la laine de ſa couverture; il conſerva ſa préſence d'eſprit.

Le 9 février, les ſymptômes devinrent plus graves, il touſſait, éternuait, & pendant ces inſpirations & expirations trop vives, il reſſentait une douleur plus vive de l'hypocondre droit, & même de la poitrine. On le reçut à l'hôpital, le 10 février, au matin, il ſe plaignait d'une douleur de tout l'épigaſtre, & principalement de l'hypocondre droit, d'opreſſion de la poitrine, de touſſer & de ne pouvoir expectorer une matière trop viſqueuſe. Il aſſurait qu'il ne ſouffrait pas beaucoup de la tête. On ne lui avait fait aucun remède, chez lui, juſqu'alors il avait ſes ſens libres, la fièvre était forte; on le ſaigna deux fois pendant ce jour, il eut le ſoir, par intervalle, des accès d'épylepſie, pendant leſquels l'œil gauche fut très-agité, il eut alors auſſi des mouvemens convulſifs des muſcles de la face, ſurtout de ceux, du côté gauche, ſes mâchoires étaient agitées d'un mouvement ſemblable à celui qu'elles opèrent pendant la maſtication, dans le

tems même où ce malade n'avait pas de convulſions ; il avait l'eſprit très-préſent, après les accès d'épylepſie, il ſe plaignait ſeulement d'une douleur de l'épigaſtre, de l'hypocondre droit & de la partie inférieure de la poitrine ; je ſollicitai les ſelles par les eccoprotiques & les lavemens réitérés ; il eut, pendant la nuit, des convulſions très-répétées. On le ſaigna encore le 11 février, le ſang ſe recouvrit encore d'une croûte épaiſſe, verdâtre, livide, de fréquens accès d'épylepſie, enlevaient la raiſon à ce malade, il mourut pendant la nuit.

La partie ſupérieure de l'occipital, qui ſe termine en pointe pour concourir à la formation de la future lambdoïde, était très-inégalement protubérante, tout le monde penſa que cette conformation était originaire. Un peu au-deſſous de cette tubéroſité, on trouva une plaie tranſverſale, qui avait à-peu-près ſix lignes, elle n'offenſait que les tégumens, les muſcles n'étaient pas bleſſés. La tête qu'on avait examinée, avant & après la mort de ce malade, ne préſenta point d'autre vice, que cette légère plaie.

Comment pourra-t-on concevoir un auſſi grand déſordre, dans toutes ces parties ! après qu'on eut enlevé le crâne, le pariétal gauche ſe trouva tellement fracturé, qu'il y avait un très-grand écartement ; la fracture ſe portait au-delà

de la ſuture qui l'unit à l'os occipital, & s'étendait ſur le côté gauche de cet os, là elle ſe divisait en quatre parties, dont l'une plus petite, diviſait le grand trou occipital, les autres ſe portaient dans différentes directions, & étaient accompagnées d'écartement. Une des fentes, longue d'un pouce & demi, ſe portait du pariétal droit, ſur l'os voiſin; il y avait une très-grande quantité de ſang épanché & coagulé ſur toute la baſe du crâne, ſur-tout dans les foſſes latérales de l'occipital, & entre la méninge & la méningine. La méninge ( dure mère ), était ſéparée de l'occipital; vers la partie moyenne, de cet os, on trouva une grande quantité de ſang épanché entre ces parties.

Il y avait auſſi du ſang coagulé ſur le corps calleux. Toute la ſurface des inteſtins était colorée d'un jaune foncé. Je n'obſervai point, ſur ce ſujet, aucune des échimôſes du cerveau, que j'avais vues ſur d'autres ſujets, mais j'y vis des quantités remarquables de ſang coagulé.

## TROISIÈME CAS.

Un ouvrier, âgé de 48 ans, ayant achevé ſon travail, entra le ſoir au cabaret; échauffé par le vin, il retourna chez lui; ayant roulé cinq marches de l'eſcalier, il ſe frappa la tête & reſta ſans connaiſſance. Il était hémiplégique

du côté droit, mais de telle manière qu'il remuait légèrement le bras. On le saigna deux fois.

Il fut apporté à l'hôpital le lendemain, sa respiration était pénible, stertoreuse, accompagnée de sifflement. Il avait la fièvre, le pouls grand, plein, dur & accéléré, accompagné d'une chaleur intense. On voyait, par l'ouverture de la plaie, l'os qui était dénudé, dans l'étendue de six lignes, & fendu en croix à l'angle postérieur & inférieur du pariétal droit. On trépana ce malade; on divisa la dure mère, il sortit beaucoup de sang par l'ouverture. Aucuns des accidens ne diminua. Les saignées, les lavemens, les ecoprotiques ne produisirent rien; la fièvre s'accrut, il mourut le troisième jour après la chûte. On vit une légère contusion des tégumens qui recouvrent la partie moyenne de l'occipital; une échimôse de toute la méningine. Cette échimôse était plus forte, du côté gauche, vers la partie antérieure du cerveau. Il y avait, entre ses anfractuosités, des échimôses profondes, & de distance en distance, des épanchemens de sang. Du côté gauche, de la base du crâne, on trouva beaucoup de sang épanché entre les deux enveloppes membraneuses du cerveau.

Reprise du même sujet, de la phrénésie.

Je vais donner d'autres exemples de phrénésie, & reprendre le fil de mon discours que j'ai interrompu.

Un homme, d'un âge mûr, qui travailla au métier de forgeron, pendant les heures les plus chaudes de l'été, échauffé par la chaleur de la saison & par celle de la forge, & qui but, pendant ce tems, beaucoup de vin, commença à avoir la fièvre, mal à la tête, des lassitudes, des vertiges, il avait le pouls grand, développé & accéléré. A peine fut-il reçu dans l'hôpital, qu'il devint furieux, comme s'il eut été enragé. On calma l'inflammation de son sang, par deux saignées, l'usage de l'oxicrat, & en le tenant à l'ombre. Peu de jours après, il reprit ses sens, & guérit.

Phrénésie causée par l'âge, la chaleur du feu, & l'abus du vin.

Un maçon, âgé de 44 ans, grand & robuste, fut apporté à l'hôpital, le 6 avril 1779, il dit qu'il était enrhumé, depuis un mois, mais qu'il était plus mal, depuis neuf jours, car il lui était survenu une douleur pongitive, un peu au dessous de la mamelle du côté gauche, & qu'il n'avait pas gardé le lit, depuis qu'il était malade; il ne paraissait pas s'occuper de sa maladie, & il la racontait comme si elle eut été la plus légère. Il parlait vîte, racontait hardiment; son pouls était plein, fort, peu accéléré; sa toux peu fréquente, il ressentait, en toussant, une douleur de côté, semblable à celle que j'ai indiquée plus haut. On le mit au lit, on le saigna, on lui donna beaucoup de boissons émollientes, tièdes, nîtrées.

La phrénésie suivante était-elle idiopathique.

A peine eut-il fini de parler, qu'il commença à entrer en un délire furieux, à trembler & à jetter des cris. On lui fit plusieurs saignées, pendant les jours suivans, le sang se recouvrit d'une couenne inflammatoire; le délire était continuel, le ventre légèrement tuméfié, & lorsqu'on le pressait un peu fort, il donnait des signes de douleur, quoiqu'il fut dans le délire.

Le 18 avril était à peine écoulé que sa respiration devint stertoreuse, qu'il eut une affection soporeuse; pendant ce symptôme fâcheux, il avait les yeux connivens, son pouls était dur, accompagné de vibrations, on ne pouvait que difficilement en effacer le mouvement, en le comprimant, il était cependant à peine plus vîte que dans l'état naturel. Ce malade mourut le 9 au matin, je fis exhumer, pendant la nuit, son cadavre, qui avait été enterré, par erreur, pour rechercher quel était l'état des viscères, & principalement celui de la tête.

Les vaisseaux de la méningine paraissaient plus amples & plus remplis de sang que dans l'état naturel; tel était l'état de cette enveloppe du cerveau, qu'il était douteux si elle était enflammée, si l'inflammation était essentielle, ou s'il y avait seulement une *dilatation non inflammatoire*, des vaisseaux, causée par la présence du sang, qui les engorgeait, comme je l'ai souvent observé,

dans les cadavres de morts dans le délire, ſans aucune maladie de la tête.

On trouva, entre les deux enveloppes membraneuſes du cerveau, une ſérofité, de couleur jaune pâle, les deux ventricules latéraux, de ce viſcère, étaient ſi remplis de cette humeur, de la même couleur, que ces deux cavités étaient protubérantes, comme un abcès plein de pus, & qu'on y reſſentait de la fluctuation. La moitié du poumon gauche était enflammé; preſque tous les inteſtins grêles étaient très-enflammés, l'eſtomac très dilaté, la véſicule du fiel était vide, les autres parties étaient en bon état.

Phrénéſie cauſée par un abcès du cerveau, & du pus, épanché entre les enveloppes de ce viſcère.

Le 29 avril, on opperta à l'hôpital, un jeune homme de 26 ans, robuſte, il dit que depuis deux jours, il avait une très-grande céphalalgie qui occupait principalement l'occiput, un tintement d'oreille, & une douleur très-vive de la tête qui ſe montrait de tems en tems; qu'il était ſans appetit, qu'il avait ſoif & qu'il était brûlant. Quelques perſonnes qui ſe trouvèrent là, dirent que cet homme avait ſervi dans les chaſſeurs, pendant cette guerre, & qu'étant très-affaibli, il était venu de la Hongrie, à Vienne, pendant ces jours, dont la chaleur était auſſi forte que celle qu'on éprouve ordinairement, dans les autres années, au milieu de l'été. Ils ajoutaient que, deux jours auparavant, il avait

eu une ſyncope, ſur la place publique. Il diſait que, depuis un an & demi, il avait très-ſouvent & preſque continuellement le mal de tête, moins fort cependant que depuis ces deux jours; il avait une gonorrhée, depuis quatre ans; il répondit confuſément à beaucoup d'autres queſtions qu'on lui fit. Son pouls était fort, accéléré, dur & offrait des vibrations, ſemblables à celles que j'ai ſouvent obſervées dans la colique des peintres. Il avait ſoif, chaud, ſa langue était légèrement ſaburrale, blanchâtre. La douleur de l'occipital & de la tête s'aggravait tellement le ſoir qu'il jettait des cris, elle diminuait auſſitôt. Après deux jours, il eut un délire continuel & léger, accompagné de carphologie; il prit une grande quantité de boiſſons raffraîchiſſantes nîtrées, & fut ſaigné, ſans que les accidens diminuaſſent. On le ſaigna ſept fois pendant cette maladie; auſſi-tôt que le ſang était ſorti, il ſe recouvrait d'une croûte inflammatoire, les vibrations du pouls & ſa fréquence étaient plus grandes, après chaque ſaignée, le délire était le même. On lui adminiſtra, une fois, un émétique, & on lui appliqua un véſicatoire, à la nuque, ſans obtenir aucun ſoulagement. Un bain tiède, dans lequel on le mit, une ou deux heures, pendant quatre jours, pour calmer le ſpaſme des artères, commença à l'appaiſer, le pouls ſe ramollit; mais la dureté du

pouls & le délire ſe reproduiſirent en même tems. Le bain ne ſoulageait plus ; l'urine paraiſſait, le plus ſouvent, teinte d'une couleur ſaffranée ; la veille de ſa mort, ſes yeux étaient quelquefois connivens, il paraiſſait éprouver les commencemens d'un opiſthotonos, ſon pouls était auſſi très-dur, & vibrait avec beaucoup de force ; on le ſaigna une ſeptième fois, le 11 mai, à peine eut-on appliqué le bandage, qu'il mourut.

Le pus coulait entre la pie mère & l'arachnoïde, auprès de l'entrée des carotides, ( *cervicales antérieures* ), il ne pénétrait nulle part entre les anfractuoſités du cerveau. Dans l'endroit du cervelet, où s'inſère la portion dure du nerf auditif, la pie mère, ( méningine ), était ulcérée, l'ulcération s'étendait dans la ſubſtance même du cervelet. Il y avait une aſſez grande quantité de pus épanché, entre la méninge & la méningine, auprès des nerfs auditifs, auprès de la réunion des nerfs optiques & dans le trou occipital. La tente du cervelet était très-rouge, & comme échimôſée, dans quelques points, ſur-tout du côté droit. Les ventricules du cerveau regorgeaient la ſéroſité. On trouva, dans la cavité gauche de la poitrine, quatre onces de ſang noir & très-liquide, & ſix onces de ſang de ce liquide de même qualité, dans la cavité droite. Tous les inteſtins

étaient entièrement colorés par de la bile très-ſaffranée, les autres parties étaient ſaines.

Quelle était la cauſe de cet ulcère du cervelet? la connaiſſance exacte de ce qui s'était paſſé, connaiſſance que le recit confus & tronqué de ce malade ne put fournir, eut pu répandre quelque jour ſur cette obſcurité. Les douleurs anciennes de la tête, annonçaient que l'ulcère était ancien.

J'ai ſouvent obſervé que le pouls était très-dur dans les maladies aiguës, qu'il faiſait éprouver des vibrations ſemblables à celles d'un fil de fer très-tendu, lorſqu'il y avait métaſtaſe vers la tête, & qu'elle était ſouvent dangereuſe. Dans ces cas, l'ouverture des cadavres me montra les ventricules latéraux du cerveau, remplis de ſéroſité. Les malades qui étaient dans cette hypothèſe, périrent la plupart d'une fièvre compoſée, d'une putride inflammatoire.

D'après cela, je conjecture qu'il y a de la ſéroſité épanchée, dans les cavités du cerveau, lorſque, dans les fièvres putride-inflammatoires déjà avancées, *le délire ſurvient ou s'accroit en même tems que les yeux ſont connivens, le pouls dur, célère, accompagné de vibrations*, ſur-tout lorſque tous ces ſymptômes, ou la plupart d'entr'eux, ſurviennent enſemble & preſque ſubitement. Mais lorſqu'on peut probablement conjecturer,

jecturer, d'après ces signes, qu'il s'est fait une métastase de cette sorte sur le cerveau; c'est-à-dire qu'une certaine quantité de sérosité s'est portée dans les ventricules, quel traitement faut-il employer? quelle était la source de cet épanchement de sang noir & très-liquide? j'en ai observé dernièrement un de la même sorte, sur un cadavre, je donnerai l'histoire de la maladie du sujet auquel il appartenait & celle de sa dissection. Mais comment expliquer l'épanchement de sang dans la cavité de la poitrine? on n'accusera pas la méthode échauffante, qui peut, à l'aide des irritans, donnés inconsidérement, forcer le sang à sortir de ses vaisseaux, puisqu'on ne l'employa pas. On ne dira pas non plus que cet épanchement a été produit par la dissolution putride du sang, puisque celui qu'on tirait s'est recouvert, à toutes les fois, d'une couenne inflammatoire. Aurait-il été produit par le spasme des artères qu'indiquaient leur dureté & leurs vibrations, ce spasme aurait-il exprimé le sang de ses vaisseaux?

Abscès du cervelet plus grand que le premier, mais sans phrénésie.

J'ajoute cette autre ouverture de cadavre, à cause de la ressemblance de l'altération qu'on découvrit dans le cervelet, quoique les accidens & le genre de mort fussent différens.

Une jeune fille, âgée de 22 ans, s'était toujours bien portée, il y avait cependant douze ans, qu'elle avait eu la gale, & s'était guérie

par des frictions ſeules, ſans employer de remèdes internes.

Depuis ſix ans, ou environ, elle avait un mal de tête, dont le ſiège était vers l'occipital, il ceſſait quelquefois entièrement & ſe reproduiſait enſuite, mais jamais il ne put vaincre la patience de cette malade. Depuis le même tems, ou à-peu-près, ſon oreille gauche laiſſait couler, par intervalle, une petite quantité de ſanie verdâtre, cet écoulement était accompagné de ſurdité de ce côté.

Ses ſecrets de tous les mois ſe reproduiſaient régulièrement, cependant le tems de leur retour s'était rapproché dans les deux derniers mois. Après le carnaval de 1779, elle eut un vertige preſque continuel, qui la retint chez elle 14 jours entiers; pendant ce tems, elle vomit, ſpontanément, tantôt un peu de bile, tantôt ſes alimens; elle ſe plaignait d'avoir la bouche amère; les vertiges & l'amertume de la bouche commencèrent à diminuer un peu; elle conſerva cependant encore, vers l'occiput, une légère céphalée, qu'elle avait reſſentie, ſans ceſſe, pendant ces quinze jours. Le 19 avril, la douleur de tête, qui, juſqu'alors, avait été ſupportable, devint inſoutenable; elle devenait très-forte à chaque mouvement du corps, même léger, l'amertume de la bouche & le ſentiment de plénitude, dans l'épigaſtre, ſe montrèrent de nouveau; elle ſe

plaignit d'avoir tous les ſoirs de légers friſſons, qui étaient ſuivis de chaleur. Elle vint à l'hôpital le 21 avril. Dans l'après-dinée de ce jour, elle eut une douleur très-vive du côté gauche de la tête. Elle jettait des cris; elle était dans une agitation continuelle, ſur-tout pendant la nuit, un pus verdâtre découlait de ſon oreille, ſa bouche était amère. Le 22 avril, la douleur, à l'occiput, fut très-forte, pendant le jour, elle le fut davantage le ſoir & pendant la nuit; elle vomit un peu de bile.

On n'obſerva aucun changement le 23, le 24 & le 25 avril. On n'apperçut aucun mouvement de fievre, pendant tout le tems qu'elle fut à l'hôpital, quoiqu'elle aſſura qu'elle en avait tous les ſoirs, chez elle, une légère. Le pouls était au contraire un peu lent, peu développé, & la chaleur naturelle. Dans la nuit du 25 avril, la douleur de l'occipital ſe diſſipa preſqu'entièrement, ou plutôt, ayant changé de place, elle ſe porta à la nuque, elle était beaucoup moins ſupportable; le lendemain matin 26 avril, ſa langue était recouverte d'une mucoſité verdâtre & ſa gorge remplie de pus verdâtre & gluant. Les gargariſmes & les injections ne procurerent aucun bien; elle mourut à midi. La quantité de glaires ou de pus verdâtre, qu'elle avait dans la gorge, s'était augmentée, ſa reſpiration était

devenue pénible, bruyante, très-courte & très-rare.

A l'ouverture du crâne, on vit que le lobe gauche du cervelet contenait un abcès, rempli de pus verdâtre & gluant, gros comme une noix; un canal, de la grosseur d'une plume, s'étendait, de ce foyer, jusqu'à l'os temporal, qui était lui-même carié, de sorte que le pus pouvait pénétrer dans l'oreille interne, & s'y faire une issue; les autres parties étaient saines. Cette malade assurait qu'elle n'avait jamais eu aucun écoulement vénérien, quoiqu'elle s'y fut souvent exposée, elle convenait, en effet, qu'elle avait vécu illicitement avec plusieurs hommes.

Je ne sais si ce mal était vénérien ou s'il était produit par la gale qu'elle avait eu autrefois, & qui n'avait pas été traitée d'après les principes de l'art.

Phrénésie causée par du pus dans le cerveau.

Un apprentif cordonnier, âgé de 16 ans, fut conduit à l'hôpital, le 28 octobre 1779. A l'âge de 3 ans, il avait été jetté sur une pierre aigue, par un carosse, qui était trainé avec beaucoup de vélocité, ses yeux devinrent louches à la suite de ce coup, ses oreilles versèrent beaucoup de sang. La saignée & l'application, sur la tête, d'un cataplasme discussif, calmèrent les accidens, cependant l'œil gauche continua d'être dirigé vers la racine du nez; la céphalalgie revenait de tems

en tems ; ce malade était toujours ſourd. A l'âge de ſix ans, il eut une céphalalgie très-forte qui fut même accompagnée de convulſions, la ſaignée & l'écoulement du pus, par l'oreille droite, le ſoulagèrent. Juſqu'à ce jour, une petite quantité de pus ſanguinolent, était ſortie, de tems en tems, de la même oreille, il entendait difficilement.

Cependant il avait eu la petite vérole benigne, il fut jetté ſur le pavé le 23 octobre 1779, au matin, par un caroſſe, qui courait; il y avait, alors, plus d'un mois que ſon mal de tête était plus violent, & que l'écoulement du pus, par les oreilles, était plus abondant. La fièvre ſe développa auſſitôt, accompagnée de la plus forte douleur de tête, ſur-tout au vertex & au front, & de délire furieux. Il mourut deux jours après qu'il eut été apporté à l'hôpital; les ventricules latéraux du cerveau, & le droit ſur-tout, étaient remplis d'un pus verd & très-fétide; une grande quantité de cette matière s'écoulait du quatrième ventricule, qui était ulcéré & ouvert; ce liquide entourait tout le cervelet & la cavité des vertèbres du cou; l'hémiſphère droit du cerveau, adhérait plus fortement à quelques points du rocher; ces adhérences ayant été rompues, on découvrit un canal carié, qui s'ouvrait dans le conduit auditif, & qui donnait iſſue, par l'oreille, à un pus fétide & très-putride, qui était fourni par le cerveau légèrement ulcéré.

Voici l'hiſtoire de la maladie & de la diſſection d'un autre individu que je veux joindre à celles-ci, auxquelles elle appartient à cauſe de la phrénéſie, qui accompagne la maladie.

Fièvre putride-inflammatoire phrénétique & ouverture du cadavre

Un domeſtique, âgé de 28 ans, d'abord affligé de la mort d'un frère qu'il aimait beaucoup, & qu'une fièvre putride lui avait enlevé, fut enſuite triſte & ſombre pendant les quatorze jours qui ſuivirent cet accident. La fièvre l'attaqua enſuite, elle était accompagnée d'une légère oppreſſion de poitrine; ſa langue était d'un blanc jaune, il offrait d'autres ſymptômes de ſaburre biliofo-putride. Il ne ſe mit point au lit. Il prit, chez lui, quelques délayans & enſuite l'émétique qu'il avait fait précéder d'une ſaignée. Il vint à l'hôpital le cinquième jour de la maladie; ſa fièvre était continue, ſa langue couverte d'un mucus jaunâtre, il avait une légère oppreſſion du côté droit de la poitrine.

Ses forces & ſa préſence d'eſprit étaient naturels, ſon pouls plein & un peu dur. Après deux jours, on vit ſon corps tout couvert de pétéchies, qui tachetaient ſon corps d'un rouge pâle, il était ſemblable à du marbre jaſpé; peu de jours après il lui ſurvint un délire continuel, accompagné d'une dureté ſpaſmodique, & auſſi continuelle, des artères, dont le battement était vîte, & qui faiſaient reſſentir des vibrations; cette du-

reté était plus grande, après chaque saignée, qui, toutes six fournirent, en général, un sang pleurétique, mais dont la croûte était d'un jaune très-pâle. Pendant les derniers jours de sa vie, il était inondé de sueur, ses yeux étaient connivens, il ramassait des floccons. Il mourut le dix septième jour de sa maladie ou environ. N'ayant obtenu aucun avantage des saignées, des boissons rafraîchissantes nîtrées, & autres moyens que j'avais pensé devoir être utiles, je lui fis appliquer deux véficatoires aux jambes, qui parurent augmenter le mal. Ses urines furent tantôt d'un jaune foncé, tantôt naturelles.

A l'ouverture du crâne du cadavre de ce malade, on trouva une grande quantité de serosité, entre la meninge & la méningine, & dans les anfractuosités du cerveau. Chacun des ventricules latéraux de ce viscère, renfermait une once de cette sérosité. Toute la plèvre, celle sur-tout qui tapisse la cavité droite de la poitrine, une très-grande partie du diaphragme, voisine de l'ouverture qui donne passage à l'œsophage, paraissait enflammé. Chaque cavité de la poitrine renfermait plus d'une demi-livre de sérosité sanguinolente, ou plutôt de sang très-liquide. Une petite partie du poumon droit était enflammée, & les intestins grêles l'étaient aussi, légèrement, dans quelques points.

Phrénéſie ſuite d'une contuſion très-grave & d'une fracture de la jambe.

Un ouvrier fut apporté à l'hôpital, le 9 juin 1779, il avait la jambe briſée, tout le tour était déchiré par des plaies très-grandes, & les chairs étaient très-contuſes; ce bleſſé ſe porta bien pendant ce jour & le lendemain. Le 11 juin, vers midi, il délira par intervalles, il ſortit de ſon lit, ſon pouls était plein, peu vîte, ſans dureté. Il eut chaud, ſua, le ſoir & pendant la nuit le délire était furieux & féroce. Le délire continua le 12 juin, il fut accompagné de froid & de lividité des pieds. D'après cela, on fit l'amputation de la jambe, le lendemain, pendant cette opération, & vers midi, ce bleſſé parut reprendre ſes ſens. Mais après-midi, le délire furieux ſe montra de nouveau accompagné de fièvre & de ſueurs continuelles. Il mourut au milieu de la nuit du 14 juin, pendant laquelle il fut dans un délire continuel & féroce.

On trouva entre la dure & la pie mère, (*meninge & meningine*), au-deſſous de la tente du cervelet, & dans chaque ventricule latéral du cerveau, cinq onces, en tout, de ſéroſité limpide; tout le reſte du cerveau était ſain.

Toute la ſubſtance du foie, était très-verte dans quelque point qu'on le coupa, la véſicule du fiel entièrement vide, & tous les conduits de la bile, ouverts dans le duodenum; la plaie était en bon état. Eſt-ce le ſpaſme produit par la

crainte qu'éprouva cet homme lorſqu'il ſe bleſſa en tombant, qui chaſſa la bile de la véſicule du fiel dans le foie ? ou bien le foie eſt il affecté, ſouffre-t-il lorſque la tête ſeule eſt bleſſée ? en eſt-il ainſi dans les autres bleſſures des autres parties, mais plus fréquemment dans ce cas, plus rarement dans les autres ? ou bien, dans cette chûte, le ſyſtême hépatique eſt-il affecté par la frayeur ſeule, cauſée par le coup ? quels ſont les accidens qui en dérivent ? quelle en eſt la ſuite, & quelle eſt l'influence du ſyſtême bilifère affecté, par les cauſes ci-deſſus, ſur une maladie chirurgicale ? qui avait produit cette épanchement de ſérosité, & la phrénéſie qui en était la ſuite ?

Une jeune fille ſe mit en colère, parce que ſa maîtreſſe lui refuſa la récompenſe qu'elle lui avait promiſe, elle devint auſſi-tôt phrénétique, elle eut des convulſions fréquentes, mourut le quatrième jour, la diſſection la plus attentive de ſon cadavre, ne préſenta rien d'extraordinaire. Phrénéſie ſuite de la colère.

D. L*** fut atteint d'une fièvre miliaire ; il avait un délire continuel & des convulſions fréquentes qui le renverſaient en arrière. Comme, pendant ſa ſanté, ce malade employait preſque tout ſon tems à la lecture des poëtes, & qu'il faiſait, lui-même, des vers aſſez agréables, quelques-uns des aſſiſtans, ayant nommé Klopſtok, ce malade ſe calma auſſi-tôt, il conſerva ſa préſence d'eſprit Fièvre miliaire phrénetique.

tant qu'on voulut lui parler des vers immortels de ce poëte ſublime. Si l'on abandonnait cette converſation, il délirait encore; il ſe calmait chaque fois qu'on récitait ces vers.

Comme on voit, preſque tous les jours, des exemples de phrénéſie, ſur-tout de celle qui eſt ſymptomatique, j'aurais voulu parler plus au long, du traitement de cette maladie, mais je ſens que j'ai entrepris une tâche trop grande, & que ſi je voulais traiter exactement chaque ſorte de phrénéſie, il en ſerait de même que ſi j'entreprenais de donner un traité étendu de la chaleur, de la céphalalgie ou de tout autre ſymptôme qui accompagne la fièvre. Car ne faudrait-il pas parler de chaque fièvre en particulier & de tous les différens tems qu'elles parcourent ? cette tâche eſt trop grande & au-deſſus de mes forces.

Opinion de Gorter ſur la phrénéſie.

*Il y a une très-grande quantité de choſes qui cauſent la phréneſie, ſoit qu'elles ſoient portées dans l'eſtomac, ou qu'elles ayent pénétré le corps par leur application à ſa ſurface, par des morſures; elles ne cauſent pas toutes la même ſorte de phrénéſie, chez tous les individus, & ces différentes choſes produiſent différentes ſortes de délire.* Jean GORTER, *Médecine dogmatique.*

Je n'ai fait jusqu'à présent que suivre la côte, je vais ferrer les voiles & rentrer bientôt dans le port. Quant à vous, médecin illustre, (1) qui, monté sur un vaisseau sûr, à l'abri du naufrage & poussé par un vent plus favorable, vous confiez, sans crainte, à la pleine mer, parce que vous connaissez très-bien la route & les écueils, & que vous avez déjà fait plusieurs campagnes heureuses, si vous le voulez, vous *parcourerez encore* avec succès *une mer sans rivages* (2).

---

(1) Guillaume Grant, médecin de Londres, à qui Stoll avait envoyé cette dissertation.

(2) On connaît, par-tout, l'excellent ouvrage que Guillaume Grant a publié, il y a quelques années, en Allemand, avec des éloges pompeux & très-mérités de Stoll, *sur la nature des fièvres & la manière de les traiter.*

Notes de l'éditeur de Paris.

# CHAPITRE IV.

## *De la nature & du caractère de la dyſſenterie.*

### § 1.er

### *Des raiſons qui ont déterminé l'auteur à décrire la dyſſenterie.*

Je ſais très-bien que pluſieurs médecins ont ſi bien décrit le caractère & le traitement de la dyſſenterie, qu'il ſemble qu'il n'y a rien ou preſque rien à déſirer, relativement à la connaiſſance de la nature de cette maladie & de ſon traitement méthodique.

Néanmoins, ayant fait plus d'attention, depuis quelques années, à la nature de la dyſſenterie, comparant les conſtitutions des différentes années, & les dyſſenteries qui regnaient dans la même année, & voyant qu'il y avait de grandes différences entre ces maladies, non ſeulement dans les différens étés mais auſſi pendant la même ſaiſon; qu'elles n'étaient point accidentelles & de nature à ne pas demander un changement de traitement, mais qu'elles formaient, pour ainſi

dire, une maladie différente, qui exigeait d'autres moyens curatifs, je me demandai ſi l'on avait bien fait tout ce qui était néceſſaire pour reconnaître la nature de la dyſſenterie, & s'il ne restait plus rien à faire; & je conclus en moi-même que cette maladie n'était pas auſſi ſimple, auſſi peu compliquée, qu'elle pouvait le paraître à quelques perſonnes, qui n'examinent pas, ou qui n'examinent que légèrement, les différences de cette maladie, & qu'il fallait conclure de-là, que les règles de traitement n'étaient pas ſi claires que, d'après cela, mon travail, ſur la dyſſenterie, ne fut pas inutile.

Je voudrais donc donner une idée claire de la dyſſenterie, & réduire, pour ainſi dire, à ſes élémens, une maladie qu'on conſidère comme ſimple quoiqu'elle ſoit le plus ſouvent compoſée & formée de pluſieurs autres maladies, afin de faire naître des idées *claires* & *directrices*, qui puiſſent conduire, avec ſureté, dans le traitement de cette maladie, qui, juſqu'à préſent, a été très-verſatil & incertain, comme le comporte le caractère d'une maladie compliquée; peut-être paraîtrai-je au plus grand nombre, travailler en vain, & ne rien annoncer de nouveau, qu'on n'ait pas encore vu; comme j'accorde cela volontiers à ceux qui ont vu plus de malades & avec plus de perſpicacité, (car je connais la faibleſſe

de mon génie ); je crains auſſi que quelques autres n'aient plutôt l'idée du *nom* qu'on répéte ſouvent, qui ſe trouve même ſans ceſſe dans la bouche du vulgaire, que celle de *la maladie* que ce nom déſigne.

Je vois, en effet, que pareille choſe arrive ſouvent à beaucoup de gens, qui, ayant entendu prononcer, par exemple, le nom de *fièvre putride*, penſent connaître *la maladie* & non pas le *nom ſeul*, qu'on a coutume de donner à des fièvres très-différentes, quoiqu'elles ſe préſentent avec les mêmes ſymptômes; ils penſent qu'ils ne doivent pas rechercher davantage quelle eſt la dégénération qu'on déſigne par les mots *putride*, *fièvre putride*, qui renferment ſouvent beaucoup de choſes différentes & oppoſées. Ce n'eſt pas, en effet, un petit mérite que de confirmer, par ſes obſervations, celles des auteurs qui ont bien obſervé, & de ſe ſoumettre aux régles qu'ils ont données.

Je n'embraſſerai point tout ce qui eſt relatif à la dyſſenterie, je ne rapporterai point les obſervations, des autres ni les traitemens qu'ils ont indiqués; je raconterai ſeulement ce que j'ai vu, ce que j'ai éprouvé dans le traitement de ces maladies, & enfin quelles ſont les connaiſſances que j'ai puiſées dans mes obſervations; je les ſoumettrai au jugement des autres, afin qu'ils les comparent avec les leurs & les rectifient.

Je parlerai de cette ſorte de dyſſenterie, qui règne plus ou moins tous les étés, quoiqu'on l'obſerve auſſi quelquefois dans d'autres ſaiſons, de celle qui eſt connue, même du vulgaire, quelle que ſoit la définition qu'on en donne.

## § 2.

### *Complication & diviſion différente de la dyſſenterie.*

J'ai dit que cette maladie était très-rarement ſimple, & qu'elle était, le plus ſouvent, compliquée de pluſieurs manières.

Première ſorte de dyſſenterie ou dyſſenterie ſimple.

Je diſais que cette maladie était *ſimple, lorſque les malades rendaient des ſelles très-fréquentes, aqueuſes, ſouvent mêlées d'un peu de ſang, ſurtout lorſque la maladie avait une certaine durée, que les ſelles étaient très-abondantes, quelquefois muqueuſes, dans le commencement, toujours accompagnées de tranchées, & auſſi d'une fièvre légère, ſans altération du goût, & quand les malades ne reſſentaient point de douleur, excepté dans le tems des déjections.* Cette dyſſenterie était ſouvent précédée ou accompagnée d'un coryſa, d'une angine, ou de toute autre fluxion ſur les membres & la poitrine, de ſorte qu'elle était compliquée de rhume, ou de douleur très-vive des membres,

Les tranchées augmentaient & ſe produiſaient, même après les ſelles, elles devenaient plus fréquentes, plus muqueuſes, plus ſanguinolentes; elles étaient accompagnées du ténesme le plus fort, chez ceux, dont on avait négligé la dyſſenterie, ou lorſqu'on y avait oppoſé des remèdes inertes. Je n'ai jamais vu cette maladie ſe produire, à moins qu'on ne ſe fut expoſé au froid, lorſqu'on était couvert de ſueurs.

Différentes parties du corps ſont le plus ſouvent affectées dans différentes ſaiſons.

Ce refroidiſſement agiſſait ſur différentes parties, dans les différentes ſaiſons; il attaquait les parties ſupérieures, pendant l'hyver, la poitrine pendant le printems, & l'abdomen à la fin de l'été & au commencement de l'automne. Nos eſtomacs & nos inteſtins ſont en effet plus faibles, dans cette ſaiſon, & plus aptes que toute autre partie, à recueillir la matière perſpirable repercutée. D'après cela, la matiere qui aurait produit, dans toute autre ſaiſon, des coryſa, des angines, des rhumes, & autres maladies féreuſes, portées ſur les inteſtins, cauſait *un coryſa abdominal*, *un catharre des inteſtins ou un rhumatiſme de cette partie*, c'eſt-à-dire une maladie qui ne différait que par ſon ſiège des maladies féreuſes des autres parties. Il arrivait auſſi que le caractère de ces fluxions, n'était pas le même dans toutes les ſaiſons, mais qu'il était tantôt d'un caractère plus doux & preſque inerte, tantôt

Par quelle raiſon l'été produit le plus ſouvent des dyſſenteries.

*plus*

*plus âcre & ſeptique*, comme cela arrive le plus ſouvent, pendant l'été.

J'obſervai quelquefois, au mois d'août 1778, cette ſorte de dyſſenterie, que je place au *premier rang*, & que je conſidere *comme ſimple*; m'étant expoſé au froid, dans cette ſaiſon, je l'éprouvai moi-même.

Première ſorte de dyſſenterie & quels furent les moyens utiles dans cette maladie ſimple.

Les boiſſons tiedes, très-abondantes, & la chaleur du lit, furent utiles; j'aromatiſais quelquefois légèrement ces boiſſons. Je donnais le ſoir une poudre compoſée avec la noix muſcade & un peu d'opium; la dyſſenterie s'arrêtait après la ſueur de la nuit, le malade était ſoulagé & ſans crainte d'autre maladie. Tout autre traitement était fâcheux, ſoit qu'on employa les eccoprotiques, les émétiques, la racine d'arnica; le nombre des déjections accompagnées de tranchées ſanguinolentes, ſemblables à des raclures, en était augmenté. Cette maladie était conſtamment guérie par la méthode ci-deſſus indiquée, lorſqu'elle n'avait pas encore jetté de racines profondes, & lorſqu'on ne lui avait pas oppoſé un traitement nuiſible. Je comptis alors, ſans peine, de quelle ſorte étaient les dyſſenteries, que les obſervateurs aſſurent avoir guéri, avec les ſeules boiſſons d'eau tiède & un régime peu nourriſſant; par des infuſions légères de thé, ou par des boiſſons abondantes de bouillons de viande, très-peu chargés.

D'après cela on peut expliquer les méthodes de traitement de quelques médecins.

Je crois auſſi que les dyſſenteries qu'on dit avoir été guéries ſurement & avec ſuccès, par l'uſage des infuſions de ſureau, (*ſambucus nigra*) l'antimoine diaphorétique non lavé, (*oxide blanc d'antimoine par le nitrate de potaſſe, non lavé*), l'opium, les remèdes de propriétés légèrement carminatives, les bains tièdes, dans l'eau douce, les fomentations des jambes & du ventre, ou par toute autre méthode relative; je crois, dis-je, que ces dyſſenteries avaient le caractère de celle-ci, qu'elles étaient *ſéreuſes*, *rhumatiſmales*, *ſimples*, *ſans complication*.

Nous voyons qu'un véſicatoire, appliqué ſur le ventre, fut quelquefois utile dans la dyſſenterie, & nous trouvons, dans ce que nous avons rapporté juſqu'ici, la cauſe de la guériſon prochaine de cette maladie. Le véſicatoire rappelait, en effet, vers la peau, le rhumatiſme qui s'était fixé ſur les inteſtins, en excitant une ſueur abondante, (comme on l'obſerve toujours après l'application des véſicatoires ſur quelque partie), & en reſſerrant le ventre.

Ceux qui guériſſent la dyſſenterie, par les altérans, compoſés avec de petites doſes d'opium & de racine d'ipécacuanha & les diapnoiques, ne guériſſent certainement que les *rhumatiſmes ſeuls*, telle eſt la raiſon de leur ſuccès.

Je vois qu'on a blâmé Sydenham, (quel homme! quel grand médecin!) de ce qu'il avait employé ſon laudanum, avec trop de confiance, dans un grand nombre de maladie, & ſur-tout dans la dyſſenterie, mais il eut été bien juſte d'ajouter qu'il n'avait pas employé *le même traitement dans toutes les dyſſenteries, & qu'il n'avait pas traité cette maladie dans toutes les conſtitutions.*

Pourquoi quelques perſonnes blament la méthode de Sydenham dans le traitement des dyſſenteries.

En effet, n'employa-t-il pas un différent traitement dans la dyſſenterie, ſelon le caractère différent de cette maladie, lorſqu'il ne l'avait pas obſervée?

Ne conſeilla-t-il pas ſouvent les purgatifs? ne dit-il pas qu'il avait guéri, par les ſaignées ſeules, une femme fatiguée par une longue dyſſenterie? Mais il employa auſſi tous ces moyens, lorſque cette maladie fut tellement compoſée, qu'elle exigeait auſſi un traitement compoſé. Certes lorſque ce médecin illuſtre dit qu'il guériſſait cette maladie avec le laudanum ſeul, ſans employer les purgatifs, il faut croire que l'expérience lui avait appris qu'il pouvait agir ainſi, que ces dyſſenteries étaient de nature à guérir par l'uſage ſeul de ce remede, & qu'elles étaient du genre de celles dont j'ai parlé juſqu'à préſent. On ne trouvera peut-être pas le nom que j'ai donné à cette maladie, convenable. On me blamera de ce que j'ai appelé dyſſenterie une

maladie qui n'en eſt qu'un déguiſement, qu'on eut pu déſigner, plus convenablement, par tout autre nom, par exemple *rhumatiſme inteſtinal*, *colique*, *diarrhée accompagnée de tranchées*, *causées par le refroidiſſement*, &c. Cependant pluſieurs choſes militent en faveur de la dénomination que j'ai adoptée; je pourrais démontrer, par beaucoup de bonnes raiſons, que cette maladie était une dyſſenterie eſſentielle, ou plutôt qu'elle était *une eſpèce* du genre, très-étendu, des dyſſenteries, qu'elle était *ſimple*, eſſentielle & d'un caractère plus doux que les autres.

Je vais indiquer un petit nombre de ces raiſons: 1.° Elle préſente les mêmes caractères que ceux de la maladie que tout le monde appèle, d'une voie unanime, dyſſenterie, c'eſt-à-dire des évacuations fréquentes, accompagnées de tranchées, de déjections muqueuſes & aqueuſes, au commencement, & peu après, ſanguinolentes.

2.° Elle parcourait les mêmes tems que la dyſſenterie, elle ſuivait les progrès de cette maladie, elle avait la même terminaiſon lorſqu'on ne lui oppoſait rien, ou lorſqu'on la traitait mal.

3.° J'ai ſu que beaucoup d'auteurs avaient obſervé cette maladie, qu'ils l'avaient conſidérée comme une dyſſenterie, & qu'ils l'avaient guérie par les mêmes moyens que nous.

4.° J'aſſure que tous les dyſſenteriques que j'ai ſoignés, ( & j'en vis beaucoup ), avaient tous ce rhume des inteſtins, que j'appelais dyſſenterie ſimple, & qu'il était tellement compliqué, qu'il fallait employer diverſes ſortes de traitement.

Ce rhume des inteſtins jette quelquefois de plus profondes racines, de ſorte qu'il ne peut être ni déplacé, ni détruit, par les ſueurs, & qu'il réſiſte opiniâtrement. Cette dyſſenterie ſimple doit alors être traitée par les doux anodins, donnés à petites doſes, par les boiſſons tièdes, & quelquefois par le laudanum, employé de tems en tems; mais ſi on néglige cette dyſſenterie, qu'on la traite mal, elle dégénère en véritable fièvre rhumatiſmale des inteſtins, plus opiniâtre, longue, difficile à guérir, comme cela arrive dans les fièvres rhumatiſmales des membres accompagnées de tuméfaction très-douloureuſe des poignets & des genoux.

Autre ſorte de dyſſenterie.

Il y a une autre ſorte de dyſſenterie qui ſe montre dans la même ſaiſon que la première, & qui eſt, pour ainſi dire, compoſée de deux élémens. Voici quelle eſt ſa ſource, ſon caractère, par quels côtés elle appartient à la première, & ceux par leſquels elle s'en écarte.

Son origine.

Il conſte, même parmi le vulgaire, qu'à la fin de l'été & au commencement de l'automne,

l'eſtomac & les inteſtins ſont beaucoup plus affaiblis que de coutume, & que ſouvent ces viscères ſont ſurchargés de ſaburre bilieuſe, plus abondante que dans les autres ſaiſons. Le changement favorable des ſaiſons, l'approche des froids de l'hyver, donnent du ton au ſyſtême gaſtrique, qui affaiblit peu-à-peu cette ſaburre, en change le caractère, la chaſſe par différentes voies & par différens moyens.

Mais il y a des perſonnes qui ont plus de ſaburre bilieuſe, dont l'eſtomac eſt plus faible; chez elles, cette matière, que j'ai dit être abondante, n'attendant point ce changement favorable de ſaiſon, produit une maladie ſaburrale, par exemple la fièvre ſaburrale, les cholera, &c. mais elle ne cauſe point encore les dyſſenteries.

Qu'un homme dont les organes de la digeſtion ſont remplis de crudités ſaburrales, qui ont pu reſter inertes juſqu'alors, & qui auraient peut-être conſervé cet état dans la ſuite, ſi elles n'avaient pas été excitées, par quelques circonſtances; qu'un homme, dis-je, ait froid & qu'il ait la dyſſenterie *catharrale*, que j'ai décrite plus haut, ce malade aura le *rhume des inteſtins*, produit par le froid, qui établit la première ſorte de dyſſenterie, & les affections dépendantes de la *ſaburre bilieuſe*, dont le rhume a augmenté la maſſe, & qu'il a rendue plus âcre, ou que

le ſyſtême gaſtrique, maintenant irrité & plus ſenſible, à cauſe de la fluxion, ſupportera plus difficilement.

Voilà déjà l'origine d'une autre eſpèce de dyſſenterie, compoſée : 1.° de la dyſſenterie *ſimple dont jai parlé plus haut*; 2.° de la *matière ſaburrale miſe en mouvement*, c'eſt-à-dire de ce que je nommais deux élémens.

Et ſon traitement

Les remèdes que j'ai indiqués, plus haut, ne convenaient point du tout à cette ſorte de dyſſenterie, à moins qu'on ne chaſſa la bile qui était en mouvement, & qu'on ne fit une maladie ſimple d'une maladie compliquée. Cette dyſſenterie appartenait à celles qui ſont avantageuſement traitées, par les calmans & les diaphorétiques, précédés des évacuans.

Tous les évacuans ne pouvant pas être également employés, les vomitifs ſont avantageux à beaucoup de dyſſenteriques; un aſſez grand nombre ſe trouvent mieux des purgatifs doux, ſalins, avec la manne, les tamarins, la rhubarbe, (*rheum palmatum*), &c. J'employais ces deux moyens dans la dyſſenterie, (je parle de cette ſeconde eſpèce *rhumatico-ſaburrale*), je combattais cependant plus ſouvent, & avec plus d'efficacité, cette maladie, par les émétiques ou les éméto-cathartiques.

Après le vomiſſement les coliques ſe calmaient, le plus ſouvent, d'elles-même, ſans qu'il fut néceſſaire de donner de narcotiques, les malades commençaient à jouir d'un ſommeil tranquile, & la ſueur ſurvenait pendant leur ſommeil.

Ainſi la ſaburre bilieuſe était évacuée par le purgatif, & le rhume des inteſtins guéri par les ſueurs. J'ai ſoumis, à ce traitement, toutes les dyſſenteries de l'été de l'année 1776, & je les ai guéries promptement; j'ai guéri, par le même traitement, & avec le même ſuccès, la plupart de celles que j'ai traitées, en Hongrie, pendant les années 1773 & 1774.

J'obſervais, le plus ſouvent, la règle d'évacuer doucement, par les ſelles, le bas ventre & les gros inteſtins, & de chaſſer, par les vomiſſemens, la ſaburre qui ſe portait vers les parties ſupérieures, & qui cherchait à s'échapper par la bouche. Je crois que ces dyſſenteries étaient de la nature de celles que Sydenham guériſſait, non pas avec le laudanum ſeul, mais par les purgatifs répétés, & par l'uſage de l'opium, adminiſtré après le purgatif, & continué juſqu'à parfaite guériſon.

Uſage des fruits d'été

J'ai guéri la dyſſenterie *rhumatico-bilieuſe*, du caractère le plus benin, & qui ne devait pas être rapportée à une trop grande quantité de ſaburre, par l'uſage du moût de raiſins; il évacua un

malade qui ne pouvait ſupporter aucun remède, il entraîna la ſaburre bilieuſe, délayée, de même que l'eut fait un purgatif, il changea la dyſſenterie en une diarrhée ſalutaire, qu'il fut facile de guérir.

J'accordai à quelques malades des prunes fraîches, après en avoir fait enlever l'épiderme qui eſt indigeſte; quelquefois je leur ordonnai, ou leur accordai ſans peine, d'autres fruits d'été, les plus ſucculens, je leur en faiſais rejetter les parties dures & fibreuſes; les ſucs de ces fruits délayaient la matière ſaburrale, & la préparaient à être plus aiſément évacuée, par les émétiques ou les purgatifs, ou bien ils ſuppléaient aux purgatifs.

Leur abus dans la dyſſenterie.

Je défendais, cependant, aux convaleſcens, l'uſage trop abondant de ces fruits, car alors il était plutôt néceſſaire de ſoutenir ou de ſtimuler les forces de l'eſtomac affaibli; cette ſorte de dyſſenterie différait par quelques caractère, & principalement par les ſuivans, de celle que je déſignais par l'épithète *rhumatiſmale*.

Ceux qui devaient avoir, bientôt, la dyſſenterie, ſe plaignaient de reſſentir, quelques tems avant qu'elle parut, un poids à la région de l'eſtomac, ou d'avoir la bouche amère, des ſueurs nocturnes fétides, & leur ſommeil troublé. Quelques-uns eurent le dévoiement, ſans tranchées,

& soit qu'il s'arrêta de lui-même, ou que son cours en fut suspendu, inconsidérémment, la dyssenterie en fut la suite. Chez quelques autres, le ventre était quelquefois fatigué par une douleur légère & fugitive, ou par l'émission fréquente de vents, jusqu'à ce qu'après quelques jours, la dyssenterie se fit ressentir; ceux-ci présentèrent d'autres indices de cette maladie prochaine. Elle offrait tous les symptômes qui accompagnent la présence de la saburre dans les premières voies, & que j'ai déjà fait connaître ailleurs, très-au-long; la dyssenterie rhumatico-saburrale n'était point accompagnée de signes évidens de fievre, cependant elle l'était d'un léger mouvement fébrile; quoique je sache bien qu'on dit que les dyssenteries, en général, ne sont point compliquées de fièvre, je ne me ressouviens point en avoir observé aucune qui fut entièrement libre de ce symptôme. Il paraît qu'on regarda cette fièvre légère comme n'ayant pas existé.

Fièvre saburrale dyssenterique.

Cette maladie ne différait que par l'intensité de la dyssenterie, qui a été décrite, jusqu'à présent, & que je nommais fièvre saburrale dyssenterique. Il y avait, en effet, une plus grande collection de saburre bilieuse, plus âcre, dont l'action déterminait la fièvre saburrale, & qui était accompagnée de la sorte de rhume des intestins, que j'ai dit être nécessaire à l'exis-

tence de la dyſſenterie dont nous nous occupons. Cette *fièvre ſaburrale* mérita un nouveau nom, on l'appela *ſaburrale dyſſenterique*; on ſait très-bien quels ſont les ſymptômes que préſentent les fièvres ſaburrales, ce ſont ceux qui indiquent la préſence de la ſaburre bilieuſe dans les premières voies, lorſqu'une partie de cette humeur a abandonné ces parties, & eſt entraînée dans la circulation. On obſerve auſſi des diminutions ou des augmentations périodiques, horaires ou journalières de ces fièvres. Ceux qui avaient cette fièvre ſaburrale dyſſenterique, n'allaient pas également à la ſelle, dans les différens tems du jour, ni tous les jours. Ces déjections accompagnées de tranchées, avaient des périodes, tantôt elles étaient plus fréquentes, lorſque la fièvre augmentait, tantôt elles étaient moins abondantes, lorſqu'elle diminuait.

La troiſième ſorte de dyſſenterie dont j'ai parlé pouvait mettre la vie en danger; elle différait beaucoup des deux premières, à moins que, par un mauvais traitement, on n'eut changé une maladie, très-benigne, en une autre dangéreuſe. Je vais dire quelle était la cauſe des tranchées, dans cette fievre dyſſenterique. Pendant les déjections & un moment auparavant, le ventre était ſouvent très-douloureux; il l'était moins, ou il ne l'était même pas du tout, auſſitôt que le ma-

Cette maladie était rarement dangéreuſe.

lade les avait rendues; mais quoique les tranchées fuſſent ſouvent très-fortes, ces douleurs n'étaient pas plus vives, lorſqu'on touchait le ventre, même avec force; elles n'étaient pas moins fortes lorſqu'on ceſſait ces preſſions; je conjecturais de là, qu'il n'y avait point d'inflammation, & que le tems d'adminiſtrer l'émétique, était favorable; mais une légère tuméfaction du ventre, accompagnée d'un peu de tenſion, & d'augmentation de la douleur lorſqu'on le touchait avec la main, indiquait l'inflammation des inteſtins. J'aurai, plus bas, occaſion de parler de cela. Le traitement que j'employais dans les fièvres faburrales dyſſenteriques, (je parle de celles qui ne ſont accompagnées d'aucune inflammation,) était le même qui convient à la fièvre faburrale elle-même, comme maladie principale; j'ai indiqué, très-au-long, la méthode qui lui convient, *tom. II de la Médecine Clinique*; elle conſiſtait dans l'emploi de remèdes ſavoneux, (1) délayans, acides, auxquels il fallait ajouter les éméto-cathartiques. Il ne fallait, dans cette maladie, donner l'opium que très-tard, en petite quantité, & lorſque la fièvre faburrale était entièrement détruite. Celui qui con-

A moins que elle ne fut compliquée d'inflammation.

Quel traitement j'ai employé dans la fièvre faburrale dyſſenteriques.

(1) Voyez la note relative, volume premier, p. 169.

naît les propriétés de ce remède & la nature de cette maladie, & qui les compare l'un à l'autre, fait que l'opium eſt nuiſible dans la fièvre ſaburrale.

On guérit rarement la fièvre ſaburrale dyſſenterique, par les purgatifs ſeuls, à moins qu'elle ne fut très légère, & que les purgatifs eux-mêmes ne fuſſent très-doux, anti-bilieux, eccoprotiques, tels que les tamarins, (*tamarindus indica*), la caſſe, (*caſſia fiſtula*). De quelque manière qu'on adminiſtra la rhubarbe, les myrobolans, & autres remèdes analogues, ils trompèrent toujours l'attente, à moins que la fièvre ne fut déjà moins forte, & qu'on n'eut fait précéder ces remèdes d'un éméto-cathartique. Cette ſorte de dyſſenterie n'avait le plus ſouvent pas beſoin d'autres ſecours.

Quelle fut la terminaiſon de cette fièvre.

Je vais dire quelles furent les différentes terminaiſons de cette *fièvre ſaburrale dyſſenterique*. Chez quelques malades, & même chez le plus grand nombre, cette maladie fut ſuivie de la ſanté, à-peu-près, dans le même tems que les autres fièvres ſaburrales, & par le même traitement. J'ai vu des malades, dont la fièvre dyſſenterique fut changée en intermittente, par la méthode que j'ai indiquée plus haut; ils avaient le ventre reſſerré pendant l'intermittence; la dyſſenterie ſe reproduiſait pendant l'accès, vous euſſiez dit que c'était une *fièvre intermittente dyſſenterique*. On la guérit avec la décoction de quinquina.

Un d'eux eut d'abord une fièvre ſaburrale dyſſenterique, elle dégénéra en fièvre tierce, qui ne fut plus accompagnée d'aucun ſymptôme de dyſſenterie. Souvent la méthode appropriée guériſſait cette fièvre ſaburrale dyſſenterique. Mais quoique le ventre ne fut plus douloureux, les ſelles étaient immodérées, la dyſſenterie ſe changeait en diarrhée, qui durait longtems; ce changement eut été favorable, ſi la maladie n'eut pas été trop longue, s'il n'eut pas été difficile de l'arrêter, à cauſe de l'atonie des inteſtins, & ſi elle n'eut pas empêché la guériſon.

Uſage de la racine d'arnica.

L'infuſion ou la poudre de racine d'arnica, fut conſtament plus utile que tout autre remède. Souvent la fievre ſaburrale dyſſenterique devenait putride; elle changeait de nom & ſe nommait alors *fièvre putride dyſſenterique*. Ce changement arrivait par différentes raiſons, je vais m'arrêter davantage pour les expliquer, parce qu'il eſt difficile, dans ce cas, d'acquerir des connaiſſances ſuffiſantes, & qu'on ne peut, ſans crime, ne pas les avoir en traitant cette maladie.

La fièvre ſaburrale dyſſenterique ſe changeait en putride : 1.° *par négligence*, car, chez ceux qui dédaignèrent de ſe faire ſoigner, ou qui employèrent de mauvais moyens, la fièvre ne parut plus rémittente, augmenter périodiquement, mais au contraire elle n'avait point d'interruption &

augmentait; elle devenait continue, & était accompagnée de ces ſymptômes fâcheux, dont la réunion forme la fièvre putride; un long uſage des délayans, des émoliens tièdes, ſouvent même de la ſaignée, après leſquels on adminiſtrait, plus tard, les éméto-cathartiques, fut avantageux, lorſque l'inflammation, qu'une fièvre plus longue & plus forte, avait déterminée ſur les inteſtins, était détruite.

2.° *Par un mauvais traitement.* Il y eut, en effet des médecins qui combattirent cette fièvre ſaburrale dyſſenterique, par un grand nombre de ſaignées. Mais après que l'on avait tiré plus de ſang que le malade n'eut pu le ſupporter, la matière ſaburrale s'irritait, attirée dans l'intérieur elle ſe diſperſait par-tout & ſouillait, par ſon mêlange funeſte, les humeurs avec leſquelles elle circulait.

Ces malades étaient bien éloignés de l'état inflammatoire, mais dévorés par la chaleur la plus forte, ils avaient le pouls petit, faible & vîte, & une fièvre putride.

Dans cet état de choſes, la racine d'arnica, donnée à la doſe d'un demi gros toutes les deux ou trois heures, fut plus ſalutaire que tout autre remède.

Quels ſont les tems où la racine d'arnica eſt indiquée dans la dyſſenterie.

Ces malades ne pouvaient ſoutenir l'effet des éméto-cathartiques, quoique leurs inteſtins fus-

ſent farcis de ſaburre; l'évacuation de cette matière diminuait le reſte de leurs forces, mais lorſqu'ils avaient été fortifiés avec la racine d'arnica, ils étaient avantageuſement évacués par les émétiques, il fallait encore leur donner, enſuite, la même racine.

3.° *Les émétiques réitérés, ſans précaution, & les purgatifs, trop ſouvent répétés*, rendirent ces fièvres ſaburrales dyſſenteriques, opiniâtres & dangéreuſes, à cauſe de la perte des forces; mais alors la racine d'arnica rétablit ces malades preſque déſeſpérés. Comme dans les fièvres ſaburrales ſimples, les remèdes échauffans, aſtringens & narcotiques, étaient très-contraires & changeaient ces fièvres en inflammatorio-putrides, ce même traitement rendit les ſaburrales dyſſenteriques beaucoup plus dangereuſes. Alors il fallait appaiſer, d'abord, par les ſaignées & enſuite par les boiſſons & les fomentations, l'inflammation qu'une méthode contraire avait développée, & la guérir, enfin, par les moyens que j'ai expoſés plus haut. La fièvre eſt quelquefois *putride dès ſon commencement*, elle ne diffère pas beaucoup de celle que j'ai nommée, plus haut, *putride ſecondaire*, & qui eſt ſuite d'une fievre ſaburrale. Il ſerait néceſſaire que je parlaſſe maintenant de la fièvre *ſynoque putride*, avant de faire connaître ſon aſſociation avec la dyſſenterie, ſi je n'avais pas

le

le projet de traiter, dans une autre circonſtance, des caracteres & des traitemens variés des différentes ſortes de fièvre, qu'on déſigne par le *même nom* de fièvres putrides, comme ſi elles étaient de même nature, & certes cette erreur eſt bien grande & bien dangereuſe pour beaucoup de malades.

Synoque putride dyſſenterique, ou dyſſenterie putride

Lorſque le rhume des inteſtins, avec les diſpoſitions propres à engendrer la dyſſenterie, compliquait la fièvre ſynoque putride, je nommais cette maladie, fièvre putride dyſſenterique.

Je portais toute mon attention à reconnaître s'il n'y avait pas du tout d'inflammation; lorſqu'elle exiſtait, je la calmais par les fomentations ſur le ventre & les boiſſons émolientes & mucilagineuſes. Alors, enfin, j'employais les émétiques ou les doux purgatifs, les premiers plus ſouvent, ſelon que la matière ſe dirigeait vers le haut ou ſe portait vers le bas; la racine d'arnica achevait enfin la guériſon. Cette racine ſeule, donnée dès le commencement, guérit auſſi-tôt ces dyſſenteries putrides, lorſqu'il n'y avait pas de ſignes évidens de ſaburre, & lorſqu'elles n'étaient pas compliquées d'aucune inflammation. Alors, elle reſſerra le ventre peu-à-peu & lentement, chez preſque tous ces malades; elle calma inſenſiblement les tranchées, elle excita le vomiſſement,

chez un très-petit nombre ; elle changea, chez très-peu d'entr'eux, la dyſſenterie en diarrhée.

## § 3.

### *Fièvre inflammatoire dyſſenterique ou dyſſenterie inflammatoire bénigne, maligne.*

Le rhume des inteſtins, ſans lequel je ne peux concevoir la dyſſenterie, était ſouvent compliqué de fièvre inflammatoire, ſoit que la matière qui avait cauſée la fluxion eut l'acrimonie & l'activité propre à produire l'inflammation, ſoit que le tempérémment du malade y fut plus diſpoſé, ou parce que la conſtitutiou inflammatoire, qui regnait, déterminait ce ſymptôme ou changeait toutes les maladies qui regnaient alors. Souvent un mauvais traitement, les boiſſons vineuſes, aromatiques, narcotiques, aſtringentes, &c. firent ce qu'on ne pouvait attribuer ni à la conſtitution du malade ou du tems, ni à aucune acrimonie de la matière rhumatiſmale. Les dyſſenteries du *printems*, *d'automne*, *d'hyver*, *des pléthoriques*, *des perſonnes robuſtes*, étaient ou *entièrement* inflammatoires ou ſeulement *en partie*, plus ou moins. Les dyſſenteries d'été étaient quelquefois très-inflammatoires, d'autrefois elles ne l'étaient pas du tout; parmi un très-grand nombre de dyſſenteries, je n'en ai trouvé

Comment on peut déterminer la nature de la dyſſenterie.

qu'une qui participât de l'inflammation. Dans ce cas, la dyſſenterie ſe rapprochait de la nature de la *fièvre dominante*; ſi celle-ci était plus ou moins inflammatoire, la dyſſenterie l'était de même. Il fallait que le médecin eut beaucoup de ſagacité, fit beaucoup d'attention s'il ne voulait pas négliger l'inflammation, dont le ſiége était dans l'abdomen. Le pouls, le vomiſſement de matières ſaburrales, érugineuſes, celui des vers qu'on aurait pu regarder comme des efforts de la matière targeſcente, étaient plutôt cauſées par l'inflammation des inteſtins. *Une douleur plus fixe, dans un point qui ne pouvait ſupporter la preſſion, l'agitation, les anxiétés* & autres ſymptômes qui appartiennent ordinairement à l'entéritie, avertiſſaient le médecin du danger. J'employais, dans cette dyſſenterie, le même traitement que j'avais reconnu convenir à l'entéritie, *le plus anti-phogiſtique*. Après les ſaignées reitérées, les bains ou les cataplaſmes, les émuliions tièdes, en boiſſon & en lavement, les bouillons maigres, dans leſquels on faiſait la ſolution de gomme arabique, calmèrent les tranchées & diminuèrent le nombre des ſelles. Tous les autres remèdes, de propriétés différentes, furent nuiſibles.

Dyſſenterie compliquée ou mêlée à différentes maladie.

Pluſieurs ſortes de dyſſenteries étaient ordinairement unies; *l'inflammatoire* & la ſaburrale étaient, le plus ſouvent, aſſociées, lorſque la

conſtitution de la ſaiſon était preſqu'inflammatoire, chez les perſonnes qui, d'ailleurs, ſe portaient bien, étaient graſſes, avaient la fibre roide, ou lorſque ces malades avaient abuſé de l'opium, du vin, de la rhubarbe, des myrobolans, des aromates, des aſtringens.

Différentes ſortes de dyſſenterie ſe ſuccédaient.

Ces dyſſenteries, qui ſe montrèrent ſeules ou compliquées chez quelques individus, ſe ſuccédèrent de telle manière, chez les autres, qu'une de ces maladies en remplaçait une autre, & qu'il fallait modifier ſon traitement d'après cette ſucceſſion.

## § 4.

*ESSAI d'une diviſion nouvelle des maladies dyſſenteriques, d'après leurs rapports avec les différens rhumatiſmes.*

Le diviſion de la dyſſenterie, que j'ai faite juſqu'à préſent, renferme la plupart des eſpèces de cette maladie & les plus communes, & celles qui ne ſont pas très-difficiles à guérir. Il y en a quelques autres qu'il ſerait trop pénible de rapporter à celles-ci, & dont on ne pourrait qu'à peine reconnaître le caractère d'après celles décrites plus haut C'eſt pourquoi je vais ſuivre une autre voie qui conduira, je l'aſſure, à la connaiſſance plus exacte du caractère de cette maladie.

Je poſe en principe que la dyſſenterie que l'on a obſervée, pendant ces années, eſt un rhumatiſme des inteſtins, produit par la même matière, qui donnait naiſſance aux autres rhumatiſmes, à la fin de l'été & pendant l'automne. La fièvre rhumatiſmale de l'été, les rhumatiſmes de toutes les parties quelconques, des membres, du viſage, &c. reconnurent *la même cauſe matérielle* que les dyſſenteries, elles ne différaient que par la forme.

1.° On vit des rhumatiſmes des membres qui guériſſaient tout-à-coup lorſque la dyſſenterie ſe montrait.

2.° Un même malade était quelquefois atteint de rhumatiſme & de dyſſenterie.

3.° La dyſſenterie ceſſa auſſi-tôt lorſque les poignets ou les genoux ſe tuméfièrent & devinrent douloureux, comme cela arrive lorſque la fièvre rhumatiſmale ſe porte ſur les membres.

4.° Il y avait, dans la même ſaiſon, un nombre égal de malades, les uns attaqués de rhumatiſme, les autres de dyſſenterie.

5.° Chacune de ces maladies préſentait les mêmes ſymptômes & exigeait les mêmes traitemens, excepté les différences qu'exigeaient les diverſes parties affectées.

6.° Souvent la dyſſenterie ſe terminait par les ſueurs, une éruption miliaire, ou par ces deux

moyens; j'obſervais qu'il en était ainſi dans les rhumatiſmes.

Il eſt certain que la bile âcre, ſans la préſence du rhumatiſme, ne cauſait point la dyſſenterie. J'ai vomi, autrefois, dans une fièvre ſaburrale, la ſaburre la plus âcre, elle me brûla tellement l'arrière-bouche, que, pendant deux jours, les boiſſons les plus douces agiſſaient de même que le feu ſur mon œſophage, qui ſemblait excorié. Cependant, malgré l'exiſtence de cette bile très-âcre, je ne reſſentis de douleur ni dans l'eſtomac ni dans les inteſtins, & je n'eus aucun ſigne de dyſſenterie.

Outre cela, ceux qui ont la dyſſenterie vomiſſent ſouvent peu de matières, dont la ſaveur & la couleur ne ſont pas dépravées, qui n'ont aucune autre propriété vitieuſe ſenſible, quoiqu'ils obtiennent beaucoup de ſoulagement de leur éjection. C'eſt pourquoi la dyſſenterie ne me paraît pas produite par la ſaburre âcre, contenue dans le canal inteſtinal, & qui n'a pas encore été réſorbée, quoiqu'elle puiſſe devenir plus dangéreuſe lorſqu'elle l'a été. L'émétique nous a ſouvent paru agir à la manière des ſudorifiques; j'ai vu, en effet, les ſueurs ſe développer après les émétiques. Ce n'eſt donc point par une analogie éloignée, par métaphore, qu'on dira que la dyſſenterie eſt vraiment & eſſentiellement un

rhumatiſme des inteſtins. Ces deux maladies ont des affections ſemblables, elles ont la même origine. C'eſt pourquoi on peut rectifier & corriger, d'après le traitement que nous employons contre les dyſſenteries, la manière de guérir les rhumatiſmes d'été, & le traitement de cette maladie peut au contraire être éclairé par celui-ci. Je vais rappeler, à préſent, quelle a été la différence des rhumatiſmes, dans le tems où regnait la dyſſenterie, afin de démontrer évidemment la grande analogie qu'il y a entre le rhumatiſme & cette maladie.

Premiere ſorte de rhumatiſme & de dyſſenterie.

On obſervait des rhumatiſmes chez des perſonnes, d'ailleurs bien portantes, qui s'étaient expoſées, pendant la ſueur, à l'action d'un vent froid; ces rhumatiſmes étaient bénins, ſans fièvre; on les guériſſait, ſans difficulté, par l'uſage de boiſſons tiedes, diaphorétiques. J'ai vu la dyſſenterie féreuſe, benigne, avoir abſolument le même caractère, on la guériſſait auſſitôt par le même moyen; je l'ai nommée, plus haut, première ſorte de dyſſenterie.

Seconde ſorte de rhumatiſme & de dyſſenterie.

L'autre ſorte de rhumatiſme ſe fixait opiniâtrement ſur les membres; dans le commencement il était accompagné de fièvre & de tuméfaction de la partie malade, quoique la fièvre fut diſſipée, il était néanmoins longtems douloureux, & ſi on n'employait pas un traitement convenable, la

douleur n'abandonnait que très-tard les articulations, elle les laiſſait inhabiles au mouvement, roides, tubéreuſes, gonflées, & toutes demi-torſes, pendant preſque toute la vie.

J'ai rencontré des dyſſenteries ſemblables, rebelles aux lois de la médecine, & qui avaient beaucoup de rapport avec cette fluxion opiniâtre ſur les articulations. Les douleurs de ventre ceſſaient tard, elles duraient plus longtems que tous les autres ſymptômes, tout l'abdomen était en bon état, que le rectum était encore fatigué par un tenеſme continuel, qui exprimait un mucus ſemblable à de la colle, taché de ſtries ſanguinolentes. J'ai vu un tenеſme de cette ſorte, qui durait depuis longtems, diſparaître, pendant une nuit, par le développement d'une tumeur de la cuiſſe gauche & du poignet droit, & d'une douleur rhumatiſmale qui fut guérie par le petit lait & les frictions. Cette maladie n'était auſſi benigne qu'avec le plus petit nombre des malades; car quelquefois, après la ceſſation tardive des douleurs dyſſenteriques, le ventre était cependant continuellement très-lâche & ſans douleurs pendant pluſieurs ſemaines; on employa inutilement différens remèdes; les malades moururent hydropiques ou dans la conſomption, cauſée par des déjections aqueuſes & ſtercorales continuelles.

On trouva, ſur les cadavres de ces malades, les inteſtins, & ſur-tout les gros, beaucoup plus épais que de coutume, roides, coriaces & ſans aucun ulcère. Les inteſtins, fatigués par un rhumatiſme opiniâtre, éprouvèrent les mêmes accidens que j'ai dit arriver aux articulations qui reſtaient enflées, tubéreuſes, roides & inaptes au mouvement; l'oblitération des vaiſſeaux abſorbans des inteſtins, qui étaient durs & roides, la continuation des ſelles, ſans teneſme, cauſèrent l'hydropiſie & la conſomption. Un très-petit nombre d'entre ces malades, les plus forts ſeulement, & ceux qui avaient encore de la vigueur, après avoir été réduits à l'extrémité par cette longue maladie, reprirent, peu-à-peu, les forces qu'ils avaient perdues, lorſque la matière rhumatiſmale épuiſée, eut vraiſemblablement abandonné les inteſtins. Mais la longueur de cette dyſſenterie laiſſait des traces & l'affaibliſſement de l'eſtomac, la fraîcheur de la jeuneſſe, qui s'était diſſipée, rappelait le ſouvenir de cette maladie paſſée.

Troiſième ſorte de rhumatiſme & de dyſſenterie.

On vit, ſouvent, en été & au commencement de l'automne, une troiſième ſorte de fluxion éryſipélateuſe, très-brûlante, dont la plus légère preſſion faiſait jetter des cris aux malades, elle était plus douloureuſe le ſoir & pendant la nuit, & de nature ſeptique. En 1777, j'eus à traiter

deux jeunes filles, dont l'une avait le pied, l'autre la main, affectés de cette sorte de rhumatisme. Je pensai que le *tems* avait plutôt adouci cette maladie que mes *conseils*, & quoiqu'elle fut différente, cependant son caractere opiniâtre dominait le plus souvent.

Cette sorte de rhumatisme abscédait, chez quelques malades, après plusieurs jours de souffrances. Elle attaqua de préférence ceux dont les humeurs étaient altérées. J'ai aussi observé une dyssenterie semblable, très-dangéreuse, mortelle chez des cacochymes; on eut seulement l'avantage de ne la rencontrer que rarement; on ne la vit point du tout en 1776.

Ces dyssenteriques éprouvaient dès les premiers jours de la maladie, une ardeur d'entrailles continuelle, la plus vive, qui ne permettait pas qu'on exerçât la pression la plus légère, les anxiétés & les cris étaient étonnans, les déjections de sang vermeil, très-fréquentes. Le pouls était souvent grand, accompagné de vibrations, mais jamais très-accéléré, quelquefois très-petit. Le sang, fourni par les saignées, était louable, sans couenne inflammatoire. Cette évacuation ne soulageait point du tout. Tandis que ces malades étaient dévorés par une chaleur interne, ils avaient les membres engourdis par un froid glacial & plus que cadavéreux. Ils défiraient, avec

ardeur, les boiſſons froides, leur langue était ſèche, villeuſe & froide auſſi. Ils conſervaient la préſence d'eſprit & le ſentiment de leurs douleurs, preſque juſqu'au dernier jour de leur vie. Les boiſſons mucilagineuſes, abondantes, tièdes, les fomentations continuelles ſur le ventre, furent très-rarement avantageuſes; ce froid glacial & humide s'empara des membres dés le troiſième ou quatrième jour; une ſueur froide, raſſemblée en groſſes goutes, coulait abondamment de leurs corps & principalement de leur viſage. Lorſqu'après le ſeptieme ou le huitieme jour les déjections étaient moins fréquentes, la matière plus louable & que les tranchées ne ſe faiſaient plus reſſentir, les malades paraiſſaient hors de danger, mais ils mouraient le neuf ou le dixième jour, la bouche ouverte, les yeux connivens, dans un délire ſourd, & couchés ſans ſoins. On trouvait, dans leurs cadavres, le cœcum, le colon & ſur-tout la portion tranſverſe de cet inteſtin, le colon gauche, l'inteſtin rectum, dont les tuniques étaient epaiſes, charnues, dures, leur couleur était plombée & d'un rouge pâle, une rougeur terne, & qui s'étendait au loin, colorait l'épiploon & le méſentère, dans quelques endroits elle pénétrait plus profondément dans la ſubſtance de ces viſcères. Lorſqu'on coupa le tube de ces inteſtins, on vit leur tunique villeuſe, in-

prégnée d'un verd foncé & triſte, que ni l'eau ni une éponge ne purent enlever. On n'obſerva pas cette couleur verte dans quelques cadavres, lorſque les inteſtins étaient d'un rouge terne & que les ſelles fourniſſaient un ſang d'un rouge pâle. Quelques glandes du méſentère tuméfiées par l'inflammation, reſſemblaient à du ſang coagulé ; on ne rencontra que rarement de légères altérations ſur les inteſtins grêles ou même point du tout.

Il y avait alors, en même tems, inflammation très-grave du méſentère des inteſtins & de l'épiploon ; elle n'était point benigne mais ſeptique, éryſipèlateuſe, on ne pouvait la calmer par les anti-phlogiſtiques. Ceux qui oppoſèrent, à cette maladie, les incraſſans, les lubréfians, obtinrent auſſi peu d'avantage que ceux qui voulurent la guérir par les émétiques & les purgatifs.

On ne pouvait pas calmer l'inflammation des inteſtins par les anti-phlogiſtiques ſeuls, & négliger la ſaburre âcre & inflammatoire, s'il en exiſtait ; on ne pouvait pas non plus l'évacuer, lorſque les inteſtins, l'épiploon & le méſentère étaient dévorés par une inflammation auſſi vive. La cauſe de la maladie ne réſidait pas ſeulement dans la tube alimentaire, comme cela arrive, chez ceux dont le mal d'eſtomac & les crudités ſont la ſuite d'un repas de la veille, mais une

très-grande quantité de matière dyſſenterique, adhérait aux membranes des inteſtins, au méſentère, à l'épiploon, il était le plus ſouvent très-difficile & très-dangereux de l'en détacher.

Cette maladie appartenait à la famille, très-grande & très-biſarre, des *fièvres ſeptiques*, ou plutôt inflammatorio-ſeptiques & éryſipélateuſes.

Quatrième ſorte de rhumatiſme & de dyſſenterie.

L'obſervation de tous les jours apprend qu'il y a des rhumatiſmes gaſtriques; la différence qu'il y a entre eux & les autres rhumatiſmes décrits juſqu'à ce jour, eſt très-grande. Cette vérité n'eſt point nouvelle, ni découverte dernièrement, mais elle eſt connue de tout homme même médiocrement inſtruit. En effet, les noms d'ophtalmies gaſtriques, d'odontalgies ſaburrales, céphalalgies gaſtriques, rhumatiſme ſaburral des articulations, maladies qui dépendent de la ſaburre, de l'eſtomac, ne ſont-ils pas déjà connus & tirés de l'état des viſcères & des cauſes des maladies? ces fluxions ne ſont accompagnées d'aucune fièvre, ou bien elle eſt à peine perceptible. Ceux qui ont ces rhumatiſmes ſe plaignent plutôt de gêne que de maladie; une bile âcre bleſſe leur eſtomac, mais elle ne reſte pas renfermée dans ſa cavité. La partie la plus tenue, qui en eſt comme la vapeur, eſt reçue dans le torrent de la circulation, ou portée vers les différens couloirs, elle produit un abcès avec ſupuration,

ou bien elle ſe détourne de ſon chemin, & ſe fixe ſur quelque point. Si cela arrive ſur les poumons, & que la matière s'y dépoſe, elle produit un catharre dépendant des premières voies, ſi c'eſt ſur la membrane de ſchneider, un coryſa, &c.

Si ces émanations de la ſaburre, portées dans le torrent de la circulation, ſe détournent de leur marche, & ne ſe dirigent pas vers un couloir favorable, ou ſi, conduites vers les pores de la peau, le froid auquel on eſt expoſé, les repercute, & que, cependant, comme je l'ai dit plus haut, elles ne ſe fixent ni ſur les poumons, ni ſur la membrane pituitaire, mais qu'elles ſe portent ſur les inteſtins, le méſentère, &c., on aura un catharre des inteſtins, ou un coryſa de ces parties, ou la dyſſenterie de la ſorte que j'ai déſignée ſimplement ſous le nom de bilieuſe, au commencement de cette diſſertation.

La ſaburre bilieuſe, ſeule, de l'eſtomac & des inteſtins, qui n'eut pas été accompagnée de rhumatiſme, & qui eut été ſeulement contenue dans le tube inteſtinal, n'aurait peut-être produit qu'un flux de ventre ſans douleur, ou douloureux, ſi cette matière avait eu quelqu'acrimonie; mais je conſidère cette ſorte de *diarrhée*, dans laquelle des matieres âcres peuvent *produire des tranchées*, comme étant bien différente de la dyſſen-

terie, qui eſt accompagnée de déjections très-fréquentes, douloureuſes, & qui ne produiſent preſque rien, qui ne fourniſſent le plus ſouvent, aucun excrément, de ſorte qu'il n'y a que le ſang & un peu de muccoſité, qui ſaient exprimés avec violence. Tel eſt le caractère de la dyſſenterie eſſentielle, qu'elle doit plutôt être placée parmi les maladies qui reſſerrent le ventre, au milieu d'efforts continuels & impuiſſans, d'aller à la ſelle, & qu'elle eſt ſouvent guérie par la diarrhée.

On ne peut cependant pas oppoſer tellement la diarrhée à la dyſſenterie, que ſi cette première maladie ſe developpe ſpontanément, ou par l'action des remèdes, il ſoit *toujours* néceſſaire & *ſûr* de la guérir. Une jeune fille qui s'était échauffée à la danſe, & en buvant du vin pur, ayant eu froid, pendant la nuit, eut, le lendemain, une dyſſenterie des plus cruelles, accompagnée d'anxiétés inſupportables, de petiteſſe du pouls, d'inquiétudes; elle vint à l'hôpital deux jours après, elle rendait preſque continuellement par les ſelles, & avec force, une matière comme lactée, tachée d'un peu de verd; je la fis ſaigner, je penſais qu'elle avait une inflammation du ventre, & je lui preſcrivis des boiſſons tièdes, mucilagineuſes, & des fomentations ſur le bas ventre, pour rappeler les humeurs qui s'étaient portées ſur les inteſtins. J'eſſayai enfin de ſuſpendre la

fréquence des ſelles, au moyen de l'opium. Je ne produiſis aucun effet. Cette malade mourut au milieu d'agitations continuelles, en ſe plaignant d'un poids inſoutenable ſur l'épigaſtre, lorsque les tranchées ſe calmaient. A l'ouverture de ſon cadavre, je trouvai tous les inteſtins & l'eſtomac d'un rouge foncé, ces viſcères étaient cependant mous, & leurs tuniques n'étaient pas gonflées, comme je l'avais obſervé dans les cadavres d'autres morts de la dyſſenterie. L'épiploon & le méſentère avaient la même couleur que les intestins. Mais je vais parler de la dyſſenterie ſaburrale, maladie que j'ai vu beaucoup plus ſouvent que les autres ſortes de cette claſſe, & dont j'ai même obſervé des épidémies, en 1773, dans quelques parties de la Hongrie, & qui regnait, preſque ſeule, dans les environs de Vienne, pendant l'été de 1776. Quoique cette maladie ſoit ſouvent épidémique, & qu'elle ſoit ſouvent mortelle, ce ſerait à tort qu'on dirait qu'elle eſt maligne, & qu'on l'accuſerait de toutes les morts qui en ſont la ſuite. Il faut plutôt accuſer l'inſouciance des malades qui la négligent, dans ſon commencement, ou qui y oppoſent des remèdes contraires ou donnés ſans réflexion, *les malheureux périſſent par leur propre faute.*

Je ne décrirai point ici le pott & les ſignes, qui caractériſent cette maladie, puiſque je l'ai déjà

déjà fait en parlant de la dyſſenterie ſaburrale; j'ai auſſi dit quel était le traitement de cette maladie; il conſiſtait, pour ainſi dire, dans l'uſage ſeul, ou preſque ſeul, des émétiques ou des émétocathartiques auxquels on faiſait ſuccéder l'opium.

Je préférai l'éméto-cathartique aux purgatifs ſeuls quelconques, cette ſorte de remède chaſſait, par les deux voies principales, toutes les matières étrangères qui étaient contenues dans le canal inteſtinal; j'avais auſſi beaucoup de confiance dans cette propriété qu'ont les émétiques d'exciter la ſueur, je penſais qu'on pouvait la ſolliciter ſans danger aprés les évacuations, & que, lorſqu'elle ſe développait, le rhume des inteſtins ſe diſſipait en même tems. J'adminiſtrais, alors, le népenthes d'Helène (1) (l'opium), le plus puiſſant des diaphorétiques, le calmant le plus doux & le plus ſûr.

Si cette maladie était de la nature de celle que j'ai nommée *fièvre ſaburrale dyſſenterique*,

---

(1) Winger a, le premier, donné le nom de *népenthes*, à une préparation d'opium, compoſée de l'extrait de ce ſuc du pavot, & de ſubſtances fortifiantes; il la comparait au *népenthes* qu'Homère a chanté, & à l'aide duquel la trop célèbre fille de Tyndare diſſipait toutes les maladies de l'eſprit, l'abattement de l'âme, toutes les douleurs, & procurait un enjouement délicieux.

je donnais l'opium en doſes plus petites, plus tard, & lorſque la fièvre était diminuée; j'ai donné plus haut la raiſon de cette conduite. Un ſeul éméto-cathartique ſuffit, ſouvent, pour détruire cette maladie; je l'adminiſtrai deux fois à beaucoup de malades, trois fois à un très-petit nombre; je laiſſais un jour d'intervalle entre ceux de l'exhibition; pendant ce jour, j'ordonnais de la décoction de racine de chiendent, de piſſenlit, avec le ſirop de groſeilles ou autre analogue. Le malade en buvait de tems en tems, il prenait le ſoir un narcotique. Il y avait une autre cauſe qui ſollicitait la préférence qu'on devait donner aux émétiques ſur les purgatifs, c'était le travail & la fatigue du vomiſſement; par eux les particules agaçantes, ſont détachées & rejettées par quelque voie que ce ſoit.

Pluſieurs malades réclamèrent mes ſoins après avoir déjà employé, mais en vain, la rhubarbe, les myrobolans, les tamarins, les ſels neutres, la manne. J'avoue que j'eus beaucoup plus de peine à guérir ces dyſſenteries que celles qui, toutes choſes égales, avaient été abandonnées à la nature. Je connaiſſais les éloges prodigués à ces remèdes, peut-être guérirent-ils plus tard la dyſſenterie que les éméto-cathartiques ne l'auraient fait. Les purgatifs me parurent même nuiſibles, lorſque la ſaburre était en très-grande

quantité, ou lorſqu'elle était contenue dans l'eſtomac & le duodenum. J'ai obſervé, dans le traitement de la dyſſenterie, ce qui arrive dans la plupart des autres maladies, c'eſt que les malades ſe diſent guéris par tel ou tel remède, dont, par haſard, l'uſage ne les a pas tué. D'après cela, on peut expliquer les louanges inconvenantes données à quelques méthodes curatives.

Celui qui eſſaiera ces différentes méthodes, qui les comparera entr'elles & avec les efforts de la nature abandonnée à elle-même, connaîtra celle qui eſt préférable; qu'elle eſt la puiſſance de la nature ſeule, & ce qu'elle ne peut ſupporter. Nous trouvâmes, dans l'hôpital, beaucoup de cas analogues à tous ceux-ci.

Quelques autres ſortes de rhumatiſme & de dyſſenterie.

Nous pumes facilement obſerver des rhumatiſmes *inflammatoires*, ou *compoſés & compliqués*, ou diverſes ſortes de rhumatiſmes qui ſe ſuccédaient, dans le même tems où regnaient des dyſſenteries d'un caractère tout-à-fait ſemblable. Nous les traitâmes de la même manière que la maladie épidémique des inteſtins.

## § 5.

### *Terminaiſons différentes de la dyſſenterie.*

Je vais dire, maintenant, quelles furent les différentes terminaiſons de la dyſſenterie. Un éméto-cathartique guérit ſouvent, tout-à-coup & abſolument, cette maladie ſans que cette guériſon fut ſuivie de rechûte. Nous vimes ſouvent, avec étonnement, que ces rhumatiſmes gaſtriques, étaient très-promptement ſoulagés, lorſqu'ils dépendaient de la préſence de ſaburre dans l'eſtomac, comme les phrénéſies gaſtriques, les ophtalmies, les coryſa, les rhumes. L'émétique ne délivrait pas ſeulement de cette matière recrémentitielle, (1) mais il enlevait, avec la

Première terminaiſon de la dyſſenterie par la guériſon.

---

[1] L'épithète *récrémentitielle*, que donne, ici, Stoll à la ſaburre contenue dans les premières voies, indique que ces reſtes de mauvaiſes digeſtions, après avoir été contenues dans l'eſtomac & les inteſtins, peuvent paſſer dans le torrent de la circulation, comme les humeurs qu'on diſtingue par la même épithète. Ces matières diffèrent cependant bien de ces humeurs, puiſque ces dernières ſont dues à l'action organique d'un viſcère chargé de les préparer, de les retenir ou de les dépoſer dans des réſervoirs particuliers à chacune d'elles, d'où elles ſont priſes pour l'uſage que la nature leur a deſtiné; tandis que la ſaburre eſt, en général, le produit de l'action trop faible des viſcères de la digeſtion, & qu'elle n'a aucune deſtination; ce n'eſt que par une analogie très-éloignée que cette matière mérite le nom de récrémentitielle.

même promptitude, ce qui en avait été détaché & fixé dans les parties les plus éloignées, chez les malades qui avaient été préparés, lorſque leurs fibres avaient été ramollies, relâchées ou *lorſque la coction était faite.* Les émanations, qui pouvaient s'être dégagées de la ſaburre gastrique pour ſe porter à la tête, aux yeux, aux narines, à la poitrine, ſur les membres, ſur les tuniques des inteſtins, étaient d'une telle mobilité, qu'on pouvait, en même tems & avec le même remède, évacuer l'eſtomac, déplacer & reporter dans le torrent de la circulation ou vers quelques couloirs, la matière qui avait été abſorbée de la cavité de ce viſcère.

La maladie prit enſuite un caractére plus doux, elle céda plus tard, après une nouvelle coction de la ſaburre, une préparation ultérieure & après l'exhibition d'un ſecond ou même d'un troiſième émétique. On n'obſervait quelquefois aucun ſoulagement, après l'émétique, les douleurs continuaient d'être auſſi vives & les ſelles auſſi fréquentes. Je faiſais ſaigner du bras, &, d'après le précepte d'Hyppocrate, je donnais des boiſſons abondantes, émolientes, tièdes; je faiſais des fomentations ſouvent réitérées, avec l'eau chaude, ſur le bas ventre; ce traitement, adminiſtré à propos, fut auſſi très-favorable à un grand nombre de malades, il le fut plus tard,

chez quelques autres, mais avec autant de certitude.

Souvent, je tirai du ſang ſemblable à celui que l'on obtient dans la pleuréſie, j'aſſociais alors la méthode anti-phlogiſtique à *l'évacuante.*

Une ſaignée ſeule, des boiſſons émolientes, copieuſes, & des fomentations ſur le ventre, furent ſouvent avantageuſes vers le commencement de l'automne, ou lorſque le tems était plus rigoureux que la ſaiſon ne le comportait, & que des hommes, trop légèment vêtus, avaient été ſaiſis par un vent trop froid, ou lorſqu'ils s'y étaient expoſés quand le ſoleil du midi ou l'exercice avaient excité la ſueur.

Seconde terminaiſon de la dyſſenterie en diarrhée.

La diarrhée était continuelle pendant pluſieurs jours, & même pendant pluſieurs ſemaines, lorsque les tranchées avaient été diſſipées, ſoit par la méthode *évacuante*, ſoit par *l'anti-phlogiſtique.* On donnait, avec avantage, la racine d'arnica ou ſon infuſion; un ou deux véſicatoires arrêtèrent auſſi cette diarrhée, les ſtomachiques, les confortatifs, les frictions & le tems détruiſirent l'œdème des jambes qui ſuccéda à ce long flux de ventre. Mais je vis qu'il ne fallait employer les confortatifs qu'avec beaucoup de précaution, de crainte, qu'en voulant fortifier l'eſtomac, on n'employa des choſes nuiſibles par leur quantité ou par leur activité; car les toniques doux ſeuls

rétabliſſent l'eſtomac, trop languiſſant, trop faible, ceux qui ont plus d'énergie le bleſſent. La diète fortifiante, le tems même furent les choſes les plus utiles, pour ceux qui avaient ce dévoiement ou qui étaient en convaleſcence de cette maladie.

Je crois avoir traité avec clarté & aſſez longuement de la dyſſenterie, qui ne ſe calme pas même après l'uſage des éméto-cathartiques, de la cauſe de cette maladie & des remèdes à lui oppoſer, & auſſi du changement de la dyſſenterie en diarrhée chronique.

Troiſième forte de terminaiſon de la dyſſenterie en dyſſenterie chronique

J'ai obſervé un troiſième état des malades, qui, quoiqu'il fut rare, n'en était que plus difficile à guérir. Alors la dyſſenterie ſe calma quelquefois beaucoup, de ſorte que les ſelles étaient plus rares & preſque ſans tranchées, ces malades en reſſentaient cependant quelques-unes & pendant pluſieurs ſemaines.

Je déteſtais plus cette dyſſenterie chronique, quoiqu'elle fût accompagnée de douleur légère, peu durable, qui n'était pas ſenſible quand les malades n'allaient pas à la ſelle, qu'une dyſſenterie plus aiguë, & cette longue diarrhée. Elle ſe joua, le plus ſouvent, des remèdes & de nos eſpérances, & elle conduiſit lentement, mais certainement, les malades à la mort. On trouvait dans les cadavres de ceux qui ſuccombaient à cette *inflammation chronique*, une ſorte de dureté & de rigidité des inteſtins, ſur-tout du cœcum, du colon &

du rectum. Je comparais cette ſorte de dyſſenterie à la matière rhumatiſmale ou arthritique opiniâtrement fixée ſur les membres, & qu'on ne pouvait en déplacer. Je penſais que c'était la même maladie, qu'elle avait la même cauſe matérielle, mais qu'elle s'était fixée ſur des points différens.

Les malades qui étaient dans la fleur de l'âge, moururent plutôt par la longueur de la maladie que par ſa force.

Quatrième terminaiſon en différente ſorte de ténéſme.

Ce teneſme mit fin à peu de dyſſenteries, pendant cette année, (1779), ce ſymptôme eſt cependant le plus ſouvent le dernier de cette maladie, il la termine. On vit néanmoins des malades qui, n'ayant plus du tout de tranchées, faiſaient, pendant quelques jours, des efforts inutiles pour aller à la ſelle, & ne rendaient qu'un peu de mucus quelquefois teint de ſang. Je n'ai obſervé qu'une ſeule fois un teneſme de plus longue durée qu'on ne put calmer par aucun moyen. Je voulus détruire ce ſymptôme fâcheux avec la rhubarbe, enſuite avec les myrobolans, d'autrefois par l'uſage des lavemens émoliens, quelquefois, en changeant de plan de conduite, à l'aide des narcotiques; ce fut en vain. Le teneſme ceſſa tout-à-coup pendant une nuit, & l'on vit ſe développer, auſſitôt pendant cette même nuit, une tumeur très-douloureuſe au poignet droit, & une douleur ſciatique du côté

gauche. Ce malade fut guéri peu de tems après, de ces douleurs, par l'uſage du petit lait.

Il y a une ſorte de teneſme ſemblable à une dyſſenterie partielle.

Je penſais que le teneſme était, pour ainſi dire, la même maladie que la dyſſenterie, qu'il n'en différait que par le ſiège qu'il occupait, & parce qu'il était moins grave. Si, en effet, la plus petite partie des gros inteſtins, & ſur-tout du colon, que je conſidère comme le ſiège principal de la dyſſenterie, ſont affectés de la ſorte de rhume, & de la manière que j'ai aſſuré plus haut être néceſſaire pour déterminer cette maladie, l'exiſtence de la dyſſenterie eſt évidente. Lorſque le rhumatiſme dyſſenterique avait abandonné le ſiège plus étendu qu'il occupait, & qu'il était borné à l'inteſtin rectum ſeul ou à ſon extrémité la plus reculée, il produiſait alors la dyſſentèrie, du rectum ſeul, ou en changeant de nom, le teneſme. Je ne connaiſſais point d'autre traitement du teneſme ou de cette dyſſenterie partielle que celui qui convient à la maladie générale & principale. D'après cela, je le combattis avec les purgatifs ou les vomitifs, les boiſſons & les lavemens émoliens, les ſaignées, quelquefois avec le laudanum & même par l'application d'un véſicatoire ſur l'os ſacrum; j'employais différens moyens ſelon l'idée différente que je m'étais formée, & que je penſais devoir me former de cette *dyſſenterie locale*.

On pouvait quelquefois abandonner avec ſureté la guériſon du teneſme à la nature.

Mais il y a une autre ſorte de teneſme l'hémorrhoidal.

Une jeune fille, convaleſcente de la dyſſenterie, était attaquée d'une ſorte de teneſme que je croyais être d'un autre caractère, elle avait eu, en effet, autrefois, des tumeurs hémorrhoidales, douloureuſes & accompagnées de ce ſymptôme, elle ſemblait encore ſouffrir à cauſe de l'irritation de ces tumeurs. *Ce teneſme hémorrhoidal* était plus fréquent chez les hommes, chez ceux qui étaient les plus forts. On l'obſervait plus ſouvent dans les dyſſenteries d'été que dans celles d'automne. L'émulſion, les lavemens très-émoliens guériſſaient cette maladie, les opiatiques lui étaient contraires.

Cinquième terminaiſon de la dyſſenterie en rhumatiſme des membres & des articulations.

La dyſſenterie parut ſe changer, chez quelques malades, en un rhumatiſme de quelqu'autre partie; ainſi, après la ceſſation des tranchées & du flux dyſſenterique, les épaules, la nuque, l'occiput, les poignets, les genoux furent fatigués par des douleurs déchirantes. Je deſirais *quelquefois* ce changement de la dyſſenterie en douleurs des articulations, quoique pluſieurs obſervateurs le regardent comme dangereux. J'aimais mieux avoir à guérir les articulations que les inteſtins, elles pouvaient mieux ſupporter la maladie que les viſcères & ſans autant de danger. Si j'ai deſiré *quelquefois* ce changement, comme

je l'ai dit plus haut, c'eſt dans les dyſſenteries les plus graves, qu'on ne pouvait guérir qu'avec la plus grand peine & non dans la *dyſſenterie ſaburrale ſimple*, puiſque je pouvais la guérir auſſitôt & bien plus facilement que l'affection des articulations. Les poumons ſemblèrent quelquefois affectés de catharre, ils paraiſſaient d'abord ſoulagés par la dyſſenterie, ou elle les guériſſait entièrement. Quelques malades avaient, à la ſuite de la dyſſenterie, des tintemens d'oreilles, accompagnés d'un peu de ſurdité. Lorſque cette affection des inteſtins fut guérie, elle ſe porta, chez un petit nombre, ſur l'eſtomac, les malades y reſſentaient un poids conſidérable.

Si les ſymptômes de la dyſſenterie s'appaiſaient, la poitrine était quelquefois très-oppreſſée, & le côté était douloureux comme chez les pleurétiques, ſans qu'il y eut de fièvre forte & évidente, le rhumatiſme ſe portait ſur la plèvre & les muſcles intercoſtaux.

Ce rhumatiſme ſe fixa, chez quelques malades, ſur un ſeul point; chez d'autres, il était vague, erratique, de ſorte que tantôt il affectait une partie, tantôt l'autre. Cette fluxion ſe diſſipait, dans peu de jours, d'elle-même ou par des remèdes appropriés, quelle que fut la partie ſur laquelle elle ſe fut fixée.

Dans ce cas, j'excitais la ſueur à l'aide d'infuſions tièdes de fleurs de ſureau, & avec l'antimoine diaphorétique non lavé. Les décoctions de racine de bardane, (*arctium lappa*), furent avantageuſes. Les uns ſe trouvèrent bien de l'uſage du petit lait, les autres de la rhubarbe, un véſicatoire enleva la douleur chez ceux-là. Une femme fut attaquée d'une douleur pleurétique, qui, après avoir abandonné la poitrine, ſe porta dans l'hypocondre droit au-deſſous des fauſſes côtes, (*côtes aſternales*). La fluxion ſe reportant de-là ſur les poumons, cauſa, ſur-tout, pendant la nuit, une toux catharrale très-fatigante, cette toux ayant ceſſé, tout-à-coup, ſurvint la dyſſenterie qui ceſſa ſubitement avant les vingt-quatre heures, & fut ſuivie d'une douleur très-vive à la partie ſupérieure de la poitrine, du côté droit, auprès de la clavicule. Je ſollicitai la ſueur par des boiſſons tièdes, abondantes, préparées avec les fleurs de ſureau; je fis appliquer un véſicatoire entre les épaules. Cette maladie guérit.

J'ai vu pluſieurs exemples de cette ſorte de rhumatiſme violent, d'été & d'automne; ils convaincront de l'affinité que cette maladie a avec la dyſſenterie, de manière à ne plus laiſſer de doute à ceux qui avaient, juſqu'à préſent, penſé autrement, & qui tenaient le plus à leur opinion.

La maladie se fixa, chez quelques malades, sur la vessie, la dyssenterie s'arrêtait tout-à-coup, après que les malades avaient éprouvé une grande difficulté d'uriner, ou que l'éjection des urines avait été entièrement suspendue. D'autres n'éprouvaient, après la guérison de la dyssenterie, qu'une pesanteur considérable sur le pubis. Quelques malades pissaient difficilement, pendant la durée de la dyssenterie, l'émulsion préparée avec les amandes douces, à laquelle j'ajoutais du syrop de guimauve, & l'application d'un cataplasme émolient sur le pubis, guérirent la dysurie, suite de la dyssenterie. Quoique le nombre de ces malades fut beaucoup plus grand, pendant cette année, (1779), qu'en 1776, j'en ai beaucoup moins vu, qui ressentissent de la difficulté d'uriner en même tems que la dyssenterie, que pendant l'été de cette dernière année; j'en vis beaucoup qui pissaient avec strangurie, qui ressentaient un poids sur le pubis, mais ils n'avaient pas de dyssenterie.

Sixième terminaison de la dyssenterie en difficulté d'uriner.

## § 6.

*De la terminaison de la dyssenterie en hydropisie.*

### EPISODE.

### *De l'hydropisie pléthorique.*

La dyssenterie se termina aussi en hydropisie, principalement chez les femmes que la longueur

Septième terminaison de la

dyſſenterie en hydropiſie de différente ſorte.

de la maladie fatigua davantage. Pendant les derniers jours de la dyſſenterie, & principalement de celle qui ſe terminait par une diarrhée indolente, on vit beaucoup de malades dont les jambes & les cuiſſes étaient œdematiées ; la tuméfaction s'étendit même au ventre & partout le corps, chez quelques malades. Les toniques doux, les cardiaques agréables, amers, les frictions aromatiques ſur les jambes, & le tems, guérirent ceux qui n'avaient que les pieds & les jambes enflés. La guériſon fut plus difficile, quoiqu'on tenta différens moyens, chez ceux qui étaient dans la leucophlegmatie, ce qui était rare. Le ſommeil peu longtems continué, l'exercice du corps, la décoction de chiendent, de chicorée avec l'acétite de potaſſe, & enſuite l'extrait de *Collin*, que j'avais eu le ſoin de faire préparer avec le ſuc récent de laitue vireuſe, (*lactuca ſilveſtris*) guérirent ces malades, à la fin de l'automne & au commencement de l'hyver.

Digreſſion de l'hydropiſie pléthorique

Je ne parlerai point de pluſieurs autres hydropiſies, produites par d'autres cauſes & qui furent guéries par les remèdes & les méthodes connus, puiſqu'on en trouve la deſcription par-tout. Mais puiſque je traite de cette maladie, je ne peux m'empêcher de m'écarter un peu de mon ſujet, en imitant les orateurs, & de parler de l'hydropiſie, objet vers lequel j'ai été entraîné quaſi par haſard. Je

reprendrai une autre fois ce que j'avais à dire ſur cette maladie, lorſque, réparés, pour ainſi dire, par la variété des choſes dont nous nous occupons, nous ſerons délaſſés de l'ennui d'un trop long récit.

Indépendamment des *autres* maladies de cette claſſe, plus communes, deſquelles je ne parlerai pas plus ici, ainſi que de leurs cauſes, on trouvait de tems en tems, une ſorte d'hydropiſie, moinsconnue, je penſe, dans la pratique, & parconſéquent ſouvent mal traitée. Je la nommais *hydropiſie pléthorique* ou *cauſée par la pléthore*. On lui reconnaiſſait des cauſes entièrement oppoſées aux autres ſortes d'hydropiſies, ſavoir la pléthore & la circulation difficile d'humeurs, trop abondantes, quoique de bonne qualité. D'après cela, les vaiſſeaux du ſang, diſtendus par une trop grande quantité de ſang, laiſſèrent échaper, exprimèrent très-facilement la ſéroſité, & la reçurent difficilement lorſqu'elle fut ſortie de leur cavité. Ce fut ainſi que cette ſéroſité, accumulée dans le tiſſu célulaire ou dans différentes cavités, produiſit cette ſorte d'hydropiſie que je nomme pléthorique.

Je tâchais, par un exemple, de me rendre raiſon de la ſource de cette maladie. De même, en effet, que, dans les derniers tems de la groſſeſſe, la compreſſion des veines illiaques, produit excès des humeurs contenues dans les cuiſſes & les

jambes ou une pléthore locale qui eſt ſuivie de l'œdème de ces parties & de la vulve, ainſi, chez les pléthoriques, la colonne de ſang plus forte, que les vaiſſeaux ne peuvent contenir, & ramener avec facilité vers le cœur, produit l'hydropiſie.

D'après mes obſervations, cette maladie n'arrive qu'à des perſonnes robuſtes, dans la fleur de l'âge & qui ſe nouriſſent bien.

C'eſt d'après l'âge & la manière de vivre, & auſſi d'après l'abſence des cauſes qui produiſent ordinairement la ſorte d'hydropiſie oppoſée à celle qui fait le ſujet de cette digreſſion, que j'ai reconnu le caractère, & le traitement qui convenait à la première.

Parmi pluſieurs autres malades atteints de cette ſorte d'hydropiſie, j'eus à traiter le cuiſinier du comte St***, il était robuſte; un charpentier; un ferrurier; un domeſtique auſſi très-fort; deux femmes qui avaient toutes deux le port maſculin; comme je le dirai dans la ſuite, la terminaiſon de cette maladie fut différente chez chacun d'eux. Souvent dans cette hydropiſie, la ſéroſité eſt accumulée dans le tiſſu célulaire & répandue partout le corps, quelquefois elle n'occupe que les jambes & les cuiſſes; je n'ai pas obſervé *d'ascite pléthorique*, mais j'ai ſouvent vu l'hydropiſie de poitrine par la pléthore; la reſpiration de ces malades était

était gênée lorsqu'ils marchaient, ils ne pouvaient pas se coucher sur le dos, ils se reveillaient, pendant leur premier sommeil, avec crainte d'être suffoqués, ils éprouvaient d'autres accidens analogues; il était difficile de distinguer *l'hydrothorax pléthorique* des autres sortes d'hydropisies de poitrine, produites par d'autres causes, & auxquelles il fallait opposer un traitement différent.

On observait aussi, quelquefois, chez de jeunes filles de la campagne, accoutumées à des travaux pénibles, des chloroses, causées par la pléthore, bien différentes des autres sortes de ce genre. La plupart des remèdes les mieux appropriés aux autres sortes de chlorose & d'hydropisie, furent on ne peut plus nuisibles à celles-ci. Les saignées légères, mais quelquefois répétées, le régime anti-phlogistique, étaient au contraire très-utiles, ainsi que les décoctions émolientes, nîtrées, acidules, le petit lait avec la terre foliée de tartre, (*acetite de potasse*). J'ai guéri quelques-unes de ces hydropisies par un usage longtems continué de la crême de tartre, (*tartrite acidule de potasse*). Ces sortes d'hydropisie & de chloroses devinrent quelquefois inflammatoires. Je fis faire plusieurs saignées qui fournirent un sang pleurétique, j'employai les moyens les plus anti-phlogistiques. Le cuisinier du comte St***,

homme gros, robuſte, qui avait une poitrine très-évaſée, le cou gros & court, eut, chez lui, pendant l'hyver, une pleuréſie; après en être réchappé avec peine, il ſe plaignait de reſpirer difficilement en marchant, & lorſque pendant la nuit il était couché ſur le dos.

Il s'éveillait, pendant ſon premier ſommeil, comme s'il eut été prêt à ſuffoquer, il ſortait du lit pour prendre l'air; il paſſa pluſieurs nuits ſur ſon ſéant. Il avait les jambes très-œdématiées, ſes poignets l'étaient auſſi, mais moins. Son pouls était très-développé, lent, il frappait les doigts comme un fil de fer. Ce malade ſe fit quelquefois encore tirer, chez lui, un ſang qui était inflammatoire, il en obtint du ſoulagement, mais de peu de durée. Cependant il continuait ſon régime ordinaire; il mangeait de la viande, buvait du vin, ſouvent il le buvait pur. Il s'échauffait beaucoup à ſon métier qui l'occupait conſidérablement, & le retenait auprès du feu.

Il fut confié à mes ſoins à la fin du printems, il obtint, en peu de tems, de l'uſage de l'oignon de ſcille, (*ſcilla maritima*), & des autres apéritifs les plus actifs, des frictions ſur les jambes, de ne plus être réveillé pendant la nuit, ou du moins de ne pas ſe lever lorſqu'il l'était. L'œdème des pieds & des mains diſparut dans quelques

ſemaines ; l'affection de la poitrine était guérie, il était prêt à quitter l'hôpital, il avait déjà raſſemblé ſes hardes la veille ; il était gai & ſe félicitait d'avoir recouvré ſa ſanté première, lorſqu'il ſe mit au lit. Après minuit, il eut des convulſions épileptiques, accompagnées de cris, il tomba enſuite dans un ſommeil apoplectique & mourut le ſoir.

A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva ſon cœur preſque trois fois plus grand qu'il n'a coutume de l'être, d'un volume giganteſque, il n'était point ainſi dilaté par la maladie, le rapport de ſes parties conſtituantes était exact. Les poumons étaient par-tout attachés à la poitrine par une toile lâche qui la tapiſſait. Les vaiſſeaux du cerveau très-grands & diſtendus par une grande quantité de ſang. Il y avait un peu de ſéroſité épanchée entre la méninge & la méningine.

Les diurétiques, les purgatifs & les frictions avaient écarté l'effet de la pléthore, c'eſt-à-dire, l'amas de ſéroſité, dont la cauſe exiſtait & avait même été diminuée par leur uſage.

J'ai lu une hiſtoire ſemblable dans le journal de Wansweiten, j'en publierai les parties les plus intéreſſantes, lorſque mes autres travaux me le permettront. Un malade dont l'hydropiſie avait été produite par la *même cauſe* que celle

du ſujet de cette obſervation, & qui fut auſſi guéri par ces *mêmes moyens*, périt de la *même* mort.

Un domeſtique, d'une bonne conſtitution, & très-robuſte d'ailleurs, vomiſſait ſouvent depuis un an, ſur-tout le matin. Il avait une ſoif continuelle. Il eut enfin un commencement *d'anaſarque*. Il employa inutilement, chez lui, les purgatifs; les diurétiques ne lui furent point avantageux, ils diminuèrent même la quantité des urines, tous ceux qui avaient connu cet homme étaient étonnés de ce que, de l'état le plus vigoureux, il avait paſſé, tout-à-coup, dans la cacochymie ſéreuſe, ſans avoir auparavant été affaibli par une maladie antérieure. Lorſqu'on le reçut à l'hôpital, il avait le pouls plein, dur, accompagné de vibrations très-fortes, tout le corps, les cuiſſes & les jambes étaient exceſſivement tuméfiées On eſſaya de nouveau les diurétiques de différente ſorte, puiſqu'il eſt prouvé, que dans la même hydropiſie, le même remède ne ſollicite pas toujours l'excrétion des urines. N'ayant enfin rien obtenu de ces moyens, je lui fis appliquer des véſicatoires aux jambes. J'ai guéri quelquefois des hydropiſies très-dangereuſes & qui avaient réſiſté à tous les moyens internes. L'excoriation faite par le véſicatoire, verſa, nuit & jour, pendant longtems, une telle quan-

tité de ſéroſité que le malade déſenfla presqu'entièrement dans peu de jours (1).

---

[1] Perſonne ne doute que, dans un pays dont un voyageur a dit que c'était celui *de la fièvre & de l'hydropiſie*, on n'ait employé tous les moyens connus de remédier à ces maladies, j'ai vu appliquer des véſicatoires chez deux hydropiques de ſexe différent, tous deux ayant plus de 40 ans, & habitant des hameaux, dont la ſituation, au milieu de marais ou de prairies ſouvent ſubmergées, favoriſait beaucoup cette maladie, & s'oppoſait, par conſéquent, à leur guériſon. Leur maladie était commençante, l'excoriation que produiſit ce topique, verſait, à la vérité, une grande quantité de ſéroſité; mais, ſoit par ſon acrimonie naturelle, ſoit par l'altération qu'elle éprouvait, lorſque, ſortie de ſes vaiſſeaux, elle était expoſée à l'action d'agents externes, elle produiſit, chez ces deux malades, des fluxions éryſipélateuſes très-étendues, ſuivies d'exulcérations tellement douloureuſes, que ces malades, qui prenaient auparavant un exercice néceſſaire, étaient fixés dans leur lit, où, en proie à la douleur la plus vive & continuelle, ils ne pouvaient même ſe conſoler dans les bras du ſommeil qu'elle écartait avec opiniâtreté. Ces deux malades moururent longtems après l'application de ce topique.

Je ne connais pas d'exemples de guériſon de l'hydropiſie, par l'application des véſicatoires, opérée dans ce pays; mais ſi les accidens que je viens de décrire, en ſont la ſuite fréquente, on ſent combien ce moyen eſt nuiſible, puiſqu'il prive les malades de l'exercice ſi avantageux dans cet état, qu'il cauſe des douleurs inouies, & qu'il n'eſt pas ordinairement ſuivi de guériſon. Malgré l'analogie qui exiſte entre le climat de Vienne & celui-ci, comme je l'ai indiqué dans la

J'augurai mal dès le commencement de cette hydropisie, qui s'était developpée, sans cause connue, chez un jeune homme, qui, comme je le pensais, n'avait aucune prédisposition à cette maladie, & parce qu'il y avait quelqu'analogie entre la maladie de ce domestique & celle du cuisinier. Je pronostiquai une terminaison fâcheuse, & quand tout le monde se berçait des espérances les plus flatteuses; je dis qu'il mourerait, avant peu, apoplectique & au milieu de convulsions. Je ne savais alors qu'opposer au danger qui le menaçait. Peu de jours après, la sérosité étant presqu'entièrement évacuée, il eut tout-à-coup des convulsions, & mourut apoplectique.

Le cervelet était baigné dans la sérosité, les vaisseaux étaient engorgés de sang, on trouva une livre de cette humeur dans la cavité droite de la poitrine, & neuf onces dans la cavité gauche. Le péricarde en renfermait aussi six onces, la véscule du fiel était vide; par sa consistence, le foie paraissait sain, mais toute sa substance était d'un verd foncé. Je soupçonnais

---

préface du premier volume de cette traduction, en citant Ingenhouz, on doit croire, d'après l'assurance qu'en donne Stoll, que l'application des véscatoires est suivie de plus de succès, contre l'hydropisie, à Vienne qu'à Rochefort. Dans les cas dont je parle, ici, l'hydropisie n'était pas pléthorique.

qu'on pouvait rapporter cette couleur de ce viscère & ce vide de la véſicule du fiel, aux convulſions que ce malade avait eu avant de mourir.

Je connaiſſais cependant bien cette ſorte d'hydropiſie, mais je ne ſais qui put tellement troubler mon diagnoſtic, chez ces deux malades, que je ne rapportai pas cette maladie à la cauſe qui l'avait produite. J'étais vraiſemblablement trompé par le ſuccès apparent du mauvais traitement que j'employais, il me confirmait dans la mauvaiſe opinion que je m'étais faite de la nature de cette maladie. La ſérosité était en effet abondamment évacuée, mais par des remèdes qui ne purent pénétrer juſqu'à la cauſe de l'hydropiſie, & qui même en augmentèrent l'action. Depuis ce tems, je n'ai point employé les véſicatoires dans *l'hydropiſie pléthorique*, j'ai mieux aimé ſcarifier la partie inférieure des jambes, & ſolliciter la ſérosité à ſe porter vers les plaies. Il eſt étonnant combien ce moyen hâta la guériſon.

Un maçon, âgé de 38 ans, diſait avoir eu, l'année précédente, dans un hôpital, une affection catharrale de la poitrine, accompagnée d'une toux ſèche, fréquente, d'une reſpiration laborieuſe & courte, & ſur-tout de crainte de ſuffocation pendant la nuit. Il était oppreſſé de la

poitrine, il ſortit guéri par les ſaignées & les autres remèdes appropriées, il craignait cependant, quelquefois enſuite, le retour de cette maladie, une nouvelle ſaignée la diſſipait encore. Cette méthode n'avait pas ſoulagé l'oppreſſion qu'il reſſentait à la partie inférieure de la poitrine, & la gêne qu'il éprouvait, en reſpirant, depuis onze ſemaines; il expectorait des matieres muqueuſes. Il avait faim, & continuait de travailler à ſon métier. Après huit jours, il lui ſurvint une toux catharrale, continuelle, plus forte pendant la nuit, & preſque ſuffocante pendant ce tems; l'oppreſſion & l'obſtacle à la reſpiration augmentaient tellement que, pour ne pas être ſuffoqué, lorſqu'il reſtait couché & tranquille, il était forcé de ſortir du lit & de promener dans ſa chambre. Il ſe tenait couché avec la même facilité, ou pour mieux m'exprimer, il éprouvait la même difficulté de quelque côté qu'il ſe couchât. Il n'avait plus d'appetit; il ſe plaignait; tout ſon corps & principalement ſes cuiſſes, ſes jambes & ſes pieds étaient très œdèmatiés. Son pouls était fort, plein, il laiſſait reſſentir des vibrations. Sa reſpiration devint, de jour en jour, plus embarraſſée, accompagnée de ſifflement, ſemblable à celle des aſthmatiques; l'intumeſcence générale augmenta encore, il expectora, pendant pluſieurs nuits, des crachats rouillés,

mêlés de beaucoup de muccosités; il sortait souvent de son lit, & pendant les derniers jours de sa vie, il parlait, de tems en tems, sans suite. Il mourut le matin du treizième jour après lequel il eut été confié à mes soins.

Je ne vois rien autre chose, sur mon journal, excepté qu'à l'ouverture de son cadavre, on trouva une hydropisie des deux cavités de la poitrine & du péricarde, & une inflammation très-considérable du poumon droit. Soit par oubli ou par distraction, je ne notai point la quantité d'eau qu'on y trouva. Voilà une hydropisie qu'on doit rapporter à celle dont nous nous occupons, elle fut guérie, dans le commencement, par les saignées, elle fut souvent ensuite appaisée par les mêmes moyens, jusqu'à ce qu'enfin, ayant repris sa première intensité, elle eut causé la mort de ce malade.

Un serrurier, âgé de 46 ans, disait avoir eu, de tems en tems, dès sa jeunesse, la respiration embarassée, presqu'asthmatique, qu'il n'avait, d'ailleurs, jamais eu de maladie grave, excepté pendant l'hyver de 1768, durant lequel il eut une maladie aiguë de la poitrine, qui dura huit jours. Son ventre & la partie inférieure de ses jambes, commencèrent à se tuméfier, au commencement du mois de décembre 1778; depuis ce tems, il respirait plus difficilement, sur-tout après le repas, il ne

reſtait couché qu'avec peine. A dater de cette époque, juſqu'à la fin de ce mois, il était forcé de ſortir fréquemment de ſon lit, pour reſpirer, de crainte d'être ſuffoqué, s'il reſtait couché. Depuis 17 jours, il lui était impoſſible de ſe tenir couché du côté gauche, dans la crainte de ſuffocation, mais, avant ce tems, il ne pouvait pas toujours ſe tenir couché ſur ce côté ſans éprouver de l'embarras. Ceux qui connaiſſaient cet homme, aſſuraient qu'il *était toujours pris de vin*. Il avait une toux légère qui déterminait, à la longue, l'expectoration de crachats glutineux.

Ce malade vint à l'hôpital le 15 janvier 1779, ſon ventre, ſes jambes & ſes cuiſſes étaient un peu enflées. On lui donna, pour boiſſon, une ſolution de terre foliée de tartre, (*acetite de potaſſe*), dans l'eau de perſil, (*apium petroselinum*), avec l'oximel ſcillitique. Ce remède qui ſollicita l'excrétion des urines, & reſſerra le ventre, le ſoulagea beaucoup, il ſortit de l'hôpital malgré moi, après quatre jours, ſa reſpiration était beaucoup plus facile, il ne reſpirait cependant pas encore très-librement; ſon ventre, ſes jambes & ſes cuiſſes étaient encore un peu œdèmatiées. Satisfait de la manière dont il reſpirait, il ne voulait pas acheter la ſanté à l'hôpital, par la diette, l'uſage de l'eau, il ſupportait plus difficilement ce régime que ſa ma-

ladie. On l'apporta le 24 janvier, au matin, dans une voiture, & on le laiſſa à la porte de l'hôpital; ſon viſage était enflé, de couleur pourpre, livide, ſes lèvres plombées, ſes yeux ſaillans; ſa reſpiration entre-coupée, accompagnée de ſifflement, il ſemblait prêt à mourir. On lui fit une petite ſaignée; on le mit dans un lit, il reprit l'uſage de ſes ſens & de la parole. Sa reſpiration était à peine améliorée. Après qu'il ſe fut repoſé, pendant une heure, il dit en répondant à nos queſtions que, depuis le lendemain du jour où il avait abandonné l'hôpital, il avait plus travaillé que de coutume, à forger, & qu'il avait bu, par cette raiſon, plus de vin pur qu'à ſon ordinaire. On lui tira de nouveau dix onces de ſang, qui ſe recouvrit d'une croûte inflammatoire, mince, gélatineuſe, plombée. Après la ſaignée, je lui fis faire l'opération de l'empième du côté droit. Cette opération fournit cinq livres de ſéroſité jaunâtre, qui coula à flot. Le chirurgien aſſurait qu'il avait trouvé, avec ſon doigt, le poumon auſſi dur que ceux qu'on rencontre enflammés à l'ouverture des cadavres. Ce malade préſentait tous les ſymptômes qui indiquaient qu'outre l'hydropiſie, il avait auſſi une péripneumonie dangéreuſe. Lorſqu'on l'eut remis dans ſon lit, il reſpirait beaucoup plus aiſément & cependant avec un peu de ſifflement.

Il prit une ſolution de terre foliée de tartre, (*acetite de potaſſe*), dans l'eau de perſil, avec l'oximel ſcillitique, ce qui lui fit vomir, deux fois, une matière blanche, écumeuſe, un peu viſqueuſe & très-amère, ſemblable à une ſolution de ſavon. La chaleur de ce malade ayant beaucoup augmenté, le lendemain, & ſa reſpiration étant devenue très-embarraſſée & bruyante, je lui preſcrivis, pendant pluſieurs jours, une boiſſon très-émoliente, tiède, nîtrée. On lui fit pluſieurs ſaignées qui le ſoulagèrent toujours; le ſang continuait d'être inflammatoire. Ce malade reſpirait très-librement le 1.er février; il ſe couchait ſur le dos, des deux côtés, il touſſait très-rarement. Pendant tout ce tems, la plaie de ſon côté & le tiſſu célulaire qui enveloppe les muscles thorachiques, verſèrent une grande quantité de ſéroſité, mais l'œdème des cuiſſes & des jambes était toujours très-conſidérable.

Depuis lors, il ſe leva & ſe promena dans la chambre, il commença à faire uſage d'oximel ſcillitique, & d'autres remèdes à l'aide deſquels nous eſpérions ſolliciter l'évacuation des urines. Mais, vers le 15 février, la tumeur des jambes & des cuiſſes s'accrut de telle ſorte, qu'il fut encore détenu au lit, la toux reparut le ſoir ſur-tout & pendant la nuit. Enfin il reſſentit de la chaleur, puis il eut la fièvre plus forte le ſoir.

La plaie de l'empième fourniſſait une grande quantité de pus liquide, aqueux. Ses jambes & ſes cuiſſes étaient on ne peut plus enflées, ſes bras amaigris, & les chairs qui enveloppent la poitrine, émaciées. Il mourut le 18 mars. Tout le poumon du côté où l'on avait fait l'empième, était *très-enflammé* & très-adhérent par-tout à la plèvre également *enflammée*. On ne trouva nulle part aucune collection de pus, aucune ulcération. Toutes les autres parties étaient dans l'état naturel. Je fus étonné de voir une véritable péripneumonie très-fâcheuſe, jointe à une hydropiſie de poitrine, & à un œdème énorme des cuiſſes & des jambes. Je vis avec le même étonnement, les crachats *purulens non puriformes*, lorſqu'on ne trouva, ni dans les poumons, ni ailleurs, aucune trace d'ulcère. Quoique ce malade n'eut point de fièvre évidente, au commencement de février, il paraît cependant que l'inflammation des poumons, dont il était atteint, lorſqu'il vint à l'hôpital, n'était pas entièrement diſſipée. L'adhérence du poumon avec la plèvre, ſe forma plus tard, après l'opération de l'empième, car la ſéroſité s'écoula très-librement, & la recherche qu'on fit, auſſi-tôt après cette opération, ne démontra aucune adhérence du poumon avec la plèvre. Quoiqu'on trouva la plèvre enflammée, ce malade ne s'était cepen-

Inflammation de la plèvre ſans douleur.

dant jamais plaint de reſſentir aucune douleur pongitive. Soit que la péripneumonie & l'hydropiſie de poitrine ſe trouvent réunies par haſard, ſoit que chacune de ces maladies ſoit produite par une cauſe commune, ou que l'une de ces maladies ſoit la cauſe de l'autre, comme l'effet dérive de la cauſe, ce que j'ai démontré plus haut arriver le plus ſouvent; j'ai rencontré, aſſez ſouvent, la réunion de ces deux maladies; j'ai guéri quelques-uns de ces malades par de petites ſaignées ſouvent répétées & par la décoction de guimauve, ( *althea officinalis* ) nîtrée.

Ce que l'on dit de la propriété qu'ont quelques ſels peu actifs, acides, neutres, le ſel d'oſeille, ( *oxalate de potaſſe* ), la crême de tartre, ( *tartrite acidule de potaſſe* ), la terre foliée de tartre, ( *acetite de potaſſe* ), & même le nître, ( *nitrate de potaſſe* ), de guérir l'hydropiſie, doit ſe rapporter principalement à celle qui eſt pléthorique inflammatoire, quoique les autres moyens, tels que le régime, les boiſſons convenables, & quelquefois la ſaignée, favoriſent auſſi la guériſon de cette maladie.

Je penſe qu'on ne doit traiter aucune hydropiſie *quelconque*, par la privation abſolue de la boiſſon. J'ai moi-même éprouvé combien cette pratique eſt ſurement pernicieuſe, & j'en ai eu la

la démonſtration, très-bien faite, par le célèbre Millman (1).

## § 7.

### *De différens remèdes & méthodes anti-dyſſenteriques.*

### *Quelques propriétés de la dyſſenterie.*

Je me ſuis peut-être plus étendu que je ne me l'étais propoſé d'abord, ſur *l'hydropiſie pléthorique*, cette matière étant étrangère à mon ſujet. Je ne me pardonnerais pas cette digreſſion; je ne demanderais pas qu'on me l'a pardonnât, ſi l'ordre que ſuit celui qui écrit des fragmens, des morceaux détachés, & non une hiſtoire entière, n'était pas indifférent. Celui qui veut élever un édifice, doit chercher l'ordre & l'économie; pour moi, qui ſers ſeulement l'architecte qui s'y deſtine, je crois avoir bien rempli mon devoir, & je m'en félicite, ſi j'ai réuni quelques matériaux, tels que le haſard me les a préſentés, qui puiſſent ſervir un jour. Je reprends

---

(1) *Recherches ſur la nature de l'hydropiſie & ſon traitement*, par François Millman, D. M, membre du collège royal de Médecine, de la ſociété royale de Londres. A Londres & à Vienne, chez Rodolphe Graffer.

donc le ſujet que j'avais abandonné, & je dirai, ſans ordre, ce que j'ai écrit ça & là ſur mon journal ou ce que ma mémoire me fournira.

Différentes méthodes anti-dyſſenteriques.

Celui qui connaît les différens aſpects de la dyſſenterie, ſait qu'il faut employer différens remèdes dans le traitement de cette maladie. Je ne crois cependant pas avoir jamais employé les aſtringens, excepté une ſeule fois, pendant l'été de 1776, dans une diarrhée longue & indolente, qui ſuccéda à la dyſſenterie. Je n'en obtins rien, la diarrhée qui continua, produiſit d'abord l'hydropiſie, & enfin la mort vers la fin de l'hyver. L'idée que je me ſuis faite de la nature de la dyſſenterie, convient mal avec l'emploi des remèdes aſtringens.

Certes, ceux qui donnaient le bol d'arménie aux dyſſenteriques, pour reſſerrer les orifices des vaiſſeaux qui fourniſſaient la matière de l'évacuation, & qui penſaient avoir *merveilleuſement produit cet effet*, en donnant de petites doſes de cette terre inerte, s'abuſaient le plus ſouvent d'une étrange manière, ſur la ſanté de leurs malades.

J'ai vu arrêter, par le baume *de Saxe*, *une longue* dyſſenterie, *qui n'était pas accompagnée de fièvre*, & qui avait réſiſté à tous les moyens. Je ſais qu'on a guéri une dyſſenterie de cette ſorte par l'application d'un véſicatoire ſur le ventre, & une autre par celle d'un ſinapiſme ſur cette partie.

On

On employa peu les huileux, ſeulement les plus doux, & encore étendus dans beaucoup de mucilage, comme ils ſe trouvent dans les émulſions préparées avec les ſemences froides. Les émulſions tièdes & les autres anti-phlogiſtiques étaient les premiers remedes dans la dyſſenterie, non ſaburrale, qui participait *plus ou moins de l'entéritie*. Les commencemens du printems ou de l'automne, trop froids, cauſent des dyſſenteries de cette ſorte qui ne ſont pas de longue durée, & qui ſe diſſipent bientôt, lorſque la conſtitution eſt ſur ſon déclin.

Les dyſſenteries dans leſquelles l'opium peut être employé, lorſqu'on l'a fait précéder des autres moyens, furent très-rares dans cette ſaiſon, (en 1779), & pendant les froids de l'automne. Après avoir donné la veille de l'opium, pour procurer le repos & le ſommeil, il fallait calmer, le lendemain, par les ſaignées, l'émulſion tiede, les fomentations ſur le ventre, la fièvre aiguë, les ſelles trop abondantes & les commencemens de la péripneumonie. Les dyſſenteries *d'automne* étaient, le plus ſouvent, *bilioſo-inflammatoires* ou *inflammatoires*, comme on en vit pendant le *le printems*. En général, elles étaient rares, la plupart guérirent aiſément par les ſeuls anti-phlogiſtiques.

Pendant le mois d'août & l'automne de 1779,

j'ai guéri, ſans retour, par une diette légère & des boiſſons tièdes & émolientes, pluſieurs dyſſenteries commençantes, avant qu'elles euſſent fait des progrès. Envain objectera-t-on que les maladies que j'ai guéries, avec autant de facilité, n'étaient que des *diarrhées* légères, à peine commençantes, accompagnées de tranchées peu vives & non des dyſſenteries véritables. Ces maladies commencèrent certainement comme les dyſſenteries; tout le monde convient que leur début fut ſemblable à celui de ces maladies. Elles préludaient de manière à faire craindre une maladie plus grave, une dyſſenterie eſſentielle, ſi on ne ſe fut oppoſé à leur développement. Pendant le mois de ſeptembre de la même année, j'écartai, par les mêmes moyens, les rechûtes qui ſemblaient devoir ſuivre de quelques jours la guériſon de ces dyſſenteries, c'eſt-à-dire par un régime léger, des boiſſons tièdes & émolientes, à moins que le malade, en ſe livrant trop à ſon appétit, n'eut trop ſurchargé ſon eſtomac affaibli, & qu'il ne fallut l'évacuer avec un émétique.

Première règle ſur la manière de connaître la nature de la dyſſenterie & de choiſir la

Il fut, le plus ſouvent poſſible, de déterminer la méthode qu'on pouvait oppoſer aux dyſſenteries, d'après celle qu'exigeait *la fièvre qui regnait dans cette ſaiſon*, puiſque *la dyſſenterie épidémique ſe rapprochait beaucoup de la nature de la fièvre épidémique.*

Nous eumes à traiter, en 1776, une fièvre d'été très ſaburrale eſſentielle, dont le caractère n'était cependant pas mauvais; elle n'était pas, le plus ſouvent, compliquée d'inflammation, à moins qu'on ne l'eut mal traitée. Les dyſſenteries qui regnèrent dans la *même* année, avaient, pour ainſi dire, le *même* caractère, elles étaient très-ſaburrales, eſſentielles, ſans inflammation, on les guériſſait abſolument par les mêmes moyens & auſſi promptement. méthode de traitement.

En 1777, 1778, beaucoup de perſonnes eurent des fièvres ſaburrales d'été, ſaburro-putrides, ſouvent opiniâtres, compliquées d'inflammation & accompagnées d'exanthêmes d'un mauvais caractere. Il y a beaucoup de ces maladies maintenant que j'écris ceci, en 1779. Je voyais, avec ſurpriſe, que la dyſſenterie qui regnait en même tems, avait abſolument le même caractère. Je n'ai cependant pas obſervé que les années les plus fécondes, en fièvres d'été, le fuſſent également en dyſſenteries, & de ſorte que, malgré l'affinité de ces maladies, leur empire & le nombre des malades attaqués de l'une ou de l'autre, fuſſent très-différens.

Quoique cette maladie, quand elle jette de profondes racines, faſſe par-tout de grands ravages & ne les ceſſe qu'après avoir fait beaucoup On guérit aiſément la dyſſenterie dès ſon premier accès.

de victimes, cependant on reprimerait bien ſa fureur ſi l'on s'en emparait dès ſon commencement, & ſi l'on pouvait perſuader, à tout le monde, qu'il n'y a preſque pas de maladies, parmi celles qui ſont épidémiques, dont le début puiſſe être calmé auſſitôt; & dont la négligence ſoit ſi funeſte aux habitans des villes, des campagnes, aux armées, & qu'elle enlève plus de ſoldats que le fer de l'ennemi.

Il y avait quelques ſortes de dyſſenteries qui ne pouvaient être guéries par aucun remède connu. Mais pourvu qu'elles ne fuſſent pas très-graves & qu'on ne les irritât pas par des remèdes trop actifs, elles ne cauſèrent point la mort à moins que les malades n'euſſent été affaiblis auparavant. Les boiſſons tièdes, mucilagineuſes, les fomentations ſur le ventre & *la longueur du tems*, ſur-tout, furent très avantageuſes. Quelque ſortes de rhumatiſmes exigeaient la même conduite, il ne fallait pas trop les harceler, on détruiſait plutôt le reſte de la ſanté que ces maladies opiniâtres. Il n'y eut que le *changement de conſtitution* & une *longue expectation* qui furent avantageux.

Avertiſſement important.

J'étais, en général, convaincu qu'il y avait quelques maladies qu'il ne fallait pas trop fatiguer; qu'on était heureux ſi elles n'augmen-

taient pas, & ſi elles diminuaient de jour en jour, quoique lentement. Car, de même qu'on fait bien de donner des médicamens, on fait auſſi quelquefois mal d'en adminiſtrer.

Cette maladie n'épargnait aucun ſexe, aucun âge, quel que fut le tempéramment des individus, la manière d'être des ſolides & des liquides, l'état de la ſanté; la dyſſenterie ſe montrait toujours, quoiqu'avec plus ou moins de danger. Ni l'uſage de l'eau, ni celui du vin, n'en préſervèrent point. Ceux qui ſe privèrent, avec exactitude, des fruits d'été, ceux qui en firent uſage, ceux même qui en abuſèrent, eurent la dyſſenterie ou en furent exempts, de ſorte qu'on ne put déterminer, d'aucune manière, même la plus faiblement probable, ce qu'il fallait préférer.

La dyſſenterie n'a égard ni au ſexe, ni à l'âge, ni à la manière dont on vit.

Ceux qui ſuivaient le régime animal, avaient la dyſſenterie comme ceux qui ſuivaient le régime végétal. Le danger ne fut cependant pas égal chez tous les malades; les femmes étaient plus maltraitées lorſqu'elles avaient lutté avec la maladie elle-même, & avec les longues ſuites qu'elle laiſſait quand on en était guéri. Les cacochymes, les vieillards, ceux qui avaient eu auparavant des maladies des articulations, étaient plutôt menacés de perdre la vie; les femmes plus que les hommes. Il y eut de ces malades, parmi les femmes, dont la langue ſe

Le danger était cependant différent chez les différens individus.

deſſecha auſſitôt qu'elles eurent la dyſſenterie. Elles avaient les extrémités froides comme la glace, une ſueur froide, qui ſe condenſait en groſſes gouttes, ruiſſelait ſur tout leur corps, elles reſſentaient continuellement, en même tems, une ardeur inſupportable dans les inteſtins; elles avaient une ſoif inextinguible, & deſiraient, avec ardeur, les boiſſons froides, vineuſes; elles conſervaient la préſence d'eſprit & l'uſage de leurs ſens. Je n'ai jamais trouvé, dans les cadavres des dyſſenteriques, aucun point de ſuppuration; d'après cela, je penſe que les ulcères des inteſtins, cauſés par la dyſſenterie, ſont très-rares.

## § 8.

*DEUX opinions erronées ſur le caractère & le ſiège de la matière dyſſenterique, & ſur ſa propriété contagieuſe.*

Il m'a ſemblé que j'avois découvert deux ſources de cette dyſſenterie maligne, (à moins qu'on aime mieux la nommer *inflammatoire maligne*,) que je diſais il y a un inſtant avoir été très-funeſte aux femmes; ſavoir le caractère vicieux d'une conſtitution déréglée, & la diſpoſition à cette maladie.

J'ai auſſi remarqué deux opinions, qui exiſtent ſur la nature de la dyſſenterie, l'une *popu-*

*laire*, qui attribue cette maladie à *l'abondance* des humeurs dont l'action ſe porte, tumultueuſement, ſur les inteſtins, & de préférence ſur ceux qui ſont les plus faibles; l'autre appartient à des *médecins diſtingués* & ſe rapproche de la vérité, c'eſt que toutes les dyſſenteries doivent être rangées parmi les *maladies ſaburrales*; & que cette maladie eſt produite par une matière *ſaburrale* ou *putride*, qui eſt en même tems très-âcre, & qui, ſéjournant dans les inteſtins, les agace & les irrite. Ceux qui favoriſent celle-ci, citent beaucoup d'exemples pour l'étayer. En effet, diſent-ils, les perſonnes qui ont pris une réſine purgative, mal préparée, & qui contracte des adhérences difficiles à rompre, avec les inteſtins, dans les plis deſquels elle s'interpoſe, ont une ſorte de dyſſenterie analogue à celle d'été. Ils éprouvent, d'après l'idée de ces médecins, ce que reſſentent ceux dont les inteſtins ſont agacés par des ſubſtances âcres ou par des vers; d'où vient à ces malades le teneſme fréquent & les déjections muqueuſes, ſanguinolentes & accompagnées de tranchées. Fauſſes dyſſenteries.

Je penſe qu'on doit plutôt nommer ces maladies *dyſſenteries fauſſes*, ou *diarrhée avec tranchées*, puiſqu'elles n'ont rien de commun avec le *rhumatiſme des inteſtins* ou *la dyſſenterie eſſentielle*.

Pour le bonheur du genre humain, une opinion très-répandue s'eſt diſſipée, avec le tems, parmi les médecins. Cependant on arracherait plutôt la maſſue d'Hercule que de la détruire dans l'eſprit des ignorans. C'eſt elle qui a produit & enfanté tant de mauvaiſes pratiques, auxquelles l'on doit, tous les ans, une auſſi grande quantité de morts. On veut, en effet, reſſerrer le ventre par le moyen de l'opium & des aſtringens.

Ceux qui s'éloignent moins de la vérité, veulent qu'on emploie les émétiques & les purgatifs différens, adminiſtrés de différentes manières pour chaſſer la matière corrodante, qui eſt logée dans les inteſtins. C'eſt en cela ſeul, diſent ſes partiſans, que conſiſte le traitement. Mais il eſt très-certain que toutes les dyſſenteries n'exigent pas d'émétiques ou de purgatifs. Sydenham aſſure qu'il y en a quelques-unes, quoiqu'en petit nombre, qui ceſſent auſſitôt par l'uſage de l'opium, & lorſque l'on provoque les ſueurs. Quelques autres, qui euſſent été irritées par les purgatifs, ceſſent lorſqu'on emploie, de bonne heure, les boiſſons tièdes, émolientes. Il y en a quelques-unes qui ſont guéries par les ſaignées, même répétées, de ſorte qu'il eſt bien certain que la dyſſenterie épidémique n'eſt pas une maladie des cavités inteſtinales, qui contiennent une matière âcre, mais

qu'elle appartient *aux tuniques* des inteſtins, affectées de rhumatiſme, & par ſuite au méſentère, à l'épiploon & à la veſſie urinaire. L'expérience prouve qu'un émétique ou un purgatif, guériſſent ſouvent ce rhumatiſme des inteſtins; c'eſt ce qui a donné naiſſance à l'opinion de ceux qui penſent que toutes les dyſſenteries ſont des maladies ſaburrales. Quoique, d'après ces deux opinions, on n'ait pas de veritables notions ſur la dyſſenterie, cependant le traitement qui en dérive, n'eſt pas contraire dans la plupart de ces maladies. En effet, la plupart des épidémies dyſſenteriques appartiennent à celle de ces maladies que j'ai déſignées plus haut par le nom de *ſaburrales*. Cette opinion entraîne néanmoins beaucoup d'erreurs pratiques.

Je penſe que celui qui a réfléchi ſur la nature de la dyſſenterie, que j'ai déſignée plus haut, & ſur ſes différentes ſortes, ſaura diſtinguer quand un traitement ſera avantageux, quoique baſé ſur une opinion erronée, & quand au contraire cette opinion pourra induire dans des erreurs pratiques. La plupart des praticiens ne doutent pas que la dyſſenterie ne ſoit contagieuſe, la plupart croyent que les émanations qui ſe dégagent d'un malade affecté de cette maladie, peuvent la communiquer à ceux qui ſont auprès.

Les émanations qui se dégagent d'un malade & se portent sur les assistans sont-elles contagieuses ?

Je suis véritablement étonné de ce que les médecins, ceux qui les aident dans leurs fonctions, les infirmiers, ont pu rester à l'abri de cette maladie, pendant toutes ces années. Car nous examinons tous les matins les matières que chaque malade a rendues pendant la nuit, &, malgré nous, nous en respirons les effluves délétères. J'ai bien observé que les déjections des dyssenteriques corrompaient l'air que tout le monde respire, & qu'elles sollicitaient les maladies putrides, par excellence, *des hôpitaux*. Mais je pense qu'il est contraire à l'observation que les émanations des dyssenteriques produisent cette même maladie chez d'autres individus. Il me semble qu'il est très-important qu'on sache que la dyssenterie n'est pas contagieuse. Quel sera, en effet, l'espoir d'un médecin qui est persuadé que cette maladie est contagieuse, lorsqu'il portera ses soins dans les maisons particulières, & sur-tout dans la chaumière du pauvre? combien n'est-il pas important, en effet, d'être soi-même libre de toute crainte, & de pouvoir la chasser de l'esprit des autres? il en est de même de la contagion des miliaires, des pétéchies, de la scarlatine; ces maladies ne sont pas contagieuses. Mes expériences & mes observations multipliées, m'ont toujours & constamment prouvé qu'elles ne pouvaient déterminer la même maladie, chez les autres, ni par

le tact, ni par l'inſpiration, ſoit qu'on en avalât les germes, ſoit qu'on les *innoculât*; ainſi, au milieu de tant de terreurs, vraies ou fauſſes, nous aurons de moins à redouter un ou deux ſujets de craintes très-graves.

## § 10.

### *Moyens de ſe préſerver de la dyſſenterie*

Les purgatifs ne préſervent pas de la dyſſenterie.

C'eſt en vain qu'on a employé les purgatifs, dans la diarrhée, pour ſe préſerver de la dyſſenterie, ils ſont plutôt nuiſibles, à moins que la préſence de la ſaburre n'en exige l'uſage, car le ton de l'eſtomac & des inteſtins étant affaibli par les chaleurs de l'été, les purgatifs le diminuent encore davantage, & déterminent le rhumatiſme à s'y fixer comme ſur la partie la plus faible. L'obſervation m'a auſſi appris que ce préſervatif était inutile.

Nil les émétiques.

Ceux qui ſe font ſouvent vomir pendant le regne de la dyſſenterie, ne ſe préſervent point de cette maladie, à moins que, par haſard, des ſucs de mauvaiſe qualité n'exigent ce moyen, mais alors l'émétique n'agit point comme remède prophylactique, mais bien comme curatif.

Ni la manière de vivre.

J'ai dit plus haut qu'il n'y avait aucune manière de vivre qui put préſerver de la dyſſenterie.

En quoi consistent les moyens de se préserver de la dyssenterie.

Je n'ai point connu de moyen plus certain de se préserver de cette maladie, que d'éviter de se refroidir, tout-à-coup, lorsqu'on sue, & de s'exposer à l'action d'un vent froid. J'ai souvent vu des personnes atteintes, à l'instant, par la dyssenterie, pour avoir été subitement refroidies, ayant le ventre découvert après avoir beaucoup sué. En évitant de se *refroidir*, *de cette manière*, je pense qu'on doit aussi éviter les crudités & ce qui peut produire la saburre, quoique ces choses seules ne causent point la dyssenterie, cependant en affaiblissant, elles y disposent ou rendent cette maladie plus grave, lorsqu'elle existe déjà. Indépendamment du soin qu'on aura d'éviter les crudités, & de se refroidir, il sera utile de soutenir les forces des organes de la digestion, par l'usage de quelques légers toniques. Je transcris avec plaisir l'observation de Mohrlin, citée par Zimmermann, ( 1 ) par laquelle il

---

( 1 ) Qui est-ce qui ignore que le célèbre *Zimmermann* a écrit un traité de la dyssenterie, dans lequel il a rangé, d'une manière convenable & philosophique, toutes les observations qui avaient été faites, jusqu'alors sur cette maladie; qu'il les a comparées entr'elles, & qu'il a établi des règles sur son traitement. Le chapitre X de cet ouvrage respire l'esprit de pratique. Il mérite d'être lu nuit & jour. Il n'y aura que celui seul qui connaîtra bien le traitement de la dyssen-

conſte que ceux qui évitèrent les erreurs dans le régime, & ſur-tout de boire trop d'eau froide, lorſqu'ils avaient chaud, & dont la tranſpiration ne fut ſupprimée ni nuit ni jour, avaient principalement été exempts de la dyſſenterie. Un des plus grands obſtacles qui s'oppoſent à la guériſon de cette maladie, c'eſt que les malades, qui ſont mal couverts, ſortent continuellement du lit ayant les pieds nuds, pendant les nuits qui ſont ſouvent froides, & qu'ils s'expoſent ainſi de nouveau aux cauſes de cette maladie, c'eſt-à-dire, au refroidiſſement. Ces malades n'éprouvent de ſoulagement qu'alors qu'on les force à reſter dans leur lit, où on leur gliſſe un baſſin pour recevoir leurs ſelles, & ſi on leur applique des cataplaſmes émoliens & chauds ſur le ventre. C'eſt par ces moyens que je me ſuis guéri de la dyſſenterie, & que j'en ai guéri ma famille.

---

terie, qui concevra bien ce chapitre; qu'il approche du lit des dyſſenteriques, après la lecture de cet ouvrage, il retournera auſſi-tôt pour le lire encore & ſur-tout le chapitre X.

*Note de l'éditeur de l'édition de Paris.*

## § 10.

### *Ce qu'on doit enſeigner au peuple pendant les épidémies de dyſſenterie.*

Quelle eſt la raiſon pour laquelle il eſt difficile d'enſeigner au peuple la manière de ſe traiter pendant les épidémies de dyſſenteries.

Les collèges de médecine ont coutume d'indiquer au peuple, & principalement aux habitans de la campagne, les moyens de ſe préſerver de la dyſſenterie, & de guérir cette maladie, lorſque les ſaiſons, plus nuiſibles à ces habitans, cauſent cette maladie.

Quoique cette inſtitution ſoit très-louable, il paraît cependant très-difficile & très-embaraſſant de la remplir. On doit craindre de nuire, en inſtruiſant, lorſqu'on voudrait être utile.

J'aimerais certainement bien mieux qu'on ne fit *aucune* médecine que d'employer un traitement *ridicule*, qui ne *répondit* pas à l'état de la maladie, & qui, par cela même, devint pernicieux & perturbateur des efforts ſalutaires de la nature. Le peuple n'emploira-t-il pas, le plus ſouvent, un traitement dangereux dans une maladie *ſi ſuſceptible de changemens*, qu'elle exerce la ſagacité des médecins les plus ingénieux? on peut, en effet, leur apprendre à connaître la propriété des remèdes, comme celle d'autant d'armes, mais on ne peut jamais leur donner le talent de ſaiſir l'occaſion de les employer, & la connaiſſance des

indications. Il faut cependant examiner jusqu'à quel point on peut instruire le peuple, de sorte qu'il se préserve de la dyssenterie pendant les constitutions dyssenteriques, ou qu'il se guérisse lorsqu'elle existe, ou au moins qu'il ne nuise pas aux efforts de la nature bienfaisante.

Les préceptes que j'ai donnés, pour se préserver de cette maladie, formeront la première partie de l'instruction, & suffiront seuls, comme je l'ai dit plus haut. Il faudra se préserver de s'exposer au froid, lorsqu'on aura grand chaud.

L'autre partie du conseil enseignera à guérir la maladie elle-même, ce à quoi on parviendra par deux méthodes proposées par *Hyppocrate*, *T. 2. Sect. 2. C. VII*, *des Affections*, édition de Haller. Le père de la médecine a conseillé deux manières de guérir cette maladie, toutes deux faciles, *qu'on peut employer aisément*, & dans l'application desquelles les personnes le moins instruites peuvent connaître *le tems favorable & les indications.*

Ces deux manières de guérir la dyssenterie, consistent, l'une dans l'usage des *évacuans*, l'autre dans celui des *anti-phlogistiques*. Je sais bien *que le traitement de la dyssenterie* ne peut pas être contenu dans ces deux points seuls, mais je sais aussi que celui qui saura employer ces deux méthodes, à propos, sera très-utile à beau-

De toutes les méthodes anti-dyssenteriques il n'y en a que deux qu'on puisse & doive enseigner au peuple.

coup de malades; directement à plusieurs, indirectement à un grand nombre, &, ce qui est très-important en médecine, elles ne nuiront à aucuns.

Pourquoi. Le peuple ne peut pas comprendre les autres variétés de cette maladie, on ne peut pas lui indiquer une méthode directe de la guérir, sans lui faire courir les risques de se nuire en se traitant mal. Hyppocrate conseille, *dans le chapitre que j'ai cité ci-dessus, les évacuans* dans le traitement de la dyssenterie, il donne *les remèdes qui ont la propriété de purger la pituite.* Mais, dans les autres dyssenteries très douloureuses, *il lave, avec beaucoup d'eau chaude, les parties situées sous l'ombilic. id. id.* Ces deux préceptes indiquent le traitement par les *évacuans & les anti phlogistiques.*

Ceux qui veulent se guérir, eux-mêmes, doivent commencer leur traitement par l'usage de boissons tièdes, émolientes & par celui des fomentations sur le ventre. Si la douleur *se calme* ou si *elle cesse entièrement, excepté pendant le tems des déjections*, que les forces ne saient pas abattues, qu'il n'y ait point de fièvre très-apparente, ou bien si elle ne se montre qu'à des heures déterminées, donnez un émétique & continuez cependant les fomentations sur le ventre. J'ai vu plusieurs dyssenteries heureusement guéries par l'usage *seul des*

*des évacuans*, qu'on aidait d'une diète légère, de la chaleur du lit, de l'usage des émoliens & de celui de la camomille, (*anthemis nobilis*), dont on faisait continuer longtems la boisson, après l'exhibition d'un émétique. Ces malades peuvent alors ne point faire usage d'opium, à moins qu'on ne veuille, *lorsque la fièvre est cessée, lorsqu'il n'y a plus de douleur, & quand le malade a pris l'émétique*, solliciter, à l'aide d'une petite quantité d'opium, des sueurs avantageuses & qui diminuent les déjections.

Mais si *la douleur est continuelle* & que *les malades la ressentent même après le tems des déjections, s'ils ne peuvent pas supporter de pression sur le ventre*, Hyppocrate veut *qu'on fomente avec beaucoup d'eau chaude les parties situées sous l'ombilic*. Dans ces cas, l'émétique serait non seulement un remède infidéle, mais même dangéreux. Alors il sera avantageux de saigner, de faire des fomentations continuelles sur le ventre, & de donner, sans cesse, des boissons émolientes, préparées avec la guimauve, la mauve, la graine de lin, (*linum usitatissimum*). La méthode anti-phlogistique seule sera favorable. Si les enfans qui ont la dyssenterie ne peuvent en supporter les douleurs qu'avec peine, & qu'elles leur causent des convulsions, il sera bien

de les *laver dans l'eau chaude* ou de les mettre dans un bain chaud.

Celui qui ſaiſira, avec ſagacité, ce traitement ( & il n'eſt pas difficile de le faire, puiſqu'il eſt principalement dicté par des caractères très-évidens, la *continuité* ou l'intermiſſion des douleurs) guérira les dyſſenteries les plus fréquentes, *les ſaburrales & les inflammatoires*, & celles qui ont ces deux *caractères en même tems.* Il eſt encore une choſe qui doit accompagner cette inſtruction, c'eſt de faire connaître quels ſont les méthodes ou les remèdes qui ſont nuiſibles ou pernicieux. Mais quelle que ſoit la bonté des conſeils qu'on donne, je crains bien que l'on n'en obtienne que peu ou point du tout d'avantage, car le peuple écoute plutôt ce qui lui eſt nuiſible que les avis dictés par la raiſon, & par-là il ſe rend malheureux malgré tout ce qu'on peut faire pour lui.

## § 11.

*De ce qu'ont eu de particulier ou de commun les dyſſenteries obſervées pendant quatre étés.*

Je décrirai, en peu de mots, la conſtitution dyſſenterique des quatre étés. Je dirai quels rapports ces maladies avaient entr'elles & leurs différences. Tout l'été de 1776, une grande

partie du printems & de l'automne fournirent des maladies humorales & homogènes, elles étaient, en effet, produites par la saburre *bilieuse pure*, *qui n'était ni inflammatoire ni septique*, mais d'une *nature benigne*, à moins qu'on eut employé un mauvais traitement. Les dyssenteries eurent le *même* caractère, elles devaient être rangées parmi celles que j'ai nommées *rhumatico-saburrales*, *fièvre saburrale dyssenterique*; elles étaient *en très-grand nombre*, mais on les guérissait avec une promptitude étonnante, & surement par le moyen des émétiques seuls. On les guérissait encore plus promptement par celui du tartre émétique (*tartrite de potasse antimonié*).

J'ai vu guérir, pendant cette année, chez des femmelettes, nobles, douillettes, auxquelles des médecins doucereux qui rejettent l'usage des émétiques, dont ils ignorent l'efficacité, lorsqu'ils sont donnés *à propos*, prescrivent des bonbons, des dyssenteries avec les tamarins, la manne, le sel d'epsum, (*sulfate de magnésie*), le tartre vitriolé, (*sulfate de potasse*), & enfin la rhubarbe & les myrobolans.

La guérison fut plus longue par cette méthode que par les émétiques, cependant les malades réchapèrent à moins qu'ils n'eussent une grande quantité de bile *qui se dirigeât avec force vers*

*l'anus*. Mais, pendant l'été ſuivant, (en 1777), la dyſſenterie fut diſſéminée, cependant elle était trés-fréquente dans les priſons, & pernicieuſe. Mais par-tout où elle parut, elle fut, le plus ſouvent, dangéreuſe, traîna en longueur, les évacuans, ſoit émétiques ou purgatifs, ne la guériſſaient point, ils l'appaiſaient à peine. Je penſai que quelques dyſſenteries de cet été ſe calmèrent plutôt à cauſe du changement de tems que par l'action des médicamens; ceci arriva ſur-tout chez les jeunes gens qui avaient plus la force de ſupporter cette maladie. Cette dyſſenterie, qui n'était pas *eſſentiellement ſaburrale*, mais légèrement inflammatoire, accompagnée d'un peu de putridité, était d'un caractère extraordinaire, on ne pouvait en diſtinguer *que l'opiniâtreté*. Les autres maladies qu'on vit à la fin du printems, pendant l'été & l'automne, étaient de la même nature.

Les ſels neutres ne furent point utiles ni dans les dyſſenteries de cette année, ni dans les autres maladies; d'après cela, les malades eurent des diarrhées qu'on ne pouvait arrêter. La racine d'arnica, (*arnica montana*), fut d'un grand uſage, tant dans ces dyſſenteries, après qu'on avait détruit l'inflammation, que dans les autres fèvres qui n'étaient pas accompagnées de cette évac ation.

En 1778, le nombre des dyſſenteriques fut un peu plus grand que pendant l'été précédent, mais beaucoup moins cependant qu'en 1776; leurs dyſſenteries reſſemblaient beaucoup à celles de l'année précédente, mais elles étaient un peu inflammatoires. Pendant cette année, les ſelles furent très-muqueuſes chez la plupart des dyſſenteriques & ſemblables à du frai de grenouilles, ils rendaient une grande quantité de mucus très-gluant, qui reſſemblait à de la gelée, qu'on ne pouvait détacher qu'avec peine du baſſin, il avait de la reſſemblance avec la matière que les calculeux, ou ceux dont la veſſie eſt agaçée par un ſtimulus, ont coutume de rendre en urinant. Quelle que fut ſa reſſemblance, cette muccoſité, que rendaient les dyſſenteriques, adhérait au baſſin comme du gluten.

Chez d'autres malades, les excrémens étaient poracés, écumeux, chargés de petites portions de matière ſébacée, ſtriés de lignes ſanguinolentes, filamenteux, ſemblables à de la lavure de chair. Il eſt étonnant combien l'excrétion de cette muccoſité amaigriſſait les malades, & dans quel petit nombre de jours. Quoique cette maladie fut *ſupportable*, elle conduiſit les dyſſenteriques à l'extrémité, & même au tombeau. Ces malades ne guérirent pas auſſi heureuſement que pendant l'été de 1776, ſoit qu'on leur admi-

niſtrât les émétiques ou les ecoprotiques.

Il fallut employer un traitement compoſé tel que celui qu'on adminiſtra, avec ſuccès, à une jeune fille. Je ne veux citer que ce ſeul exemple. Elle rendait ſeulement une très-grande quantité de mucus ſemblable à de la gelée, & ſe plaignait d'une douleur de tout le ventre, telle que celle qu'auraient cauſées des exulcérations. Je lui adminiſtrai beaucoup de décoctions émolientes, tièdes, en boiſſon & en lavement. Je lui fis appliquer des cataplaſmes ſur le ventre & la tins bien couverte, je l'aurais fait ſaigner, ſi elle ne l'eut pas fait faire d'elle-même, pendant qu'elle était chez elle. Après quelques jours, les douleurs ayant perdu de leur intenſité, & la langue étant très-ſale, je lui fis prendre un émétique, qui la ſauva. Elle entra peu de jours après en convaleſcence, & plutôt que tous les autres malades.

Une femme de 60 ans, réclama mes ſoins après le 15 ſeptembre. Elle avait eu trois ſemaines auparavant, une diarrhée qui avait duré huit jours & qui ceſſa ſpontanément, elle ſe porta bien enſuite. Depuis quatre jours, elle rendait des ſelles fréquentes, peu abondantes, accompagnées de teneſme, de tranchées. Elle reſſentait une douleur continuelle dans le ventre qui n'était pas très-forte, qui augmentait pendant les déjections. Sa bouche était pâteuſe,

elle avait une fièvre légère, je la traitai par la même méthode que j'avais oppoſée à la dyſſenterie de la jeune fille dont je viens de parler. Je la ſaignai, le ſang qu'on obtint, était inflammatoire, elle rendit, pendant la nuit, cinq ſelles abondantes de matières ſèche. Le lendemain, elle ne rendit que trois ſelles, & guérit enſuite.

Dans cette même année, (en 1778), j'ai guéri quelques dyſſenteriques avec beaucoup de facilité, & les autres avec beaucoup de peine. Une de ces maladies qui jette dans l'émaciation, & pendant laquelle les malades rendaient une matière muqueuſe ſemblable à de la gelée, dont l'éjection était d'abord accompagnée de tranchées, & ceſſait enſuite d'être douloureuſe, tua deux malades à la longue. Deux femmes moururent de la dyſſenterie dans peu de jours. Je penſe que je ne fis pas aſſez d'attention à l'inflammation qui regnait pendant cette conſtitution & qui compliquait cette maladie. Je fus trompé par le ſuccès que j'avais conſtamment obtenu, en peu de jours, de l'uſage des éméto-cathartiques, dans le traitement des dyſſenteries *eſſentiellement ſaburrales*, que j'avais obſervées en 1776.

Lorſque j'aurai fait l'hiſtoire ſuccinte de ces maladies, je laiſſerai au lecteur à juger s'il faut accuſer l'art ou inſufiſance, de ce que quelques traitemens n'ont pas répondu à mes deſirs.

Un ſeptuagénaire eut, pendant l'été, une longue fièvre intermittente. Je n'ai pas noté ſur mes tablettes par quel moyen il avait été guéri. Il vint à l'hôpital le 14 août, il dit que depuis quatorze jours il avait une dyſſenterie très-forte; pendant les quatorze jours qui précédèrent cette maladie, il n'avait pas d'appetit, ſa bouche était amère, il avait le ſoir une fièvre légère, un émétocathartique, & enſuite la racine d'arnica, enlevèrent, dans peu de jours, la douleur, mais les ſelles muqueuſes, aqueuſes, non douloureuſes étaient très-fréquentes, tant le jour que la nuit; on ne put les arrêter par aucun moyen, pas même avec de l'opium, il devint maigre comme dans la conſomption, ſa peau était flasque, très-rude, décharnée; il mourut à la fin de ſeptembre. A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva les gros inteſtins très-enflammés, durs, roides, on ne pouvait les couper qu'avec peine.

Une femme veuve, âgée de 30 ans, vint à l'hôpital le 13 août; elle avait la dyſſenterie depuis quatre jours, elle était maigre, décharnée, ſèche comme du bois. Quoiqu'elle aſſurât qu'elle ſe portait bien, elle n'avait cependant que peu de ſignes d'une bonne ſanté, car, à cet âge, elle n'avait plus de dents. Elle rendait, en ſouffrant des tranchées continuelles, une matière glaireuſe, blanche, ſemblable à celle que les calculeux ren-

dent avec les urines. Cette femme qui était de très-mauvaise humeur, ne prit aucun remède, ou bien elle les vomit après les avoir pris; elle s'excitait au vomiſſement en s'enfonçant les doigts dans le goſier. Elle ne garda qu'un peu de boiſſons émolientes. En s'excitant à vomir, avec les doigts, elle ne rendit que peu de matières aqueuſes, mêlées d'une petite quantité de muccoſité. Leur éjection commença à diminuer les douleurs, elles ſe diſſipèrent enſuite entièrement; le flux de ventre muqueux continua, il amaigrit beaucoup plus que la quantité d'humeurs évacuée ne ſemblait le faire craindre. Cette femme mourut le 17 ſeptembre. Morte, elle reſſemblait plutôt à un ſquelette qu'à un cadavre. L'épiploon était très-rouge, les tuniques des gros inteſtins beaucoup plus denſes que de coutume, on y voyait, de diſtance en diſtance, des points enflammés, la tunique villeuſe était d'un rouge pâle, recouverte d'un mucus ſanguinolent, il n'y avait aucune exulcération.

Une jeune fille accoucha clandeſtinement, vers la fin du mois de juillet; ayant, à cauſe de cela, repris ſon travail plutôt qu'elle ne l'aurait dû, elle ſouffrit des douleurs continuelles des lombes. Elle vint à l'hôpital le 28 août, depuis cinq jours elle avait la dyſſenterie, on ne pouvait compter le nombre de ſes déjec-

tions qui étaient aqueuſes, un peu ſanguinolentes ; la quantité de matières qu'elle rendait, était infiniment petite. Elle avait une douleur de ventre, continuelle, & ne pouvait ſupporter qu'on le touchât ; elle était très-mal vêtue, preſque nue, lorſqu'on l'apporta à l'hôpital ; le jour était très-froid, & avait été précédé de pluſieurs autres également froids. Son agitation était extrême, elle ſe lamentait continuellement, ne dormait point du tout. Elle n'avait point la bouche mauvaiſe, elle était ſans fièvre, ſi l'on en jugeait d'après le pouls & la chaleur. Son teint était pâle, jaunâtre. On lui donna une teinture aqueuſe de rhubarbe qui diminua les douleurs. Enfin elles ſe calmèrent entièrement, mais le ventre reſta toujours lâche, elle rendait des matières aqueuſes, ſouvent ſanguinolentes. On lui donna un parégorique le ſoir du 3 ſeptembre. Sa reſpiration devint embaraſſée pendant cette nuit, le lendemain elle était bruyante, elle faiſait entendre du bouillonnement. Cette malade mourut pendant ce jour.

L'épiploon était légèrement enflammé, les inteſtins grêles & le méſentère l'étaient dans quelques points, mais tout le colon, & ſur-tout la portion gauche de cet inteſtin, étaient très-enflammés, livides, dans quelques endroits, ſes tuniques ſi dures, même dans les parties livides,

qu'on ne pouvait les couper qu'avec peine, l'inteſtin rectum était également enflammé, & ſes glandes, ainſi que celles du colon, tuméfiées, très-groſſes & très-enflammées.

Une autre jeune fille, âgée de 18 ans, fut confiée à mes ſoins le 30 août. Elle n'avait pas eu ſes règles depuis cinq mois, & huit jours avant de venir à l'hôpital, elle eut une fievre aiguë continue. Depuis ce tems, elle rendait ſouvent des vers, elle diſait avoir la dyſſenterie depuis trois jours. Son teint était affreux, ſon pouls très-petit, très-fréquent, preſqu'inſenſible; la douleur était continuelle & quelquefois ſi vive, qu'elle jettait des cris, ſe roulait dans ſon lit, grinçait les dents, avait les extrémités froides, le viſage pitoyable & déſeſpéré. Elle rendit des vers par le haut & par le bas. Elle paſſait ordinairement la plus grande partie de nuits très-froides, hors de ſon lit, ſur ſon vaſe de nuit, dont elle ne pouvait ſe ſervir étant couchée.

Elle avait la bouche mauvaiſe. La teinture aqueuſe de rhubarbe & l'émétique la ſoulagèrent un peu, quoique légèrement; mais, peu de tems après, tous les accidens s'aggravèrent, les émoliens tièdes, mucilagineux, les cataplaſmes, &c. calmèrent les douleurs & diminuèrent le nombre des ſelles qui n'étaient plus douloureuſes. Mais

elle mourut le 7 ſeptembre. Alors ſon pouls plus fort, plus vigoureux & à peine plus vîte que dans l'état naturel ſemblait indiquer une meilleure ſanté. L'épiploon était très-enflammé, tous les inteſtins grêles, très-rouges, le colon & le rectum profondément enflammés & livides dans quelques points. Les tuniques des gros inteſtins étaient très-épaiſſes, les glandes très-tuméfiées par l'inflammation, la ſurface interne de ces viſcères enduite d'une muccoſité ſanguinolente. Il aurait fallu employer, chez cette malade, un traitement très-anti-phlogiſtique; je fis mal de donner d'abord la teinture aqueuſe de rhubarbe; j'eus tort de donner l'émétique. Le ſoulagement qu'on apperçut, était infidèle, mais je fus trompé par l'état de cette malade, par la diathèſe verminеuſe & par les vers qu'elle avait rendus, &, je fus ſur-tout induit en erreur par le ſuccès que j'avais eu, en employant cette méthode dans le traitement d'autres dyſſenteries chez d'autres malades.

Pluſieurs dyſſenteriques rejettèrent, pendant cette année, des vers, comme la fille dont je viens de parler, la plupart de ces malades étaient du ſexe féminin, c'étaient des femmes pâles & qui avaient eu autrefois des affections verminеuſes; on ne pouvait pas commencer le traitement par les anthelmintiques, l'émétique,

les purgatifs, même les plus doux, à cauſe de la continuité & de l'intenſité des douleurs cauſées par l'inflammation. Cette inflammation était quelquefois du plus *mauvais caractère*, & d'une nature telle que la ſaignée & les autres antiphlogiſtiques ne ſoulageaient point, & que le ſang ne ſe recouvrait point d'une croûte inflammatoire, comme cela arrive ſouvent dans les inflammations d'un *caractère moins malin*.

Tous les dyſſenteriques eurent, le ſoir, pendant cette année, une fièvre légère, accompagnée d'un peu de froid & d'une chaleur peu intenſe, le battement des artères était à peine plus vîte. Ils avaient la langue ſèche, aride; leurs urines étaient peu abondantes quelquefois, cependant plus copieuſes, d'une couleur noire foncée, ſouvent ſales, muqueuſes ſans être tranſparentes, elles laiſſaient dépoſer, longtems après qu'elles étaient rendues, un mucus blanc, abondant, de l'épaiſſeur d'un travers de doigt. Lorſque l'intenſité de la maladie diminuait, les urines étaient tranſparentes, ne dépoſaient plus de ſédiment, & reſſemblaient à celles des perſonnes en ſanté. La plupart eurent un teneſme qui mettait à la torture, il continuait longtems après la dyſſenterie, & beaucoup plus longtems qu'en 1776, alors un ſeul émétocathartique guérit le plus ſouvent la dyſſenterie & le teneſme. Je ne redoutais point le hoquet

quand il ſe montrait lorſque la maladie était avancée, ſi les autres ſymptômes n'étaient pas fâcheux. Les perſonnes graſſes, replettes, étaient beaucoup plus amaigries que la quantité de matière évacuée ne ſemblait le faire craindre ; elles mouraient ayant l'eſprit préſent, au milieu d'évacuations continuelles, ayant le pouls très-petit & inſenſible après un nombre de jours ou de ſemaines incertains, plutôt ou plus tard. Je trouvai, dans les cadavres, une inflammation *cruë*, & quoiqu'on rencontrât quelquefois quelques points livides, on ne vit pas ſouvent d'autres ſignes de gangrène, tels que le peu d'adhéſion des parties affectées entr'elles & les endroits gangrenés. On trouvait, en effet, en coupant les parties malades qu'elles avaient une grande dureté.

Cette maladie attaqua plus ſouvent, & d'une manière plus fâcheuſe, les femmes, ſur-tout celles qui étaient pauvres, mal nourries, mal vêtues. Aucun chirurgien, aucun de ceux qui nous accompagnaient dans nos viſites, aucun infirmier, ne furent atteints de cette maladie.

Un homme qui attendait dans une ſalle de convalescens, dans laquelle il n'y avait pas de dyſſenteriques, qu'on lui fit l'opération de la cataracte, eut cette maladie très-légère, parce qu'il avait reſté trop longtems, mal vêtu, dans des promenoirs trop froids.

Je paſſe à la ſorte de dyſſenterie très-variable, & ſouvent mortifère, qui regna pendant l'été & une partie de l'automne. Elle était très-rare au mois de juin, elle fut plus commune dans le mois de juillet, & très-fréquente dans le mois d'août, le nombre en diminua, enfin, au mois d'octobre.

J'ai parlé, plus haut, des diverſes ſortes de dyſſenteries qui regnèrent pendant cette année. Cette conſtitution paraiſſait, pour ainſi dire, compoſée des conſtitutions des années précédentes, mêlangée ou ſuccéder, tour-à-tour aux autres. Cet été offrait la collection de toutes les ſortes de dyſſenteries qui avaient regné pendant les étés & automnes précédens. La ſaburre n'était pas auſſi bilieuſe cette année; les malades en vomiſſaient peu, ſans avantage, à moins qu'on n'eut d'abord donné beaucoup d'émoliens tièdes, & après, des ſaignées ſouvent répétées. Les dyſſenteries de cette année ne furent point guéries par les ſels neutres, que j'ai vu quelquefois, en 1776, guérir les dyſſenteries ſaburrales comme je l'ai déjà dit. Je n'obſervai point que la matière des déjections fut entièrement blanche comme de la gelée, viſqueuſe, elle était ſemblable à de la lavure de chair, filamenteuſe, légèrement verte, d'un rouge pâle. Il y eut beaucoup de dyſſenteriques qui périrent, tant à la ville qu'à la cam-

pagne, ſoit à cauſe du caractère de la maladie, que l'art ne pouvait pas dompter, ſoit parce que des ignorans regardèrent cette dyſſenterie, difficile à connaître, changeant & revêtant toujours la *même* forme, comme une *même maladie*, & qu'ils furent induits en erreur.

La conſtitution de cette année prouva, juſqu'à l'évidence, combien il eſt dangereux, pour ceux qui prennent les *noms* pour les *choſes*, de ſuivre le *même* traitement dans toutes les dyſſenteries, & combien eſt vaine l'eſpérance de trouver un remède *anti-dyſſenterique univerſel*.

Il n'y a pas plus de remède anti-dyſſenterique univerſel que de remède anti-rhumatiſmal univerſel.

## § 12.

### *De quelques bagatelles qui ne ſont pas dépourvues d'intérêt.*

Je ne penſe pas avoir fait des diſtinctions & tiré des concluſions plutôt ſubtiles qu'utiles & claires. Si j'ai peint très-différemment la même maladie; ſi j'ai fait des diſtinctions trop légères; elles ne paraîtront telles qu'aux ignorans; car des bagatelles conduiſent ſouvent à des choſes graves, elles peuvent, en effet, fournir les modèles de plus importantes, & en faciliter l'intelligence.

Je ſais bien qu'il y a des médecins qui préfèrent la médecine qui évite la peine de rechercher

ce

ce qu'on ne connaît pas encore, celle qui n'eſt que ſuperficielle, & qui s'occupe moins attentivement de l'examen des cauſes & des différentes complications des maladies, & qu'ils parlent beaucoup contre cette ſcience lorſqu'elle ſe livre, avec ſoin, à ces *diſtinctions* ſcrupuleuſes; mais ces médicaſtres préferent voiler leur pareſſe de l'apparence de la ſcience, que de ſe donner la peine de s'inſtruire. Ils aiment mieux, en effet, ſoutenir que cette médecine philoſophique, qui s'occupe des recherches, n'eſt rien que de travailler à l'apprendre (1).

Je n'ignore point, non plus, que je me ſuis très-écarté de l'idée que je m'étais formée de la dyſſenterie, & que je n'ai point du tout atteint le but que je m'étais propoſé, en décrivant cette maladie. Et, quand même j'aurais pu l'atteindre, je ne penſe pas, pour cela, que mes préceptes euſſent ſuffi pour la guérir ſurement; j'ai, en effet, trop appris combien la deſcription, même la plus exacte, d'une maladie, & les connaiſſances relatives, qui en dérivent, ſont différentes de celles qu'on acquiere par l'exercice de la médecine. *Car*, ainſi que le dit Lanciſi, dans ſa lettre à Cochins: *La médecine eſt une ſorte de ſcience expérimentale qui ne peut preſque pas*

(1) Que ceux qui ont des oreilles entendent.

*être enſeignée par perſonne, elle doit, pour ainſi dire, s'acquerir entièrement au lit même des malades, par un médecin inſtruit & zélé.*

J'ai publié ces obſervations qui m'appartiennent pour qu'on les compare avec celles des autres. D'après cela, celui qui aura plus obſervé que moi, & qui aura fait un beaucoup meilleur choix d'obſervations, établira des règles plus sûres d'éloigner cette maladie fâcheuſe qui ſe reproduit tous les ans, il fera ſes efforts pour qu'elle enlève moins de malades (1).

---

(1) On lit, dans un ouvrage très-eſtimable, du citoyen Lucadou, qui porte pour titre : *Mémoires ſur les Maladies les plus familières à Rochefort, &c.* à Paris, 1787.

« Les maladies que j'ai obſervées pendant l'automne, » en dix ans de pratique, ſe réduiſent aux fièvres & aux » *cours de ventre* Je traiterai des fièvres dans cette partie » & des *cours de ventre* dans la ſeconde ». pag. 5.

D'après cela, ne pourrait-on pas croire que *les cours de ventre* ſont des maladies *familières* à ce pays. Il importe de détruire une erreur qui peut éloigner encore du deſir de vivre ici, ceux que la marine y appèle & que la fièvre intermittente en éloigne. Je prouverai dans la *Topographie Médicale de cette ville & des environs*, ouvrage dont je m'occupe depuis longtems, que les cours de ventre n'y ſont pas plus *familiers*, & qu'ils le ſont peut-être moins qu'ailleurs.

On peut dèjà le préjuger d'après le paſſage ſuivant du mémoire ci-deſſus indiqué.

« Depuis que je pratique la médecine, à Rochefort, je » n'y pas vu de cours de ventre épidémique ; ces maladies

# CHAPITRE V.

## *De quelques maladies du système hépatique, & principalement de l'ictère.*

### OBSERVATION PREMIÈRE.

Un homme, âgé de 39 ans, eut, il y a huit ans, une fièvre tierce d'automne; on lui donna du quinquina, il rechûta plusieurs fois, depuis ce tems, il se plaignait souvent de cardialgie & d'un embarras dans la partie droite de l'épigastre.

---

» y ont été même assez rares en 1778, 1779 & 1780, » tandis qu'une partie du royaume était affligée par la dys- » senterie; les années 1775 & 1782 sont celles où les cours » de ventre ont le plus regné ». *Id.* 2.e partie, pag. 95.

Donc des maladies qui sont assez rares dans un pays, pendant plusieurs années, lorsqu'une *partie du royaume en est affligée*, ne peuvent pas être rangées parmi celles qui y sont les *plus familières*.

Il est heureux pour moi d'annoncer que le gouvernement prend les mesures les plus efficaces pour éloigner les causes des fièvres intermittentes, que des commissaires-ingénieurs, administrateurs, officiers de santé sont désignés pour indiquer le mal & faire connaître les moyens d'y remédier; on peut espérer qu'incessamment on reprendra des travaux dont on ressentait déjà l'influence bienfaisante.

Il eut toute l'année, pendant l'été & l'automne, des aphtes conſidérables difficiles à guérir. Il était toujours pâle & d'une maigreur qui ne lui était pas ordinaire, il avait appetit, & quelquefois les yeux jaunes. Au printems de 1777, la partie molle de l'hypocondre droit, qui ſe rapproche de la région épigaſtrique, ſe tumefia ſouvent, & devint douloureuſe, il eut moins d'appetit, ſon ventre était pareſſeux. Il prit des pillules préparées avec les gommes réſines, l'alœs, &c. ſon ventre ſe lâcha; il fut ſoulagé; cependant ſes yeux furent plus ſouvent ictériques, d'un jaune plus foncé, il vaquait à ſes affaires, montait ſouvent à cheval. Depuis le mois d'août, il eut, tous les deux ou quatre jours, une fièvre légère erratique. Il fut forcé de garder la maiſon & très-ſouvent le lit, parce que tous les ſymptômes que j'ai indiqués ci-deſſus & ſur-tout la proſtration des forces, l'anoréxie, la conſtipation, étaient augmentés, & qu'il ne pouvait vaincre ce dernier accident que par l'uſage de lavemens qui déterminaient l'évacuation d'une petite quantité de matière fort dure. Vers le milieu d'octobre, il eut, quelques heures après les repas, des vomiſſemens fréquens de matières pituiteuſes, ils ceſſaient pendant un, deux ou pluſieurs jours & ſe reproduiſaient bientôt après. Tous les accidens augmentaient, les obſtructions

des viscères abdominaux étaient plus fortes, les vomissemens plus fréquens, il n'allait plus enfin à la selle; les lavemens ne produisaient plus de déjections, mais les vomissemens étaient beaucoup plus fréquens Il mourut le 5 novembre de cette année. Ayant été consulté, vers le 15 octobre, je prédis que cet événement funeste était très-probable; j'ajoutai aussi, que je soupçonnais que la maladie était plutôt causée par une *altération des environs du pylore & par sa dégénération en un cartilage, qui en diminuait le diamètre, que par toute autre cause.* Des observations que j'avais faites, dans d'autres tems, m'avaient instruit qu'il en devait être ainsi.

## OUVERTURE DU CADAVRE.

On ouvrit l'abdomen. Le volume de l'estomac était vraiment extraordinaire, il s'étendait jusqu'à l'ombilic, sa figure se rapprochait d'un quarré. Le pylore & le commencement du duodenum étaient très-durs au toucher, skirreux, noueux, garnis d'appendices épaisses, dures, dont l'une, plus grande que les autres, semblait être formée par la partie extérieure du pancréas; la face interne du pylore était étroite, rugueuse, légèrement escoriée dans quelques points, on y voyait une tumeur anthéromateuse, un peu plus grosse qu'une noix muscade, lorsqu'on l'ou-

vrit, elle verſa une matière épaiſſe comme de la bouillie, d'un gris jaune, & d'une odeur fœtide. Les inteſtins grêles étaient d'un jaune pâle. Le cœcum très-diſtendu, noirâtre. Le foie, la véſicule du fiel, la rate & le méſentère, les glandes de cette partie ſemblables à ceux des perſonnes en ſanté. Il y avait une grande quantité de matières noires, contenues dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, & les vaiſſeaux du méſentère étaient preſque vides. Une grande quantité d'excrémens durcis rempliſſait le cœcum & le colon droit; le colon tranſverſe, diſtendu par des fluides élaſtiques ſeulement, était d'un rouge obſcur. Indépendemment de la maſſe de matière noire contenue dans l'eſtomac, on y trouva auſſi une quantité conſidérable de mercure crud, que le malade avait avalée avant ſa mort; on en chercha longtems, inutilement, dans les inteſtins grêles. On dit que cet homme avait avalé ſept doſes de mercure, de trois onces chacune, dans de l'huile d'amandes.

Je ne peux rien dire des viſcères pectoraux parce qu'on n'ouvrit pas la poitrine. Je ne pus pas aſſiſter à cette diſſection qui fut faite à la campagne; j'aurais recherché, avec ſoin, dans le foie & les conduits de la bile, ſi le paſſage de cette humeur, dans les inteſtins, était libre, embarraſſé ou obſtrué, car il eſt très-probable

que d'abord le cours de la bile ſe fit très-difficilement par ſes canaux retrécis, & qu'enfin cette humeur ne put plus être portée du tout dans les inteſtins.

## SECONDE OBSERVATION.

Un jeune homme, âgé de 26 ans, ſe plaignait, depuis deux mois, d'avoir moins d'appetit que de coutume, & d'éprouver des laſſitudes. Il était triſte, penſif & très-affligé, parce que celui qu'il ſervait, s'étant mis en colère, l'avait chaſſé depuis quelques jours, & que ſans azile, il était dans la miſère. Il jouiſſait d'ailleurs d'une bonne ſanté. Il lui ſurvint oppreſſion à la partie antérieure & inférieure de la poitrine, & enſuite une douleur vague des membres. Cette oppreſſion & cette douleur s'étant diſſipées ſpontanément après quatorze jours, un ictère lui colora tout le corps d'un jaune très-foncé. Ce malade avait des laſſitudes, il ne ſe tenait point au lit; il avait perdu l'appetit. Il eut enſuite la bouche mauvaiſe, & la gorge toujours remplie de muccoſités. L'ictère continuait depuis trois ſemaines, il réclama mes ſoins, il n'avait pas de fièvre du tout. Ses excrémens étaient blancs, ſemblables à ceux des chiens. On lui donna des inciſifs ſalins, de la décoction de chiendent, de piſſenlit, & enſuite un émétí-

que. La jauniſſe était toujours auſſi foncée. On continua l'uſage des inciſifs & des apéritifs, ces excrémens parurent colorés par la bile. La fièvre ſurvint enfin accompagnée de ſéchereſſe de la langue, de frayeurs, de taciturnité, d'un délire doux. Pendant les derniers jours, ſon bras droit ſe tuméfia d'une manière étonnante, la tumeur n'était point rouge, mais elle était très-douloureuſe. Ce malade mourut peu de jours après qu'il eut été confié à mes ſoins.

## OUVERTURE DU CADAVRE.

Toutes les parties renfermées dans l'abdomen étaient colorées par une bile jaune, la véſicule du fiel diſtendue par de la bile verte, le foie très-taché dans quelques points par une bile jaune. Le paſſage de cette humeur par les canaux cyſtiques, hépatiques & coléduques, libres & les conduits aſſez larges; tous les viſcères flétris.

Métaſtaſe bilieuſe.

Une inciſion, qu'on fit au bras tuméfié, découvrit un foyer très-étendu de matière biliforme peu épaiſſe, répandue par-tout dans le tiſſu cellulaire de cette partie. On ne ſaurait dire combien le chagrin peut troubler les fonctions de l'eſtomac, des inteſtins & du foie. J'ai ſouvent vu des fièvres lentes-nerveuſes cauſées par cette affection ſeule, longtems prolongée. J'ai obſervé que la plupart *des fièvres accompagnés de fièvre*, ſont

ou pernicieux ou du moins très-ſouvent dangereux. C'eſt avec plaſir que j'ai noté ici comment un médecin peut prévoir & prédire combien peu il y a d'eſpérance dans l'ictère accompagné de fièvre & combien les malades courent de danger (1).

Il m'eſt arrivé quelquefois de voir des *métaſtaſes bilieuſes*, ou des collections très-abondantes de bile claire. La matière bilieuſe qui coula du tiſſu célulaire, du bras tuméfié, provenait d'un dépôt de matière bilieuſe, qui avait été abſorbée & portée ſur ce bras.

Le raiſonnement & l'expérience prouvent que le tranſport de cette même humeur bilieuſe peut être différent & ſe faire ſur différentes parties. Si cette matière ſe porte ſur le cerveau, elle produira différentes maladies de cet organe; ſi elle ſe dirige ſur les yeux, la gorge, la poitrine & qu'elle s'y fixe, elle ſuivra les variations étonnantes de la fièvre ſaburrale, dont j'ai détaillé, très-au-long, la déſcription, dans le tome ſecond de ma Médecine Clinique.

Oh! combien eſt grand le nombre des mala-

---

(1) Des obſervations multipliées m'ont prouvé que l'ictère, accompagné de fièvre aiguë, était auſſi funeſte à Rochefort, qu'il l'eſt à Vienne. On rencontre aſſez fréquemment ici cette maladie fâcheuſe. Les traitemens les plus méthodiques qu'on y applique, démontrent ſeulement que l'art eſt quelquefois impuiſſant.

dies produites par une ſeule & même matière, comme par une même cauſe! un ictère très jaune peut-il exiſter lorſque tous les conduits, qui portent la bile au duodenum, ſont larges & ouverts, comme on les trouva après la mort de ce malade; ou le ſpaſme qui ceſſa enſuite, ne ferma-t-il pas les iſſues de cette humeur pendant la vie?

L'obſervation prouve qu'il peut y avoir des ictères, quoique les conduits biliféres ſaient très-libres. Je dirais même que cette obſervation en fournirait encore un exemple, ſi la blancheur des excrémens n'avait pas indiqué l'abſence de la bile.

## TROISIÈME OBSERVATION.

Un tiſſerand, âgé de 39 ans, avait preſqu'annuellement, depuis vingt années, pendant quelques ſemaines, au paſſage de l'automne à l'hyver, une fièvre rhumatiſmale. Trois ans étaient écoulés depuis qu'il avait eu une fièvre quarte qui dura neuf mois, & qui ſe diſſipa, à l'approche du printems, ſans autres remédes que ceux qu'il oppoſa à une toux forte, qui déterminait l'expectoration d'une grande quantité de crachats, & qui l'avait fatigué, pendant ſix mois, avec la fièvre quarte qu'elle accompagnait. Ces remédes étaient préparés, comme il me le dit, avec des plantes pectorales. Il ſe porta bien de-

puis. Ayant soupé un peu plus copieusement, & ayant bu davantage, le 22 janvier au soir, qu'à sa coutume, il eut, le matin, de légeres alternatives de froid & de chaud, mais un chaleur sèche & continuelle, qui dura pendant tout le tems de la maladie, se développa aussi-tôt. Ce malade ne gardait pas le lit, il traînait ses membres fatigués sans pouvoir se livrer à son travail ordinaire. Il ressentait des douleurs rhumatismales dans tous ses membres.

Il se mit au lit le 24, & prit, de lui-même, de la poudre de myrrhe, dans un verre d'eau. Tous les accidens augmentèrent, la toux qui avait été légère, au commencement, devint plus forte, elle l'était davantage, pendant la nuit, elle entraînait, avec peine, des crachats glutineux. Ce malade dit qu'il avait ressenti, pendant ce jour, une douleur pongitive, peu vive, dans les deux hypocondres, qu'il ne l'éprouvait que dans les grandes inspirations ou pendant des quintes de toux très-fortes. Il se fit saigner, chez lui, le 28 au matin. On répéta cette opération le soir. On l'apporta à l'hôpital le 29, les douleurs rhumatismales qu'il ressentait dans les membres, se dissipèrent pendant cette journée. Sa voix fut rauque dès le commencement, & la toux très-vive, jusqu'à ce jour, il ressentait une douleur sourde de la tête, la faculté de goûter était diminué sans

être dépravée, il n'avait point du tout d'appetit; fa langue était humectée, légèrement blanche, il fe couchait facilement de tous les côtés, & ne reffentait aucune douleur, aucune oppreffion de la poitrine. Ses hypocondres n'étaient point alors douloureux, mais il avait de grandes anxiétés précordiales. Son pouls était plein, fort. On lui fit prendre beaucoup de boiffons émollientes, tièdes, nîtrées.

Il fut faigné le 30 janvier. Le fang fe recouvrit d'une croûte très-épaiffe, vifqueufe, éruginеufe, fans être formée, les urines étaient de couleur fauve. On continua les premiers remèdes, & on appliqua un cataplafme fur l'épigaftre. Le ventre devint plus lâche, le malade n'obtint aucun foulagement, le pouls continua d'être le même; les anxiétés étaient énormes.

Il n'y eut point d'amélioration le 31 janvier. On fit une nouvelle faignée, la croûte qui fe forma, était très-grande, vifqueufe, étendue, jaunâtre, inflammatoire. On continua les mêmes remèdes. Lorfqu'on l'amena à l'hôpital, fon teint paraiffait légèrement jaune, mais fa conjonctive était d'un beau blanc, & le refte du corps confervait fa couleur naturelle. Ce léger ictère fe diffipa dans ce jour. Le pouls & les autres fymptômes reftèrent les mêmes. Il touffait continuellement pendant la nuit, fa toux était

ſèche & fatigante; ſes urines fauves, il reſpirait aiſément ſans ſouffrir lorſqu'il ne touſſait pas.

Le 1.er février, l'ictère devint plus intenſe, la reſpiration bruyante faiſait entendre une ſorte de bouillonnement, elle était accompagnée d'une légère toux; le pouls toujours plein, dur, avec vibrations. On fit une ſaignée copieuſe, le ſang offrit une croûte plus conſidérable, mais de même caractère que les premières. Les anxiétés précordiales étaient inexprimables, il ne reſſentait cependant aucune douleur, il ſe couchait aiſément en tout ſens, ſa voix continuait d'être rauque, les anxiétés le forçaient à invoquer ſouvent la mort, ſon ventre était libre. Il mourut le 22 février, au matin, onzième jour de ſa maladie, ayant le pouls vigoureux, fort, dur, la voix preſqu'entièrement éteinte, & les extrémités froides depuis quelques heures. Il conſerva toujours ſa préſence d'eſprit. Il eut toujours le ventre libre, les matières qu'il rendait, étaient ſaburrales.

## OUVERTURE DU CADAVRE.

Le poumon droit était très-enflammé, dans toute ſa ſubſtance, dur, peſant, charnu. Il avait contracté des adhérences très-fortes avec la plèvre & le diaphragme, par tous les points de ſa ſurface, ce même organe était tout recouvert d'une membrane ſolide, épaiſſe d'une demi-ligne, ſur

laquelle on voyait ramper plusieurs vaisseaux sanguins, & composée de deux lames qu'on pouvait séparer aisément. Chacune d'elle était formée d'une membrane ferme sur laquelle rampaient plusieurs vaisseaux très-rouges.

Il est bon de remarquer que la partie de la plèvre qui recouvre les côtes & celle qui enveloppe le poumon, étaient entièrement séparées, d'un côté, de ces autres membranes, & qu'on ne pouvait pas rapporter ces productions étrangères à la dégénération de la plevre ou à celle de la surface externe du poumon. La plèvre qui tapissait la partie supérieure & postérieure de la cavité droite de la poitrine, se trouva très-enflammée. En coupant le poumon enflammé, on vit que sa substance était d'une couleur cendrée-rouge, la surface interne de la trachée-artère, ainsi que celle des bronches & de ses ramifications, très-rouges & enflammés. On trouva le poumon gauche très sain, il était cependant partout fixé par de forts liens avec la plèvre. Le foie, d'un rouge jaune, très-pesant, dont le volume était très-gros, opposait au scalpel une dureté plus grande que dans l'état naturel, & s'étendait de l'hypocondre droit jusqu'au gauche, en remplissant toute la région précordiale. La véscule du fiel contenait une petite quantité de bile gluante, visqueuse & très-jaune. Les con-

duits cyſtiques, hépatiques & cholédoques fourniſſaient un libre paſſage à la bile qui coulait dans le duodenum, par la plus légère preſſion.

Notez, 1.° que ce malade eut toujours la liberté de ſe coucher des deux côtés.

2.° Qu'il ne reſſentit jamais de douleur eſſentiellement pleurétique, & qu'il n'en éprouvait aucune pendant les derniers jours de ſa vie, quoiqu'il y eut une inflammation très-grave de la plèvre elle-même.

3.° Qu'il y eut un ictère, quoique les conduits biliferes fuſſent larges & ouverts, comme il paraît qu'ils l'avaient été pendant la maladie, puiſque les ſelles avaient toujours été colorées par la bile.

## QUATRIÈME OBSERVATION.

Un maçon, âgé de 40 ans, qui ſe portait bien, ſoutint de tous ſes efforts, dans la matinée du mardi gras, une échelle ſur laquelle était monté un autre homme; il reſſentit, pendant ce tems, une douleur, vers le cardia, telle que s'il y eut eu un déchirement intérieur. La douleur augmenta & s'étendit, ſupérieurement dans tout le côté gauche du ſternum juſqu'à l'ombilic. Ce malade eut des alternatives de froid & de chaud. Il reſpirait difficilement. Mêmes ſymptômes le mercredi. Reſpiration bruyante, faiſant

entendre une ſorte de bouillonnement. Il ſe promenait. On le ſaigna du bras le jeudi ; après cette opération, il cracha du ſang ; aucun accident ne diminua. Tout fut plus mal le vendredi, le ſamedi & le dimanche. Il ne s'était pas couché juſqu'alors, il travaillait quoiqu'avec la plus grande peine. Il but tout les jours du vin, de la bière, il eſpérait dompter ſon mal par le vin, le travail, & en le négligeant. Pendant tous ces jours, il eut de légères alternatives de froid & de chaud.

Il vint à l'hôpital le lundi, il était dans l'ictère, je ne ſais depuis combien de jours. Sa chaleur paraiſſait naturelle, au toucher ; il avait toujours l'eſprit préſent, de la force, il crachait du ſang, la toux, la reſpiration bruyante & la douleur étaient les mêmes qu'auparavant. Son pouls tout-à-fait inégal. On ſaigna auſſitôt ce malade, le ſang ſe couvrit d'une croûte inflammatoire, étendue, épaiſſe ; on lui donna des boiſſons émolientes, tièdes. Il mourut le mardi matin en parlant.

## OUVERTURE DU CADAVRE.

Son corps était coloré, ſur toute la ſurface, d'un jaune ictérique. Le poumon droit légèrement enflammé, dans ſa partie moyenne du côté du dos ; le gauche, dans toute ſon étendue, était auſſi renfermé dans un ſac, que l'on put détacher

détacher de ſa ſurface & de celle de la plèvre. Ce ſac était formé d'une membrane où rampaient pluſieurs gros vaiſſeaux apparents, on diſtinguait très-bien qu'elle venait du poumon, ou qu'elle avait de l'adhérence avec ce viſcère. On trouva trois onces de ſéroſité jaunâtre dans le péricarde.

L'eſtomac était très-ample, des vaiſſeaux très-grands & variqueux, parcouraient ſa ſurface; la véſicule du fiel médiocrement remplie de bile viſqueuſe. Les canaux qui portent cette humeur dans le duodenum, très-ouverts, lui laiſſaient un libre paſſage. On voyait, de diſtance en diſtance, des taches rouges, ſur les inteſtins, comme s'il y eut eu un commencement d'inflammation. L'abdomen renfermait deux livres de ſéroſité, de couleur jaune. Le foie était très-jaune, mou, friable.

## CINQUIÈME OBSERVATION.

Un ébéniſte, âgé de 35 ans, qui ſe portait bien auparavant, mais qui avait cependant eu un rhume de peu de durée, pendant le carnaval, reſſentit, le 6 mars, une chaleur inſolite, accompagnée d'horripilations & de céphalalgie grave. Une douleur aiguë s'étendait de la mamelle droite juſqu'à la crête de l'os des îles,

( *os coxal* ). On le ſaigna deux fois durant ce jour, ſans qu'il en fut ſoulagé ; le ſang ſe couvrit d'une croûte inflammatoire, pleurétique. Ce malade vomit auſſi, ſpontanément, pendant ce jour, des matières aqueuſes, vertes, amères. Il était conſtipé. On lui donna auſſi, le même jour, une mixture. Je ſoupçonne qu'elle contenait du nître, ( *nitrate de potaſſe* ).

On l'apporta à l'hôpital le 7 mars. Il éprouvait les mêmes ſymptômes que la veille, il vomit ſpontanément & très-ſouvent une grande quantité de ſubſtances amères, érugineuſes. Il était conſtipé. On lui donna des lavemens. Son mal de tête était moins grave le huit mars, ſa langue très-blanche, villeuſe & humide. Il avait la bouche amère, ſa reſpiration embarraſſée, était accompagnée d'oppreſſion de la poitrine. Il reſſentait une douleur pongitive qui s'étendait de la dernière fauſſe côte, ( *côte aſternale* ), juſqu'à la mamelle droite & à l'épigaſtre, & qui ſe calmait lorſqu'il était couché. Il reſtait ſur le dos, mais plus difficilement ſur le côté affecté. Sa toux était modérée, ſes crachats peu abondans, viſqueux & dans quelques points, herbacés, verdâtres. Il but une grande quantité de décoctions émolientes, tièdes, nîtrées ; ſes urines étaient ſaffranées. On le ſaigna ; le ſang était très-inflammatoire & jaunâtre en même tems. Il ne fut point du tout ſoulagé,

Il ént un léger ictère, le 9 mars, & vomit ſouvent & ſpontanément, des matières éruginеuſes. Vers le ſoir, le vomiſſement ſpontané ceſſa; il parut un peu ſoulagé. Le 10 mars, cinquième jour de ſa maladie, l'ictère était plus apparent, les vomiſſemens étaient entièrement ceſſés. Les urines d'une couleur de ſaffran, foncée, la chaleur très-vive, il reſſentait une légère douleur pongitive. On continua les émoliens tièdes, nitrés. On appliqua un cataplaſme ſur tout le côté & l'hypocondre droits. On fit une très-large ſaignée. Le ſixième jour de ſa maladie, les crachats étaient herbacés, un peu ſanguinolens, la reſpiration courte, embarraſſée; les urines, l'ictère & la chaleur comme la veille. Le pouls un peu plus vîte que dans l'état naturel. On ſaigna encore le malade, la croûte fut la même, on donna les mêmes remèdes; les mêmes ſymptômes ſe montrèrent le ſeptième de la maladie; le malade expectorait une grande quantité de crachats, quelquefois ſanguinolens, quelquefois très-verds. Il buvait, depuis deux jours, beaucoup de petit lait tiède. On le ſaigna de nouveau, la croûte était conſidérable & ictérique. Les urines preſque noires. La reſpiration courte, prompte s'opérait à l'aide des muſcles abdominaux, il ſe couchait tantôt d'un côté, tantôt ſur l'autre. Son pouls était plein, fort, la chaleur très-vive & continuelle, l'ictère perſiſtait.

Le huitième jour de la maladie, les crachats, la chaleur, la manière d'être couché, la reſpiration étaient comme la veille. Il vomit ſpontanément une ſeule fois des matières érugineuſes. Il avait de grandes anxiétés. Il rendit, pendant ce jour, dans trois ſelles, *beaucoup de matières très-blanches, liquides*, dont il fallut ſolliciter les déjections, par des lavemens, la reſpiration était plus fâcheuſe le ſoir. On tira dix onces de ſang de la même qualité.

Tous les ſymptômes étaient les mêmes le neuvième jour de la maladie. Il rendit ſpontanément, par les ſelles, des matières très vertes, *érugineuſes*. Il n'y eut point de mieux le dixième. On fit une nouvelle ſaignée le onzième, parce que la fièvre était plus forte & la reſpiration plus embarraſſée. On répéta la ſaignée le douze au matin. Juſqu'alors les ſelles avaient été érugineuſes. La fièvre commença à ſe calmer pendant la journée, elle augmentait le ſoir. Le dix-ſeptième, crachats viſqueux, puriformes, en partie purulens. La fièvre augmentait tous les ſoirs. Le dix-huitime & dix-neuvième, crachats très-abondans. Le malade n'avaitpreſque pas de fièvre. Le vingtième jour de ſa maladie, mêmes crachats; depuis trois jours, il ſortait quelquefois de ſon lit. Alors il maigrit beaucoup, il fut fatigué par la toux,

ſur-tout pendant la nuit, & il rendit une très-grande quantité de crachats purulens On ajouta aux moyens de gueriſon pluſieurs remèdes recommandés dans l'ulcération des viſcères, le quinquina, le lichen d'iſlande, le lait, les incraſſans &c. On n'obtint rien. Vers les derniers jours de ſa vie, il eut une colique colliquative. Plus ſage que ſon éducation ne ſemblait le faire eſpérer, cet homme mourut le 17 mai 1779, ayant toujours conſervé du courage, de la préſence d'eſprit & l'uſage de ſes ſens.

## OUVERTURE DE CADAVRE.

Le poumon gauche adhérait très-étroitement, par toute ſa ſurface, à la plèvre & au diaphragme par des liens très-ſerrés. On trouva, dans la cavité droite de la poitrine, trois livres de ſéroſité très-tranſparente. Toute la ſubſtance des deux poumons parſemés de très-petits abcès, dont l'un s'ouvrait dans l'autre, ils contenaient du pus.

La véſicule du fiel reſſerrée, vide & très-étroite, ne renfermait pas du tout de bile. Les conduits cyſtiques, hépatiques & colédoques, étaient retrécis & obſtrués, dans toute leur étendue, par une matière ſolide, ſemblable à de l'extrait de réglisſe épaiſſi, qui, ſe délayait peu-à-peu dans l'eau, par l'agitation, quoiqu'elle eut la ſolidité d'un calcul. La ſorte de ſolution

qu'on en formait, était noire & ſemblable à de l'encre. Le foie était plus mou que de coutume, & ſon volume beaucoup plus petit qu'il ne l'eſt ordinairement. On trouva, dans la tunique vaginale du teſticule gauche, quatorze onces de ſéroſité lympide. Il portait cette hydrocelle depuis neuf ans. Ce malade eut une pleuropéripneumonie, des deux poumons, aſſociée à une inflammation du foie. Une ſeule de ces maladies eſt ſouvent funeſte, ſans le concours de l'autre. Ces maladies étaient encore compliquées de la préſence de ſaburre bilieuſe, très-âcre, turgeſcente. On peut expliquer, d'après cela, pourquoi la méthode anti-phlogiſtique ſeule ne peut guérir l'inflammation, puiſqu'il reſtait encore à détruire l'irritation cauſée par cette ſaburre âcre, érugineuſe; mais l'évacuation de cette matière n'aurait pas non plus ajouté à nos eſpérances, car l'inflammation était trop vive & trop avancée pour ne pas être augmentée par l'émétique, quoique ce remède chaſſe la ſaburre dont l'acrimonie excite l'inflammation.

Le ventre fut le plus ſouvent pareſſeux & les ſelles jaunes. Elles devinrent enſuite érugineuſes, & cependant, après la mort de ce malade, on trouva, obſtrués, les conduits qui portent la bile dans les inteſtins.

## SIXIÈME OBSERVATION.

Un jeune tonnelier, âgé de 20 ans, gros, robuſte, jouiſſait continuellement, depuis deux ans, d'une bonne ſanté. Le 5 mai, en allant ſe coucher, il eut des friſſons qui furent ſuivis de chaleur; il ſe plaignait, avait ſoif, mal à la tête, la bouche amère, des anxiétés; il reſpirait difficilement à cauſe de l'oppreſſion de la poitrine.

La chaleur & la céphalalgie étaient plus fortes le 6 mai; il avait la bouche auſſi amère; l'oppreſſion douloureuſe de la poitrine augmenta pendant ce jour, & s'étendit juſqu'à l'épigaſtre; il avait des naufées, ſe couchait difficilement ſur les deux côtés, crachait du ſang. On le ſaigna; le ſang ſe recouvrit d'une croûte très-pleurétique. Ce malade ne fut pas ſoulagé. Le 7, il était jaune. Il réclama mes ſoins le 8, tous les autres ſymptômes étaient les mêmes, on le ſaigna deux fois, le ſang était pleurétique & jaune. Ce malade n'obtint aucun ſoulagement.

La tête était moins douloureuſe, le 10 mai. Tout le corps devint plus jaune par l'épanchement de la bile. Il eut, juſqu'alors, la bouche amère, la langue villeuſe, recouverte d'un mucus jaunâtre, il avait des naufées, la reſpi-

ration prompte, laborieuſe ; il reſſentait une oppreſſion de toute la poitrine & de grandes anxiétés, dans la région précordiale. Il éprouvait une ſorte de *contraction de l'épigaſtre* & de tout le ventre, accompagnée d'une grande anxiété ; il croyait que l'hypocondre droit, ſurtout, était entraîné en dedans. Le pouls était vîte, grand, plein, & cependant ſans dureté ; le ventre libre, les ſelles *bilieuſes*. Il ne pouvait ſe tenir couché que ſur le dos ; ſes crachats étaient ſanguinolens. On le ſaigna le ſoir, le ſang reſſemblait au premier. La fièvre augmenta tous les jours juſqu'à cette époque.

Le 11 mai, on lui donna un émétique qui lui fit rejetter une grande quantité de matières très-jaunes, ce qui diminua beaucoup tous les ſymptômes. Il ne touſſait plus, ne crachait plus de ſang, la couleur jaune de la peau était moins foncée. L'ictère diſparut le lendemain. Depuis ce jour, il entra en convaleſcence. On lui donna de la décoction de chiendent, (*triticum repens*), de piſſenlit, (*leontodon taraxacum*), de chicorée, (*cichorium intybus*), il prit enſuite *l'élixir ſtomachique affaibli*. Il allait fort bien le 20 mai, ſi non que ſes jambes étaient un peu œdématiées.

L'hiſtoire de cette maladie indique une péripneumonie bilioſo-inflammatoire, accompagnée de crachement de ſang & d'inflammation du foie ;

il fallut d'abord calmer l'inflammation comme un effet pernicieux de cette ſaburre bilieuſe, qui reſſemblait à des fèces d'huile, & qui enflammait le ſang. Mais cela ne ſuffiſait pas, puiſqu'il fallut chaſſer, par le vomiſſement, cette ſaburre agaçante, lorſqu'elle fut délayée, affaiblie, & rendue mobile; l'émétique, donné dès le commencement, aurait produit un mauvais effet, car alors la matière ſaburrale n'était pas diſpoſée à être évacuée, &, en la chaſſant par le vomiſſement, le malade eut été tué par l'inflammation qui cotninuait & qui eut augmenté.

## SEPTIÈME OBSERVATION.

Un forgeron, âgé de 66 ans, ſe portait bien depuis les ſix dernières années. Il mangeait peu, mais c'était un buveur déterminé, il eut la bouche amère pendant tout le mois de janvier, il n'avait point d'appetit & vomit ſouvent, ſpontanément, des matières amères, vertes; tout ſon ventre était douloureux, il n'avait pas de fièvre. Ayant été reçu à l'hôpital, au commencement de février, il retourna dans ſa famille après quatorze jours. Il ne ſe plaignait plus d'aucune incommodité. Il ne voulut pas reſter plus longtems entre nos mains, quoiqu'il eut éprouvé, en très-

peu de tems, l'effet ſalutaire de la décoction des racines de chiendent, de piſſenlit, de chicorée.

Les premiers accidens ſe développèrent de nouveau le 8 mars, il s'y joignit des douleurs des membres & une ſciatique qui le fixèrent chez lui pendant trois ſemaines. Confié de nouveau à mes ſoins, il fut guéri, après un petit nombre de jours, par les moyens que j'avais déjà employés, & par l'application d'un véſicatoire ſur la partie douloureuſe ; il retourna chez lui. Vers le 15 d'avril, il fut atteint des maux précédens, encore plus graves, qui le retinrent chez lui pendant un mois. Il vint à l'hôpital, fut ſoulagé par un émétique & ſortit. Il y rentra le 17 mai, il était décharné, il avait la peau ſeche, imperméable à la tranſpiration, il chancellait & était coloré en jaune verdâtre, par un ictère. Il avait la bouche amère, la langue villeuſe, recouverte d'un mucus jaunâtre. Une douleur du ventre, qui ſe reproduiſait de tems en tems, ſans cependant être forte, s'étendait de l'hypocondre droit ſur le côté voiſin, juſqu'à l'épaule. Il vomiſſait ſouvent & ſpontanément, ſur-tout après les repas, des matières vertes ſemblables à des fèces d'huile. Le ventre était libre, quelquefois lâche, le pouls petit, vîte, la proſtration des forces conſidérable, les chairs toutes fondues, la peau la plus ſèche était appliquée ſur ſes os.

Un délire calme, qui dura pendant les derniers jours de la maladie, précéda la mort, qui arriva le 5 juin.

## Ouverture du cadavre.

Le foie était d'un jaune verd, mou, toute sa substance parsemée d'un grand nombre de corps ronds, gros comme une noix, d'un blanc jaunâtre & semblables à du suif. La véscule du fiel contenait de la bile qui ressemblait à des fèces d'huile, qu'on ne put chasser dans le duodenum, par aucun moyen; le canal cholédoque très-étroit, était entouré, dans toute sa longueur, de corps ronds de la grosseur d'une fève, ils ressemblaient à des glandes endurcies, cartilagineuses. Le canal lui-même était dur dans toute son étendue. Le pylore, la partie voisine de l'estomac, le commencement du duodenum, étaient durs, épais & par-tout environnés, ainsi que le canal cholédoque, de corps durs & glanduleux. Tous les viscères thorachiques & abdominaux d'un jaune foncé. La substance même des os était jaune, mais moins cependant que les parties charnues. Les cartilages également colorés dans toute leur épaisseur étaient cependant moins jaunes que les os.

Os colorés en jaune dans l'ictère.

La substance du cerveau, les humeurs des yeux conservèrent leur couleur naturelle, les méninges étaient jaunes.

Méninges colorées en jaune.

## HUITIÈME OBSERVATION.

Un journalier, âgé de 62 ans, & un peu ivrogne, comme le ſont les hommes de ce métier, eut une fièvre continue qui ſe changeat bientôt enſuite en fièvre tierce, dont il guérit après trois mois & demi, il ſe porta bien enſuite. Quatorze jours étaient écoulés depuis qu'il avait eu des alternatives de friſſons & de chaleur. Un chirurgien lui adminiſtra un remède qui lui fit rendre beaucoup de ſaburre, par le haut & par & bas, ce qui procura quelque ſoulagement. Cependant ce malade conſervait, depuis ce tems, une peſanteur vers l'épigaſtre; il n'avait pas d'appetit, la région épigaſtrique était dure. Une toux légère ſollicitait l'excrétion d'une petite quantité de matières muqueuſes; l'hypogaſtre était mou, le viſage & la conjonctive avaient été jaunes pendant ces quatorze jours; il vomiſſait ſouvent ſpontanément les alimens qu'il avait pris. On le reçut à l'hôpital le 18 novembre, il était maigre, décharné, conſtipé, ſes excrémens étaient cependant colorés par la bile, il n'avait pas de fièvre.

Il mourut le ſoir du 9 décembre, on obſerva qu'il avait les extrémités froides pendant toute

la matinée, que les battemens de ſon pouls ne ſe faiſaient preſque plus reſſentir, & qu'ils devenaient inſenſibles lorſqu'on comprimait l'artère avec le doigt. Il conſerva ſa préſence d'eſprit, & la faculté de parler, juſqu'au dernier inſtant de ſa vie.

## OUVERTURE DU CADAVRE.

Après qu'on eut ſcié le crâne, on trouva la dure mère, (*méninge*), colorée en jaune, la ſubſtance corticale du cerveau était un peu plus pâle qu'elle n'a coutume de l'être, mais beaucoup plus dure (1); ce viſcère ne préſenta pas d'autres altérations. On vit un peu de ſéroſité entre la dure mère & la pie mère, (*méninge & méningine*), ainſi que dans les deux ventricules latéraux, plus dans le droit que dans le gauche. Le plexus choroide de ce côté, était couvert de petites hydatides, ces deux plexus étaient très-rouges. A l'endroit où les deux artères vertébrales (*cervicales poſtérieures*), pénétrent dans le crâne, leurs tuniques étaient recouvertes de lames oſſeuſes iſolées, & même oſſifiées en entier dans l'eſpace de quelques lignes. La droite l'était cepen-

---

[1] Il ſemble qu'aulieu *de exterior* on devrait lire *interior*. Alors il faudrait dire *la ſubſtance médulaire était beaucoup plus dure*, au lieu de *mais beaucoup plus dure*.

dant davantage que la gauche. Les poumons parſemés deçà & delà de petits points blanchâtres, durs, étaient preſqu'entièrement dans un état phlegmoneux commençant, plus durs, plus rouges, plus peſans que dans l'état naturel; ils avaient contracté, dans quelques points, quelques légères adhérences avec la plevre & le diaphragme.

Lorſqu'on ouvrit le ventre, on trouva l'eſtomac d'une tres-grande capacité, dont la partie poſtérieure était profondément colorée en rouge, par l'inflammation qui en pénétrait toute la ſubſtance, & s'étendait au loin. La partie de ce viscère voiſine du pylore, était fixée au foie par un lien membraneux, épais & très-ſolide. Le foie volumineux s'étendait beaucoup au-deſſous des côtes, dans la région épigaſtrique, il était coloré en jaune dans toute ſa ſubſtance. La véſicule du fiel, qui était enflammée, contenait une once ou un peu plus de pus blanchâtre, d'une conſiſtance plus forte qu'il n'a coutume d'être, mais elle ne renfermait pas du tout de bile. Le canal cyſtique était entièrement oblitéré par l'adhérence de ces parois, plus forte dans l'endroit où il ſort de la véſicule. On trouva le canal hépatique ſi dilaté, qu'il eut pu loger aiſément le pouce le plus gros, il pénétrait dans la ſubſtance du foie, comme par autant de racines, par des ramifications également dilatées. Il renfermait une bile gluante,

très-jaune, mais ce large canal s'ouvrait bientôt dans le canal cholédoque très-retréci, dont les parois très-dures avaient près de fix lignes d'épaiſſeur. La partie du duodenum où s'inſère ce canal, était beaucoup plus épaiſſe & plus dure que le reſte de cet inteſtin.

La plupart des inteſtins, livides & preſque tous retrécis, reſſemblaient à une corde. L'épiploon était gangrené, le méſentère, coloré en jaune dans toute ſon étendue, offrait des taches ronges plus larges dans quelques parties, qui ſemblaient produites par l'inflammation. Je trouvai les poumons remplis de petits grains ſemblables à ceux que j'avais rencontrés ſur la plupart des cadavres, ces grains étaient innombrables, de groſſeur & de la couleur d'un grain de millet, & durs comme un cartilage.

L'on trouva, ſur ce cadavre, l'eſtomac enflammé, ſans qu'on ait obſervé, chez ce malade, les ſignes ordinaires & les plus évidens de l'inflammation, comme cela arrive ſur beaucoup d'autres. Ceux qui palpèrent la région de l'eſtomac, ſentaient le foie, car ce viſcère occupait la place du ventricule, il en offrait le volume, ce qui n'eſt pas rare.

Inflammation de quelques viſcères, qui n'avait pas été accompagnée des ſignes ordinaires de cette maladie.

Le paſſage de la bile hépatique, dans le duodenum, était difficile, mais il y en coulait un peu. Les inteſtins devinrent livides, ſans que cet état

eut été précédé d'inflammation ; ou bien il y eut inflammation ſans qu'on en eut apperçu les ſymptômes.

Les réſolutifs énergiques ne conviennent pas à l'ictère chronique des ivrognes.

J'ai ſouvent vu l'ictère chronique, ſuivi de la mort, chez les hommes, ſur-tout chez les ivrognes, lorſque ces malades préférèrent les *réſolutifs énergiques* & rejetèrent le traitement, plus doux, par les émoliens, qui eut calmé la maladie. J'ai ſouvent obſervé, dans l'hôpital, & quelquefois plus anciennement, des vomiſſemens continuels des alimens, d'abord rares & qui ſurvenaient après les repas, devenir enſuite plus fréquens, quelle que fut la nature des alimens qu'on eut pris, ſoit qu'ils fuſſent trop ſolides ou qu'on en eut trop mangé. L'eſtomac ne retenait rien que du lait, coupé avec de l'eau, un peu de bouillon. Il ne pouvait même plus ſupporter ces alimens, & les malades périſſaient dans le maraſme. Alors je trouvai le pylore très-retréci & une grande partie de l'eſtomac voiſine du pylore, dure & demi-cartilagineuſe.

## NEUVIÈME OBSERVATION.

Un tailleur, âgé de 59 ans, & employé, depuis huit ans, comme bédaut dans une égliſe, avait, depuis longtems, des vomituritions, des rapports

rapports amers, ſur-tout le matin, il tombait aſſez ſouvent preſqu'en défaillance, s'abandonnait tous les jours à l'uſage du vin & de l'alkool, & mangeait fort peu. Sa bouche devint plus amère, un mois avant la maladie dont je vais parler, il eut du dégoût pour les alimens, & de tems en tems, des douleurs rhumatiſmales des membres, qui augmentaient pendant la nuit. Il avait ſoif. Le troiſième jour de ſa maladie, il prit trois bols qui lui firent vomir, une fois, des matières ſaburrales bilieuſes, il alla plus ſouvent à la ſelle. A la ſuite de ce remède, il commença à maigrir, à reſſentir des douleurs abdominales déchirantes & à jaunir. Il prit encore, quelquefois, une poudre compoſée avec le jalap, (*mirabilis jalapa*), & la ſcammonée, (*convolvulus ſcamonium*); mais tous les accidens augmentèrent. Il garda preſque toujours le lit pendant un mois entier.

Lorſqu'il vint à l'hôpital, le 7 décembre, il était dans la conſomption, ſa peau jaune, dans toute ſon étendue, était décharnée, imperméable à la matière de la tranſpiration & appliquée ſur les os. Il n'avait point d'appetit, ſes forces étaient épuiſées & ſon pouls petit & très-vîte. Après avoir pris des délayans, pendant quelques jours, il lui ſurvint une diarrhée colliquative, il mourut le 17.

## OUVERTURE DU CADAVRE.

Cartilages de couleur ictérique.

Lorſqu'on eut diſſéqué la peau qui recouvre la partie antérieure de la poitrine, on vit, d'abord, que les cartilages qui fixent les côtes au ſternum, étaient d'un jaune pâle, qui en pénétrait la ſubſtance intérieure; le péricarde était également jaune ainſi que la ſurface extérieure du cœur. Les poumons ne différaient gueres de l'état de ſanté. La ſurface ſupérieure du diaphragme était ſaine, mais l'inférieure jaune, raboteuſe, préſentait des lames cartilagineuſes, de différentes grandeurs. La couleur du foie d'un jaune verdâtre, obſcur, ſa ſubſtance très compacte & dure. La véſicule du fiel renfermait une bile noire, muqueuſe. L'eſtomac, beaucoup plus petit que dans l'état naturel, était jaunâtre; le pancréas, gros comme le poing & qui en avait preſque la figure, noueux, dur, on ne pouvait que difficilement le diviſer. Les inteſtins ne préſentaient rien contre nature, excepté le cœcum qui était diſtendu par des fluides élaſtiques, & l'extrémité du colon la plus proche du rectum, qui, du côté gauche, ſe dirigeait tranſverſalement vers le côté droit devant la derniere vertèbre des lombes. L'inteſtin rectum ſe portait, delà, du côté droit du ſacrum dans le baſſin juſqu'à l'anus. On voyait ſur le bord inférieur & flottant de l'épiploon, une ſérie de

Lames cartilagineuſes du diaphragme.

nœuds de différentes grandeurs, de formes différentes, les uns gros comme des fèves, les autres comme des pois, quelques-uns comme des noiſettes. Ils étaient en général d'une couleur ſombre & durs comme des cartilages, les glandes du méſentère étaient dures, la ſurface interne du péritoine un peu jaune dans toute ſon étendue, & garnie, dans quelques points, de ſaillies & de nœuds cartilagineux. On trouva dans l'abdomen, trois meſures de ſérosité jaune qui colorait le papier qu'on y plongeait. La plupart des membranes, le périoſte, les os même, la ſubſtance du cerveau étaient colorés en jaune. Ce dernier viſcère l'était moins.

Subſtance du cerveau légèrement ictérique.

## DIXIÈME OBSERVATION.

Une femme, âgée de 45 ans, qui avait un ictère de la couleur la plus intenſe, & plutôt brun que jaune, fit uſage de toutes ſortes d'inciſifs ſans être ſoulagée. Elle avait la bouche amère & des rapports bilieux. Un émétique, qu'on lui adminiſtra, lui fit vomir une quantité prodigieuſe de ſaburre bilieuſe; ſon teint devint moins jaune. On lui donna enſuite un émétique toutes les ſemaines, parce qu'elle avait encore des rapports amers, quelques jours après avoir

vomi, & que chaque émétique diminuait l'intenſité de l'ictère. Elle fut entièrement guérie après le ſixième émétique.

L'uſage des émétiques eſt cependant infidèle dans le plus grand nombre d'ictères.

J'ai obſervé que les émétiques convenaient rarement dans l'ictère, quoiqu'ils ayent été avantageux dans le cas que je viens de citer, & dans un très-petit nombre d'autres. Souvent cette maladie augmentait après l'uſage de ces remèdes, ou bien ils excitaient des mouvemens fébriles qui n'exiſtaient pas auparavant. Je n'ai donné les émétiques, avec avantage, que dans l'ictère peu ancien, qui n'était pas accompagné de fièvre, & après les avoir fait précéder d'un long uſage des délayans, de fomentations ſur l'épigaſtre, & chez des malades dont je jugeais les viſcères en bon état, avant l'invaſion de l'ictère.

## ONZIÈME OBSERVATION.

Exanthème ſcarlatin des ictériques.

On vit ſe développer, pendant cet automne, ſur trois ictériques, qui avaient pris des remèdes pendant quelques jours, un exanthème qui avait bien le caractère *ſcarlatin*, & des *miliaires rouges*. Ils étaient répandus principalement ſur les bras & les cuiſſes. Dès que ces exanthèmes parurent, on obſerva une diminution de l'ictère (1),

[1] J'ai vu ici un malade, âgé de 18 ans ou environ, dont le viſage était légèrement tuméfié, il avait les viſcères

qui guérit entièrement par l'uſage continué des mêmes remèdes.

L'exanthème ſcarlatin & le miliaire ſont-ils produits par la bile dans la fièvre ſcarlatine & miliaire, comme l'éryſipèle l'eſt ordinairement par cette humeur ?

---

abdominaux obſtrués & toute la peau colorée d'un jaune noir. On devait attribuer cet état à des maladies antécédentes plutôt qu'à une fièvre intermittente, dont il était guéri depuis peu. Retenu à l'hôpital à l'uſage des appétitifs légers, de l'extrait de genièvre, toute la ſurface de ſon corps, de la tête aux pieds, ſe couvrit de véſicules, remplies de ſéroſité, de formes différentes, mais dont les plus groſſes n'offraient guères plus de ſurface qu'une fève de haricot. Cette éruption ne fut point accompagnée de fièvre. On ne changea point le traitement, on diminua ſeulement le régime. Les exulcérations qui ſuivirent gênèrent ce malade pendant quelque tems. Après leur guériſon ſon teint était plus animé, l'ictère moins intenſe, l'intumeſcence du viſage diſſipée.

J'ai obſervé une autre fois chez une vieille femme dont la couleur de la peau reſſemblait à celle de ce malade, la même éruption véſiculaire ; mais, dans ce dernier cas, la fièvre accompagnait cet exanthème.

Une autre fois une éruption ſemblable n'occupait, chez un adulte, que la ſurface de l'abdomen & des reins.

Cette maladie doit être rangée parmi celles que Sauvages déſigne ſous le nom de *pemphigus*, Noſol. Méth. Cl. III. Ord. III. Ce médecin celèbre avait auſſi obſervé cette éruption ſans fièvre.

## DOUZIÈME OBSERVATION.

J'ai toujours trouvé la véſicule du fiel remplie de beaucoup de bile verte, & ſemblable à des fèces d'huile, dans les cadavres de toutes les perſonnes qui moururent dans les accès d'épilepſie, ſuite de la colique des plombiers. Le plus ſouvent l'ictère n'avait ni précédé, ni accompagné cette maladie, ou cela n'arrivait que rarement, alors l'ictère était léger.

## TREIZIÈME OBSERVATION.

Un cordonnier eut une fièvre putride, lorſque la maladie fut avancée, il lui ſurvint un ictère. La fièvre, qui, juſqu'alors avait été continue, devint remittente. Ce malade avait le pouls petit & célère, la langue très-ſèche, il était dans le maraſme; la décoction de quinquina guérit l'ictère & la fièvre.

## QUATORZIÈME OBSERVATION.

Les règles d'une jeune fille, âgée de 20 ans, étaient ſupprimées depuis cinq mois. Elle avait l'eſtomac douloureux depuis deux; elle éprouvait des chaleurs vagues & paſſagères, une diminution d'appetit & des laſſitudes. Vers le commen-

cement de juillet, elle prit un purgatif draſtique, qui lui fit rejetter, avec violence & à pluſieurs repriſes, une grande quantité de bile verte, elle alla auſſi beaucoup à la ſelle. Les tranchées, la fièvre, l'ictère ſuivirent ces évacuations, & lorsqu'elle vint à l'hôpital, le 6 août, elle avait la langue rouge, le pouls fort & accélèré. L'intenſité de la fièvre & de l'ictere étant augmentées, la conſtipation très-forte, elle commença à vomir ſpontanément ce qu'elle avait pris; elle ſouffrait alors des douleurs cruelles de l'épigaſtre. Aucuns remèdes ne la ſoulageaient. Le treizième jour, ſon humeur devint plus déſagréable, elle repouſſa tout ce qu'on lui préſentait, elle jettait des cris de tems en tems, quelquefois elle reſſentait des douleurs de reins. Enfin elle mourut le 15 août, étant ſans connaiſſance, ayant le teint d'un jaune verd, & après avoir accouché d'un fœtus mort depuis peu de tems.

Il paraît que cette malheureuſe avait pris du *ſulphas cupri*, (1) pour ſe faire avorter, remède

---

(1) Je n'ai point traduit les mots *ſulphas cupri* & ceux *juniperi ſabinæ*, qu'on trouve plus loin, l'uſage affreux que quelques perſonnes immorales font de ces ſubſtances, les dangers auxquels les femmes s'expoſent en cherchant à étouffer les germes des fruits d'un amour illicite, ou même, (oh! comble de démoraliſation!) d'un hymen trop fécond

dont le peuple connaît la funeſte propriété, & à qui l'on doit attribuer la mort de beaucoup de perſonnes du ſexe.

### Ouverture du cadavre.

A l'ouverture du cadavre, on trouva la véſicule du fiel remplie de bile d'un jaune verdâtre, le paſſage de cette humeur dans le duodenun, pouvait s'opérer aiſément par les canaux qui lui ſont deſtinés, & qui étaient très-amples. La ſubſtance du foie auſſi peu dure que l'eſt ordinairement celle des poumons chez les perſonnes bien portantes. Les inteſtins vides & renflés par la préſence des fluides élaſtiques. Le méſentère très-rouge dans pluſieurs points & comme échimoſé. Les canaux, deſtinés à porter la bile dans le duodenum, étaient-ils ouverts & auſſi amples pendant la vie de cette fille? ou bien étaient-ils reſſerrés par le ſpaſme, ou comprimés par la matrice qui ſe développait.

## QUINZIÈME OBSERVATION.

Une femme, âgée de 38 ans, n'était pas réglée depuis le mois de novembre, ſon ventre

---

pour la coquetterie, m'ont empêché de rendre en langue vulgaire des noms inutiles pour le plus grand nombre; heureux ſi cette précaution peut épargner de nouveaux crimes.

s'accrut peu-à-peu depuis ce tems, elle disait qu'elle n'était pas grosse.

Pendant la nuit du 9 mars, elle commença à vomir, tout-à-coup & plusieurs fois, les alimens qu'elle avait pris & ensuite des matières saburrales vertes. Elle était constipée depuis cinq jours, les frissons, le froid & la chaleur alternaient, il y avait oppression de la poitrine, soif ardente & douleurs cruelles du ventre.

Rupture de la vésicule du fiel & épanchement de la bile dans le ventre.

Elle fut reçue à l'hôpital, le 10 mars, vers midi; elle alla spontanément à la selle une seule fois & très-abondamment. On la saigna le soir, les mêmes accidens continuaient. Le 11 au matin, on lui tira, par une autre saignée, un sang très-épais, légèrement enflammé. La langue était seche & recouverte d'une croûte d'un blanc jaune. On tira, en la sondant, une grande quantité d'urine dont le cours était suspendu depuis trois jours. La malade ne pouvait supporter qu'on lui touchât le ventre, où elle ressentait une douleur continuelle, qui augmentait quelquefois, sur-tout dans l'hypocondre droit. La peau était jaunâtre, molle, le pouls fort, vîte, plein & dur. On fit une nouvelle saignée & l'on administra les mucilagineux, les huileux. On appliqua des fomentations émolientes sur le ventre, on donna des lavemens.

Des vomiſſemens ſpontanés qui ſurvinrent encore quelquefois, pendant la nuit du 12 avril, déterminerent l'éjection d'une grande quantité de matières érugineuſes, pituiteuſes enſuite, & noirâtres, ayant été ſaiſie de grand matin par les douleurs de l'enfantement; cette femme ſe mit ſur le baſſin, où elle accoucha, au milieu d'une perte abondante, qui ceſſait quelquefois, d'un fœtus, de cinq mois, qui vécut encore pendant une heure. Elle mourut trois heures après ſon accouchement.

## Ouverture du cadavre.

On ne trouva aucune altération dans la poitrine. Après avoir ouvert l'abdomen, on ramaſſa, dans ſa cavité, une livre de bile jaune, muqueuſe. Tous les inteſtins étaient légèrement enflammés dans quelques points, livides dans beaucoup d'autres; la couleur du foie plus pâle que de coutume, & d'une conſiſtance moins ſolide. La véſicule du fiel affaiſſée, préſentait une tache d'un rouge terne, large comme une petite pièce de monnaie. La bile qui en ſortait par la preſſion, l'eau qu'on y injecta, prouvèrent qu'elle était perçée au milieu de cette tache. Dans la partie de la véſicule directement oppoſée à celle qui était perçée, on voyait une tumeur enflammée de la groſſeur d'un pois. La véſicule contenait

deux calculs de la groſſeur d'une noiſette, leurs angles étaient obtus. L'eſtomac très-volumineux contenait une grande quantité de matiere noire, légerement muqueuſe & qui reſſemblait preſque à du rob de ſureau, délayé dans l'eau, & à la petite quantité de celle que cette malade avait rejettée dans les derniers vomiſſemens. On pouvait aiſément placer ſon pouce dans le pylore. Le duodenum livide & très-vaſte reſſemblait plutôt au colon. Les canaux hépatiques, cyſtiques, cholédoques étaient ouverts. En diſſéquant la matrice, on trouva le placenta placé ſur l'orifice de ce viſcère. J'ai découvert, par la ſuite, que cette femme avait voulu détruire par l'uſage de l'infuſion (*juniperi ſabinæ*), le fruit d'un amour clandeſtin.

## SEIZIÈME OBSERVATION.

Une femme, âgée de 40 ans, n'eut pas dutout ſes règles pendant deux ans, elle ſe portait bien d'ailleurs. Un an était écoulé depuis qu'elle avait fait une chûte d'un endroit élevé. Elle aſſurait cependant n'en avoir ſouffert aucun mal, qu'elle s'était bien portée enſuite juſqu'à ce qu'elle éprouvât, ſurtout après les repas, un ſentiment de preſſion vers l'épigaſtre; ſix mois étaient écoulés depuis

qu'elle avait commencé à reſſentir cette incommodité, elle ne ſouffrait point d'ailleurs du tout. Ses amies lui conſeillèrent de boire un vin amer. Il lui fit rejetter, de tems en tems, des matières muqueuſes, viſqueuſes, & enfin ſes alimens. Elle ne vomiſſait point lorſqu'elle était à jeûn, lorſque le vomiſſement ſe reproduiſait, le ſentiment de preſſion, vers le cardia, augmentait. Il y avait cinq ſemaines que, ſans avoir rien reſſenti qui annonçât la rupture d'un abcès, elle avait vomi, d'après l'aſſurance de ſon médecin, une matière purulente, d'abord pure & enſuite tachée de ſtries ſanguinolentes. La quantité de matière qu'elle avait rejettée par intervalle, était de quatre à cinq meſures. Elle reſſentit enſuite moins de preſſion & fut ſoulagée. Cependant cette femme auparavant graſſe & robuſte, devenait de jour en jour, plus maigre. Tel était ſon état lorſqu'elle vint à l'hôpital, le 1.er mars 1777. Après trois ſemaines, le peu de forces qui lui reſtaient, s'abattirent. Elle n'avait plus d'appetit, ne reſſentait plus de chaleur, n'éprouvait point de ſoif, elle vomiſſait de tems en tems, ſur-tout après avoir mangé. Les matières qu'elle vomiſſait, étaient acides, d'une couleur cendrée, brune, noire & tachaient le linge comme de l'encre. Le ſoulagement ſuivait le vomiſſement. Elle éprouvait de l'ardeur vers la région de l'eſtomac, le long de

l'œſophage juſqu'à la gorge. Elle était conſtipée; elle avait le pouls ſerré, ſans être faible, à peine plus vîte que dans l'état naturel. Elle ne ſuait point pendant la nuit; elle ne pouvait ſe tenir couchée ſur le côté droit qu'avec peine, cette poſition ſollicitait le vomiſſement. On reſſentait dans la région qu'occupe l'eſtomac, vers l'hypocondre gauche, une tumeur large comme la main, dure & douloureuſe au toucher. Vers le 27 mars, cette femme était d'une pâleur mortelle. A peine reſſentait-on ſa tumeur depuis près de quinze jours. Le pouls était petit, faible, le viſage & les membres légèrement œdèmatiés, la reſpiration peu ſenſible. Cette infortunée reſtait toujours couchée ſur le côté malade. Elle conſerva ſa préſence d'eſprit & mourut le matin du 28 mars.

## Ouverture du cadavre.

Le lendemain on fit l'ouverture de ſon cadavre. Le côté gauche de la poitrine contenait deux livres & demie de ſéroſité jaunâtre; le côté droit en renfermait, tout au plus, une once. Une hydatique, groſſe comme une noiſette, était fixée au poumon droit par un pédicule mince. Les deux poumons parſemés de petites taches noires, étaient ſains d'ailleurs; le cœur petit. Il n'y avait pas du tout de ſéroſité dans le péricarde; on en trouva peu dans l'abdomen. La partie convexe

du foie avait contracté, avec le diaphragme, des adhérences à l'aide d'une membrane qu'il fallut rompre avec le doigt ; le lobe gauche de ce viſcère, qui occupait la place deſtinée à l'eſtomac, s'étendait juſqu'à deux travers de doigt au-deſſus de l'ombilic. C'était lui qui cauſait la dureté qu'on avait ſi ſouvent reſſentie lorſqu'on appliquait la main ſur cette partie, & qu'on diſait diminuée pendant les derniers jours de ſa vie. La partie concave du foie, où eſt logée la véſicule du fiel, avait contracté des adhérences très-fortes avec le duodenum, à l'endroit de l'inſertion du pylore dans cet inteſtin, celui-ci était auſſi très-adhérent avec les parois de cet orifice de l'eſtomac, dans l'étendue de trois travers de doigt. Le colon tranſverſe adhérait, de même, avec le duodenum. Lorſqu'on eut diviſé, avec un ſcalpel, les adhérences du foie & de l'eſtomac, on vit un ulcère large d'un travers de doigt; le duodenum ulcéré, d'un côté, près du pylore, le lobe du foie de l'autre, les parois de l'ulcère épaiſſis, la matière qui en découlait, était noire, de l'odeur la plus forte, acerbe, & comme acide. On ne trouvait aucune trace de la véſicule du fiel & des canaux biliſères, il paraiſſait que ce réſervoir de la bile & ſes conduits avaient été corrodés, & que la véſicule était le foyer de l'ulcère. L'eſtomac, très-volumineux,

Abſence de la véſicule du fiel avait-elle été rongée par un ulcère ?

rempliſſait tout l'hypocondre gauche, il était plein de la même matière noire que cette malade avait vomi. La rate, très-petite, était très-adhérente avec l'eſtomac. Le colon tranſverſe, après s'être fortement uni avec le duodenum & le pylore, deſcendait juſqu'à trois doigts au-deſſous de l'ombilic, ſe dirigeant enſuite en haut & à gauche, il formait le coude qu'on remarque à l'endroit de la rate. L'épiploon & le méſentère étaient comme dans l'état ſain. Les inteſtins livides. Le rectum ſe repliait ſur lui-même, ſur le fond de la matrice, & au lieu de ſe replonger directement dans le baſſin, au-deſſous de la matrice & du vagin, il ſe rendait à l'anus en faiſant différentes inflexions. La partie poſtérieure de la matrice & les ovaires, petits & aſtrophiés, adhéraient fortement au rectum, Les trompes de fallope, groſſes comme le doigt, contenaient une ſéroſité jaune & mucilagineuſe. Les ovaires, les bords frangés des trompes, les trompes elles-mêmes étaient adhérentes, entr'eux & le rectum, dans toute leur étendue, par une ſorte de membrane qu'on pouvait à peine couper avec le ſcalpel, parce qu'on ne la diſtinguait que très-difficilement d'avec ces viſcères. La matrice très-petite, contenait, dans l'épaiſſeur de ſes parois, du côté droit, une tumeur ronde, dure, groſſe comme une noix, qui oppoſa, au ſcalpel, la réſiſtance

Adhérences très-intimes de la matrice des trompes avec le rectum.

d'un cartilage mou; elle était blanche & pouvait être enlevée, de l'épaiſſeur des parois qui la logeaient, comme d'un follicule. On remarquait deux excroiſſances blanches, de quatre lignes de longueur ſur une de largeur, qui ſortaient de la face inférieure & interne du cou de la matrice.

Etat d'un goitre & ſa diſſection.

La glande tyroide était groſſe comme le poing, en l'ouvrant, on trouva une ſorte de mucilage dans ſa ſubſtance, qui était comme céluleuſe, ſes différentes cavités formées intérieurement par des cloiſſons cartilagineuſes & remplies d'une mucoſité claire & de célules membraneuſes. Jamais on ne s'apperçut que cette malade craignit d'être ſuffoquée, pendant la nuit, elle ſe couchait toujours la tête baſe & preſqu'horiſontalement. Pourquoi vomiſſait-elle lorſqu'elle ſe couchait ſur le côté droit ?

Les muſcles abdominaux, & ſur-tout les muſcles droits, (*ſterno pubiens*), oppoſent au toucher, chez les ſujets charnus, qui travaillent beaucoup, une dureté qu'on rapporte aux viſcères. La ſaillie du foie fait croire que l'eſtomac eſt endurci. Je regrette bien de n'avoir pas examiné plus attentivement la nature de la matière ichoreuſe, qui avait une odeur acide ſi pénétrante. Quoique la ſuppuration fut du plus mauvais caractère, cette malade n'avait cependant jamais eu de fièvre.

DIX-

## DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

Le 5 décembre 1779, on apporta, à l'hôpital, une femme très maigre, décharnée, âgée d'environ 34 ans, qui était dans le délire depuis quatre jours. Il y avait dix ans qu'elle était mariée, son mari nous dit qu'elle avait eu de fréquentes cardialgies, depuis les premiers jours de juillet; qu'alors elle commença à maigrir, qu'il lui était survenu des tranchées très-fréquentes, & que, depuis quatre mois, moins huit jours, elle vomissait ses alimens, d'abord plus rarement, & ensuite tous les jours plus souvent. Que, depuis deux mois, cette femme, qui avait habituellement le ventre serré, était tellement constipée, qu'elle ne rendait un peu de matières durcies qu'à l'aide de lavemens irritans. Il ajouta qu'elle buvait souvent jusqu'à l'ivresse, qu'elle n'avait eu qu'un enfant, longtems avant sa maladie; elle mourut le même jour qu'elle fut confiée à nos soins.

### OUVERTURE DU CADAVRE.

Lorsqu'on l'ouvrit, on trouva le pylore étroit, & plus dur que de coutume, à peine pouvait-il donner passage à une plume à écrire. Plusieurs corps glanduleux, durs & gros, entouraient cet orifice de l'estomac & du duodenum, la véficule

du fiel qui était reſſerrée, de manière à reſſembler, par ſon volume & ſa figure, à une fève, était remplie par un petit calcul, ou plutôt par du *ſable bilieux*. Le canal cyſtique oblitéré, imperméable, les conduits hépatiques & cholédoques libres. On trouva le foie en bon état, les gros inteſtins remplis d'une grande quantité d'excrémens. Le muſeau de la matrice dur, cartilagineux. On a rencontré de ſemblables altérations du ſyſtême gaſtrique & bilifere dans d'autres cadavres d'ivrognes.

## DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

Métaſtaſe bilieuſe

On voit ſouvent des métaſtaſes bilieuſes, différentes, ſe faire ſur diverſes parties. Il a ſouvent été facile d'obſerver, chez des pleuro-péripneumoniques, l'expectoration de crachats très-verds & entièrement érugineux, la langue poracée ou couleur de verd de gris. Les poumons étaient alors très-enflammés, & cette inflammation pouvait être produite par cette bile âcre. J'ai trouvé, en diſſéquant, dans différentes parties du corps & principalement dans la poitrine, une bile peu épaiſſe, couleur de ſaffran, qui s'y était portée, elle colorait, en jaune, le linge ou le papier, elle était légèrement glutineuſe, comme du vin

gras, & reſſemblait en tout, d'après l'expérience, à la bile que je prenais dans la véſicule du fiel, & que je délayais dans l'eau. Cependant le paſſage de cette humeur dans le duodenum était libre.

## DIX-NEUVIÈME OBSERVATION.

J'ai guéri, pendant cet automne, un ictérique avec la décoction de fleurs d'arnica, (*arnica montana*), & un autre avec le fiel de taureau donné d'abord à la doſe d'un gros & enſuite à celle de deux. La gomme ammoniaque, délayée dans le vinaigre, & donnée tous les jours, d'abord à la doſe d'un gros & enſuite à la doſe de deux gros, fut très utile chez un autre malade qu'un épanchement de bile avait coloré en verd.

Pendant l'hyver & les conſtitutions inflammatoires, il ne fallait ordinairement oppoſer à l'ictère que les ſaignées & les boiſſons antiphlogiſtiques. Les réſolutifs étaient contraires.

## VINGTIÈME OBSERVATION.

Origine de quelques cataractes.

M'étant informé à quelques cataractés de la cauſe de leur maladie, ils m'aſſurèrent qu'ils avaient, tout-à-coup, été privés de la vue, pen-

dant une fièvre aiguë que je reconnaissais être une fièvre saburrale, mais on peut observer aussi plusieurs autres causes différentes de la cataracte.

## CHAPITRE VI.

### *De quelques affections nerveuses.*

### OBSERVATION PREMIÈRE.

#### *Danse de Saint-Gui.*

Extrait de racine de belladone (atropa belladona), dans la danse de Saint-Gui.

Une jeune fille, âgée de 5 ans, qui s'était toujours bien portée, eut beaucoup de peur de ce qu'une voiture, où elle était avec ses parens, versa dans un chemin, vers le 15 novembre 1778. Elle ne présentait aucun symptôme de blessure & ne ressentait de douleurs nulle part. Aussitôt après sa chûte, elle exécutait tous ses mouvemens beaucoup plus vîte, beaucoup plus promptement qu'à sa coutume, comme à la dérobée, & cependant avec ordre; huit jours après, elle commença à faire des mouvemens extraordinaires, à gesticuler; elle ne se tenait plus solidement, & ne pouvait plus prononcer ses mots comme auparavant cet accident. Enfin elle ne se tenait plus debout ou assise d'aucune manière, les mouvemens de toutes ses articulations étaient

différens, ſemblables à des geſticulations, très-vîtes, elle ne pouvait rien prononcer. Les mouvemens de ſa bouche & de ſes lèvres étaient continuels, & les contorſions de cette partie biſarres. Elle dormait très-tranquillement pendant la nuit, ſon corps n'était point agité, elle avait conſervé ſon appetit. On la confia à nos ſoins le dix-huitième jour de ſa maladie.

Je lui donnai d'abord un remède ſalin & ecoprotique, & enſuite un émétique, après quelques jours d'intervalle, j'en réiterai l'exhibition ; les accidens ne diminuaient pas. Je lui donnai enſuite les fleurs de zinc, ( *oxide blanc de zinc par ſublimation* ), que j'employai ſans mêlange ; elle en prenait deux grains toutes les quatre heures. Il n'y eut aucun changement. J'abandonnai ce remède après ſept jours. J'aurais peut-être dû continuer plus longtems cette expérience. Mais je ne voulus pas perdre de tems ; je craignais que cette maladie ne jettât des racines trop profondes, & que les nerfs ne contractaſſent l'habitude de ces mouvemens.

Je donnai l'extrait préparé avec le ſuc récent de la racine de bella-done, ( *atropa bella-dona* ), à la doſe d'un grain dans vingt-quatre heures, adminiſtré de manière que la malade en prit un ſixième de grain toutes les quatre heures. Après deux jours, on apperçut un mieux léger. On augmenta en-

ſuite la doſe d'un demi-grain, on la délayait dans l'eau commune. Six jours après, elle pût ſe lever, dans ſon lit, & ſe mettre ſur ſon ſéant, ſans aide; elle ſe tenait ſeule, apres huit jours, & faiſait quelques pas. A la fin de décembre 1778, elle marchait dans la ſalle & dans les promenoirs; elle courait même aſſez vîte. Ses bras n'étaient pas entièrement guéris, car elle ne pouvait pas prendre ſes alimens avec ſa main; ſon bras & ſa main droits s'éloignaient quelquefois de l'objet vers lequel elles les dirigeait. Elle prononçait tous les mots, parlait avec ordre, & cependant avec un peu de peine & d'embarras. On voyait quelquefois des mouvemens des lèvres extraordinaires. Elle prit, pendant quelques jours, deux grains de l'extrait ci-deſſus, divisés en ſix doſes.

Elle eut, le 30 décembre, une fièvre quotidienne légère, on lui donna un laxatif doux, & & enſuite le quinquina. Pendant la durée de la fièvre, elle ne fut pas mieux, ni plus mal.

Le 6 janvier 1779, elle n'avait plus de fièvre. Je lui preſcrivis pour ce jour le liniment ſuivant: ℞ eſprit de ſerpolet, (*thimus ſerpillum*), teinture de caſtor, (*caſtor fiber*), de chaque deux onces, camphre demi-gros. Mêlez pour frotter, tous les matins, les lombes, les épaules, les bras.

Elle ſe ſervit très-adroitement & très-à-propos de ſes deux bras pour prendre ſes alimens. Le 9,

le 10 & le 11 janvier, elle était bien, gaie, elle sortit guérie.

## SECONDE OBSERVATION.

Usage du même extrait dans une convulsion.

Une jeune fille de 11 ans, fut confiée à mes soins, au printems de 1778, depuis trois ans, si je ne me trompe, elle avait souvent de légers frissons de tout le corps, comme si on l'eut arrosée, sans qu'elle s'y attendit, avec de l'eau froide. Tous ses membres éprouvaient, pendant un instant, de légères convulsions, aussi peu durables qu'un éclair, elle conservait l'usage de ses sens, pendant cette convulsion passagère, dont elle éprouvait, tous les jours, les retours très-fréquens. Ces convulsions la renversaient rarement. Je lui avais donné le quinquina, la valeriane sauvage, (*valeriana officinalis*), les feuilles d'oranger, (*citrus aurantium*), l'assa fœtida, le camphre, les fleurs de zinc, (*oxide blanc de zinc par sublimation*), &c. Ces accidens n'étaient pas du tout diminués. Je lui administrai enfin l'extrait de racine de bella-done, (*atropa bella-dona*), elle en prit d'abord un grain dans vingt-quatre heures, de telle sorte qu'on lui en donnait un sixième de grain par dose. Je lui en fis prendre, enfin, deux grains dans le même tems, peu de jours après; elle commença à avoir

moins de convulsions ; elle n'en eut plus du tout après quatorze jours. L'extrait me manqua, & il m'était impossible de m'en procurer alors. Cette jeune fille alla en Hongrie, où elle eut encore quelques convulsions, mais beaucoup plus rares & plus fugaces qu'au commencement. Elle sortit de l'hôpital grasse & très-bien portante.

## TROISIÈME OBSERVATION.

Usage du même extrait dans l'épilepsie

Je donnai ce même extrait à une jeune orpheline, très-pauvre, âgée de treize ans, & qui était épileptique depuis trois années. Elle n'en prit d'abord que de très-légères doses. Je lui en administrai ensuite de plus fortes, de sorte qu'elle en prit huit grains, dans vingt-quatre heures, divisés en six doses. Elle avait tous les jours des accès. Par l'usage de ce remède, elle obtint de passer des jours entiers sans en éprouver. Cette maladie ne se reproduisit point, à une certaine époque, pendant huit jours entiers ; elle se montra ensuite mais beaucoup moins fréquemment. Le paroxisme me paraissait, le plus souvent, être d'autant plus grave qu'il y avait plus longtems que cette malade en était exempte. Je ne pus suivre plus longtems cette expérience, parce qu'un des parens de cette fille l'emmena de l'hôpital.

## QUATRIÈME OBSERVATION.

Changemens opérés dans le corps humain par l'usage de l'extrait de belladone.

Le célèbre de Wafferberd, recommendable par sa vaste érudition, dans tous les genres, & auquel j'avais confié un peu d'extrait de belladone, (*atropa bella-dona*), pour en faire l'essai, s'il en trouvait l'occasion, éprouva sur lui-même, la propriété de ce remède; il m'a écrit ce qui suit, cela est parfaitement d'accord avec mes observations: « l'usage des pillules d'extrait de » bella-done, (*atropa bella-dona*), dont j'ai » fait l'essai sur moi-même, m'a causé une grande » sècheresse de la bouche & de l'œsophage, » qui sollicitait la soif. J'éprouvai aussi une séche- » resse des narines & des yeux, & un sentiment » d'ardeur dans ces organes & les paupières; » lorsque j'en prenais quatre fois par jour, ces » symptômes étaient plus graves. Quand je vou- » lais augmenter la dose, le mal de tête survе- » nait. Je lisais difficilement à la lumière des » bougies; les lignes me paraissaient sautiller; il » fallait approcher de très-près de mes yeux, » ce que je voulais lire. Je ressentais un goût » vineux, mon pouls était un peu plus mou, » plus lent que d'ordinaire. J'éprouvai ensuite » une certaine ardeur au cardia, le mal de tête » ne fut pas toujours une suite de l'augmenta-

» tion de la dose de ce remède. Il était accom-
» pagné d'une sorte de stupeur & de moins de
» pénétration de l'esprit ».

## CINQUIÈME OBSERVATION.

Usage de l'extrait de bella dona & de l'électricité contre l'épilepsie invétérée.

Le fils du conseiller S****, âgé de 4 ans, éprouvait souvent une sorte de frayeur, qui fut, au commencement momentannée, accompagnée d'une convulsion légère & subite des bras. On n'en connaissait point la cause. Cette affection devint plus fréquente, plus longue & plus grave. Elle se changea enfin en une véritable épilepsie, dont il éprouvait souvent un accès tous les jours & quelquefois davantage. Il fut quelquefois quatorze jours, & même plus longtems, sans avoir d'accès, quoiqu'on ne connut point de cause manifeste de ce mieux. Les remèdes nombreux que prit cet enfant, pendant plusieurs années, ne produisirent d'autre effet que de paraître augmenter la force du mal, & d'en rendre les accès plus fréquens. Il avait fait usage des anthelmintiques différens, du musc, du camphre, du castoreum, de la valeriane, (*valeriana officinalis*), de l'assa fœtida, du fer, des feuilles d'oranger, de quinquina. On lui avait même fait boire du sang menstruel.

Il avait 13 ans lorſqu'il fut confié à mes ſoins. Je lui donnai, à la fin de l'été 1779, de l'extrait de racine de bella-done, d'abord à très-petite doſe, que j'augmentai peu-à peu, de ſorte qu'à la fin de l'année, il en prenait vingt grains en cinq doſes, dans vingt-quatre heures.

Dès qu'il eut pris cet extrait, les accès commencèrent à ſe calmer, ils ne ſe montraient plus enſuite pendant des ſemaines entières. Lorſqu'ils reparaiſſaient, ils n'étaient pas complets, ils ne le renverſaient point, ils lui laiſſaient ſa préſence d'eſprit, & ceſſaient auſſi-tôt, ſur-tout lorſque quelqu'un parlait avec force à ce malade effrayé. Il eut cependant enſuite un véritable accès d'épilepſie, pendant la nuit en dormant. Je lui preſcrivis de prendre une doſe de cet extrait en allant ſe coucher, & une autre au milieu de la nuit; les accès ne revinrent plus pendant la nuit, ils furent plus rares & incomplets pendant le jour. J'eſpère que le remède qui a calmé cette maladie, la guérira entièrement. Pendant qu'on imprime ceci, ce malade eſt électriſé tous les jours; depuis pluſieurs ſemaines, on emploie l'électricité & l'extrait de bella-done, on n'a obſervé aucun accès d'épilepſie même incomplet.

## SIXIÈME OBSERVATION.

*Convulsion suite de la peur.*

Une petite fille, âgée de 8 ans, qui avait toujours joui d'une bonne santé, fut effrayée, la veille de Saint-Nicolas, par l'image d'un phantôme. Vingt-quatre heures après cette peur, pensant encore être épouvantée, quoique rien ne l'effrayât, cet enfant se jette, tout à coup, sur son père, en criant que le phantôme était prêt à la saisir. Cette frayeur, accompagnée de cris, se reproduisit, jusqu'alors, souvent tous les jours, sans qu'on s'y attendit, elle ne se montra cependant ensuite qu'après plusieurs jours, alors, elle se refugiait entre les bras de la personne la plus voisine. Elle éprouva quelquefois ces mêmes accidens dans l'hôpital; elle courait, jettait des cris, extravaguait & faisait des folies pendant quelques minutes.

Je lui fis prendre, tous les jours, un grain d'extrait de bella-done, (*atropa bella-dona*), elle eut l'esprit égaré pendant tout le second jour, après l'usage de ce remède. Elle passa la nuit sans dormir, & n'eut point ensuite d'accès jusqu'au 2 novembre; elle en eut alors un qui dura pendant quelques minutes. Je lui donnai le len-

demain deux grains d'extrait ; elle eut un nouvel accès, j'augmentai d'un grain la dose du remède. Les paroxismes qui devenaient plus fréquens, étant accompagnés de faiblesse d'esprit & de convulsion d'un bras ou d'une jambe, ou des deux à la fois, un sommeil qui se dissipait bientôt terminant l'accès, & cette maladie paraissant se rapprocher de plus en plus de l'épilepsie, pendant l'usage de la bella-dona, je pensai que les vers pouvaient contribuer à la maladie de cette enfant, de la campagne, qui était pauvre, maigre & qui avait le teint couleur de terre. Je commençai donc à la purger avec des anthelmintiques. Les paroxismes furent plus fréquens. Elle prit donc du camphre avec l'extrait de camomille, (*anthemis nobilis*), mais jusqu'alors ce fut sans effet. Soumise ensuite à l'action du fluide électrique, son teint devint meilleur & les accès furent plus rares & beaucoup plus légers.

## SEPTIÈME OBSERVATION.

### *Danse de Saint-Gui.*

Danse de Saint-Gui guérie par l'usage des anthelmintiques & des incisifs des glaires

Un jeune tonnelier, âgé de 16 ans, se plaignit, le 23 mai 1779, d'avoir des tournemens de tête, il se portait bien d'ailleurs. Le lendemain, les vertiges étaient plus forts, il ressentait de la

chaleur avec un ſentiment de preſſion vers l'épigaſtre, les hypocondres étaient météoriſés, les rapports acides, il avait des nauſées, des envies de vomir, une légère fièvre vague, une douleur ſemblable à celle du rhumatiſme dans le bras gauche, il y reſſentait une demangeaiſon, ſuivie quelquefois d'une légère contraction & de convulſion momentannée. Il était agité pendant la nuit.

Le 26 mai, ſon bras gauche geſticule, s'agite de plus en plus irrégulièrement, & eſt moins ſoumis à la volonté. Les autres accidens continuent. Le 27, il eut un accès de colère, tous les ſymptômes augmentèrent, la jambe gauche fut agitée de mouvemens irriguliers. Le 28, la langue ſe couvrit de petites puſtules, la bouche fut entraînée du côté gauche. On vit auſſi quelques puſtules ſe développer ſur le viſage. Le 30 mai, les premiers accidens augmentaient. On fit une ſaignée, qu'on réitéra le lendemain; il n'obtint aucun ſoulagement; il paſſait les nuits dans une grande agitation.

Ce malade fut reçu à l'hôpital le 1.er juin, indépendamment des ſymptômes ci deſſus détaillés, ſa langue était blanchâtre, il avait toujours été conſtipé.

Après avoir pris des délayans ſalins, on lui donna un émétique. Il rejetta une ſaburre amère.

La fièvre & les anxiétés précordiales disparurent, Les membres furent plus tranquilles. On lui administra ensuite des eccoprotiques. Il fut tellement soulagé qu'il ne se plaignait presque plus, le 7 juin, que d'une douleur rhumatismale du bras & de l'épaule gauche. Après lui avoir fait appliquer un vésicatoire entre les épaules, je lui fis boire des diaphorétiques, mais le lendemain 8 juin, il commença à pleurer sans sujets évidens, à gesticuler de tous ses membres, du tronc, de la tête, des muscles de la face, & à dire beaucoup de choses futiles. Les gommes résines augmentèrent les accidens, le camphre les rendit très-graves. Ce malade se plaignit d'avoir toujours la bouche pâteuse & les dents sales. Les eccoprotiques salins le soulagèrent encore, sans le guérir. L'extrait de racine de bella-done, (*atropa bella-dona*), causa le vertige, la céphalalgie, le délire, la fureur. J'en cessai l'usage, & je crus devoir répéter les évacuations avec la rhubarbe, les sels neutres & l'oximel scillitique. Ces remèdes firent rendre de la pituite & un vers, (ce malade raconta qu'il avait autrefois rendu des vers à différente reprise), ils entretinrent la liberté du ventre. La saburre de la bouche, les douleurs & les mouvemens déréglés des membres, tous les autres accidens furent diminués, par ce moyen, de sorte que,

vers la fin du mois, il retourna dans sa famille étant bien guéri.

## HUITIÈME OBSERVATION.

*Danse de S.t-Gui, semblable à la première.*

Même maladie guérie par le même moyen.

Une autre jeune fille avait eu un rhumatisme opiniâtre, qu'on négligea, & qui se changea de lui-même en danse de Saint-gui, cette maladie dépendait de la présence d'une pituite amère dans les premières voies, elle fut guérie par les incisifs, les eccoprotiques, la rhubarbe, *l'arcanum duplicatum*, (sulfate de potasse), & l'oximel scillitique. Les stimulans, l'extrait de racines de bella-done, les fleurs de zinc, (*oxide blanc de zinc par sublimation*), l'électricité, nuisirent au traitement de cette maladie, causée par les glaires contenues dans les intestins & par les vers.

## NEUVIÈME OBSERVATION.

*Tetanos de la mâchoire qui survint à des fractures & des contusions, & qui fut suivi de la mort.*

Magdeleine Kaneingerin, fut blessée le 26 juin, par un accident extraordinaire, l'explosion d'un moulin

moulin de magasin à poudre. Elle eut le bras droit fracturé dans deux endroits, une plaie cutannée, au-dessous de la malléole externe du pied gauche, la jambe & la cuisse gauches, les fesses très échimosées. On la pansa bien, elle se trouvait beaucoup mieux que tous les autres blessés par le même accident. On la saigna.

Elle eut, le troisième jour, une légère douleur pongitive du côté gauche, une petite fievre; une saignée & des boissons émolientes dissipèrent cette douleur le même jour. Cependant la plaie cutannée du pied commença à se gangrener dans la même journée; on fit des scarifications sur cette partie, on la pansa avec l'essence de térébenthine, (*l'huile volatile de térébenthine*), le camphre, l'onguent de styrax, &c. Le 7, les parties gangrenées se détachèrent. Le tendon était entièrement découvert, à nud, d'une belle couleur. La malade ne ressentait de douleur nulle part. Le 9 au soir, tard, elle ressentit quelques accès de tetanos de la mâchoire; ce spasme continua pendant la nuit de sorte qu'on ne pouvait, qu'avec beaucoup de peine, placer le petit doigt, entre les mâchoires. Elle eut, de tems en tems, de la difficulté d'avaler pendant cette nuit. Les lavemens ne pouvaient que difficilement déterminer des selles, elle avait toujours la bouche amère, & trouvait cette saveur à tous les ali-

mens. Elle reſſentait auſſi, quelquefois, une tenſion douloureuſe de la nuque, & elle ſe plaignait de ce que ſa tête était fortement entraînée en arrière. Les ſymptômes étaient les mêmes le lendemain matin, dixième jour de la maladie; on employa des bains entiers, des cataplaſmes émoliens & anodins, ſur la mâchoire, des lavemens. Elle prit quatre grains d'opium, en ſix doſes, dans une mixture propre pour les nerfs. Elle ſe trouva ſoulagée après le bain. L'opiſthotonos fut moins fort & plus rare; ſes mâchoires pouvaient s'ouvrir un peu davantage, mais elles ſe reſſerrèrent de nouveau, pendant la nuit, de ſorte qu'elles laiſſaient à peine, entr'elles, une ligne de diſtance. Cette malade était dans le même état le matin du onzième jour que pendant la nuit, l'opiſthotonos ſe reproduiſait ſouvent, mais légèrement. Elle prit, pendant ce jour, cinq grains d'opium, dans une mixture appropriée. On appliqua un cataplaſme avec des feuilles de juſquiame, [*hyoſaciamus niger*], les fleurs de camomille, [*anthemis nobilis*], & le crotin de cheval. Elle n'en obtint aucun ſoulagement. On lui donna de légères doſes de tartre émétique, [*tartrite de potaſſe ſtibié*], adminiſtrés comme altérant, anti ſpaſmodique & non comme émétique. Ce remède cauſa des nauſées inutiles qui ne la ſoulagèrent point; la malade ne dormit plus pen-

dant la nuit. On lui donna le lendemain, douzième jour de la maladie, la mixture ſuivante: ℞ camphre broyé dans un mucilage de gomme arabique, demi gros, opium pur, ſept grains, ſyrop diacode une once & demie, eau de camomille, cinq onces; à prendre par cuillerées, toutes les deux heures. On la baigna deux fois, elle ne fut point du tout ſoulagée. Le tetanos parut dans un tems où cette malade ne ſe plaignait d'aucune douleur & où elle était très-bien. Une grande partie de l'échimoſe était diſſipée. A la partie inférieure & externe du femur gauche, il s'était formé ſpontanément un petit ulcère qui verſait une grande quantité de ſanie rougeâtre.

Cette malheureuſe paſſa cette nuit ſans dormir, les accès d'opiſthotonos étaient plus fréquens, on lui donna la même mixture que la veille, on y avait ajouté un peu plus d'opium. Il n'y eut point de ſoulagement. Le 13, les paroxiſmes d'opiſthotonos furent plus forts & plus fréquens, la déglutition devint, de jour en jour & d'heure en heure, plus difficile. Cette malade ſe trouvait mieux ſur ſon ſéant, & lorſque, à l'approche de l'opiſthotonos, quelqu'un lui portait la tête en avant; le pouls qui avait toujours été très-célère, fut, pendant ce jour, plus faible que de coutume. L'opiſthotonos était toujours accompagné de crainte de ſuffocation ou d'étran-

glement. Les lavemens ſeuls excitaient des ſelles peu abondantes & fatigantes. Elle ſuait. Pendant ce jour, les plaies furent de couleur plombée & plus ſeches. Elle dit des choſes incongrues, dans la ſoirée, reprit enſuite très-bien ſes ſens, & mourut après minuit.

Outre les remèdes que j'ai indiqués, ci-deſſus, cette malade avait pris de la décoction de quinquina, à laquelle on ajouta, vers la fin de la maladie, la racine de valeriane ſauvage, (*valeriana officinalis*), la liqueur minérale d'Hoffman, (*acide ſulfurique dulcifié par diſtillation*), & le ſirop de camomille, (*anthemis nobilis*).

## OUVERTURE DU CADAVRE.

On trouva dans le côté droit de la poitrine, trois onces ou environ de ſang coagulé. Je ne vis rien contre nature dans la cavité gauche, ce côté avait été affecté d'une douleur pleurétique, pendant les premiers jours. Il y avait un peu de ſang épanché dans le tiſſu célulaire de la cuiſſe gauche, qui avait été contuſe, mais il y était en petite quantité & ne formait pas de grands foyers. Ce ſang paraiſſait devoir être réſorbé, ſi la malade ne fut pas morte. Peut-être ai-je eu tort de ne l'avoir pas fait ſaigner davantage. Elle le fut trois fois, en tout, une fois au commencement, l'autre quand elle commença à avoir

mal au côté, la troiſieme lors de l'invaſion du tetanos, mais elle me ſemblait bien juſqu'à l'époque à laquelle cette maladie parut, c'eſt pourquoi je ne l'avais pas ſaignée davantage auparavant.

## DIXIÈME OBSERVATION.

*Guériſon d'un tétanos de la mâchoire, à la ſuite d'une bleſſure.*

Je fus appelé en conſultation, le 8 juillet 1779, auprès d'une femme de qualité, groſſe de huit mois. *Begontina*, le jeune, ſon médecin, fit ainſi l'hiſtoire de ſa maladie : il y avait ſeize jours que cette dame était tombée de quatorze pieds de haut ou environ, elle s'était briſée la jambe droite, un peu au-deſſus de la malléole, quelques eſquilles avaient été extraites par une large plaie, qui ſe trouvait auprès de la fracture. Le calcaneum était briſé; il y avait une très-large plaie au talon. La réduction fut faite, les plaies fourniſſaient un pus liquide. Cette bleſſée paſſait les nuits dans l'agitation. On lui donnait du quinquina & un parégorique le ſoir. Le quatorzième jour, après la chûte, elle reſſentit un ſentiment de contraction aux articulations de la mâchoire, des deux côtés. Ce ſymptôme s'accrut peu-à-peu de telle manière, que, quand on

m'appela, ſeize jours après ſa chûte, on pouvait à peine paſſer un doigt entre ſes dents; elle ſerrait fortement un morceau de bois qu'on avait placé entre ſes mâchoires, pour empêcher qu'elle ne les fermât entièrement. Le pus fut plus louable pendant ce jour, elle dormit & ne reſſentit nulle part aucune douleur. Je portai un pronoſtic fâcheux, je propoſai cependant les remedes ſuivans: ℞ quinquina en poudre, valeriane en poudre, un demi-gros de chacun, muſc, camphre, deux grains de chaque, ſirop de camomille, S. Q. faites une maſſe de pillules, diviſée en huit bols, à donner au malade toutes les trois heures, & une mixture opiatique pour le ſoir. On lui appliqua un cataplaſme de feuilles de juſquiame, cuittes dans le lait avec le camphre. Le 1.er août, cette malade eut, de tems en tems, un léger opiſthotonos, qui vint enſuite plus ſouvent, juſqu'au 6. Elle reſſentit, le 2 août au matin, de légères douleurs paſſagères pour accoucher, elles reparurent tous les jours au matin & ſe diſſipèrent de même. Elle paſſait les nuits tranquillement, cependant elle avait, de tems en tems, des mouvemens convulſifs dans les membres. La douleur que cauſait la bleſſure, était légère, on n'en obſerva que très-peu pendant ce tems. Elle reſſentit même moins de douleur dans la partie bleſſée qu'auparavant. Pendant la durée

du tetanos, ſes mâchoires s'écartaient davantage ſpontanément, lorſqu'elle dormait, de ſorte que le petit bâton qu'elle plaçait entre ſes dents, pour empêcher le rapprochement abſolu des mâchoires, tombait ſouvent de lui-même, parce que très-ſouvent ces parties ſe relâchaient & s'écartaient un peu plus. Ayant abandonné le camphre & le muſc, pour leſquels cette malade avait beaucoup de répugnance, elle prit le quinquina & la valeriane, (*valeriana officinalis*), & le ſoir un peu d'opium. Le 9 août, elle mit au jour, vers les huit heures, du matin, avec facilité, un enfant à terme & vigoureux.

Pendant tout ce tems, le pus fut de bonne qualité, il contenait ſouvent de petites eſquilles & des fragmens d'os. Le 26 août, ſon mari me dit que depuis quatorze jours elle n'avait plus beſoin d'employer le petit bâton, qu'elle ſerrait avec tant de force; qu'elle pouvait écarter un peu les mâchoires, & qu'elle était bien d'ailleurs. Elle fit uſage, pendant tout ce tems, de quinquina & de valeriane ſauvage; elle guérit. Apres l'accouchement, la fracture ſe réunit.

## ONZIÈME OBSERVATION.

*Tetanos, opiſthotonos, épilepſie, cauſés vraiſemblablement par les vers.*

### OUVERTURE DU CADAVRE.

Un cordonnier, âgé de 18 ans, qui ſe portait bien depuis longtems, ſe plaignit, le 5 mai, d'une douleur fatigante, continuelle, à la nuque, qui deſcendait le long du dos, d'oppreſſion de la poitrine depuis le cou juſqu'à l'épigaſtre. Il ſuait beaucoup pendant la nuit. Mêmes ſymptômes le 6 mai, il eut un leger tetanos de la mâchoire, qui dura pendant quelques minutes & ne dormit pas pendant la nuit, il ſua beaucoup. En venant à l'hôpital, le 7 mai, il reſſentit une forte chaleur de chaque côté des tempes, ſa langue était très-ſale & jaunâtre; depuis le commencement de ſa maladie, ce cordonnier avait eu la bouche un peu amère, ſon haleine avait toujours exhalé une odeur acide; il avait reſſenti ſans ceſſe une douleur fatigante à la nuque, l'oppreſſion de la poitrine continuait, le ventre était ſerré, le pouls plus vîte que dans l'état naturel.

Je preſcrivis des boiſſons ſalines. Le 8, mêmes accidens, les muſcles de tout le corps étaient

dans un contraction continuelle, quelquefois plus forte, mais qui ne ceſſait jamais, de ſorte que tantôt il paraiſſait avoir un tetanos univerſel, tantôt & plus ſouvent un opiſthotonos. Alors fievre plus forte, urine ſaffranée; troubles, avec dépôt léger, ſoif, langue très-ſale, amertume de la bouche, odeur acide.

La conſtipation fut d'abord diminuée par un lavement huileux, & enſuite par des irritans. Ce malade fut copieuſement évacué par trois potions purgatives, compoſées avec une ſolution de manne & de ſel amer, (*ſulfate de magnéſie*), il eut, pendant la nuit, deux accès d'épilepſie, il ſe mordit quelquefois la langue, il ne dormait pas, il était agité; l'accès fini, il ſe plaignait, jettait des cris, des ſortes de *mugiſſemens*. Le 9, il avait la fièvre, ſoif; lorſqu'on lui parlait, il paraiſſait répondre en ſouriant; il avait le pouls un peu plus vîte que dans l'état naturel, ſans dureté; la chaleur n'était preſque pas plus forte, les urines qui reſſemblaient à de la bière, ſe troublaient bientôt, laiſſaient peu de tems enſuite, un dépôt d'un blanc rougeâtre, une matière très-muqueuſe, ſurnageait & s'attachait aux parois du vaſe du verre. Les convulſions & les mouvemens des muſcles du cou & de la poitrine, furent moins forts pendant ce jour, mais l'abdomen dur comme du bois l'était plus pendant

cette journée que les jours précédens, les bras moins roides, les convulsions plus rares. Il alla trois fois à la selle, il ressentait des douleurs dans les deux aînes, il était assez souvent en érection. Une douleur subite & pongitive se fit sentir par intervalles vers l'ombilic; elle se reproduisait très-souvent, alors il était renversé par l'opisthotonos, la convulsion cessait aussitôt de nouveau, mais jamais entièrement.

Après-diner, il eut, tout-à-coup, des convulsions, sa respiration fut longtems suspendue, il mourut enfin, après un demi-quart d'heure, pendant lequel il était livide, écumait, ne respirait pas & avait plutôt des contractions rares & légères des muscles de tous les membres, que des mouvemens de ces parties. Je touchai le pouls pendant cet accès d'épilepsie, il était infiniment faible, presqu'insensible, peu vîte, plus faible de tems en tems, quoiqu'il conservât sa vîtesse, enfin on ne le sentit plus.

## Examen des viscères.

Les poumons étaient sains, celui du côté gauche, engorgé par le sang, était plus pesant que dans l'état naturel, tous les intestins très-distendus par des fluides élastiques. Le jejunum avait une couleur rouge pâle, livide, il renfermait quelques vers. Avant de s'unir au rectum, le colon dans la

longueur d'un empan. & une grande partie du méſentère (1), qui le fixait & qui était rouge, étaient couverts de vaiſſeaux très-rouges, plus gros que de coutume, plus nombreux, dont quelques-uns étaient livides. Était-ce le produit de l'inflammation, une échimoſe ou plutôt un épanchement de ſang, non inflammatoire, cauſé par le ſpaſme? je l'ignore.

L'épiploon était plus rouge que de coutume, les glandes du méſentère paraiſſaient plus groſſes, & obſtruées; le foie était auſſi plus mou. Les vers furent-ils la cauſe de cette maladie? y avait-il dans les inteſtins quelqu'autre irritant? rien ne put éclairer nos recherches.

## CHAPITRE VII.

*Quelques obſervations différentes jettées au haſard.*

Division naturelle de la verge. Hernie véſicale.

On me préſenta, le 19 juin 1779, un enfant âgé de 15 mois, ſur lequel j'obſervai les choſes ſuivantes: il avait deux hernies inguinales très-conſidérables, celle du côté droit l'était cependant davantage, il la portait dès ſa naiſſance, celle du côté gauche ne commença à paraître

(1) Un décimètre ou environ.

que trois mois après, à la suite de cris continuels & forts. On voyait aussi, au-dessus des os pubis, une tumeur obronde, de la grosseur d'un demi-œuf de poule. Après un examen attentif, je reconnus qu'elle était formée par la vessie urinaire, ou par une portion de ce sac, qui faisait hernie au-dessus des os pubis, dans un écartement des muscles droits du bas ventre (*sterno pubiens*). Cet enfant avait aussi cette hernie de vessie, en naissant; la verge était également divisée sur son dos, dans toute l'étendue que je pus découvrir avec les yeux.

---

Morts subites des hydropiques.

Plusieurs hydropiques mouraient tout-à-coup, dans leur convalescence de fièvres aigues, lorsqu'ayant les jambes œdémateuses, ils s'abandonnaient trop au sommeil. La férosité se portait en effet, subitement, des parties inférieures au cerveau.

Quelques autres hydropiques moururent aussi suffoqués inopinément par le transport de cette humeur vers la poitrine, ou bien ils périssaient apoplectiques si elle se fixait sur le cerveau.

---

Tendon insensible.

J'ai observé cette année qu'un tendon découvert qu'on irritait de différentes manières avec des ciseaux, était insensible.

J'ai vu que l'uſage topique de la décoction des feuilles & de l'écorce de ſaule blanc, ( *ſalix alba* ), était d'une grande efficacité dans la gangrène cauſée par la preſſion du corps ſur le lit, & dans les bubons gangrenés,

La décoction de feuilles & d'écorce de ſaule blanc eſt anti-ſeptique.

Aucun des malades confiés à mes ſoins, ne contracta cependant cette ſorte de gangrène, à l'hôpital, je les guéris par l'uſage de cette décoction lorſqu'ils l'y apportèrent.

---

Une fille, âgée de 18 ans, qui s'était toujours bien portée juſqu'alors, avait depuis deux mois & quelques jours, une tumeur oſſeuſe au milieu du ſternum, elle était douloureuſe de tems en tems, la douleur, dont les périodes n'étaient pas régulières, était lancinante & parcourait, nuit & jour, les mamelles & les bras, elle ſe calma enſuite entièrement. Jamais cette fille n'avait eu d'autres ſymptômes vénériens. Elle prit un électuaire compoſé avec trois onces de rob de ſureau, ( *ſambucus nigra* ), trois gros d'extrait de gratiole, ( *gratiola officinalis* ), & trois grains de ſublimé corroſif, ( *muriate de mercure ſur oxigenné* ), la tumeur & la douleur diſparurent, la malade guérit ( 1 ).

Fièvre vénérienne cachée.

---

( 1 ) La grande énergie du *muriate ſur oxigenné de mer-*

L'hiſtoire de la jeune fille qui avait une fievre *quotidienne vénérienne*, appartient a cette ſorte, voyez page

Le mercure ſublimé, ( *muriate de mercure ſur oxigenné* ), donné ſeul avec le rob de ſureau, ou aſſocié à l'extrait d'aconit, ( *aconitum napellus* ), ou à celui de gratiole, ( *gratiola officinalis*), guérit ſouvent des maladies vénériennes, qui avaient réſiſté à d'autres préparations mercurielles; ce remède guérit une jeune fille d'ailleurs très-ſaine, & qui n'avait aucun ſymptôme vénérien, qu'une dartre qu'elle portait auprès de l'oreille droite. Cette maladie opiniâtre réſiſta à pluſieurs traitemens, aux véſicatoires, aux cauſtiques, elle reparut pluſieurs fois, je ſoupçonnai qu'elle pouvait être cauſée par le virus vénérien, mais ni les fridions mercurielles, ni les autres préparations de mercure ne furent avantageuſes; l'électuaire préparé avec le mercure ſublimé, l'extrait d'aconit, & le rob de ſureau, guérirent cette dartre, qui ne ſe montra plus. J'ai beaucoup d'exemples de guériſons parfaites de ma-

---

*cure* doit faire craindre que, malgré les ſoins du pharmacien, ce médicament ne ſe trouvant pas aſſez diviſé, dans des pillules, des parties de ce remède, n'exercent une action dangereuſe ſur les organes de la digeſtion. Il eſt préférable d'adminiſtrer des ſolutions de ce ſel.

ladies vénériennes par le ſublimé corroſif; mais je ne veux pas m'arrêter plus longtems ſur un remède ſûr, qu'on trouve par-tout, dont un ou deux praticiens ſeulement, revoquent en doute les propriétés, contre tant d'autres médecins très-célèbres.

On a cependant vu des maladies vénériennes qui avaient réſiſté à l'uſage du mercure ſublimé, (*muriate de mercure ſur oxigenné*), céder à d'autres préparations mercurielles, & aux unes plutôt qu'aux autres. Je penſe, d'après cela, qu'on ne doit vanter aucune préparation mercurielle comme *ſpécifique univerſel*, de toutes les maladies vénériennes & de chacune en particulier; c'eſt pourquoi j'employai tantôt *l'une*, tantôt *l'autre* de ces préparations, ſelon *l'idioſyncraſie* différente des malades, ou ſelon les diverſes modifications de cette maladie chez les différens malades, ou d'après les *complications* de ce virus, avec d'autres maladies ou des diſpoſitions maladives.

C'eſt donc à tort que quelques médecins ont voulu proſcrire entièrement l'uſage du mercure ſublimé, (*muriate de mercure ſur oxigenné*), dans le traitement de la vérole, en diſant qu'il était inutile ou dangereux. Mais il ſerait également dangereux de le recommander comme un

remède toujours *bon*, & dans toutes les circonſtances.

On ne doit donc pas accuſer ceux qui diſent avoir toujours guéri ſurement la vérole par ce remède, d'avoir exagéré leurs calculs, d'être de mauvaiſe foi ou des trompeurs, puiſque les obſervations de pluſieurs médecins ſouvent réitérées, ſincères, faites ſans eſprit de parti, dans différens pays, les juſtifient d'une manière vraiment merveilleuſe.

Le grand Swieten ne devait pas être accuſé d'avoir été trop crédule, & de s'être laiſſé tromper par d'autres. Ce médecin illuſtre avait ſouvent vu, de ſes propres yeux, que les obſervations, ſur les avantages du mercure ſublimé, [ *muriate ſur oxigenné de mercure* ], étaient vraies; il les avait confirmées par ſes propres expériences; les obſervations de tous les jours les favoriſent encore.

Qu'il me ſoit permis de répondre ici à ceux qui, circonvenus par les clameurs de la malveillance, annoncent leurs doutes ſur quelques obſervations & quelques expériences faites, à Vienne, de manière qu'il ſerait bien certain qu'on ne dût pas y ajouter aucune foi.

Toutes les expériences faites par la faculté de Vienne, ſur toutes ſortes de remèdes, annoncent, d'après le témoignage même des auteurs, que tel ou tel médicament avait été ſouvent plus avan-

avantageux que tout autre, & dans des maladies déſeſpérées, qu'il en avait été cependant quelquefois autrement, & qu'on les avait auſſi quelquefois trouvé dangereux.

Mais ce qui paraîtra vraiment incroyable, c'eſt que la baſſe jalouſie de quelques hommes les plus ignares, & des rapports reconnus faux, depuis longtems, l'ayent emporté ſur l'aſſurance très-décente des médecins les plus recommandables. Mais le tems & les expériences des hommes les plus inſtruits de l'europe, détruiront une calomnie répandue avec autant d'indiſcrétion que d'ignorance (1).

---

(1) Depuis que l'uſage du muriate ſur oxigenné de mercure a été introduit, par les médecins de Vienne, dans l'europe policée, on l'a vu, manié par des mains habiles, produire des effets merveilleux. Paſſant enſuite entre celles de l'ignorance & du charlataniſme, il a vraiment cauſé des maux épouvantables, mais quel remède, même le plus innocent, livré à l'audace & à l'inexperience, ne devient pas funeſte!

Les clameurs de la prévention ou de la mauvaiſe foi, ne peuvent étouffer la voix des médecins qui ont dirigé les traitemens heureux par l'uſage de ce ſel, & moins encore celle des malades qui en ont reſſenti les effets bienfaiſans.

On ne peut cependant nier auſſi que, quelquefois impuiſſant, ou même dangereux, ce remède a dû être remplacé par d'autres moins âcres & dont on a ſouvent éprouvé les effets admirables. Parmi ceux de cette ſorte qui n'appartiennent pas au regne minéral, le rob anti-ſyphillitique de l'Affecteur, tient à juſte titre le premier rang.

Exacerbation des douleurs vénériennes à midi.

On remarqua, ſur une femme qui avait des puſtules vénériennes & des exoſtoſes aux jambes, une augmentation de douleurs, qui arrivait tous les jours, exactement à midi ou environ; cette malade ne ſouffrait point la nuit, elle fut guérie par le mercure ſublimé, [ *muriate de mercure ſur oxigené* ]. Un rhumatiſme vénérien fixé ſur les jambes, ſe reproduiſait tous les deux jours à la même heure, il n'était pas douloureux pendant la nuit. La douleur était beaucoup moins vive lorſque les jambes nues étaient expoſées à l'air. J'ai vu des douleurs vénériennes continuer la nuit & le jour. Chez un autre malade, ces douleurs qui ſe faiſaient reſſentir dans une partie du bras déterminée, ne ceſſaient ni nuit ni jour, tandis qu'une autre partie du même bras n'était douloureuſe que pendant la nuit.

Angine cauſée par le mercure.

Il fallait bien diſtinguer les *angines mercurielles*, & les *ulcères* de la gorge *cauſés par le mercure*, *d'avec les angines vénériennes* & les *ulcères vénériens*. On guériſſait, en effet, les ulcères vénériens de la gorge, par le mercure, mais ceux qui étaient cauſés par l'excès de ce minéral, étaient cicatriſés par les purgatifs avec la rhubarbe & les myrobolans, donnés à petites doſes

ſouvent répétées, & par des gargariſmes aſtringens.

L'angine mercurielle devenait plus douloureuſe le ſoir & pendant la nuit; cette exacerbation, qui ſe faiſait reſſentir le ſoir, paraiſſait être vénérienne. Un ulcère de la gorge, qu'on devait rapporter, dans le commencement, au virus vénérien, ne ſe guériſſait quelquefois pas par l'uſage trop précipité & trop abondant du mercure, l'ulcère *vénérien* ſe changeait en ulcère *mercuriel*, lorſque le virus était détruit.

---

J'ai cru qu'on devait plutôt juger de la difficulté de guérir la vérole, d'après le tems de l'abſorption de ce virus, que d'après la gravité ou le nombre des ſymptômes. Je n'ai guéri qu'avec beaucoup de peine, après beaucoup de tems, par l'uſage ſeul des préparations de mercure les plus âcres, aidé de l'action d'autres remèdes appropriés aux complications de cette maladie, les véroles invétérées, anciennes, & dont les ſymptômes n'avaient été que palliés; tandis que je guériſſais auſſi-tôt par l'uſage le plus ſouvent ſeul des préparations de mercure les plus douces, les véroles récentes, quoiqu'elles offriſſent tous les ſymptômes les plus graves de ce virus lorſqu'il n'eſt pas compliqué avec d'autres maladies ou avec des diſpoſitions à d'autres maladies,

La vérole me ſemblait ſouvent légère, & quelquefois je doutais de ſon exiſtence, tant les ſymptômes étaient peu graves ou même douteux.

---

J'ai guéri, avec le mercure, deux ſœurs, de bonnes mœurs, l'une âgée de 10, l'autre de 11 ans, qui avaient toutes deux un rhumatiſme vénérien & des exoſtoſes. On avait ſoigné leur éducation, elles s'étaient bien portées juſqu'à cet âge, elles ne préſentaient aucun autre ſymptôme de vérole, elles n'en avaient pas eu non plus auparavant. Leur père me dit, qu'avant d'être marié, il avait eu une gonorrhée, qui coula longtems par ſa négligence, & qui s'était enfin diſſipée d'elle-même; que ſa femme s'était toujours bien portée, & qu'elle jouiſſait encore d'une bonne ſanté; après que ces enfans furent guéris, leur père ſe plaignit, pendant leur maladie, d'un mal de gorge, qui était plus violent durant la nuit, quoique les accès qu'il éprouvait fuſſent très-légers, il les reſſentait ſouvent depuis pluſieurs années; ils étaient paſſagers, ſon front ſe couvrit de taches vénériennes, il eut des ulcères à la gorge & à la lèvre ſupérieure. On le guérit avec la décoction de gayac, [*guaiacum officinale*], d'antimoine, [*ſulfure d'antimoine*], le mercure ſublimé, [*muriate de*

*mercure ſur oxigené*], & l'extrait d'aconit, [ *aconitum napellus* ], la lèvre ſupérieure s'ulcèra cependant encore de nouveau, juſqu'à ce que l'uſage de préparations mercurielles, appliquées ſur l'ulcère même, en euſſent achevé la guériſon. Il y a trois ans que cet homme eſt parfaitement guéri.

Une jeune fille, qui n'était pas encore âgée de 12 ans, avait des exoſtoſes ſur les deux jambes, elle reſſentait des douleurs vénériennes cruelles aux articulations. Elle avait joui juſqu'alors de la meilleure ſanté, ſans autres ſymptômes de vérole, on ne pouvait ſoupçonner que cette jeune perſonne eut acquis cette maladie par le coït. Sa mère reſſentait depuis pluſieurs années, & même avant de lui avoir donné le jour, une douleur du coude gauche, qui devenait plus vive pendant la nuit. Comme la douleur était beaucoup plus forte, cette année, elle vint me conſulter & amena ſa fille avec elle; je les guéris ſi bien toutes deux par l'uſage du mercure ſublimé, [ *muriate de mercure ſur oxigené* ], qu'elles ſe portent toutes deux très-bien, & ne reſſentent aucune de leurs anciennes douleurs depuis un an qui s'eſt écoulé juſqu'à préſent que j'écris ceci.

Ce virus, qui était héréditaire chez ces jeunes filles, ayant acquis des forces avec l'âge, avait, pour ainſi-dire, rompu ſes liens & s'était développé à l'approche de la puberté.

Un homme, âgé de 34 ans, abſorba, il y a quelques années, une gonorrhée, je crois même qu'il en eut pluſieurs. Une boiſſon abondante de décoction des bois ſudorifiques, arrêta l'écoulement & guérit des douleurs anciennes des articulations qui troublaient ſon ſommeil. Il avait un ulcère à la gorge, douloureux pendant la nuit, des taches vénériennes au viſage, & un ulcère ſordide à la partie ſupérieure de la tête ſur le front, recouvert par les cheveux. Les lèvres de l'ulcère étaient bourſoufflées à cauſe de l'engorgement du tiſſu célulaire, extraordinairement tuméfié. Il prit, pendant ſix mois entiers, différentes décoctions d'antimoine, [*ſulfure d'antimoine*], des frictions mercurielles & différentes autres préparations de mercure; l'angine & les douleurs diminuèrent de ſorte cependant qu'il reſſentait le ſoir, & pendant la nuit, tantôt ſur une partie, tantôt ſur l'autre, une douleur vague; l'ulcère ne ſe cicatriſait point. Il verſait un pus de bonne qualité. Cet homme avait d'ailleurs le viſage bon & l'air vigoureux & fort.

Je réſolus de lui donner, tous les jours, de légers eccoprotiques, pour lâcher le ventre, je lui preſcrivis un regime peu nouriſſant, parce qu'il éprouvait de tems en tems, une ſalivation qui n'était

cependant pas trop abondante, & parce que je vis qu'il était rouge & qu'il avait le visage un peu tuméfié. Je me proposais de détourner par-là la tendance trop forte des humeurs que le mercure, dont ce malade avait fait un trop long usage, dirigeait vers la tête, & de dévier la nourriture de cet ulcère opiniâtre, afin de dessécher cette source de pus, en appliquant ensuite des desficatifs, & en exerçant une légère pression méthodique sur les bords de l'ulcère, trop lâches & boursoufflés.

Je le dessechai par un long usage des eccoprotiques, mais ce malade conserva ce rhumatisme vague, qui se faisait ressentir de tems en tems, & sur-tout pendant la nuit. Une exostose grosse comme la moitié d'une noisette, dépouillée de son écorce, se développa sur la partie convexe de la clavicule gauche, elle était douloureuse, lorsqu'on la touchait, & pendant la nuit. Ce malade s'étant fait faire une perruque pour cacher la partie qui avait été dépouillée de ses cheveux, par l'ulcère, l'irritation qu'elle causa, la sueur qui se rassembla vraisemblablement au-dessous, ayant occasionné un prurit considérable, l'ulcère se rouvrit, après quelques semaines, & ne put être cicatrisé par aucun moyen. On fit des frictions sur l'exostose, avec l'onguent mercuriel, & on appliquait ensuite un emplâtre mercuriel.

Ces moyens n'ayant rien produit pendant quatre mois, une fievre forte, accompagnée d'éryſipèle à la face, ſe développa tout-à-coup, on employa la ſaignée, les boiſſons anti-phlogiſtiques & l'émétique auſſi, quatorze jours après la ceſſation de la fièvre, l'ulcère ſe cicatriſa, l'exoſtoſe & les douleurs des membres diſparurent.

Trois mois & demi enſuite cet homme eut, tout-à-coup, mal à la tête & reſſentit une douleur très-vive ſur la cicatrice de l'ulcère. On le ſaigna, on le tint à un régime anti-phlogiſtique, il fut guéri peu de jours après. La même douleur qui reparut encore après un mois, fut guérie par le même moyen. Depuis ce tems, il a toujours joui juſqu'à préſent d'une très-bonne ſanté. Le mercure diminua ſeulement l'exoſtoſe, les douleurs vagues des membres, l'opiniatreté de l'ulcère, mais il ne les guérit pas entièrement; il paraît que ce remède eut beſoin du ſecours de cette forte fièvre contre cette ancienne maladie. Plut au ciel que nous puiſſions l'exciter de même dans les maladies rebelles & déſeſpérées, de ſorte qu'elle augmentât tant qu'elle ſerait ſalutaire, ſans qu'elle franchit cependant les limites que lui aſſigne la nature bienfaiſante!

La fièvre, quelle que fut ſa ſource, a guéri, chez d'autres malades, des douleurs nocturnes

des articulations, des exoſtoſes qui avaient réſiſté à tous les autres remèdes.

La fièvre elle-même, d'après Sénéque, ſoulage quelques ſortes de maladies. La fièvre, ce qui peut paraître bien étonnant, eſt ſouvent utile. *Celſe.*

---

Jusqu'à quand doit-on continuer les traitemens anti-ſyphilitiques.

Tout le monde convient qu'il faut continuer le traitement anti-vénérien, juſqu'à ce que le virus ſoit entièrement détruit. Mais quels ſont les ſignes qui indiquent ſa deſtruction. Eſt-ce la diſparution entière des ſymptômes? mais il eſt très-conſtant que ce virus qui ſemblait entièrement détruit, n'était ſouvent qu'affaibli, & qu'il s'eſt de nouveau montré, longtems après, ſans qu'on put accuſer la contagion.

---

Subſtance des ſquirres.

J'ai quelquefois examiné des ſquirres douloureux des mamelles dont on avait fait l'exciſion. Ils étaient durs, ils ſe rapprochaient des cartilages par la conſiſtance & la couleur, on n'y découvrait aucune organiſation, ils ſemblaient formés d'un cartilage homogène.

---

Fractures non unies.

On reçut dans l'hôpital deux bleſſés. L'un d'eux remua ſouvent, dans le commencement, ſon bras qui était fracturé & qui avait été ré-

duit, la fracture ne se réunit pas quoiqu'il restat couché, après quelques jours sans déranger les os. L'autre eut un bras & une cuisse fracturés en même tems, le bras guérit, la cuisse ne se consolida pas, quoique ce blessé n'eut fait aucun mouvement des parties fracturées.

---

Ouverture du cadavre d'un hydrophobe.

On ne put trouver rien d'extraordinaire, aucune lésion dans le cadavre d'une femme morte à la suite d'une morsure d'un chien enragé, quoiqu'on fit les recherches les plus exactes.

---

Je rendis la vue à beaucoup de personnes, pendant cette année, soit par *l'extraction* du cristallin opacié, soit par son *abaissement*. Il ne dépendait pas de moi de choisir telle ou telle méthode, mais souvent il fallait faire l'extraction & quelquefois il fallait se borner à abaisser le cristallin.

Jamais je ne faisais l'opération de la cataracte, par l'extraction, lorsque les malades avaient eu un rhumatisme, des douleurs arthritiques, mal à la tête, la migraine; ni à ceux qui avaient les tempes douloureuses, qui étaient sujets à des ophtalmies ou à des érysipèles qui se reproduisaient souvent; ni à ceux qui toussaient longtems, dont le visage était couvert de pustules, ou qui avaient les dents & les gencives en mau-

vais état, ni à ceux enfin dont l'une des deux cornées commençait à s'opacier, ou dont les vaiſſeaux de la conjontive étaient dilatés & variqueux. Cette opération ne réuſſit pas le plus ſeuvent chez ces malades, l'inflammation de l'œil en eſt la ſuite, & la vue eſt enſuite moins bonne ou entièrement perdue. Dans ces cas, on ſe borna à abaiſſer le criſtallin. Je me ſervais pour cela d'une aiguille d'argent, dont la pointe n'était pas terminée en fer de lance, elle avait la forme d'un petit cône, ſon manche était cylindrique, gros comme une plume à écrire, & long de ſept pouces. J'ai dit que cet inſtrument était d'argent, mais il était allié à beaucoup de cuivre, afin que ſon extrémité, qui était mince & conoïde, eut un peu de force & de ſolidité. Je prenais cette aiguille, ainſi compoſée, avec deux doigts. Je la portais, tout doucement dans l'œil, en tournant, de ſorte que, ſans employer de force, elle y pénétrait preſque par ſon ſeul poids. L'abaiſſement du cryſtallin, fait par cette méthode, fatiguait ſi peu l'œil qu'on n'avait pour ainſi-dire pas beſoin d'appliquer de bandage, jamais il ne fut ſuivi d'aucun mal, & le malade ne fut pas forcé de garder le lit, il était cependant bon de couvrir l'œil, qui ſupporte, le plus ſouvent, avec peine, l'action ſubite de la lumière. On ſaignait les malades les plus ro-

buſtes, avant ou après l'abaiſſement; un d'entr'eux vomit pluſieurs fois & avec beaucoup de peine, après cette opération. Cet événement ne lui cauſa aucun mal, & le cryſtallin logé à la partie antérieure du corps vitré, ne reprit point pour cela ſa première place.

Il me fallait préparer ceux à qui je voulais extraire le cryſtallin, afin qu'ils fuſſent mieux diſpoſés à cette opération. Quelques jours avant d'y procéder, je les tenais à un régime peu nourriſſant, je les ſaignais. Je n'obtins pas un égal ſuccès dans toutes les ſaiſons, Je déteſtais les conſtitutions rhumatiſmales & ſur-tout celles où la matière morbifique ſe dirige plutôt vers les capacités ſupérieures que vers les inférieures. Il était infiniment avantageux, après l'opération, d'entretenir tous les jours le ventre libre; j'aimais mieux ſolliciter les ſelles par des lavemens, que par des purgatifs même légers.

Après toutes les opérations quelconques de chirurgie, la douleur augmente lorſque le malade ne va pas tous les jours aiſément à la ſelle.

On doit ſurtout veiller particulièrement à ce que ces malades reſpirent un air pur, c'eſt pourquoi il faut faire coucher, dans des chambres ſéparées, ceux qu'on veut opérer de la cataracte. Lorſqu'ils couchent parmi d'autres malades, ils reſpirent un air moins pur, & ſont plus ſujets alors aux fièvres épi-

démiques, ou du moins à avoir des mouvemens fébriles, & la fièvre la plus légère, fut-elle éphémère, fera que la matière morbifique ſe fixera ſur la partie qui était la plus faible avant l'invaſion de cette fièvre, ce ſera ſur l'œil opéré.

Des événemens fâcheux, que j'ai appris à éviter par la ſuite, & l'expérience m'ont indiqué ces précautions; j'examinais de nouveau l'œil, une heure après l'opération, pour reconnaître ſi tout était ſuivant mes deſirs. Je le couvrais d'un cataplaſme fait avec la mie de pain blanc, la pulpe de pommes, legèrement acides, cuites dans l'eau, j'y ajoutais un peu de fleurs de ſureau.

En appliquant de bonne heure ce cataplaſme, j'empêchais l'inflammation qui ſurvint quelquefois, & fut ſuivie de la diminution ou même de la perte de la vue, lorſque je n'employais pas ce moyen. J'appliquai donc, le plus ſouvent, ce cataplaſme indiſtinctement à tous mes malades, après l'opération. Tous n'avaient pas autant de diſpoſition à l'inflammation; jai vu, en effet, dans l'extraction d'une cataracte ſecondaire, l'œil longtems & fortement irrité par le cératotome, les pinces, le petit crochet, ſans que cette opération fut ſuivie d'aucun accident. Tandis que cette opération, chez un autre malade, dont le cryſtallin fut enlevé dans un ins-

tant avec la plus grande adreſſe, & ſans que l'œil fut irrité d'une manière ſenſible, fut ſuivie de l'inflammation la plus grave.

Je crois avoir obſervé que ceux qui perdaient un peu d'humeur vitrée, pendant l'opération, étaient plus exempts de l'inflammation qu'on doit tant redouter, & de l'abſence de laquelle dépend preſque tout le ſuccès.

J'ai obſervé qu'un œil étant preſqu'affaiſſé par la perte de la plus grande partie de l'humeur vîtrée, s'était rempli dans vingt-quatre heures, avait acquis le volume de l'autre œil, & que la petite plaie était fermée; l'humeur aqueuſe, qui s'était écoulée, fut reparée chez une autre malade, dans une demi-heure.

*Fin de la troiſième & dernière partie.*

# TABLE

DES principales matières contenues dans les trois volumes de LA MÉDECINE CLINIQUE.

*ACIDES, leur usage à la mer, t. 1 p. 56, 79.*
*Accumulation de fluides élastiques, prise pour des obstructions, t. 1 p. 327.*
*Aconit, t. 3 p. 167.*
*Anacathartiques, danger des, t. 1 p. 31, 102, 136.*
*Ankiloses formées, t. 1 p. 193.*
*Angines, t. 2 p. 32, 35, 54, 61, t. 3 p. 114.*
*Anthrax, t. 2 p. 197.*
*Antiphlogistiques, t. 2 p. 89, 92.*
*Aphtes, t. 1 p. 46, t. 2 p. 190.*
*Apoplexie, réflexions sur l', t. 1 p. 291, par le plomb, t. p. 314.*
*Arnica, racine, t. 1 p. 173, 188, 370, t. 2 p. 41, 58, 74, 110, 165, 225, 227, 247, 260, 272, 333, 339, 343, 451, t. 3 p. 70, 99, 256, 257, fleurs, t. 3 p. 78, 82, 126, 129, 134, 145, 153, 159, 168.*
*Arthritiques, douleurs, t. 1 p. 196.*
*Astringens, t. 2, p. 170.*
*Attrition, t. 1 p. 329.*

*Avis importans*, *t.* 1 *p.* 115, 118, 145, 367, *ſur les femmes en couche*, *t.* 2, *p.* 84, 136, 239, 394, *t.* 3 *p.* 51, 85, 106, 191, 193, 308, 428.
*Balſamiques nuiſibles*, *t.* 1 *p.* 266, 275.
*Bella-done*, *extrait de ſes propriétés*, *t.* 3 *p.* 391.
*Bile*, *différente acceptions de ce mot*, *t.* 1 *p.* 12, 51, 53, 297.
*Bleſſés & fièvre*, *t.* 2 *p.* 246.
*Bougies*, *n'empêchent pas l'écoulement de l'urine*, *t.* 1 *p.* 227, *leur uſage*, 228.
*Calculeux*, *t.* 1 *p.* 183.
*Carnoſités de l'urèthre*, *t.* 1 *p.* 225, *t.* 2 *p.* 433.
*Cataracte*, *obſervation ſur la*, *t.* 3 *p.* 71, *ſes cauſes*, *t.* 3 *p.* 387, 426.
*Chagrin*, *cauſe de maladie*, *t.* 2 *p.* 296, 360.
*Chloroſes*, *t.* 3 *p.* 77, 81, *pléthorique*, 289.
*Cholera*, *t.* 2 *p.* 126.
*Colère*, *cauſe de maladie*, *t.* 2 *p.* 297.
*Colique ſaburrale*, *t.* 1 *p.* 182, 194, *t.* 2 *p.* 61, 151, 166, *des plombiers*, *t.* 2 *p.* 299, *t.* 3 *p.* 63, *pituiteuſe*, 351.
*Complication des fièvres épidémiques avec les maladie ſporadiques*, *t.* 2 *p.* 244, *les plaies*, *t.* 2 *p.* 246.
*Conſtipation*, *t.* 1 *p.* 658.
*Conſtitution de* 1775, *t.* 1 *p.* 1, *de* 1776, *t.* 1 *p.* 6, *épidémiques*, *t.* 2 *p.* 246.
*Convulſions*, *t.* 2 *p.* 243.

*Coqueluche*, *t.* 2 *p.* 207.
*Criſes incertaines dans les maladies ſaburrales*, *t.* 1 *p.* 104.
*Danſe de S.'-Cuy*, *t*, 3 *p.* 388 & *ſuivantes.*
*Délire ſaburral*, *t.* 1 *p* 25, *t.* 2 *p.* 110.
*Diarrhée*, *ſymptômatique des pleurétiques*, *t.* 1 *p.* 32, *dans les fièvres nerveuſes*, *t.* 2 *p.* 40, *eſſentielle*, 238, *dans les fièvres d'été*, 339, *t.* 3, 278.
*Dyſſenterie*, *t.* 1 *p.* 174, 177, 181, 187, *ſeche*, 194, *t.* 3 *p.* 126, *ſaburrale*, *t.* 2 *p.* 72, *t.* 3 *p.* 99, 118, 122, 148, 236, 241, *ſon analogie avec le rhumatiſme*, 263, *remède contre la*, *p.* 303, 318, 336.
*Électricité*, *t.* 3 *p.* 395, 397.
*Émétiques*, *t.* 2 *p.* 431, *dans les fièvres intermittentes*, *t.* 2 *p.* 238, *obſervations relatives*, *p.* 381, *petite vérole*, *t.* 1 *p.* 160, 264, *rougeole*, *p.* 294, *colique des plombiers*, *p.* 320, *dans l'ictère*, *t.* 3 *p.* 72, 222.
*Entéritie*, *t.* 2 *p.* 160.
*Épilepſie*, *t.* 2 *p.* 177, 179, *par le plomb*, *p.* 314.
*Equitation*, *ſon utilité*, *t.* 1 *p.* 277.
*Éruption miliaire*, *t.* 2 *p.* 42, 184, 195, 278, 290.
*Éryſipèle*, *t.* 2 *p.* 196.
*Exanthémes dans la pleuréſie*, *leurs cauſes*, *t.* 1 *p.* 75, & *fièvres d'été*, *t.* 2, *miliaires*, *p.* 88, 182, 184, *la rougeole*, *p.* 275, *ſemblables à la gale t.* 3 *p.* 78.

*Excroiſcences de l'urèthre*, *t.* 1 *p.* 226.

*Fièvre continue*, *rémittente*, *inflammato putride*, *t.* 3 *p.* 65, 101, 134, *ſaburrale*, *t.* 1 *p.* 48, *t.* 2 *p.* 221, 242, *t.* 3, *p.* 142, *intermittentes*, *t.* 1 *p.* 195, *chronique*, *t* 3 *p.* 12, *quartes*, *t.* 1 *p.* 43, 192. *t.* 3 *p.* 4, 82, 168, *remittentes*, *t.* 1 *p.* 121, *t.* 2 *p.* 61, 389, *malignes*, *t.* 1 *p.* 296, *t.* 2 *p.* 7, 19, 57, 236, *Angineuſes*, *t.* 2 *p.* 35, *putrides gaſtriques*, *t.* 1 *p.* 300, *catarrhales*, *t.* 2 *p.* 4, 28, 32, 54, 105, *ſcarlatines*, *t.* 2 *p.* 32, 54, 61, 195, 237, *t.* 3. *p.* 3, *rhumatiſmales*, *t.* 2 *p.* 34, 54, *lente nerveuſes*, *t.* 2 *p.* 37, *ſaburrales d'été*, *t.* 1 *p.* 17, 64, *t.* 2 *p.* 59, 454, *& plaies*, *p.* 246, *dyſſenteriques*, *t.* 2 *p.* 104, 163, *t.* 3 *p.* 97, 257, *ſuites de chûtes*, *t.* 2 *p.* 62, *pituiteuſes*, *t.* 2, *p.* 184, 333, 341, *t.* 3 *p.* 140, *gaſtriques des marins*, *p.* 233, *puerpérales*, *t.* 2 *p.* 65, 75, 89, 224, 332, 336, *éryſipélateuſes*, *t.* 2 *p.* 196, *& anthrax*, *t.* 1 *p.* 197, *inflammatoires*, *t.* 3 *p.* 93, 109, *d'hôpital*, *t.* 2 *p.* 234.

*Fondans*, *leur danger*, *t.* 1 *p.* 286.

*Gale*, *avis ſur la*, *t.* 1 *p.* 237.

*Gonorrhées*, *t.* 1 *p.* 232, *danger des purgatifs dans la*, *p.* 233, 232, *des aſtringens*, *p.* 235, 238, *leur traitement*, *p.* 236, *leur ſource*, *t.* 2 *p.* 344.

*Hémopthiſie*, *t.* 1 *p.* 82, 274, 326, *t.* 2 *p.* 33, 61, 119, 122, 126, 215, 240, 399, *t.* 2 *p.* 128, *t.* 3 *p.* 9 *& ſuivantes*, *inflammatoire*, *p.* 12, *pléthorique*, *p.* 12, *périodique*, 13, *traumatique*, 14, *pleurétique*, 15, *ſaburrale*, 16, *abdominale*, 18.

*Hydropiques*, *des*, *t.* 1 *p.* 21.

*Hémiplegie ſaburrale*, *t.* 2 *p.* 102, *par le plomb*, *p.* 308.

*Hépatique*, *maladie du ſyſtéme*, *t.* 3 *p.* 339.

*Hydropiſie*, *par le plomb*, *t.* 2 *p.* 196, 315, *de poitrine inflammatoire*, *p.* 411, *pléthorique*, *t.* 3 *p.* 285, *du péricarde*, *t.* 3 *p.* 54, *terminaiſon de la dyſſenterie*, *p.* 285.

*Hiſtoire des maladies*, *t.* 1 *p.* 122, 149, 203, 218, 238, 248, 255, 264, 270, 281, 293, 314, 330, *t.* 2 *p.* 11, 171, *& ſuivantes.*

*Ictére*, *t.* 1 *p.* 285, *remède contre l'*, *t.* 2 *p.* 331, 352, *t.* 3 *p.* 152, 359, 372, 387 *& ſuivantes.*

*Inflammation eſſentielle*, *rhumatiſmale*, *leur différence*, *t.* 1 *p.* 127, *occulte*, *p.* 161, *chronique*, *p.* 207, *de l'eſtomac*, *p.* 208, *des poumons*, *p*, 323, *des viſcères abdominaux*, *t.* 2 *p.* 413, *de la plèvre*, *p.* 419, *de la poitrine*, *p.* 420, *des inteſtins*, *t.* 1 *p.* 347, 352, *t.* 2 *p.* 439, *occulte*, *p.* 442, *du cerveau*, *t.* 3 *p.* 196.

*Innoculation*, *t.* 2 *p.* 267.

*Ipécacuanha*, *à petites doſes*, *t.* 1 *p.* 261 *& ſuivantes*, *t.* 2, *p.* 238.

*Lait dans la phtiſie*, *t.* 1 *p.* 276.

*Langue*, *ſon état*, *t.* 1 *p.* 299.

*Lichen d'iſlande*, *t.* 1 *p.* 278, *t.* 2 *p.* 110, 206, 18, 174, 192.

*Lithontriptiques*, *t.* 1 *p.* 183.

*Lithotomie*, *t. p.* 185.

*Maladies ſaburrales*, *t.* 1 *p.* 57 *& ſuivantes*, *nerveuſes*, *t.* 2 *p.* 174, *vénériennes*, *t.* 2 *p.* 298, 308, *t.* 3 *p.* 92.

*Mal de tête ſaburral*, *t.* 1 *p.* 59, *ſuite de chûtes*, *p.* 65.

*Manie*, *ſuite de phrénéſie*, *t.* 3 *p.* 194.

*Matrice*, *ſes déplacemens*, *t.* 1 *p.* 306.

*Métaſtaſe*, *t.* 2 *p.* 384, *t.* 3 *p.* 138, *ſur le cerveau*, *t.* 3 *p.* 224, *bilieuſe*, *p.* 345, 385.

*Météoriſme*, *t.* 2 *p.* 23,

*Muriate d'ammoniaque*, *t.* 1 *p.* 171, 174, 192, 306, *t.* 2 *p.* 36, 191, 272.

*Ophtalmie ſaburrale*, *t.* 2 *p.* 113, 356, 363, 366, 370, *ſéreuſe*, *p.* 131, *rhumatiſmale*. *t.* 3 *p.* 130.

*Opium dans la dyſſenterie*, *t.* 1 *p.* 193, *t.* 2 *p.* 170, *la colique des plombiers*, *p.* 316, 319, 321.

*Ouverture de cadavres*, *t.* 1 *p.* 206, 213, 214, 223, 241, 251, 256, 271, 287, 321, 334, 341, 346, 362, 369.

*Parotide, calme les accidens de la pleuréſie, t.* 1 *p.* 34, *ſaburral, t.* 2 *p.* 116, *cauſe de mort, t.* 3 *p.* 139.

*Paſſion illiaque, t.* 1 *p.* 354.

*Péripneumonie & pleuréſie ſaburrales, t.* 1 *p.* 8, *& ſuivantes, t.* 2 *p.* 119, 321, *t.* 3 *p.* 111, *traitement, p.* 15, 71, 85, *maligne, p.* 36, *inflammatoires par la ſaburre, t.* 1 *p.* 26, *t.* 3 *p.* 75, *traitement, t.* 1 *p.* 27, 149, *t.* 2 *p.* 408, 427, *malignes, t.* 1 *p.* 35, *t.* 2 *p.* 131, 138, *inflammatoires, t.* 1 *p.* 73, 100, 209, 391, *moyens de les reconnaître, p.* 108, *douteuſes, p.* 115, *rhumatiſmales, p.* 126, 132, *t.* 3 *p.* 87, 116, *traitement, p.* 135, *occulte, p.* 158, 203, *très-inflammatoires, p.* 209, *t.* 3 *p.* 48, *pituiteuſes, p.* 349, 361, *fauſſes, p.* 378, *t.* 3 *p.* 6, 32, *leurs terminaiſons, p.* 52.

*Peſte, t.* 2 *p.* 67.

*Pétéchies non dépendantes des échauffans, t* 1 *p.* 157, *leur cauſe, p.* 257, *ſuites des irritans, p.* 266, *par la ſaburre, p.* 347, *des viſcères, p.* 435.

*Petite vérole, t.* 2 *p.* 59, 250, 295, *& fièvre d'été, p.* 248, *inoculation, p.* 257, 266.

*Peur, favoriſe les maladies, t.* 2 *p.* 296.

*Phrénéſie ſaburrale, t.* 2 *p.* 101, *t.* 3 *p.* 172, 183, *ſon changement en manie, p.* 194, *définition de la, p.* 200, *ſuite de plaies à la tête,*

*p.* 203, *par le vin & le feu*, *p.* 219, *par un abcès au cerveau*, *p.* 221.

*Phtiſie*, *t.* 1 *p.* 272, *t.* 2 *p.* 355, 388, 399, *t.* 3 *p.* 82, 90, 171.

*Plaies de la téte*, *t.* 1 *p.* 63, *t.* 3 *p.* 213.

*Polygala amer*, *t.* 1 *p.* 279, *t.* 2 *p.* 110, 206.

*Ponction de la veſſie*, *t.* 1 *p.* 243.

*Pouls*, *t.* 2 *p.* 239, *trompeur*, *t.* 3 *p.* 87.

*Purgatifs nuiſibles dans les pleuréſies ſaburrales*, *t.* 1 *p.* 26, *non ſuccédanés des émétiques*, *t.* 1 *p.* 88, 301, *t.* 2 *p.* 360, 369, *t.* 3 *p.* 192.

*Quinquina*, *t.* 1 *p.* 147, 194, *dans la phtiſie*, *p.* 275, *les fièvres putrides*, *p.* 301, 303, *pituiteuſes*, *p.* 189.

*Retention d'urine*, *t.* 1 *p.* 221.

*Rhumatiſme inflammatoire*, *fébrile*, *ſaburral*, *t.* 1 *p.* 14, 36, 40, 146, 190, *t.* 2 *p.* 26, 45, 140, 186, 398, *différent*, *t.* 1 *p.* 126, *traitement*, *p.* 129, 146, *t.* 3 *p.* 29, 91, 96, 130, 150, *rapport avec la dyſſenterie*, *t.* 3 *p.* 127, 263, 275, 282.

*Rhumes par la ſaburre*, *t.* 1 *p.* 41, *t.* 2 *p.* 6, *t.* 3, *p.* 36, *benins*, *p.* 38, *inflammatoires*, *t.* 2 *p.* 4, 39, *bilieux*, *p.* 40, *gaſtriques*, *p.* 42.

*Rougeole*, *t.* 2 *p.* 58, *& fièvres d'été*, *p* 248, 269, *ſaburro-pituiteuſes*, *p.* 277, *bilioſo-pituiteuſes*, *p.* 273, 279, 287, 290, 295.

*Rougeur du visage, signe de la, t. 2 p. 146.*
*Saignée, dans les péripneumonies saburrales, t. 1 p. 24, 27, 72, 96, la fièvre d'été, t. 1 p. 59, t. 2 p. 373, chez les vieillards, t. 1 p. 337, la fièvre saburrale, t. 2 p. 108, miliaire, p. 196, inflammatoire, 240, avis relatif à la, t. 1 p. 337.*
*Sang, état du, t. 1 p. 36, t. 2 p. 147.*
*Savon, t. 1 p. 183, végétal, p. 69.*
*Scorbut, t. 3 p. 170.*
*Sondes, réflexions sur les, t. 1 p. 242.*
*Sympathie du cerveau avec l'estomac, t. 2 p. 104.*
*Tamarins, t. 1 p. 39, 179.*
*Tenesme, t. 3 p. 280.*
*Tetanos, t. 3 p. 400.*
*Transpiration supprimée, cause de maladies saburrales, t. 1 p. 56.*
*Toux stomacale, t. 1 p. 189, 302, t. 2 p. 352, 377, 389, convulsive, p. 34, 202, 206, t. 3 p. 152, & fièvre d'été, t. 1 p. 199, des convalescens de fièvre maligne, t. 3 p. 41.*
*Vaccine, t. 3*
*Variole, t. 2 p. 248, 252.*
*Vésicatoire, dans le rhumatisme, t. 1 p. 30, 131, la pleurésie, p. 29, 98, 137, 143, dangereux dans la pleurésie & la péripneumonie saburrales, p. 145, 197, ses propriétés, t. 2 p. 165, 180, dans la fièvre maligne, p. 227.*

# ERRATA.

| | | |
|---|---|---|
| p. 2 | l. 20 | — 7 *lisez* + 7 |
| 3 | 13 | ces *l.* les |
| 13 | 6 | devenu agité *l.* agité |
| 34 | 7 | ceux que demandaient *l.* ceux demandés par |
| | 12 | la *l.* le |
| 16 | 8 | fièvres qui étaient *l.* fièvres causées |
| 17 | 1 | augmentée *l* accélérée |
| 19 | 16 | observé *l.* observée |
| 20 | 18 | commençait *l.* commençaient |
| 27 | 12 | ce mois *l.* son cours |
| 29 | 19 | débarre *l.* débarassées |
| 31 | 19 | & la *l.* la |
| | 27 & 28 | d'une.... rubéfiante *l.* d'un.... rubéfiant |
| 36 | 27 | & qu'ils *l.* & de ce qu'ils |
| 37 | 20 | vu & guéri *l.* vues & guéries |
| | 22 | distinguées les unes & *l.* distinguées les unes d'avec |
| 43 | 27 | présente *l.* présentent |
| 47 | 24 | bruissant *l.* bruyant |
| 56 | 21 | à la *l.* à favoriser la |
| 60 | 22 | moins *l.* moins forte |
| 65 | 7 | que déterminaient ces deux maladies *l.* qu'elles déterminaient |
| 70 | 8 | cachées *l.* cachés |
| 71 | 9 | mêmes *l.* même |
| 74 | 8 | maladies *l.* fièvres |
| 78 | 22 | quoiqu'elles furent *l.* qui furent cependant |
| 79 | 2 | *& ailleurs*, hémoptoiques *l.* hémoptyiques |
| | 14 | soulagèrent *l.* soulageaient |
| 81 | 14 | reham *l.* rheum |

p. 84 l. 25 n'y a-t-il pas *l.* y a-t-il
85 12 paraiſſaient *l.* paraiſſent,
88 9 pleuréſie *l.* maladie
91 1 dans *l.* à l'ouverture de
3 qui *l.* ils
95 12 en effet *l.* de fait
97 11 developait, *l.* developait.
21 des *l.* les
98 26 & 27 avaient ceſſé *l.* étaient ceſſées
99 6 elle s'étendait *l.* elles s'étendaient
100 16 ſuſpendu *l.* ſuſpendue
103 25 m'avait *l.* avait
104 4 avait *l.* avaient
108 7 & ailleurs, exanthemanteux *l.* exanthématique
109 10 & 11 échauffantes.... anti-ſaburrales *l.* échauffante.... anti-ſaburrale
115 26 malades *l.* perſonnes
121 15 exception *l.* acceptiou
122 7 à longue *l.* à la longue
126 9 furenr *l.* fuſſent
127 8 que les rhumatiſmes *l.* qu'ils
129 9 rubra *l.* rubrum
138 18 voiſin *l.* qui en eſt voiſin
147 2ℰ trouva *l.* vit
156 27 par cette raiſon *l.* pour cela
159 9 les fleurs &c. *l.* ces fleurs
164 20 eſt *l.* ſont
166 6 aſſention *l.* aſcenſion
174 9 leur *l.* ſa
175 13 continues *l.* continuelles
178 12 dont l'iſſue, &c. *l.* ſur les mêmes maladies dont liſſue, &c.
185 2 qu'il y avait quelque *l.* quelque

p185 l. 22 vélacité *l.* vélocité
193 1 eut juge *l.* peut juger
195 18 chercha.... s'échappa *l.* cherchât.... s'échappât
197 20 remiſſion *l.* remiſſion périodique
206 8 quelle que *l.* quelque
9 fébrile, *l.* febrile;
220 7 il *l.* ce malade
8 quoiqu'il fut dans le *l.* malgré ſon
228 20 je fis exhumer, &c. *l.* pour rechercher, &c. je fis exhumer
229 22 & la *l.* rempliſſait la
230 4 accompagne *l.* accompagna
231 32 paraiſſait enflammé *l.* paraiſſaient euflammés
232 2 tour était *l.* tour en était
237 13 inutile *l.* utile
240 21 portées *l.* portée
241 15 employa *l.* employât
246 22 qu'un *l.* que cet
247 1 chaſſa *l.* chaſſât
250 1 s'arrêta *l.* s'arrêtât
253 11 adminiſtra *l.* adminiſtrât
262 22 & 23 elle *l.* cette maladie..... lorſqu'elle l'a été *l.* lorſque cette matière l'a été
265 22 rappelait *l.* rappelaient
292 25 quelquefois *l.* par cette méthode
295 3 eu *l.* eues
296 2 appropriées *l.* appropriés
301 27 trouva *l.* trouvât
302 27 ait eu lu *l.* ai lu
306 11 ſemblable à &c. *l.* ſemblable
308 19 quelque *l.* quelques
313 15 ſaburrales *l.* ſaburrale
321 4 la boiſſon *l.* infuſion

p324 l. 4 mais partout *l.* partout
327 27 ou inſuffiſance *l.* ou mon inſuffiſance
334 6 ayant *l.* avec
13 adhéſion *l.* adhérence
337 23 acquière *l.* acquiert
330 2 hipatique *l.* hépatique
341 25 eſcoriée *l.* excoriée
347 28 diminue *l.* diminuée
348 12 ſans être formée *l.* non froncée
350 21 forts liens *l.* fortes adhérences
357 18 parſemés *l.* parſemée
361 12 augmenté *l.* été augmentée
364 10 & bas *l.* le bas
368 24 bédaut *l.* bedeau
369 17 convolvubus *l.* convolvulus
371 9 ſaillies *l.* tumeurs
372 1 & que *l.* & parce que
3 ſixième émétique *l.* ſixième
375 25 *juniveri l. juniperi*
300 15 meſures ( il paraît vraiſemblable que la meſure qu'indique Stoll eſt le maaſſ de Vienne, qui eſt à la pinte de Paris, : 1,000 : : 1,486, au litre : 1,000 : : 1,414 ).
383 3 vomi *l.* vomie
387 8 & 9 fiel *l.* bile, donné *l.* donnée
390 10 droits *l.* droite
391 26 tems, *l.* tems; ..... après; *l.* après,